

1884

5e ANNÉE
QUATRIÈME LIVRAISON
10 AVRIL
N° 52

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —



PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :
Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.
La livraison vendue séparément, 5 fr.

SCRIPTA MANENT

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

CINQUIEME ANNÉE — N° 52

LE LIVRE

AVIS

Les abonnements ne sont faits que pour une année.

Paris . . . . . 40 fr.
Province. . . . 42 »
Etranger. . . . 46 »

Pour toute communication relative à la Rédaction s'adresser à

M. OCTAVE UZANNE
RÉDACTEUR EN CHEF

Pour ce qui concerne l'Administration et les abonnements à

M. A. QUANTIN
ÉDITEUR-GÉRANT

7, rue Saint-Benoit, 7

— PARIS —

SOMMAIRE
de la Livraison du 10 Avril



LA

Caricature allemande

(SECOND ET DERNIER ARTICLE)

L'ILLUSTRATION DE LA BIÈRE. — L'ESPRIT MUNICHOIS.



Vignette de F.-A. Kaulbach.

« Le vrai roi de Bavière, dit une chanson démocratique de 1848, c'est la bière. » Et, en effet, les révolutions qui ont ébranlé bien des empires n'ont pas réussi à renverser de son trône rustique le roi Gambrinus. On a pu le caricaturer, on ne l'a jamais démoli. Au reste la bière, qui coule à flots, blonde et vermeille, a toujours occupé, cela se conçoit, une grande place dans les fantaisies artistiques des dessinateurs munichois. Comme il y a une littérature, de même existe une illustration spéciale pour ce liquide d'or qui a fait faire aux Bavarois, d'ordinaire calmes et réfléchis, de véritables émeutes.

A l'époque du *Salvator* ou *Bock-Bier*, toutes les sociétés, et Dieu sait si elles sont nombreuses dans la cité de l'Isar, se réunissent pour déguster la liqueur brune qui, quoique douceâtre, n'en est pas moins capiteuse. C'est un prétexte à cartes d'invitation, à programmes de soirées, dessinés par des artistes en renom qui profitent de la circonstance pour donner libre cours à leur esprit, à leur veine humoristique. A l'aide de ces feuilles, de tous formats, de toutes couleurs, pour lesquelles la lithographie paraît avoir été inventée à plaisir, on pourrait reconstituer, sans peine, une iconographie complète de la bière.

Cette verve caustique apparaît dans toutes les productions de la même espèce et spécialement dans les programmes de bals masqués dont quelques-uns, comme ceux de la *Société des artistes,* font, chaque année, courir tout Munich. Là, déjà, qu'ils exécutent la charge du masque ou qu'ils paraphrasent les dix commandements de Moïse, ces *Zehn Gebote ganz Famose,* « qui ont cours partout, même au bal masqué », comme le porte la légende d'un programme que j'ai sous les yeux, apparaît cette pointe de verve gouailleuse que nous allons voir se développer.

Le caractère des Bavarois, calme et rabelaisien, enjoué et comique à froid, constitue un type à part dont toute l'originalité se résume dans l'esprit munichois. Quand ils vous ont montré quelque chose de : *echte münchener,* vous pouvez tirer la ficelle; il n'y a plus rien à dire. *C'est le nec plus oultre* de la farce, de la bonne humeur allemandes. Faut-il être surpris, après cela, que les deux hautes tours de la cathédrale, la *Frauenkirche,* surmontées de leur singulière coiffure en forme de turban, aient joué, depuis 1830, un grand rôle dans l'estampe populaire, soit qu'on les coiffe du bicorne des jésuites, soit qu'on leur prête les traits du visage humain, soit enfin qu'on ne craigne pas de les faire servir à des compositions érotiques, toujours très goûtées des artistes munichois.

Si quelque chose semblait devoir être à l'abri de cet esprit de satire, c'est assurément le colosse de bronze qui domine tours et clochers, qui s'offre de tous côtés aux regards de l'arrivant, et dont la main, par son geste de grandeur, paraît étendre sa protection sur la ville entière. Eh bien, la *Bavaria* elle-même, dont les Munichois sont cependant, et à juste titre, si fiers, n'a pas échappé à cette verve caustique. Une caricature faisant partie de la collection Maillinger la transforme en soldat romain planté sur un tonneau, ayant une chèvre à ses côtés (l'emblème du bock-bier) et tenant un bock à bras tendus. O Schwanthaler! allez-vous certainement vous écrier, que dirais-tu, si tu voyais ton œuvre drapée dans son bronze majestueux, livrée ainsi à d'irrévérentes plaisanteries?

Alors même qu'il serait encore vivant, Schwanthaler ne dirait rien, parce que lui aussi a sacrifié à l'humour. Oui, celui dont toute la vie, trop tôt brisée, fut consacrée au culte du grand art, celui qui traduisit si bien dans ses formes héroïques et gracieuses la chevalerie du moyen âge, n'a pas craint, comme un autre, de dessiner des compositions satiriques. Tout l'esprit du sud est dans ces deux contrastes.

Les lecteurs du *Livre* ont vu la part relativement restreinte que cette Allemagne avait prise à la caricature politique, trop acerbe pour rentrer dans le *echt münchener geist.* C'est encore la feuille volante, la vulgaire lithographie dessinée sans art, qui a joué le plus grand rôle aux époques de trouble.

Si le roi Louis et Lola Montès furent souvent caricaturés, il faut dire que beaucoup de ces estampes ont été exécutées à Paris par des réfugiés allemands. Le même fait eut lieu pour le duc de Brunswick, de plaisante mémoire, dont le trône ne paraît pas devoir être plus solide, après sa mort, qu'il ne le fut de son vivant[1]. Mais l'esprit munichois, dans cette première période, jusqu'au

1. Le monument qui lui a été élevé à Genève, d'après ses dispositions testamentaires, sur le

moment de l'apparition des *Fliegende Blätter* se complaît surtout dans les farces d'atelier, dans les polissonneries rabelaisiennes, dans les petits incidents de la vie locale. C'est ainsi qu'il s'amusera à crayonner, sous toutes les formes, cet *Hôtel des quatre saisons* baptisé par lui du nom d'*Hôtel des quatre derrières,* parce qu'il avait vue alors sur le derrière de cette longue rangée de statues qui forment sur la Promenade-platz comme un étalage de sculpteur ambulant.

Tout cela n'est pas à proprement parler de la caricature, mais il convenait d'en tenir compte comme étant un des côtés les plus populaires de cet art qui représente une civilisation absolument différente de celle du Nord, qui indique un peuple plus doux, plus affable, ainsi qu'une éducation plus artistique.

LES HUMORISTES DE L'ANCIENNE ÉCOLE
MORITZ VON SCHWIND, KAULBACH, POCCI, ED. ILLE.

Les humoristes de la première époque de la caricature munichoise, c'est-à-dire de la période comprise entre 1830 et 1870, sont tous des classiques. Schnorr et Cornélius ont été leurs maîtres : ils se sont aussi bien distingués dans la peinture à la fresque que dans les études de mœurs ou dans la charge.

Elles étaient assurément bien ternes, les compositions que Moritz von Schwind (1804-1871) faisait paraître à Vienne vers 1830, avec des légendes françaises et allemandes ; mais, lithographies à sujets galants, elles répondaient au goût du jour.

Si l'on veut avoir une idée exacte de l'esprit qui représentait alors le mieux l'humour allemande, c'est *l'Almanach des compositions gravées pour 1884,* publié à Zurich, qu'il faut parcourir. Les 42 vignettes épigrammatiques qui s'y trouvent et qui traitent uniquement du tabac et du vin, sous les formes les plus diverses, sont toutes de Schwind. Ce que Gœthe avait dit précédemment des en-têtes de cet artiste pour les *Mille et une nuits* peut s'appliquer également à ces petites eaux-fortes. C'est un genre à part, dans la note de l'épigramme, « baroque avec sens, essentiellement fantaisiste, sans être de la caricature ».

Fumée du cigare, du château ou de la hutte, vin tiré au tonneau ou pris à la cave, porté sous forme de grappe ou figuré en une enseigne parlante, tout cela est représenté dans un esprit, devenu depuis très populaire, mais qui était alors nouveau. C'est également avec les emblèmes de la fumée et de la vigne que Schwind a dessiné les modèles de pipes et de hanaps qui sont les vignettes les plus curieuses de ce volume assez rare, dont une réimpression a été entreprise en 1875.

Schwind qui savait avoir la note railleuse, qui était de l'époque où l'on faisait encore la guerre aux bourgeois, s'est représenté lui-même, gros et gras, chapeau d'artiste sur la tête, canne à la main, dans une petite aquarelle que possède M. Maillinger, le collectionneur auquel je dois tant de remerciements. Au-dessous, il avait lui-même écrit en patois bavarois la légende suivante : *Si quelqu'un a l'air gros et gras, les gens pensent aussitôt qu'il ne peut pas être un peintre habile. — Eh bien ! regardez-moi !*

modèle du monument des Scaliger à Vérone, menace ruine, écrasé qu'il est par le poids de sa propre statue équestre. Jamais le duc n'a autant pesé !

Tout Schwind est dans cette légende railleuse. Tel il se montre lui-même,



Le Diable et le Chat. Vignettes de M. von Schwind (*F. Blät.*)

tel on le retrouve dans les nombreuses et différentes compositions qu'il a dessinées pour les *Fliegende Blätter;* aussi bien dans son illustration pour le *Chat botté* conçue sous forme de frise, dans ses aphorismes *les bons amis*, dans ses silhouettes du *Diable et du Chat*, que dans ses compositions fantastiques ou encore dans ses exercices d'acrobates. Quel sens de l'esprit du moyen âge dans son renard attirant des volatiles aquatiques; quelle profonde philosophie dans son bonhomme qui jette des fleurs sur une tombe ouverte et que le diable saisit au même instant, sans qu'il s'en doute, par le collet de son habit!



C'est en vain qu'on chercherait chez Kaulbach (1805-1874) la même bonhomie. Autant cet artiste célèbre, dont l'influence sur l'art allemand fut grande, est classique, froid, sculptural, dans ses grandes compositions, autant, dans d'autres, il est observateur, avec une tendance à la satire. Mais possé-

dant comme nul autre le secret du tragique et du grandiose, il recherche, avant tout, l'espace, et on le voit s'essayer à la fresque caricaturale, se mesurer avec la charge ayant les proportions d'une peinture historique.

Théophile Gautier — qui, entre parenthèse, n'a connu que ses fresques de la Pinacothèque de Munich — et tous ceux qui, avec lui, ont blâmé les peintures décoratives de Kaulbach, ne me semblent pas avoir bien saisi le double



Vignette pour les *Aphorismes philosophiques* de M. von Schwind.

caractère du talent de cet artiste, singulier mélange de classicisme et de fantaisisme, de régulier de l'art et d'irrégulier de la pensée. Je dirai plus : Kaulbach est le dernier des classiques, qui se révolte contre les tendances étrangères qu'on a voulu imposer à sa race, et il saisit l'occasion qui se présente à lui de protester ouvertement, énergiquement, lorsqu'il est chargé d'orner de fresques un des temples mêmes du classicisme allemand.

Th. Gautier, appartenant à une école artistique qui n'a jamais eu pour la caricature une grande sympathie, qui n'en a pas compris l'immense portée philosophique et sociale, ne pouvait pas admettre qu'on se servît pour un tel usage de la façade d'un musée. Pour lui, c'était une profanation, ainsi qu'on peut en juger par ce qu'il écrit dans son livre sur *l'Art moderne :*

« La peinture peut à peine sourire du bout de ses belles lèvres rouges : comment admettre qu'elle rie aux éclats et consacre les moyens les plus durables de l'art à des charges qu'il suffirait de croquer au fusain ou à la craie sur la porte de l'atelier ? Les dix fresques exécutées à l'extérieur de la Pinacothèque moderne, par Nilson, d'après les petits tableaux de Kaulbach, que nous retrouvons ici, démontrent surabondamment que la gaieté grimace lorsqu'elle prend des proportions monumentales. Les parois du temple de l'art ne doivent recevoir que des héros et des dieux, et c'est une profanation que d'employer une aussi belle place que la façade d'un musée et un aussi noble moyen que la fresque, à reproduire des Hogarth apocryphes, des Biard gigantesques, des Daumier et des Cruishanck colossaux : c'est ce que Kaulbach a osé faire, et il en est résulté une triste drôlerie, un mélange hybride de formes, de couleurs et de costumes, une espèce de carnaval au soleil, très ridicule et très désagréable à voir. »

Eh bien, *ce carnaval au soleil* — le mot me plaît, car il est juste — a été, il faut qu'on le sache, voulu par Kaulbach. Et si quelque chose choque en cela les convenances élémentaires de l'art, ce n'est point que la caricature prenne de telles proportions, mais bien que des épisodes aussi chargés, aussi confus, une peinture aussi enchevêtrée en un mot, soient sur un monument à l'architecture froide et correcte, dont ils rompent l'harmonie.

Hogarth paraît avoir exercé une grande influence sur l'artiste allemand. C'est d'après lui qu'il procède, tout au moins dans ses compositions bien connues de la *Maison de fous* et des *Délinquants*. Ces dernières, au nombre de deux, publiées en 1847 par le *Kunstverein saxon* et inspirées du conte de Schiller : *Der Verbrecher aus verlorener Ehre*, n'ont pas eu, en France, la publicité de la *Maison de fous*. Il faut le regretter, car elles sont grandement traitées et dénotent chez leur auteur un esprit d'observation très développé.

Mais l'inspiration directe de Hogarth se fait surtout sentir dans sa première manière. Elle est bien moindre dans les quatre planches de la *Danse des morts*, dans le *Zwerg-Konig Wortzel und Ratten König Fitzliratzi* (le roi des nains et le roi des rats), qui inaugure les compositions d'animaux.

Les curieux dessins de Kaulbach pour le *Renard* (*Reinecke Fuchs*) de Gœthe, ce vieux poème allemand qui a tenté tant d'écrivains et d'illustrateurs, sont trop fouillés, trop profonds, pour être amusants. Il leur manque ce je ne sais quoi que possède Grandville en sa qualité d'artiste lorrain, servant de trait d'union entre la conception germanique et la conception latine. Il y a plus d'étude, plus de satire dans l'œuvre de Kaulbach, mais aussi moins d'esprit. Par contre, ce qui montre bien un des côtés du tempérament artistique de l'Allemagne, les ornements qu'il a dessinés pour cette édition sont pleins de charmes et délicats au possible [1].

Kaulbach ne s'est pas seulement inspiré de Hogarth dans le procédé. Comme ce dernier, il a montré pour la charge personnelle une douce malice et doit être compté au nombre des rares artistes allemands qui ont aimé à caricaturer leurs contemporains, à placer des visages connus sur un corps quelconque, et le plus souvent difforme. Kaulbach, qui a poursuivi les ennemis de

1. Voir le volume publié en 1864 par Aurélien Scholl aux bureaux du *Nain Jaune : Grandville et Kaulbach, Album des bêtes à l'usage des gens d'esprit.*

son crayon satirique, ne s'est guère montré plus bienveillant à l'égard de ses amis. C'est ainsi qu'il a représenté un de ceux-ci, l'ancien avocat Dessauer, en évêque, avec des toiles d'araignée dans la crosse et un diablotin faisant de la gymnastique dessus. Mais il ne s'est pas contenté de simples acteurs, comme lui, de la comédie humaine; sa verve mordante n'a même pas épargné le roi, son maître. Il s'est vengé des longues séances que celui-ci lui imposait — alors qu'il le peignait, lui et son épouse morganatique — en les crayonnant tous deux, dès qu'ils étaient hors de son atelier, sur le mur, sur le papier, sur le carton, partout en un mot où sa verve le conduisait. Ainsi prestement enlevée, l'épopée burlesque des amours du roi Louis et de la sémillante Lola Montès aurait pu prendre place parmi les meilleures compositions du maître, si, par un scrupule qui l'honore, il n'avait aussitôt détruit ces fragiles esquisses [1].

Édouard Ille, né en 1823 à Munich, quoique plus jeune, par conséquent, que Kaulbach et Schwind (ce dernier a même été son maître), appartient encore



Vignette d'Ed. Ille (*Fliegende Blätter.*)

à l'ancienne école par son faire. Comme Grandville, il s'est plu à donner aux animaux le langage, les habitudes, les vêtements de l'homme, et l'on peut dire qu'il tient beaucoup du maître lorrain [1]. Son dessin est, en général, très local,

1. Il faut se méfier des charges que d'habiles contrefacteurs vous représentent comme étant de Kaulbach. Je ne connais véritablement de lui dans cet ordre d'idées que trois compositions burlesques qui sont de simples pochades d'atelier. En dehors de cela, tout ce qui pouvait exister a été soigneusement enlevé par la famille même de Kaulbach.

2. Voir, entre autres, la *Affen und Hunde comedie* (La comédie des singes et des chiens) publiée en 1855, et qui est absolument dans le genre de Grandville.

très allemand : il possède au premier chef ce qu'il faut pour illustrer, avec une pointe de comique, les romanciers du cru, Auerbach ou Gotthelf. Aussi a-t-il rendu populaires en Allemagne les types de Staberle et d'Engemann. *Les aventures de voyage de M. Staberle,* publiées en 1863, se sont répandues partout comme les histoires de Topffer. Quant à *M. Engemann,* bottier de Leipzig dont le poète Edwin Bormann a chanté l'odyssée en patois du pays et que Ille, *professeur de peinture à l'Académie des beaux-arts de Munich*, n'a pas craint



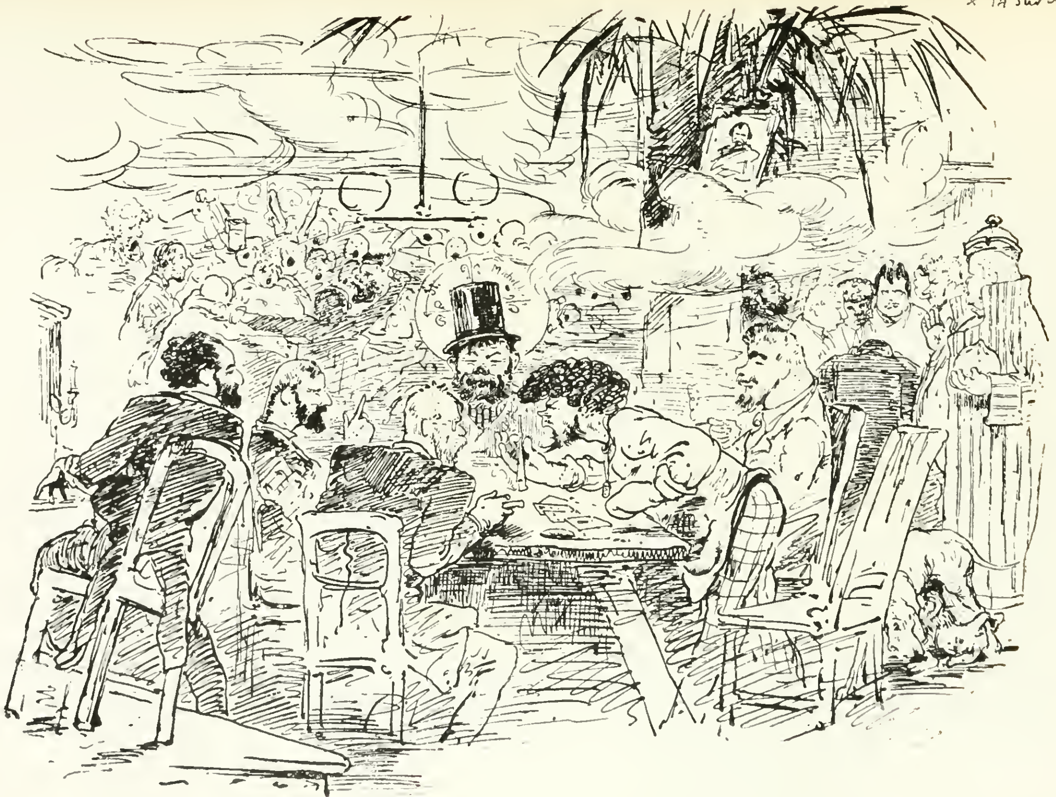
Vignette d'Ed. Ille, pour des poésies d'Edwin Bormann.

d'illustrer de son crayon, c'est au plus haut degré ce que nos voisins appellent des *humoresques*. Dans ses historiettes présentées sous forme de mémoires[1] où la grosse bonhomie populaire s'en donne à cœur joie, on assiste tour à tour au récit des rapports d'Engemann avec Napoléon, avec Schiller, avec Gœthe, avec Davout, avec Guillaume Tell, avec les membres du congrès de Vienne. L'auteur a poussé la farce jusqu'au bout : il publie les lettres d'Alexandre de Humboldt, du maréchal Ney, de Napoléon à ce cher M. Engemann, qui restera le

1. Herr Engemann. — *D'après des sources authentiques*, par Edwin Bormann. — Leipzig, A.-G. Liebeskind, éditeur.

— *Med Leibzig low'ich mir!* (Je loue mon Leipzig !) — Poésies d'un vieux Leipzikois publiées par Bormann. — Leipzig, même éditeur.

419
× 14 Sur 20



AUTOUR DE LA TABLE DU *KEGELBAHN*. — LA PARTIE DE TAROC

Caricature de la *Kneipzeitung* de la société des artistes de Munich

(Tous les personnages qui y figurent sont des artistes de la nouvelle école munichoise).

Imp. A. Quantin.

type le plus pur de l'Allemand ayant assisté aux hauts faits du premier Empire et qui, nouveau Mayeux sans la bosse, devient, sous le crayon comique d'Ille, le second du monument de Gœthe et Schiller.

Mais Ille possédait encore un autre talent très particulier, celui de faire revivre l'esprit d'autres époques, le genre d'autres artistes, au point que, avec lui, l'illusion est souvent complète. Il a montré jusqu'où il pouvait pousser cette science, dans le volume l'*Empereur Charlemagne et sa bien-aimée fille Emma*, exécuté sensément par différents artistes. Dans cette suite de grandes compositions tous les genres sont représentés; on y voit les poses titanesques de Cornélius, le sourire moqueur que Kaulbach aimait à mettre sur ses personnages, les créations les plus populaires de Schwind, tandis que Owerbeck change la pauvre Emma en nonne, comme Charlemagne est censé l'avoir fait d'après la légende. Schnorr apparaît avec toute une chasse; à côté de la couleur de Piloty on peut admirer la beauté des compositions de Karl Degenknopf, si bien que c'est en quelque sorte l'histoire de l'école de Munich présentée avec un esprit drôlatique, mais en même temps avec une connaissance profonde du talent particulier à chacun de ses maîtres.

A ces trois artistes il convient encore d'en ajouter un, le comte Pocci (1807-1876) à la fois dessinateur, graveur, poète, musicien, un de ceux qui ont laissé le plus d'études intéressantes sur Munich et qui a créé dans les *Fliegende Blätter* le type du fonctionnaire, collé, *ad vitam æternam*, sur sa chaise (*Staatshemorrhoidarius*).

Telles sont les personnalités qui se dégagent le plus de cette première période qui fut loin d'avoir l'éclat et surtout le caractère d'universalité de l'époque actuelle.

LES POCHADES D'ARTISTES. — LA ALLOTRIA. LE GUIGNOL MUNICHOIS.

Deux parts sont à faire dans la caricature munichoise, celle de l'intimité, c'est-à-dire la simple pochade, la charge devant figurer dans un local ou dans un recueil de la *Société des artistes,* et celle de la publicité, c'est-à-dire le dessin fait spécialement en vue du journal les *Fliegende Blätter*.

De la caricature intime, une partie seulement arrive à la connaissance du public; les artistes font de temps à autre un choix de croquis parmi leurs feuilles autographiées et les livrent à la grande publicité avec un texte généralement en vers. Tel est le cas des deux intéressants recueils : *Kunstlerlaunen* (Fantaisies artistiques) et *Allotria von Schwabenmaier*[1] qui contiennent des dessins ou fantaisies humoristiques de Barth, Dietz, Kaulbach, Hugo Kauffmann, Seitz, Lossow, Piglhein, Zimmermann et autres, maniant la plume et le crayon avec la même aisance.

La *Allotria* qui s'intitule bravement *Kneipzeitung* (journal de cabaret), les artistes munichois n'étant pas encore, comme les nôtres, travaillés par la maladie du *high life,* est un précieux document pour ce genre de caricatures. Le jeune Kaulbach, Fritz August, qui se montre apte à traiter tous les genres,

1. Munich, Fr. Bassermann, éditeur.

paraît également avoir hérité de l'esprit satirique de son oncle. Il ne se contente pas en effet de crayonner de très amusantes charges d'atelier, sur Wagner et les adorateurs du maître — des figures connues à Munich, dont les noms seraient sans intérêt ici, — ou de peindre sur le vif le petit cercle artistique de la *Allotria* groupé autour de la table du *Kegelbahn* (littéralement, *chemin à quilles,* local où l'on joue aux quilles); il faut encore qu'il se caricature lui-même, et je dois dire qu'il a réussi comme pas un sa propre charge, rosier qu'arrose l'Allemande moyen âge, qu'il a si souvent introduite dans ses tableaux



Fritz-August Kaulbach, caricaturé par lui-même.
(*Kneipzeitung* de la *Société des artistes* de Munich.)

Plusieurs des types réunis autour de la table du *Kegelbahn,* où je fus moi-même invité à prendre place avec une cordialité dont je ne saurais trop remercier les artistes munichois, sont des peintres connus. Le grand nez, c'est Kaulbach ; la grande barbe avec les lunettes, c'est Lenbach, le portraitiste que Ch. Blanc comparait aux anciens; les grandes mains, c'est Gédon, un des plus merveilleux sculpteurs-décorateurs modernes, que la mort vient d'enlever en plein succès; le gros ventre, c'est Seitz qui avait dessiné pour le centenaire des Wittelsbach un cortège composé uniquement d'enfants. Tout ce groupe est enlevé avec un brio, une entente du comique, une étude des physionomies, qui en font un petit chef-d'œuvre de pochade.

Mais la palme dans ce genre revient encore à deux publications, sortes de journaux de voyage, intitulées l'une la *Lembachiade,* l'autre *Wahrheit und Dichtung* (Vérité et poésie).

La *Lembachiade,* c'est le récit comique des hauts faits du peintre Lenbach, père nourricier des arts, dans son voyage à Berlin où il est couronné de lauriers devant le théâtre de Guignol, ayant à ses côtés Bismarck qui fume bourgeoisement une bonne grosse pipe, et se faisant baiser la main par tous les hauts personnages de l'Empire.

Vérité et poésie est le récit illustré avec une verve sans pareille d'un voyage en Hollande et en Belgique, entrepris en 1877 par un groupe d'artistes allemands, soit Mackart, Lenbach, Kaulbach, Gédon et le graveur Hecht. Mackart qui est, on le sait, de petite taille se perd parmi les colis : retrouvé, on doit le prendre pour le placer sur les coussins de son wagon, comme on est obligé de lui poser une échelle pour le faire atteindre aux lits élevés de la Hollande. Cette pochade se termine par une rentrée à Munich, les poches vides, tous nos artistes jetés dans un wagon de 5e classe, Lenbach debout se prépa-

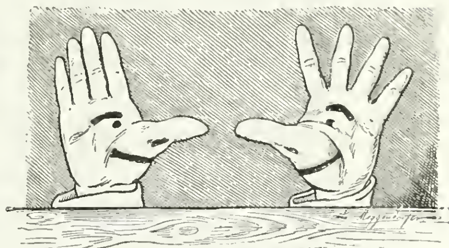
rant à recevoir au passage la couronne que la *Bavaria*, toujours de bonne composition, tient en réserve pour lui.

Cette grande pochade épique n'a pas seulement le charme de l'inconnu. elle révèle chez son principal dessinateur, Kaulbach, les qualités maîtresses que je signalais plus haut. Quand elle atteint à ce degré, la charge d'atelier devient de la caricature de bon aloi. Le même artiste a exécuté, il y a quelques années, avec William Busch, le désopilant caricaturiste dont je dirai quelques mots plus loin, un ravissant petit théâtre de Guignol qui avec tous ses accessoires, décors et poupées, est un chef-d'œuvre du genre bouffe.

Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt, à ce propos, de mentionner que les Bavarois possèdent un Guignol à eux, le *Munchener Kasperl*, autrement dit *le*



Frontispice
du Guigool munichois.



Le théâtre à bon marché.
(*Vignette du Meggendorfer*) (*Fliegende Blätter.*)

petit Gaspard, dont un artiste, Lothar Meggendorfer, a retracé toutes les scènes en plusieurs planches coloriées[1]. Kasperl a été affublé de toute façon : tantôt Turc, tantôt don Juan, tantôt voyageur en Afrique avec un Anglais. Comme notre Guignol, il bat sa femme, se bat avec le commissaire et est aux prises avec le diable; mais ce qui est tout à fait original, c'est la mort apparaissant sur la scène de ce théâtricule, comme dans une composition à la fresque de Holbein.

Le dialogue, lui aussi, est dans une note très allemande : il y est souvent question de saucisses et de verres de bière.

Mais il convient de laisser Kasperl avec ce bock si désiré et bien gagné, Kasperl qui, comme le Guignol lyonnais, vient de se faire journaliste d'une feuille de calembredaines illustrées, publiée à la dernière page d'un journal de Munich et d'en venir, cette fois, définitivement à la caricature proprement dite.

1. *Münchener kasperl-Theater*, 2 volumes avec dialogues et planches en couleur, par Lothar Meggendorfer. Munich, Braun et Schneider, éditeurs.

Das Wahrhafige kasperltheater (Le véritable théâtre de Gaspard), en six pièces, par Carl Reinhardt. Munich, id.

LES *Fliegende Blätter*. — ESPRIT DE CE JOURNAL.
LA CARICATURE DE MŒURS. — CHARGES SUR L'ANTIQUITÉ
ET LE MOYEN AGE.

J'ai déjà fait connaître les commencements des *Fliegende Blätter* qui viennent de publier tout récemment leur 2,000e numéro. Il s'agit donc bien plutôt de définir leur caractère que d'en donner une histoire détaillée. Le seul point qui soit intéressant à fixer, c'est que depuis bientôt trente années elles ont absolument banni de leurs colonnes la charge politique, se tenant dans les limites de l'esprit munichois, ou se portant sur le champ plus vaste de l'étude de l'humanité, cherchant toujours à captiver, à faire rire et ne dédaignant point, à l'occasion, le grotesque.

Sous l'impulsion de MM. Bruan et Schneider, les fils des créateurs du journal et de la maison d'éditions la plus importante, en son genre, de l'Allemagne, s'est fondée toute une école d'illustrateurs aux talents les plus divers, et de graveurs sur bois habiles à interpréter l'esprit de ces crayons différents. Le temps n'est plus où le vieux père Braun, qui restera une des figures les plus intéressantes de la publication illustrée de l'autre côté du Rhin, devait presque à lui seul tenir tête aux exigences de l'actualité, dessinant et taillant de sa main les bois destinés à prendre place dans le journal. Les éditeurs actuels n'ont que l'embarras du choix, en présence des nombreux artistes qui leur apportent le concours de leurs talents, puisque, à quelques exceptions près, tout ce qui porte un nom à Munich a passé par cette école des *Fliegende Blätter*. Dans ce recueil hebdomadaire de huit pages, jamais une allusion politique, jamais une charge visant spécialement tel ou tel personnage connu, littérateur, musicien, homme d'État. Toujours des généralités, toujours la satire des mœurs et des classes sociales dans leur ensemble, sans s'élever cependant à la hauteur de Hogarth. N'allez point croire que ce soit banal, fastidieux, ou même fatigant. Vous pourrez parcourir vingt volumes des *Fliegende Blätter* sans jamais éprouver la moindre lassitude, sans jamais ressentir le moindre ennui : c'est qu'elles offrent une variété de sujet, une richesse de production, dont rien ne saurait donner l'idée.

Et ce n'est pas seulement à ce point de vue qu'elles constituent un recueil unique, c'est encore à cause de la diversité des genres d'illustrations. A côté du dessin au trait, de la simple silhouette de la physionomie, des découpures en façon d'ombres chinoises, se trouvent des gravures d'un fini achevé, des compositions d'une fraîcheur idyllique pour des poésies, des vignettes pour des récits historiques ou légendaires. Ainsi les genres les plus différents, au point de vue du procédé technique comme au point de vue du sujet traité.

Les caricatures proprement dites des *Fliegende Blätter* sont toujours des caricatures de mœurs ou de physionomie. Toutes les charges auxquelles peuvent prêter le contour et les formes du visage, du corps, des membres, comme les postures des diverses personnes mises en scène constituent, par suite, un champ aussi vaste que précieux pour les artistes de cette école.

Vous ne les verrez pas, comme les Anglais, se complaire à représenter un soldat lâche, un maître de danse tortu, un juge ivre, un prédicant dans un

mauvais lieu ; cela implique, en effet, un esprit de revanche, de revendications sociales que ne comporte point le caractère de l'Allemagne du Sud. Les caricatures de mœurs n'y ont pas cette ampleur; ce sont des scènes d'étude, d'observation consciencieuse; c'est la traduction, attentive et patiente, des mille et un faits de la vie quotidienne. C'est du comique, ce n'est point de la satire à la verve railleuse, aux attaques mordantes.

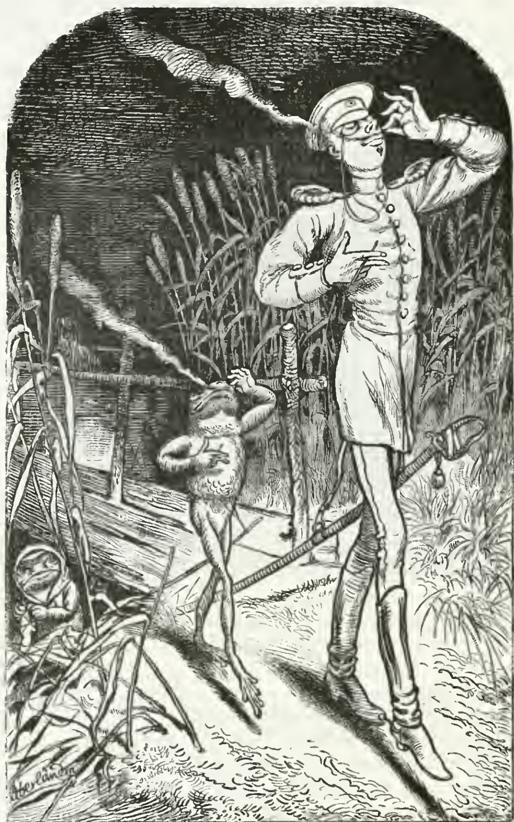
De là aussi, le succès colossal des *Fliegende Blätter* qui, quoique visant tous les ridicules humains, ne heurtent cependant personne.



Scènes de théâtre.
Un trio, caricature d'Oberlander (*Flieg. Blät.*)

J'appuie mon dire d'un exemple dont chacun comprendra la portée. S'attaquer au militaire est chose particulièrement délicate en Allemagne : dans le Nord, cela serait presque impossible. Eh bien, les *Fliegende Blätter* ont trouvé moyen de le faire sans blesser sur ce point l'amour-propre national. Tandis que Van Os, un dessinateur très fin, publie de charmants croquis militaires aux types bien compris, aux hommes admirablement campés, d'autres artistes caricaturent — croquent serait plus exact — l'officier prussien tantôt effilé comme une perche anglaise, tantôt gros comme un tonneau de bière, aux jambes toujours maigres et efflanquées qui, en compagnie d'un inséparable barbet non moins maigre, promène son ennui à travers les villes allemandes. Et tout le monde de rire, parce que, véritablement, le portrait, loin d'être chargé, n'est que strictement exact, et qu'il n'y a rien dans un tel croquis qui puisse discréditer l'armée elle-même. Certains dessinateurs vont même assez loin. Tel est le cas de la caricature d'Oberlander mettant en scène un de ces personnages qui se promène le cigare à la bouche, le torse bien cambré, armé de son sabre

et de son monocle, tandis qu'une grenouille lui emboîte le pas, en fumant et en se pavanant comme lui.



Suum cuique.

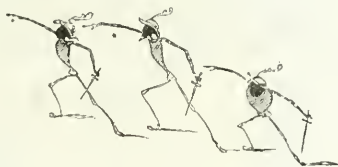
Caricature d'Oberländer. (*Fliegende Blätter.*)

Le même caricaturiste a représenté un petit lieutenant campé ainsi qu'un roquet, ayant à son côté un immense sabre auquel il paraît être rivé : sur le devant, un personnage gros et ventru lui crie; *Nom d'une pipe, jeune homme, qui est-ce qui t'a donc ainsi attaché à ton sabre?*

Les Allemands ne sont pas seulement gens d'observation, ils sont encore doués d'une précision mathématique; aussi affectionnent-ils ce qu'on pourrait appeler, après une étude attentive, le dessin à deux temps et trois mouvements, je veux dire les caricatures développant un sujet donné, par une suite de poses



1er Acte. — 3e entrée.



2e Acte. — 3e entrée.



3e Acte. — 1re entrée.

Les chœurs au théâtre. — Caricature de Meggendorfer (*Flieg. Blät.*)

en quelque sorte plastiques, notant, grâce au jeu des physionomies, les expressions les plus fugitives.

Une des plus désopilantes histoires du genre est certainement *l'Enfant du sergent-major*. Ce que le dessinateur Meggendorfer a représenté sous ce titre pourrait en quelque sorte être intitulé *Remise à un sergent-major par sa femme d'un moutard emmailloté*, pendant qu'elle, en vraie ménagère allemande, se rend au marché. Singulière fonction, en effet, pour un militaire barbu que celle de bonne d'enfant. Aussi, comme le dessinateur a bien saisi cette situation embarrassante non prévue par le code militaire, avec quelle observation il note pour nous tous les sentiments qui passent par l'esprit du guerrier lorsqu'il se voit chargé d'un tel fardeau, jusqu'au moment où le clou, ce clou providentiel que l'artiste a eu soin de nous montrer, dès le commencement planté au mur, lui apparaît comme un sauveur! L'attitude du sergent-major ayant l'enfant sur ses genoux est tout un poème de la consternation, comme Engel aurait pu le concevoir dans son *Traité de la mimique*. C'est du dessin dialogué, imagerie d'Épinal, si l'on veut, mais d'un comique achevé, rendu avec autant d'esprit que de connaissance du corps humain.

Du même dessinateur et toujours dans le même ordre d'idées, existent des suites de petites histoires illustrées qui appartiennent aux compositions les plus amusantes de l'école allemande. Témoin l'histoire de ce monsieur qui passe sous les fenêtres d'une jeune personne, la contemple, en est remarqué, la salue, monte chez elle et lui déclare sa flamme. Mais, surpris par les parents, il saute

par la fenêtre, tombe sur une voiture découverte qui passait au même instant dans la rue, reconnaît dans la dame qui en occupe le fond une ancienne à lui, s'assied avec le plus grand calme sur le strapontin, et finalement se jette dans les bras de ladite dame, tout en faisant un pied de nez aux autres personnages qui, de leurs fenêtres, assistent, ahuris, à ce spectacle.

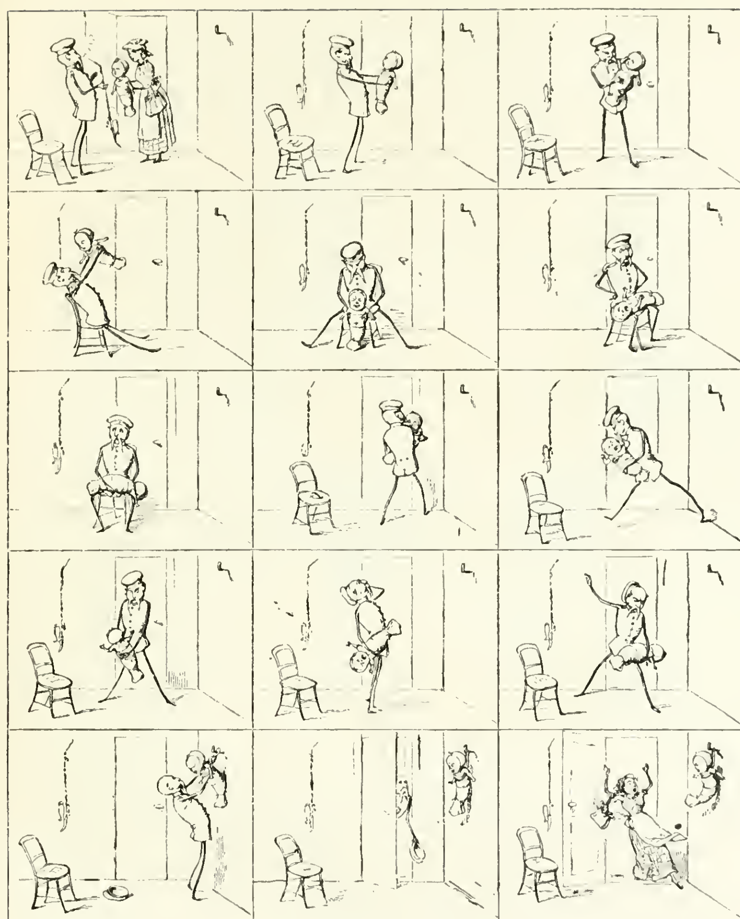
Meggendorfer qui dessine pour les enfants des animaux articulés se complaît surtout dans les suites longuement développées. Sa *musique enragée* (en allemand *Katzenmusik*, litt. : musique de chats), grosse farce comme les affectionnent les étudiants allemands, est tout un drame qui ne comprend pas moins de douze tableaux. Dans les vignettes reproduites ici, l'action se trouve déjà engagée : les étudiants exécutent leur symphonie pour orchestre, et sont arrosés comme ils le méritent par le paisible bourgeois dont ils ont troublé le sommeil. Mais dans la suite complète, partis d'un bec de gaz, ils reviennent à leur point de départ. Or, autour de ce bec, l'artiste allemand a composé quatre tableaux qu'on pourrait intituler : *Avant l'action*, et qui nous montrent : 1° le bec de gaz lui-même qui est le point central de réunion ; 2° l'arrivée du premier étudiant avec sa casserole, et l'attente ; 3° l'arrivée du second ; 4° l'arrivée des deux autres. Et lorsqu'ils recommencent une nouvelle campagne contre la malheureuse victime de leurs exploits nocturnes, c'est à nouveau du bec de gaz qu'ils partent ; de même, c'est là encore qu'ils reviennent pour rentrer au logis.





Musique enragée. — Drame nocturne en 12 tableaux.
Caricatures de Meggendorfer (*Fliegende Blätter.*)

Ce qui peut paraître au premier abord une *scie* illustrée, ce qui à nos yeux passerait pour tel, est pourtant autre chose que cela. C'est la preuve de cette prédisposition des Allemands à représenter, sous toutes ses faces, un sujet donné, à nous faire assister à toutes les gradations du sentiment et des sensa-



L'ENFANT DU SERGENT-MAJOR

DRAME EN 15 TABLEAUX, PAR MEGGENDORFER

(*Fliegende Blätter*)

Imp. A. QUANTIN.

tions humaines, à donner non pas seulement un épisode, mais à prendre un récit complet dès l'origine et à le développer, sans en rien omettre, de façon que celui qui regarde les compositions puisse se rendre compte immédiatement des distances parcourues ou du temps écoulé entre les différentes scènes représentées. C'est là un des côtés les plus typiques de leur caricature, de même que cette tendance à l'observation philosophique constitue pour eux une véritable supériorité dans la façon de présenter certains sujets qui sont traités journellement chez nous comme chez eux.

Et ce même caractère de précision se remarque également dans des scènes moins développées, simples incidents de la vie quotidienne, qui n'ont que deux ou trois tableaux au plus. Tel est le cas de *la Lecture intéressante*, montrant d'une façon fort comique les inconvénients de se plonger avec trop d'attention dans la lecture d'un article émouvant. Les *Fliegende Blätter* abondent en sujets de ce genre qui pourraient presque passer pour les figures découpées dont on fait mouvoir les jambes et les bras à l'aide d'un fil de fer. Oberländer, lui aussi, se complaît dans ces compositions, mais avec un esprit plus fin, sans rechercher la grosse farce, et avec un dessin beaucoup plus savant que celui de Meggendorfer.





La lecture intéressante.
Caricature de Meggendorfer (*Fliegende Blätter*).

C'est, au reste, un des meilleurs observateurs de la vie humaine que je connaisse. Sous le titre de : *le Schako trop étroit,* il a publié l'année dernière une pochade militaire, qui est un véritable poème illustré. Pendu à cause de ce schako qui lui tombe jusque sur les épaules, le malheureux militaire, qui a essuyé de ce fait mille péripéties, finit par devoir la vie au schako récalcitrant.

Celui qui a semé un tel conte de dessins d'une si douce gaieté ferait à coup

sûr un merveilleux illustrateur pour la *Miliciade* du spirituel Genevois Petit-Senn, ou pour les exploits de *Ramollot.*

Il n'est pas rare de rencontrer la note fantastique chez les dessinateurs des *Fliegende Blätter :* dans le pays d'Hoffmann cela va de soi. Ce qu'ils affectionnent surtout, c'est le genre de métamorphose qui consiste à transformer peu à peu un personnage en une plante ou en un animal quelconque. Ainsi un

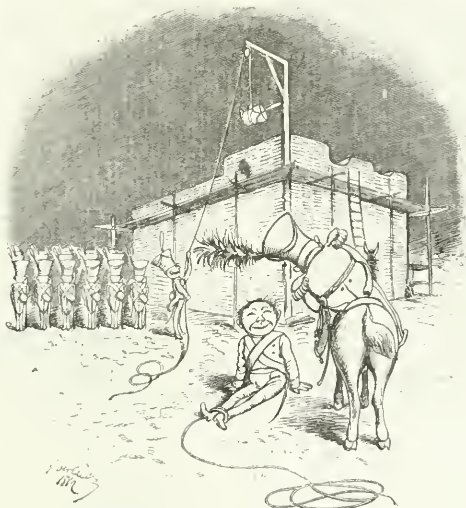


Le schako trop étroit. — Caricature d'Oberländer (*Fliegende Blätter*).

moine cueillant des champignons dans la forêt finira, sous leur crayon, par passer lui-même à l'état de champignon, comme un moutard jouant avec un griffon prendra de plus en plus l'attitude, la pose du chien, jusqu'à ce qu'il arrive à lui être absolument identique.

Tout ce qui, par un côté quelconque, peut prêter à l'observation ou à l'étude des ridicules, scènes de la vie intime ou de la vie militaire, farces d'étudiants, types de brasserie, polissonneries d'enfants, paysanneries, scènes amoureuses, est, toujours ce que les Allemands recherchent de préférence dans la caricature. C'est à cette tendance particulière de leur esprit qu'ils doivent aussi d'être de si bons peintres de la vie animale. Oberländer, surtout, excelle dans ce genre. Qu'il représente des pierrots se disputant un malheureux hanneton, — scène dédiée aux sociétés protectrices — les évolutions d'une famille de hiboux dans le creux d'un arbre qui lui sert de nid, des oiseaux emmaillotés se tenant sur un fil télégraphique, une famille de lions assise sur le bord d'un monticule, maigre, affamée, attendant *quem devoret*, ou encore des chiens bas-

sets regardant d'un air rogue une levrette pourtant *sans paletot*, son dessin a toujours de l'esprit et de l'originalité, en même temps qu'il dénote une science de l'animal qui atteint parfois à la hauteur de Jacques ou de Renouard. Dans les oiseaux, chose à noter, Oberländer a beaucoup du faire de Giacomelli, ce spirituel interprète de tout un petit monde tapageur et souvent bien amusant. Quelquefois, enfin, il a la note comique, par exemple quand il nous fait assister



Le schako trop étroit. — Caricature d'Oberländer (*Fliegende Blätter*).

aux élans de tendresse et de voracité de deux crocodiles, ou quand il décrit l'histoire, en sept tableaux, d'un lion glacé à la vanille, posé sur un grand plat où, par suite de la chaleur, il finit par ne plus rester que quelques rares ossements tristement surnageant.

Il convient maintenant d'examiner sous un autre aspect le talent des caricaturistes allemands, je veux dire dans la façon dont ils interprètent l'antiquité et le moyen âge. Pour charger l'antiquité grecque ou romaine, ils font appel à toute leur verve satirique : c'est un plaisir dont ils s'acquittent *con amore*. L'Allemand n'est-il pas, par essence, anticlassique ? Les dieux de l'Olympe, les travaux d'Hercule, les guerriers illustres, Xerxès et Alexandre, les soldats romains, les philosophes, les peintres, les tragédies, tout y passe, jusqu'à la sculpture grecque elle-même qui semblait pourtant devoir être à l'abri de pareilles profanations dans un pays où elle fut jadis l'objet d'un véritable respect. Raison de plus, direz-vous, et vous aurez raison. Au reste, la satire

n'avait jamais désarmé, même aux temps où la grécomanie régnait sans conteste. Une caricature des premières années des *Fliegende Blätter* représente les dieux de la Grèce quittant l'Olympe où ils s'ennuient depuis longtemps, et arrivant à Munich; mais comme ils sont tout nus, — des dieux qui se respectent ne sauraient voyager avec des ulsters — ils trouvent quelque peu froid l'accueil qui leur est fait, d'autant plus que les gamins leur jettent des boules de neige.



Un nouveau musée de sculpture.

Diane à la chasse. — Caricature d'Oberländer (*Fliegende Blätter*).

Et pour bien montrer l'esprit qui les anime, les *Fliegende Blätter* n'épargnent pas plus la statuomanie qui sévit alors dans toute sa vigueur. Les vignettes reproduites à cette place montrent ce peu de respect pour l'antiquité. Ici encore, Oberländer a la palme avec son *Nouveau musée de sculpture,* qui représente de la façon la plus comique les malheurs de Diane à la chasse, Laocoon faisant l'éducation de ses enfants, Niobé allant acheter des étoffes dans un magasin, Esculape malade se faisant soigner par Vulcain, Prométhée fumant dans un fauteuil et quantité d'autres cascades dans le genre des compositions de Lafosse, Hadol, Gill, Robida, pour l'*Histoire de France tintamarresque.*

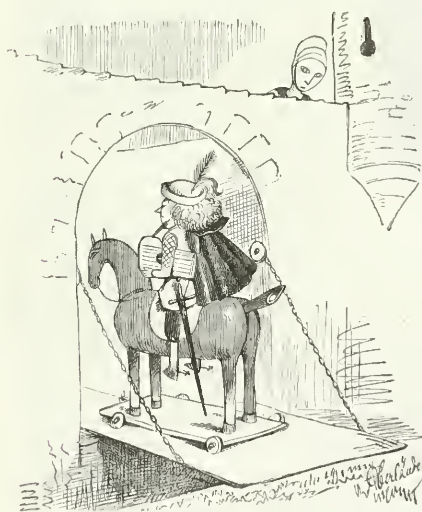
On a pu voir tout récemment à la devanture de nos libraires un singulier volume tiré sur du papier imitant le papyrus, rongé aux bords et mordu avec des acides pour obtenir des taches de rouille et d'humidité, couverture en grosse toile, attaches en cuir, etc. Eh bien, ce volume, dédié au professeur Georg Ebers, le savant égyptologue, n'est qu'une longue suite de charges sur l'antiquité égyptienne, « dessinées d'après nature, comme le porte le titre, et copiées l'an 1302 avant Jésus-Christ par C.-M. Seypel, peintre de la cour et poète de

S. M. le roi Rhampsinit III. — Memphis, rue des Pyramides, n° 36, au premier étage. S'adresser au portier. » Égyptologues ou non, tous ceux qui le parcourront passeront quelques moments d'ineffable gaieté en voyant l'habileté dont l'artiste a fait preuve dans cette charge de la société égyptienne.



Polyphème et Galathée.
Caricature de Reinicke (*Flieg. Blät.*)

Bien amusantes aussi, les charades avec dessins et inscriptions antiques que publient les *Fliegende Blätter*. Mais un autre journal a fait mieux encore. Voulant rappeler les mésaventures de ce pauvre M. Schliemann rapportant à Berlin des tessons de faïences antiques fabriquées tout récemment par d'ingénieux industriels qui, pour leur donner plus d'authenticité, les enfouissaient bien profondément en terre, le *Schalk* de Leipzig a publié, d'après les croquis de ses correspondants spéciaux, les plus récentes découvertes dudit Schliemann à Ithaque et autres lieux. Ces trouvailles tintamarresques seront, sans nul doute, d'un grand intérêt pour la science archéologique, puisque, grâce à elles, déjà, la fable d'Alcibiade coupant la queue de son chien est devenue une réalité.



Kunibert et Kunégonde. — Caricature d'Oberländer. (*Id.*)

Nous ne sommes plus aux temps, on le voit, où les Allemands allaient chercher en Italie la civilisation, les grandes inspirations littéraires ou artistiques. A la façon dont ils blaguent cette bonne antiquité classique, le respect qu'ils ont encore pour elle ne doit pas les étouffer.

Tout autre est l'esprit de leurs caricatures sur le moyen âge. Même lorsqu'ils chargent cette époque, ils en conservent encore l'esprit : aussi leurs compositions ont-elles une tendance mi-sérieuse, mi-

grotesque, un caractère tout spécial, bien différent en un mot de celui qu'elles ont revêtu chez nous.

L'Allemagne est trop imprégnée de gothique, dans ses mœurs, dans son organisation sociale, comme dans son architecture et dans son ameublement intérieur pour pouvoir railler avec une complète liberté d'allures tout ce qui en rappelle le souvenir. Jamais elle n'eût produit les croquis étourdissants, mirifiques et de *haulte graisse* de Gustave Doré, pour les *Contes drôlatiques* ou pour *Rabelais;* mais, en revanche, elle s'inspirera sans cesse du moyen âge, pour donner à ses scènes modernes une saveur qu'elles n'auraient pas autrement. Toutefois tous ses dessinateurs ne font pas preuve du même respect : c'est ainsi que l'un d'eux, Carl Gehrts, a représenté un tournoi dans lequel les deux champions, au grand esbaudissement et esclaffement du hérault d'armes et des spectateurs, finissent par se faire vis-à-vis, le visage tourné, comme dirait Pandore, vers *l'inverse de l'endroit* de leur cheval[1].



Le nouvel Arion.
Caricature d'Oberländer (*Flieg. Blät.*)

D'autres raillent agréablement la manie de l'antiquaille en publiant des croquis fantaisistes de villes, de costumes ou d'inventions modernes, tels que les chemins de fer, par exemple, anachronismes amusants où tout est moyen âge ou Renaissance.

Mais, je le répète, ce n'est point là la généralité. Les dessinateurs allemands se livreront à une reproduction patiente d'anciennes chroniques manuscrites, représentant les moines de Saint-Gall allant à la découverte, non pas de pays à défricher, mais de pièces de vin à défoncer; ils illustreront des épopées, des poèmes épiques, des ballades; ils feront des lettres ornées fantastiques, des encadrements grotesquement gothiques, on ne les verra pas entreprendre de charge à fond contre le moyen âge pris dans son ensemble. Le même fait se présente, au reste, pour d'autres époques, le XVIIIe siècle par exemple, ce qui ne les empêche pas souvent d'illustrer de vignettes peu respectueuses leurs grands classiques, Schiller, Lessing, Wieland, Herder, Gœthe. Les *Fliegende Blätter* ont eu des *idylles à la Gessner* et des *vignettes à la Klaphorn* qui sont la plus jolie charge qu'on puisse faire du genre de ces deux écrivains. Mais, on le voit, il y a entre la manière française et la manière allemande de traiter le moyen âge une nuance qui ne saurait échapper à l'œil d'un observateur. Aussi aucun caricaturiste d'outre-Rhin ne se risquerait-il, j'en suis certain, à entreprendre

1. Publié dans le *Schalk* de Leipzig.

une *Histoire d'Allemagne tintamarresque* où l'on verrait Charlemagne, Frédéric Barberousse, Frédéric II, entreprendre des cascades folichonnes.

LES FEMMES ET LA CARICATURE ALLEMANDE.

CHARGES SUR LES MODES ET LE THÉATRE. — LE CHIC.

CONCLUSION.

Je n'ai pas encore montré les humoristes allemands aux prises avec la femme; c'est cependant un côté tout particulièrement intéressant pour nous, puisque l'éternel féminin occupe une place plus grande que jamais dans la caricature française et tend, pour peu que l'esprit actuel continue, à devenir son unique objectif. Savoir dessiner la femme tient lieu de tout : à quoi bon étudier, saisir sur le vif les mœurs et les ridicules humains, puisque la jambe provocante en dit plus que tout le reste. Aussi pas un dessinateur qui ne soit à l'affût du moindre cotillon qui trotte, qui ne cherche à déshabiller les jolies filles d'Ève jusqu'aux limites les plus extrêmes du décolletage. C'est Grévin, c'est Robida, c'est Mars — ce dernier avec ses femmes empruntées aux illustrateurs viennois — en attendant que d'autres viennent qui s'évertueront également à dessiner, à mouler, à indiquer, comme on voudra, les contours adorables de cet être charmant, avec un *chic*, un amour, une passion, qu'on égalera peut-être, mais qu'on ne surpassera jamais. Celui dont le crayon est impuissant à rendre toute la grâce, toutes les provocations de la femme, ne sera donc jamais un dessinateur dans la note du jour.

Tout autre est la donnée allemande — je parle du sud — non pas que leurs artistes ne sachent, comme c'est le cas pour ceux du nord, dessiner une femme, mais parce que l'éternel féminin n'occupe pas là-bas la place qui lui a été faite dans la société française. C'est là ce qui donne un caractère particulier, non seulement au théâtre, mais encore à tout ce qui touche au monde artistique et littéraire en Allemagne. Allez donc chercher le demi-monde sous sa forme délicate et raffinée, dans un pays où fort souvent les artistes sont sans charmes, où les belles-petites — amère dérision! — sont lourdes et vulgaires, où le rôle de la maîtresse, légitime ou irrégulière, est inconnu; où toutes les choses de la galanterie ne sortent pas des limites d'un cercle absolument restreint, où l'amour vénal apparaît comme une fonction et non sous les apparences de la plus séduisante des voluptés humaines.

Loin donc de revêtir l'aspect attrayant et raffiné sous lequel elle se présente dans notre société, la galanterie, ou ce qu'à défaut d'autre terme je me vois réduit à appeler ainsi, se présente sous ses véritables apparences, vénale et vulgaire. Gentils minois frais et coquets, petits museaux parfumés, n'en seront pas moins pour l'Allemand *chair à plaisir*. Faut-il attribuer cela au reste d'esprit moyen âge si vivace encore dans les mœurs ? Je l'ignore, mais un fait est certain; c'est que, autant nous avons placé la femme galante sur un piédestal, par je ne sais quel besoin d'idéaliser l'amour, alors même qu'on le sait banal, autant nos voisins l'ont, avec raison selon moi, rejeté dans la grande communauté des ribaudes, dès qu'il cesse d'être un sentiment pour devenir un commerce. Aussi leurs caricaturistes, quand par hasard ils s'attaquent aux belles-

petites, ont-ils le crayon mordant et la verve caustique. La philosophie, l'humour, ne désarment jamais chez eux.

Qu'on en juge par ce dialogue de deux Munichois, suivant la légende placée au-dessous d'un dessin représentant deux femmes coiffées du petit chapeau rond (notre ancien melon), coiffure qu'affectionnent tout particulièrement les petites dames d'outre-Rhin.

— *Regarde un peu ces dames, quels petits chapeaux elles ont.*

— *Oh! encore bien assez grands; il n'y a pas grand'chose dessous, non plus.*

Or le mot est d'autant plus cruel que les deux femmes accusent, remarquez-le, des rotondités pleines de promesses.

Et cet exemple est concluant parce qu'il nous donne la note vraie des idées allemandes au point de vue féminin.

Du reste, à part quelques planches philosophiques ou morales dans ce goût, vous pouvez feuilleter toute la collection des *Fliegende Blätter*, vous n'y trouverez pas la moindre allusion au monde de la galanterie vulgaire. La seule exception qu'il me faille faire est en faveur de croquis dus à un artiste autrichien. N'allez point croire toutefois que ce fait provienne d'un excès de pudibonderie; non, c'est simplement parce que l'esprit du dessinateur n'est point porté vers un genre qui ne lui fournirait du reste que peu d'éléments.

A ceux qui seraient tentés de faire connaissance avec les illustrations, gratifiées, je ne sais trop pourquoi, de l'épithète *légères*, je prédis donc la désillusion la plus complète. Ce que sont les gravures de cette espèce en Allemagne, on pourra facilement s'en rendre compte par les séries de dessins à la plume signés Klic, se cachant sous le titre, affriolant et trompeur tout à la fois, de : *Illustrations pour hommes*[1]. J'avoue que cette appellation, bien faite pour rendre rêveurs les gens les moins impressionnables, m'avait tout d'abord captivé. Aussi mon désappointement fut-il grand, quand, après avoir donné à ces dessins une attention toute particulière, je dus constater que, mauvais et lourds, ils n'avaient rien du cachet allemand. Têtes, poses, expressions, tout cela m'était connu.

Et en effet, c'est le genre et les toilettes de beaucoup d'anciennes compositions du *Petit journal pour rire*, dues à des dessinateurs de second ordre; ce ne sont pas autre chose que de mauvaises copies faites sans goût, transportant sur la scène allemande des balivernes auxquelles l'esprit parisien donne seul quelque sens. A coup sûr on n'accusera pas, en cette circonstance, les Allemands de rester vaporeux, ni d'avoir les contours indécis. Dans les sujets un peu scabreux, la chute d'une femme sur la glace par exemple, alors qu'il faudrait glisser de manière à n'estomper que les sous-entendus, ils appuient, ils soulignent à plaisir. Ce n'est plus de la caricature grivoise, ce n'est pas de l'érotique, qu'est-ce donc alors? Qu'on me permette l'expression vulgaire, c'est du dessin de *carte transparente*. A cette absence complète de grâce et de délicatesse vous pouvez conclure que les *Illustrations pour hommes*, seulement, — cela rappelle presque les boniments non moins affriolants et non moins trompeurs

1. *Bilderbuch für Halgelstolze*, 3 volumes de croquis, avec texte de Mario Vacano. Leipzig, Glaser et Garte, éditeurs. Chez les mêmes libraires, *Bilder aus dem Harem* (Croquis du harem), illustrations de Klic, également.



Caricature contre la manie qui sévit aujourd'hui en Allemagne
de tout accommoder au goût de la Renaissance

Dessin de Meggendorfer

(Fliegende Blätter)

Imp. A. Quantin.

aussi de certaines baraques de foire — sont un produit du nord, et, effectivement, elles ont été publiées à Leipzig.

Ce que nous présentent donc les caricaturistes de l'Allemagne du Sud dans le domaine féminin, ce sont des études empruntées à la vie intérieure, visites, réunions, cafés de dames, soins du ménage, dialogues avec les enfants ou les domestiques, conversations entre fiancés, bals d'étudiants ou de sociétés. Il est toutefois un être à part qui joue un grand rôle dans ces croquis, parce que, plus que tout autre, il a le don d'exciter les convoitises féminines. Ce privilégié entre tous, c'est le militaire.

Si les bonnes d'enfants et les cuisinières sont, en Allemagne comme partout, les tendres amies des simples fusiliers et des *ordonnances*, les jeunes filles de la bourgeoisie, voire même de l'aristocratie, se passionnent, plus ou moins romanesquement, pour les beaux lieutenants frisés et pomponnés. C'est cette passion désordonnée qu'a fort bien exprimée le dessinateur du sujet qui représente des jeunes filles à l'école, tandis qu'un bel officier passe dans la rue devant la fenêtre ouverte, sujet dont voici la légende :

La maîtresse d'école. — Veuillez, je vous prie, une fois pour toutes, mademoiselle Olga, prêter quelque attention à la leçon. Qu'est-ce que votre regard suit de nouveau dans la rue ?

Olga. — Un lieutenant !

Toutes se levant, y compris la maîtresse d'école. — Où ? — Où ?

Sous son apparence de plaisanterie, cette caricature est vraie. Que de Marguerites allemandes qui se feraient damner pour l'uniforme d'un bel officier ; que de chastes épousées dont la vertu solide est battue en brèche et enlevée d'assaut par ces preneurs de places fortes ! O jolie petite tunique bleue des beaux blonds Bavarois, qui saura jamais le nombre de tes victimes !

Après avoir ainsi défini la situation de la femme dans la société et, par suite, dans la caricature d'outre-Rhin, il me reste à parler de quelques artistes qui abordent plus particulièrement ce sujet, et à examiner les différentes façons dont ils le traitent.

Un artiste qui s'est fait une place à part par ses croquis largement traités, Harburger, est également le seul qui dessine la femme avec un certain *chic*, tout en conservant la vraie note du sentimentalisme allemand. Celui-là sait trousser un minois, faire palpiter les chairs, draper les étoffes. Bourgeoises ou simples ouvrières, tous ses sujets ont une distinction native.

Un autre artiste, L. Bechstein, s'est, lui aussi, créé une originalité par la façon ingénieuse dont il interprète la gravure de modes. Sans cesse, il invente et dessine des costumes nouveaux, heureux mélanges de bon goût et de fantaisie, pochades de la toilette qui s'étalent dans les *Fliegende Blätter* sous des titres français : Costumes *à la comète, à la bourse* (toilette formée avec une ancienne bourse à anneaux serrant à la taille et au bas du mollet), *à la pétroleuse de salon* (lampe et capuchon), *à la lansquenet* avec jupe formant pantalon, *à la cravate*, le reste du costume ne servant qu'à maintenir ces fouillis de dentelles, *à l'épine de roses*, toilette recommandée aux dames qui n'aiment pas à être serrées de trop près dans la foule et quantité d'autres compositions du même genre.

Il ne se contente pas, au reste, de dessiner des costumes, de chercher des coiffures, il observe et il signale tous les ridicules, toutes les étrangetés de l'habillement féminin.

C'est ainsi que, pour obvier à l'étroitesse toujours plus grande des robes, il propose un vêtement à voiles.

Grâce à ce moyen, dit-il, et avec l'aide de souliers à roulettes, les dames pourront se laisser porter où elles voudront. Heureusement que Bechstein ne craint pas la légèreté de ses compatriotes.

La mode des chapeaux d'hommes et des grands manteaux à carreaux portés par les deux sexes indistinctement lui inspire, d'autre part, le dialogue suivant :

— *Comment se fait-il que M. Bimmerl ne sorte plus jamais dans la rue avec sa femme?*

— *Cela est bien simple. A eux deux, ils ne possèdent qu'un chapeau et un manteau.*

Et la caricature montrant les Bimmerl taillés tous deux sur le même patron, melon d'homme et ulsters à 39 fr. 90, famille des carreaux jaunes, est tout à fait comique.

Bechstein est aussi galant. Pour les dames qui craignent le retour de la crinoline, il a sa mode toute trouvée. C'est de porter la cage à poulet le haut en bas, de façon à conserver au costume actuel tout son cachet et toutes ses rotondités provocantes.

Et non content de poursuivreles ridicules, cet artiste fantaisiste s'évertue à rechercher tous les rapprochements grotesques auxquels peut prêter le malheureux costume féminin tant décrié. Similitudes bizarres, mais amusantes malgré e ur côté fantastique. De l'Européenne sanglée dans son collant noir, une draperie claire sur les hanches, il fait, de la façon la plus naturelle, une femme sauvage de l'Afrique n'ayant sur tout son corps, nu et noir, qu'une ceinture autour des reins. Il saura également vous trouver des points de ressemblance. plus nombreux qu'on ne saurait le croire, entre la femme emmaillotée dans une robe que serrent sur le devant des nœuds et des bretelles, portant un immense chapeau qui lui forme derrière la tête comme une auréole, et le poupon au maillot dont la tête repose sur un grand coussin.

La caricature de la femme entièrement enveloppée dans un manteau de fourrures ne laissant voir de blanc que ses manchettes en dentelle n'est pas moins bien trouvée; c'est la taupe posée sur ses pattes de derrière.

Beaucoup d'autres compositions, si elles ne témoignent pas d'un esprit bien inventif, n'en sont pas moins rendues d'une façon originale : témoin cette réminiscence de Gavarni, l'enfant qu'on cherche partout et qui est enfoui dans le Gainsborough de sa mère; témoin la façon d'exprimer par des expositions de cravates, de mentonnières ou de chapeaux que la ressemblance de la figure n'est plus chose bien utile à notre époque en présence de l'importance prise par ces accessoires. Tout cela est ingénieusement présenté sous une forme très allemande et dans un esprit fantaisiste qui ne se rapproche en rien, est-il besoin de le dire, de celui de Grévin. Là où notre dessinateur cherche, avant tout, la grâce, le cachet, les Allemands, eux, se montrent surtout soucieux de la comparaison à faire ou du ridicule à viser. L'observation, *l'humour*, passent toujours chez eux avant la recherche du beau.

Un troisième artiste, Schlittgen, non seulement s'est fait une place à part dans la caricature féminine, mais encore y a introduit un élément nouveau ; le *pschutt* et le *vlan*. Ses élégantes au corps ondoyant, aux jupes à longues traînes, procèdent en droite ligne des dessinateurs français, de même que son dessin, très fin, très poussé, rappelle celui des illustrateurs des publications à la mode, la *Vie moderne*, ou les volumes galants des Rouveyre et Blond.

Mais quelque remarquables que soient les compositions de Schlittgen, qui prennent dans les *Fliegende Blatter* une place de plus en plus grande, elles ne nous offrent qu'un intérêt secondaire, par cela même que leur esprit n'est plus celui de la caricature allemande. Ce qu'il faut y noter surtout, c'est l'influence de Paris et de Vienne s'exerçant dans un milieu qui, jusqu'à ce jour, s'était fait remarquer par sa tendance très particulière à rester lui, à rejeter toute copie artistique du dehors.



La mode et son image.
Caricature d'Oberländer (*Flieg. Blät.*)

Telle apparaît, sous ses différents aspects, la caricature allemande, qu'il s'agisse des *Fliegende Blatter* ou des *Bilderbogen*, ces livraisons de gravures apportant à la famille des illustrations de toutes sortes, destinées, avant tout, à développer le goût du dessin chez les enfants.

Je ne vois pas de recueils français pouvant être comparés à ces deux publications. Au reste, à ce dernier point de vue, il convient d'observer que les albums du jeune âge mis à la mode depuis quelques années, — albums-silhouettes, charges comiques de Tinant et de Nidrach, par exemple — sont d'heureuses imitations allemandes. La librairie Delagrave, à laquelle on doit d'avoir introduit ce genre tout spécial d'*humour*, ne s'en tient pas là : elle a déjà publié en français des albums de Kleinmichel, reproduit dans le *Musée des familles* des dessins d'Oberländer, et, aujourd'hui, elle accuse nettement l'intention d'implanter de plus en plus, en France, les œuvres des artistes connus de l'étranger, qu'ils soient Allemands ou Anglais.

Abstraction faite de toute considération, les Anglais et les Allemands sont

nos maîtres pour le livre d'enfants : il faut savoir le reconnaître et approprier leur esprit caricatural au génie français. Mais, chose plus singulière, cette influence germanique se fait également sentir dans les journaux comiques les plus légers, mélangeant agréablement le *chic* français et l'*humour* allemand. N'est-ce pas en effet à cette dernière que se rattache un genre d'illustration tout spécial, qu'on peut voir dans la *Caricature* comme dans le *Monde comique ?* n'est-ce pas d'elle que procèdent les dessinateurs qui signent : Moloch, Bruno, Trick, Jean Quidam et autres ? Ce n'est pas seulement l'esprit, c'est encore le trait allemand, souvent alourdi même.

Si ce genre qui, sciemment ou non, se développe chaque jour arrivait à s'implanter définitivement, il aurait peut-être une influence décisive sur la caricature française. C'est pourquoi il importe d'en signaler dès maintenant la présence dans certaines feuilles.

D'autre part, ce fait curieux à observer, que l'*humour* allemande trouve plus d'imitateurs à Paris qu'à Berlin, n'est-il pas la preuve évidente que la caricature et l'illustration au jour le jour sont incapables dans le nord de revêtir une forme véritablement artistique ?

Pour que cette étude fût complète, il eût fallu parler du plus désopilant des caricaturistes d'outre-Rhin, William Busch, dont la fécondité, la sève, l'imagination, dépassent tout ce qu'on pourrait en dire ; mais j'ai pensé qu'un tel artiste méritait à lui seul, tant la puissance de son rire, de sa note comique, de sa charge crayonnée est grande, une étude à part ; qu'il était, en somme, de ces maîtres comme Hogarth ou Daumier, desquels il faut dire tout ou rien. Ne pouvant donc donner aujourd'hui à son œuvre la place qu'elle réclamerait, je me suis réservé d'y revenir, par la suite, en lui consacrant alors les pages auxquelles il a droit.

Il en est de même pour la caricature autrichienne, troisième forme de la caricature germanique, qui, tant au point de vue français qu'au point de vue allemand, a une tendance générale tout à fait particulière.

Mais ce que j'ai surtout voulu faire connaître ici à tous ceux qui ont la curiosité de l'art, c'est la différence profonde existant entre la caricature de l'Allemagne du Nord et la caricature du sud ; ce que j'ai voulu démontrer, c'est que les arts du dessin constituaient, pour l'étude approfondie d'un pays, un document autrement sérieux que les inspirations personnelles d'écrivains plus ou moins fantaisistes, avides de réclame et de succès d'argent. J'ai pensé enfin que, puisque la plupart d'entre nous ne pouvaient, à cause des difficultés de la langue, apprendre à connaître les Allemands par leur littérature, comme eux le font pour nous[1], le mieux était de les étudier dans leur *humour*, dans leur verve caustique, dans leur caricature en un mot, celle-ci présentant le grand avantage de nous montrer un peuple jugé par lui-même jusque dans ses propres défauts.

Non seulement on apprécie de la sorte avec une impartialité qu'on ne

1. Voir par exemple les volumes *la France qui rit*, *la France nouvelle* et autres du même genre publiés par le professeur Baumgarten chez Théodore Kay, à Cassel, et qui sont des recueils complets de la littérature française moderne, dans tous les domaines.

saurait avoir autrement, mais encore on fait provision de documents tout à la fois exacts et amusants.

Ce qui doit ainsi se dégager de ces études sommaires, c'est le fait que, pris dans leur ensemble, je parle ici de la race et non des individualités, les Prussiens sont un peuple guerroyant par tempérament et par tradition, les Allemands du sud de fins observateurs, des rêveurs et des artistes, ne sortant de leur naturel que sur les incitations du nord.

Et aujourd'hui que l'*humour allemand* et le *chic parisien* se trouvent en présence sous le crayon des dessinateurs, il s'agit de savoir qui l'emportera des deux. Ceci est plus important qu'on pourrait le croire pour la caricature française qui a abandonné le grand point de vue humain, qui s'est vouée tout entière à l'actualité et à la femme, qui n'a plus, en un mot, ni Daumier, ni Traviès, ni Gavarni, ni Grandville, ni Henry Monnier.

JOHN GRAND-CARTERET.



CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES.

France.



Livres aux enchères. — Nous n'avons pas encore, ce mois-ci, à signaler des ventes particulièrement importantes.

Les 10, 11 et 12 mars, M. Porquet a vendu les ouvrages qui composaient la bibliothèque de M. Burat. On a pu remarquer : *Œuvre de Jehan Foucquet*, Heures de maistre Étienne Chevalier, texte restitué par l'abbé Delaunay. Paris, Curmer, 1866, 2 vol. gr. in-8, reliure de Belz-Niédrée : 280 fr.; — A. Karr : *Voyage autour de mon jardin,* Paris, Curmer, 1851 : 42 fr.; — *Galerie des peintres flamands,* Paris, 1792-1796, 3 vol. in-f° : 610 fr.; — *les Émaux de Petitot,* Paris, Blaisot, 1862, 2 vol. in-4, exemplaire avec les épreuves avant la lettre tirées sur papier de Chine : 230 fr.; — *Galerie du Palais-Royal,* Paris, Couché, 1786, 3 vol. gr. in-f° : 400 fr.; — *Galerie du musée Napoléon*, Paris, Filhol, 1804-1815, 10 vol.; *Galerie du musée de France*, Paris, Ve Filhol, 1828, 1 vol., ensemble 11 vol. in-4, épreuves avant la lettre, pièces ajoutées : 1,350 fr.; — *Tableaux, statues, bas-reliefs et camées de la Galerie de Florence et du palais Pitti*, Paris, Lacombe et Masquelier, 1789-1814, 4 vol. in-f°, épreuves avant la lettre, pièces ajoutées : 1,410 fr.; — *Recueil d'estampes,* d'après les plus célèbres tableaux de la Galerie de Dresde, Dresde, 1753, 2 vol. gr. in-f° : 400 fr.; — Uzanne : *l'Éventail,* Paris, Quantin, 1882, gr. in-8 : 101 fr.; — Gavarni : *Œuvres nouvelles*, Paris, Aug. Marc, s. d., 5 vol. in-f° : 126 fr.; — Ovide : *les Métamorphoses,* trad. de l'abbé Banier, Paris, Le Clerc, 1767-1770, 4 vol. in-4, exempl. contenant 13 fig., épreuves avant la lettre : 600 fr.; — La Fontaine : *Contes et nouvelles,* Paris, Didot, 1795, 2 vol. in-4 : 500 fr.; — *Les Baisers, précédés du mois de mai,* la Haye et Paris, Lambert, 1770 . 405 fr.; — De

Laborde : *Choix de chansons,* Paris, de Lormel, 1773, 4 vol. in-8, reliure de Chambolle-Duru : 520 fr.; — De Chevigné : *Contes rémois,* Paris, Michel Lévy, 1858, gr. in-8; exempl. en grand papier vélin de la 1re édition illustrée : 340 fr.; — Molière : *Œuvres,* Paris, la Cie des libraires associés, 1773, 6 vol. in-8, reliure de Bozérian : 600 fr.; — Beaumarchais : *la Folle journée*, de l'imprimerie de la société littéraire typographique (Kehl), Paris, Ruault, 1785 : 190 fr.; — Fénelon : *les Aventures de Télémaque,* Parme, Bodoni, 1812, 2 tomes en 3 vol. in-f°; 260 pièces ajoutées : 555 fr.; — Boccace : *le Décaméron,* Londres (Paris), 1757-1761, 5 vol. in-8 : 321 fr.; — *Scènes de la vie privée et publique des animaux*, Paris, Hetzel, 1842, 2 vol. gr. in-8 : 250 fr.; — Gessner : *Œuvres,* Paris, Hérissant et Barrois, 1779, 3 vol. in-4 : 279 fr.; — De Musset : *Œuvres complètes*, éd. Charpentier, dessins de Bida, exempl. sur papier de Hollande : 380 fr.; — Demoustier : *Lettres à Émilie,* Paris, Renouard, 1809, 6 part. en 3 vol. in-8, épreuves des fig. avant la lettre : 159 fr.; — Guizot : *l'Histoire de France racontée à mes petits-enfants,* exempl. sur papier de Chine : 546 fr.; — Nodier : *Journal de l'expédition des Portes de fer,* Paris, imp. Royale, 1844, gr. in-8 : 400 fr.

Dans une autre vente faite également par M. Porquet, on peut citer : *les Arts somptuaires,* par Ch. Louandre, Paris, Hangard-Maugé, 1857, 4 t. en 3 vol. in-4 : 242 fr.; — *Le Moyen âge et la Renaissance,* par P. Lacroix et F. Seré, Paris, 1848, 5 vol. in-4 : 236 fr.; — *Gazette des Beaux-Arts,* de l'origine à 1882 : 892 fr.; — *les Émaux de Petitot,* Paris, Blaisot, 1862, 2 vol. in-4 : 75 fr.; — Voltaire : *Romans et Contes,* bouillon aux dépens de la Société typographique, 1778, 3 vol. in-8 : 130 fr.

Voici enfin quelques notes prises au cours d'une vente faite par M. Claudin : Gaussen : *Portefeuille archéologique de la Champagne,* Bar-sur-Aube, 1861, in-4 : 50 fr.; — Fichot : *Album pittoresque et monumental du département de l'Aube,* Troyes, 1852, in-f° : 70 fr.; — Fleury : *Antiquités et monuments du département de l'Aisne,* Paris, 1877-79, 3 vol. in-8° : 439 fr.; — Gagarine : *le Caucase pittoresque*, Paris, 1849, gr. in-8 : 90 fr.; — *Bibliographie de la France,* collection complète : 110 fr.

— Nous ne pouvons passer sous silence la magnifique collection d'ouvrages sur l'Amérique et l'Océanie qui a été vendue du 28 janvier au 5 février. Cette collection appartenait à M. Pinart et comprenait en totalité la bibliothèque mexico-guatémalienne de M. l'abbé Brasseur de Bourbourg. Le catalogue comprenait près de 1,500 numéros. Le total de la vente s'est élevé à 58,000 fr.

Autographes. — Le 8 mars dernier, M. Charavay s'est rendu acquéreur, moyennant le prix de 3,320 fr., de 74 lettres autographes adressées par Charles X au comte de Vaudreuil qui fut son ami et son confident. Cette correspondance, encore inédite, va du 19 novembre 1797 au 17 juillet 1804. Elle se rapporte à la période la plus intéressante de l'époque de l'émigration, sur laquelle elle donne des détails complètement nouveaux. Les années 1792 et 1793 sont particulièrement intéressantes. On y trouve de curieux détails sur la mort de Marie-Antoinette.

Étranger. — *Les autographes de Robert Burns.* — Une rare collection d'œuvres et d'autographes de Robert Burns, le célèbre poète écossais, vient d'être vendue aux enchères à Londres.

Cette collection faisait partie de la bibliothèque d'un bibliophile irlandais qui avait été pendant plus de cinquante ans recteur à Shandon, dans le diocèse de Kork.

Une édition des *Œuvres de Burns*, imprimée à Kilmarnoc en 1788, a été adjugée au prix de 1,275 francs; une autre édition, publiée à Édimbourg en 1793, avec l'autographe de l'auteur sur l'une des pages, a été vendue 800 francs, et le *Poet's Progress*, ébauche de poème, écrite à l'ermitage de Friar's Carse en juin 1788, 375 francs. Une adresse destinée à être prononcée par miss Fontenelle sur le théâtre de Dumfries en 1787, a été payée 675 francs; un autographe daté de Mauchline, le 30 septembre 1788, et adressé à un habitant de Dumfries, 475 francs; une lettre de sa veuve Jeanne Armour, 200 francs, et l'original du bail de la ferme d'Ellisland, signé par le poète laboureur en 1788 avec un post-scriptum de neuf lignes portant la date de 1791, 825 francs.

— Sotheby, Wilkinson et Hodge, de Londres, ont récemment fait la vente d'une portion de la bibliothèque de feu le Dr Nelligan, recteur de Shandon et bibliophile bien connu en Angleterre. Il avait réuni une collection unique des poèmes de Burns et des pièces se rapportant à ce poète. L'édition de Kilmarnock (1788) a atteint le chiffre de 51 livres sterling. Un missel romain, ayant appartenu à Garrick, s'est vendu 33 livres.

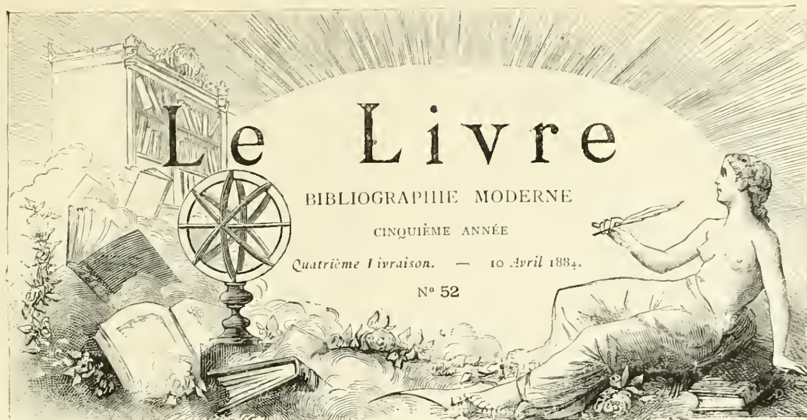
— Une suite de dix-neuf lettres, écrites par lord Byron à sa mère, s'est vendue dernièrement à Londres (vente Meek) 282 livres 10 shillings, soit plus de 7,000 francs. L'acheteur est un Américain.

— Parmi les livres provenant de la bibliothèque du traducteur des *Fabliaux*, Mr. Gregory Lewis Way, qui se sont vendus le 27 mars à Londres par le ministère de MM. Sotheby, Wilkinson et Hodge, se trouvait un exemplaire, un peu rogné, mais en bonne condition, du roman du *Sainct Greaal*, Paris, Jehan Petit, Galiot du Pré et Michel le Noir, 1516, in-folio.

— Au mois de février a eu lieu à New-York la vente de la bibliothèque Harrison. Dans cette collection se trouvait un Shakespeare qui comptait primitivement dix volumes. Ces dix volumes avaient fini par en former trente-six, grâce aux illustrations de toute sorte dont l'ouvrage se trouvait enrichi.

Ces illustrations n'avaient pas coûté moins de 90,000 francs; aux enchères, ce Shakespeare merveilleux n'a atteint que le prix dérisoire de 12,500 francs.

A la même vente, on remarquait également un Dickens, merveilleusement illustré.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

VIEUX AIRS — JEUNES PAROLES

VARIATIONS SUR LES CHOSES QUI PASSENT

(Notes familières d'un curieux.)

Un impôt sur les hommes de lettres. — La profession d'écrivain autrefois. — Une Histoire du métier littéraire *à écrire. — Prix payés aux auteurs aux siècles passés. — Boileau et Chapelain. — Les droits d'auteur en Angleterre. — Ce que J.-J. Rousseau, Diderot, Delille, Restif de la Bretonne retiraient de leurs ouvrages. — Sterne et Anne Radcliffe. — Lord Byron et Walter Scott. — L'homme de lettres, d'après Sébastien Mercier. — Demi-auteurs, quarts d'auteurs, métis et quarterons. — Les privilèges de librairie et le* Pas aux auteurs *reconnu par Louis XVI. — Origines de la propriété littéraire. — Lois de 1793, 1810, 1854 et 1866. — Diverses étapes de cette question juridique. — Retour à l'impôt projeté. — Difficulté de sa perception. — Internes et externes de la presse. — Auteurs et éditeurs. — Les éditions, les* Mille, *les fausses éditions. — Des succès de librairie. — Du peu de vente des purs chefs-d'œuvre. — Immersions en 1812 des ouvrages invendus d'après Frédéric Soulié. — La taxe des brasseurs d'affaires littéraires. — Le sublime hébreu de naissance.*



S'il faut en croire un bruit colporté il y a quinze jours environ par différents journaux parisiens, il serait sérieusement question dans les sphères gouvernementales de mettre à l'étude, parmi tant d'autres projets destinés à enrichir le trésor, le plan d'un impôt plus ou moins progressif sur les hommes de lettres et les artistes. Tout ce qui en France manie la plume, le pinceau ou l'ébauchoir, et fait ouvertement profession d'en vivre, se verrait du jour au lendemain impitoyablement taxé comme les animaux de luxe et les bêtes de race. — Nous avions déjà l'impôt sur le papier, qui atteignait assez directement le monde littéraire, cela ne suffit pas; l'on prélèvera un revenu sur la pensée humaine. Les esprits subtils

ne manqueront pas d'avancer que c'est un retour vers la taxe du sel — attique ou non — et les quolibets iront vivement leur train dans la république des lettres.

Il est possible que ce projet étonnant soit un *canard* ou un timide ballon d'essai; je serais même assez porté à le penser; mais ceci importe peu; ce qui est encore improbable aujourd'hui me paraît devoir devenir assuré dès demain. Ce tribut d'un nouveau genre circule à l'état de germe dans l'air, car il tient par son essence à de vastes combinaisons budgétaires que je n'ai pas à envisager ici dans leur ensemble, mais qui doivent à bref délai entraîner fatalement l'imposition sur les revenus résultant du travail dans toutes ses manifestations. — Le salaire de chacun est visé; ce n'est plus qu'une question de temps, de mois ou d'années; nous pouvons même entrevoir déjà, ou plutôt pressentir, l'heure où cette taxe encore vaguement conçue et élaborée, par conséquent mal définie, prendra une forme précise et une force militante dans ce qu'on est convenu d'appeler l'arsenal de nos lois.

***

On aurait bien ri sous le règne de Louis le Grand si quelque ministre se fût avisé de proposer une axe sur les revenus des savants et des littérateurs. La profession d'homme de lettres proprement dite n'était point encore reconnue ni même avouée, et l'on s'inquiétait généralement assez peu du sort des auteurs. Boileau réserve toutes ses colères à ces poètes qui

Mettent leur Apollon aux gages d'un libraire
Et font d'un art divin un métier mercenaire.

Les malheureux écrivains tenaient tout de la faveur des grands, et ce serait faire une œuvre bien intéressante que d'écrire l'*Histoire du métier littéraire* jusqu'à la naissance réelle de l'homme de lettres dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. On verrait, au cours de cette longue étude historique, ce que fut tour à tour à Athènes, à Rome, et surtout en France à différents siècles, cette fameuse question de la propriété littéraire qui a pris aujourd'hui une place relativement importante dans nos traités de jurisprudence. Le chapitre qui traiterait des prix payés aux auteurs serait particulièrement curieux et bien digne d'être mis sous les yeux de nos jeunes écrivains.

Il est presque patent que, chez les anciens, il n'existait aucune espèce d'intérêt entre les libraires et les auteurs; Géraud du moins en soutient la thèse dans son *Essai sur les livres*, et, sans apporter de preuves absolues, il tend à démontrer que les écrivains ne trafiquaient point de leurs ouvrages. — Le droit de propriété pouvait être alors résumé à la manière de Voltaire, qui écrivit : — « Il en est de nos livres comme du feu de nos foyers; on va prendre ce feu chez son voisin, on l'allume chez soi, on le communique à d'autres et il appartient à tous ».

Boileau, tout dédaigneux qu'il fût de la « muse mercenaire », n'en vendit pas moins son *Lutrin* pour une somme de 600 livres au libraire Thierry en 1674, ce qui était un marché fort avantageux pour l'époque, bien que Chapelain eût vendu vers 1656 les douze premiers chants de la *Pucelle* au libraire Courbé, moyennant 2,000 livres pour la grande édition in-folio et 1,000 livres pour l'édition in-12 qui parut la même année. Mais Chapelain, avant qu'il publiât son poème, était considéré comme le plus grand génie du temps, le plus colossal poète du monde; le public, s'il faut en croire le privilège, le sollicitait depuis longtemps de livrer son chef-d'œuvre à l'impression. L'ouvrage était dédié en outre à Henri d'Orléans, duc de Longueville, et par conséquent hautement garanti auprès de l'éditeur, et cette somme de 3,000 livres pour deux éditions simultanées (d'un tirage à 500 exemplaires, cela est probable) était excessive au grand siècle et surtout en France.

En Angleterre, les droits d'auteur était déjà reconnus vers 1667, car nous voyons Milton signer un contrat par lequel il cédait à Samuel Simmons, imprimeur-libraire de Londres, son poème : *Le Paradis perdu*, au prix de 5 livres st. (125 fr.) pour 1,800 exemplaires du premier tirage, avec réserve de recevoir à nouveau 5 guinées à chaque nouvelle édition. — Un peu plus tard, vers 1698, lorsque Dryden publia ses fables, il les vendit au libraire Thomson, qui convint de lui verser 268 livres pour 10,000 vers.

Au XVIIIe siècle, les choses n'allèrent guère mieux dans notre pays. — Jean-Jacques Rousseau, dans ses *Confessions*, nous a laissé quelques renseignements sur le prix de quelques-uns de ses ouvrages. A propos de ses écrits de polémique, composés vers 1750, voici ce qu'il note :

« Tout cela m'occupait beaucoup, avec peu de progrès pour la vérité et peu de profit pour ma bourse; Pissot, alors mon libraire, me donnait toujours très peu de chose de mes brochures, souvent rien du tout. Et, par exemple, je n'eus pas un liard de mon premier Discours; Diderot le lui donna gratis. Il fallait attendre longtemps et tirer sou à sou le peu qu'il donnait ».

Ailleurs, il écrit : « Après avoir demeuré longtemps sans entendre parler de l'*Émile*, depuis que je l'avais remis a Mme de Luxembourg, j'appris enfin que le marché en était conclu à Paris,

avec le libraire Duchesne, et par celui-ci avec le libraire Néaulme, d'Amsterdam. Mme de Luxembourg m'envoya les deux doubles de mon traité avec Duchesne pour les signer. Duchesne me donnait de ce manuscrit 6,000 francs, la moitié comptant, et, je crois, cent ou deux cents exemplaires. »

Certes, Rousseau n'avait pas trop à se plaindre pour son *Émile*, on en conviendra, surtout si l'on pense que, en 1746, Diderot vendait difficilement pour 600 livres le manuscrit de ses *Pensées philosophiques* et que la direction de la grande *Encyclopédie*, œuvre colossale (35 vol. in-folio), ne lui rapporta qu'une rente viagère de 50 louis.

Delille, — nous apprend M. Lalanne dans ses *Curiosités bibliographiques*, — vendit 400 francs sa traduction des *Géorgiques;* mais lorsqu'il fut devenu le poète à la mode, il sut se dédommager par des sommes exorbitantes qu'il exigea de ses libraires pour quelques-uns de ses autres ouvrages.

Restif de la Bretonne, le type le plus curieux de l'homme de lettres du XVIIIe siècle, battant monnaie dans la seconde moitié de sa vie, principalement de 1765 à 1780, nous conte toutes ses entreprises de librairie, qui ne sont pas, financièrement parlant, bien éclatantes. Chaque ouvrage lui rapportait en moyenne (j'entends chaque roman) de 15 à 25 louis, assez difficilement comptés par ses libraires.

*
* *

Cette *Histoire du métier littéraire* qui, — je le disais plus haut, — serait si profondément intéressante à écrire, nous montrerait la lente transformation de l'auteur d'autrefois en homme de lettres moderne ; on y verrait les caprices de la fortune, les injustices du sort; et une saine philosophie se dégagerait de ce livre, à savoir que la plupart des écrivains qui ont escompté la fortune et la gloire de leur vivant demeurent oubliés au lendemain sinon à la veille de leur mort. A toutes les époques on y découvrirait cette vérité, ainsi formulée : « Alors que le génie modeste se serre le ventre, la médiocrité triomphante et hardie, choyée par la mode du moment, se gonfle à éclater et regorge de biens. » Cette histoire serait le résumé de toutes les biographies, une sorte de monument élevé à la corporation des lettres ; le génie y apparaîtrait avec son auréole de pauvreté glorieuse, et les faiseurs y seraient exhumés avec leurs oripaux dorés de charlatans. — Faire un tel ouvrage, ce serait presque ébaucher cet autre grand travail qui n'a jamais été tenté, l'*Histoire de la Mode en littérature.*

Croirait-on qu'à moins de soixante ans d'intervalle Sterne ne pouvait vendre son *Tristram Shandy* à un libraire d'York pour 50 livres sterling, tandis que la sombre Anne Radcliffe recevait 500 guinées pour les *Mystères d'Udolphe* et 800 pour son roman l'*Italien ?*

Tous les génies ne furent pas aussi moutonniers et naïfs, tous ne se laissèrent pas dépouiller; plusieurs aussi bien trempés que Beaumarchais se montrent doublés de terribles hommes d'affaires. — Lord Byron est de ceux-ci; tous ses ouvrages furent rétribués au poids de l'or : *Childe-Harold, Manfred, Lara, Don Juan, Werner* et autres lui furent payés à leur origine par son éditeur Murray près de 20,000 livres sterling, en totalité, c'est-à-dire 500,000 francs de notre monnaie. — Walter Scott, à ce point de vue fut également un grand financier ; il fit produire à son œuvre, considérable il est vrai, plus de 2 millions de francs.

Si à ces diverses citations je voulais ajouter quelques aperçus de droits d'auteurs de notre siècle, je ne pourrais en sortir. L'histoire des livres de Chateaubriand, de Balzac, de Victor Hugo, de Lamartine, d'Alexandre Dumas père, d'Eugène Sue et de Frédéric Soulié existe un peu partout en documents épars dans les correspondances et les souvenirs. Le livre n'arrive du reste en ce temps-ci qu'après le journal, et l'*École des auteurs* est faite sinon parfaite aujourd'hui.

*
* *

Sébastien Mercier, dans son *Tableau de Paris*, est peut-être le premier à nous parler de l'homme de lettres dans le sens où nous l'envisageons en ce temps-ci. Ce passage est digne d'être cité ici en partie; il est noblement pensé et on le pourrait croire presque entièrement écrit pour l'heure actuelle :

« A Paris, dit-il, sont ces écrivains qui vendangent et qui moissonnent avec leur plume, qui ont dans leur écritoire toutes leurs terres et toutes leurs rentes : tels ont été les deux Corneille, leur neveu Fontenelle, Crébillon, les deux Rousseau et presque tous les hommes illustres qu'a produits la France. Le plus grand des anciens poètes a été le plus pauvre :

Profanes, à genoux! ce pauvre, c'est Homère.

On met encensoirs et cassolettes sur leurs tombeaux : de leur vivant on les laisse dans l'indigence; mais cette indigence est honorable, et ceux qui se conservent sans tache dans cet abandon général sont les plus vertueux des hommes.

Les pensions que le Gouvernement accorde aux gens de lettres ne se donnent ni aux plus pauvres ni à ceux qui ont le plus utilement travaillé : les plus souples, les plus intrigants, les plus importuns enlèvent ce que d'autres se contentent d'avoir mérité au fond de leur cabinet.

La pauvreté de l'homme de lettres est à coup sûr un titre de vertu, et une preuve du moins qu'il n'a

jamais avili ni sa personne ni sa plume. Ceux qui ont sollicité et obtenu des pensions n'en peuvent pas dire autant devant leur conscience : leurs écrits peuvent être irréprochables; mais leur conduite ne l'a pas toujours été.

Brébeuf a dit :

Si les cieux m'étaient favorables,
Et le destin moins rigoureux,
Je voudrais faire des heureux
Où je verrais des misérables.
Ce seraient mes plus doux plaisirs
De prévenir jusqu'aux désirs
De ceux où brille un haut mérite;
J'en ferais ma félicité;
Et souvent mon esprit s'irrite
De les voir dans l'adversité.

Ah! si les gens de lettres riches venaient au secours des gens de lettres pauvres!... le beau rêve! Plusieurs ont dû leur élévation à la culture des lettres, aux avis des gens de lettres, à la recommandation des gens de lettres; et, une fois dans les hautes places, ils ont oublié leurs confrères, leurs amis, leurs bienfaiteurs.

Un défaut, assez commun aux gens d'esprit de la capitale, c'est de ne s'occuper pas assez de celui des autres; c'est de ne pas faire attention à la réflexion lente de tel homme modeste et simple qui, n'ayant pas la langue agile et souple, a tardé quelquefois à donner son aperçu; c'est encore de n'être pas assez indulgents et de placer le mérite unique dans la facture d'un livre; c'est enfin de ne pas savoir écouter : mais l'homme qui écoute à Paris est un être rare.

C'est par les gens de lettres que l'esprit de la capitale est devenu diamétralement opposé à l'esprit de cour. Le premier, cherchant à rétablir les droits de l'homme, ne veut plus laisser qu'un faible empire à l'opinion des grands... Les gens de lettres font aujourd'hui tous leurs efforts pour rabaisser la vanité des titres à son néant réel, et pour élever à leur place les travaux utiles et recommandables de l'homme utile en tout genre. Maîtres de l'opinion, ils en font une arme offensive et défensive...

On connaît le mot de Duclos : *Les brigands n'aiment point les réverbères.* La nation elle-même ne fait pas tout ce qu'elle doit aux gens de lettres. Quoique peu unis entre eux, ils sont d'accord sur les principes essentiels. Ils flétrissent tous les suppôts du pouvoir arbitraire, ils devinent l'administrateur inepte et le ridiculisent. Ils intimident par une censure vigilante et exacte jusqu'aux oppresseurs subalternes qui, dans l'ombre, se croient à l'abri de leur justice. Ils savent la rendre à tous les hommes publics, excepté à leurs rivaux...

On ne peut ni séduire ce corps ni l'anéantir; on briserait toutes les presses qu'il n'aurait besoin que de son silence pour décider encore l'opinion publique. »

Mercier, qui a si bien campé la silhouette de l'homme de lettres, dont le type réel venait de naître à la veille de la Révolution, n'entend parler ici que du littérateur dans ce qu'il a de noble et d'élevé; plus loin, dans ce même *Tableau de Paris,* il signale avec le dédain qu'il convient ceux qu'il nomme les *demi-auteurs, quarts d'auteurs, les métis et quarterons.* Ces portraits sont encore étonnamment vivants :

« Tels sont ceux, dit-il, qui versent dans les *mercures* et dans les journaux, ou de petits vers innocents ou des morceaux de prose niais, ou des critiques sans lumière et sans sel, et qui s'arrogent ensuite dans les sociétés le titre d'*hommes de lettres:* l'un a fait quatre héroïdes et l'autre deux opéras comiques. Tantôt ils disent qu'ils ne sont pas auteurs, et ils ont la rage de faire imprimer leurs petites rapsodies; tantôt ils disent qu'ils n'écrivent que pour s'amuser, mais le public ne s'amuse pas de leurs amusements... Loueurs impertinents ou censeurs téméraires, voilà leur devise.

Ensuite viennent les maîtres journalistes, feuillistes, folliculaires, compagnons, apprentis satiriques, qui attendent pour écrire qu'un autre ait écrit, sans quoi leur plume serait à jamais oisive. Ils forgent ce tas d'inepties périodiques dont nous sommes inondés; dans les arsenaux de la haine, de l'ignorance et de l'envie, ils sentent par instinct que le métier de jugeur est le plus aisé de tous, et ils soulagent à la fois le double sentiment de leur impuissance et de leur jalousie.

Voués au *journalisme,* ce mélange absurde du pédantisme et de la tyrannie, ils ne seront bientôt plus que satiriques et ils perdront avec l'image de l'honnêteté le moral des idées saines.

Cette tourbe subalterne donne seule au public ce scandale renaissant dont il s'amuse, et qu'il voudrait malignement rejeter sur les gens de lettres honnêtes et silencieux; mais le public sent bien qu'il y a autant de distance entre ces *aboyeurs* et les écrivains qu'entre des recors et des juges assis sur leur tribunal. Tout ce tapage littéraire fournit néanmoins un aliment à la voracité du public pour tout ce qui respire la critique, la satire et la dérision. »

Cette diatribe de l'honnête Mercier nous prouve bien que nous n'avons rien à envier à la fin du XVIIIe siècle; que la société littéraire y était semblable à la nôtre, et que le charlatanisme et le cabotinage littéraires y florissaient aussi avec autant d'élégance et de souplesse que dans le monde des acrobates de la critique dont je parlais l'autre jour.

* * *

Au moment où Mercier écrivait ces lignes, le privilége en librairie allait disparaître pour faire place à la propriété littéraire proprement dite. La reconnaissance légale du droit des auteurs arriva presque à la même heure que la reconnaissance des Droits de l'homme. Déjà Louis XVI s'était inquiété de reconnaître cette propriété, qui ne s'acquiert point comme les autres par voie d'occupation ou de transmission, mais qui est une partie de la substance même de l'homme produite au dehors. D'après une lettre autographe, publiée par MM. de Goncourt dans leurs *Portraits intimes du* XVIIIe *siècle*, Louis XVI écrivait de Ver-

sailles, à la date du 6 septembre 1776, les nobles projets que voici :

« On feroit bien de s'occuper le plus tôt possible de l'examen des mémoires de libraires tant de Paris que des provinces, sur la propriété des ouvrages et sur la duree des privilèges. J'ai entretenu de cette question plusieurs gens de lettres, et il m'a paru que les corps savants l'ont fort à cœur; — elle intéresse un très grand nombre de mes sujets qui sont dignes à tous egards de ma protection ; — le privilege en librairie, nous l'avons reconnu, est une grâce fondée en justice; pour un auteur, elle est le prix de son travail; pour un libraire, elle est la garantie de ses avances. Mais la différence du motif doit naturellement regler la différence d'imporlance du privilège. *L'auteur doit avoir le pas;* et pourvu que le libraire reçoive un avantage proportionné à ses frais et à un gain légitime, il ne peut avoir à se plaindre...

Louis.

De cette lettre résultèrent les arrêts du conseil du 30 août 1777, résumés en cet article : « Tout auteur qui obtiendra en son nom le privilége d'un ouvrage aura le droit de le vendre chez lui et jouira de son privilège *pour lui et ses hoirs à perpétuité*, pourvu qu'il ne le rétrocède à aucun libraire ».

C'était la perpétuité de possession proclamée, c'était le premier grand pas fait vers la reconnaissance de la propriété des œuvres de l'esprit.

Ce fut en 1793 seulement que la Convention nationale régla, par le décret du 19 juillet, les droits des auteurs d'écrits en tous genres, et posa les bases de la législation qui nous régit encore aujourd'hui.

Ce décret établissait un droit temporaire de dix années au profit des héritiers de l'auteur, sans que le rapporteur du projet, Lakanal, prît la peine de formuler les raisons de cette délimitation.

Dix-sept ans plus tard, le 5 février 1810, un décret impérial contenant réglement sur l'imprimerie et la librairie, concède un droit viager à la veuve de l'auteur et étend à vingt ans le droit des enfants.

C'est la première modification à la loi de la Convention. Le second paragraphe de cette loi fut édicté par le second empire qui, en avril 1854, étendit la durée de la jouissance accordée aux enfants à trente années et généralisa le droit des veuves. Le troisième et dernier chapitre fut enfin fourni par la loi du 14 juillet 1866, loi dont la rubrique substitue définitivement l'expression de droits d'auteur à celle de *propriété littéraire*, et qui, fixant pour tous un délai uniforme de cinquante ans, place sur le même rang tous les héritiers et donne au mari, dont la femme est auteur, les mêmes droits qu'avait autrefois la femme sur les œuvres de son mari.

En Angleterre, le droit de propriété littéraire a une durée de quarante-deux ans, à dater de la mise en vente de la première édition. Si l'auteur vient à mourir avant l'expiration de cette période de quarante-deux ans, le droit de propriété est encore réservé aux héritiers pour un laps de sept ans. Pour les livres publiés à l'étranger, il n'y a pas, en Angleterre, de droit de propriété litttéraire.

Quant aux traductions, l'auteur ne peut s'en réserver le privilège pendant plus de douze mois, à dater de la première édition ; mais encore faut-il qu'une note, mise en bonne place dans le livre, stipule que la traduction est interdite.

Enfin, si, pendant ces douze mois, l'auteur lui-même traduit son livre, il a, sur la traduction, les mêmes droits de propriété que sur l'original.

Toute cette histoire de la propriété littéraire est, en général, très mal connue. J'ai cru utile de la résumer ici aussi ponctuellement que possible.

* * *

Me voici bien loin du point de départ de cette chronique. J'ai jugé agréable de m'évader à travers les champs du coq-à-l'âne historique, comme pour assurer des assises à ce que je pensais dire sur l'imposition projetée des hommes de lettres. J'ai, par ma foi ! avec le prime-saut de ma nature, couru de ci, de là, sans beaucoup de suite, comptant peut-être trop sur cette devise dédaigneuse : *Qui m'aime me suive,* pour avoir fourbu mes lecteurs dans ces chemins de traverse. Je reviens vite à la grande route.

Il est assez difficile d'imaginer, lorsque cet impôt sur le salaire des écrivains sera en vigueur, de quelle manière, afin d'éviter la fraude, le fisc s'y prendra pour percevoir ses droits sur les œuvres de l'esprit. Ce qui me paraît certain et indéniable, c'est que le mode d'opération sera excessivement compliqué, étant donné le manque total de base pour les honoraires attachés aux divers produits de l'intelligence. Il existe, pour les choses littéraires, une échelle graduée et thermométrique de la valeur personnelle d'un écrivain; cette échelle part de zéro et atteint les sommets du génie, en passant par les milieux tempérés du talent. C'est un public d'élite, un jury délicat de l'opinion qui constate l'élévation, mais la rétribution n'est pas toujours en rapport avec la constatation.

Je ne veux parler ici que des œuvres imprimées. Pour les productions du théâtre, le contrôle es aisé et le *compteur* des recettes fonctionne régulièrement sous la double forme des agences dramatiques et de l'assistance publique veillant déjà au droit des pauvres. Pour les écrits de la presse quotidienne ainsi que pour les publications de la

librairie, la perception sera pleine d'entraves et l'esprit de fiscalité pourra s'y égarer. Tous ceux qu'intéresse particulièrement cette sorte d'imposition nouvelle devineront vite toutes les ruses à combattre, sinon à vaincre; ils comprendront aussi l'impossibilité de prélever cet impôt d'une façon égalitaire et proportionnelle à la fois. La Commission qui devra discuter les divers articles de cette loi future aura besoin d'une longue période d'étude, d'une certaine dose d'esprit machiavélique et de beaucoup de sens équitable pour faire tenir debout une imposition qui ne sera guère soutenue par ceux qui en pâtiront.

Dans le monde de la presse et à chaque rédaction de journal, il y a, comme au collège, des internes et des externes, des pensionnaires et des disciples libres. Les internes soumis à divers travaux fixes reçoivent un tant par mois en qualité de collaborateurs attitrés; les extra rétribués en plus. Ceux-ci, on en convient, sont taillables à merci, bien qu'ils puissent se dérober à l'expertise du percepteur. Les élèves libres, les reporteurs indépendants, les ténors de la chronique en représentation, les feuilletonnistes au cachet, les *articliers* de passage, tous ceux qui s'escriment de la plume ici et là, reçoivent des honoraires très variables, selon le talent de l'écrivain et le crédit que lui prête le public. Ces journalistes *externes* et qui guerroyent en diverses feuilles sous des pseudonymes parfois impénétrables seraient difficiles à atteindre comme des Protées habiles à dépister tout contrôle. Les grands livres des journaux seraient vite faussés ou travestis, et tel critique qui signerait *Janus* ou *Alceste* serait réputé inconnu de la rédaction et par conséquent non rétribué, alors qu'il recevrait discrètement des sommes rondelettes de la direction, sommes sur lesquelles on ne pourrait mettre l'embargo.

Cette chasse au salaire de l'homme de lettres deviendrait vite la plus comique et la plus grotesque des choses. L'esprit taxé du boulevard protesterait avec toutes les notes de l'ironie, de la gaîté, de la verve blagueuse. Nous verrons cela cependant, et plus vite sans doute qu'on ne le pense; l'idée, pour spéculative qu'elle soit, n'en fera que mieux son chemin à une époque où l'utopie se désaltère dans le verre d'eau sucrée de nos tribuns politiques... mais, chut!... J'allais franchir la frontière que je délimitais dernièrement avec tant de précision voulue.

* * *

En librairie, cet impôt pourrait en apparence être établi et fonctionner régulièrement sur la base du tirage des éditions et du tant pour cent aux auteurs; la fraude cependant ou plutôt la ruse ne tarderait pas à s'introduire dans les traités passés entre éditeurs et écrivains. Il est un préjugé qu'on ne détruira pas aisément en France et partout ailleurs, c'est que frauder le gouvernement ce n'est pas voler, mais plutôt détourner une tyrannie ou une iniquité. Le fictif est toléré pour toutes les déclarations faites au fisc; on escamote le plus que l'on peut, soit sur le prix de son loyer, soit sur le montant d'une succession taxée par le Trésor. Les notaires sont de connivence avec leurs clients pour ces supercheries déclarées innocentes; j'estime donc que les éditeurs seront vite d'accord avec leurs auteurs pour éviter à ceux-ci les fourches caudines de l'imposition dont on nous menace.

Rien ne sera plus commode; il suffira en apparence d'acquérir une œuvre littéraire en toute propriété pour une somme relativement minime alors que, par une convention intime, l'éditeur s'engagera à verser en sous main un tant pour cent à l'auteur, pour chaque nouvelle édition mise en vente. — Il est juste d'envisager la question où — l'éditeur étant de la race des vautours d'Israël (la génération n'en est point éteinte) — le faux pourrait plaider pour le vrai et l'auteur être pris dans ses propres filets. Mais je veux croire que l'éditeur, descendant des antiques marchands de lorgnettes, disparaît peu à peu de notre civilisation; les derniers représentants du genre ne peuvent plus égorger aussi paisiblement leurs victimes. Les jeunes éditeurs modernes en ouvrant une large concurrence, en se montrant consciencieux et droits, ont été plus habiles : ils ont plongé leurs anciens rivaux dans l'isolement de leur *Ghetto* d'avarice. On n'achète plus aujourd'hui pour quelques louis la propriété d'un chef-d'œuvre; les artistes s'affranchissent chaque jour davantage des Rémonencq et des Jacques Ferrand patentés.

* * *

Je me demande également — et non sans malice — ce qui arriverait si l'impôt projeté exerçait son contrôle sur la réalité des éditions d'un ouvrage. On sait que la moyenne d'une édition, pour un roman, un livre de science ou d'histoire, est de mille exemplaires.

Néanmoins il ne faut pas autrement s'y fier; la vanité humaine qui sait souvent, selon les circonstances, si admirablement multiplier, s'entend également à diviser à l'infini lorsqu'il s'agit de jeter de la poudre aux yeux du public.

Tels ou tels éditeurs que je ne nommerai point et qui ne brillent pas du reste au premier rang, sont passés maîtres dans l'art de faire dix éditions d'une édition réelle. Ils tirent un roman plus ou

moins médiocre *à mille exemplaires*, et, par une désignation (*première, seconde, troisième*, etc., *édition*) variée sur chaque nouvelle centaine de couvertures et de titres, ils mettent en vente le même jour, avec un apparent grand succès, constaté surtout à grand renfort de réclames, *dix éditions* de cet ouvrage. C'est d'une simplicité renversante, mais cela ne trompe guère que l'outrecuidance du débitant. Les vraies grosses ventes de librairie se sentent et s'imposent, on ne le saurait nier. — Le succès d'un livre est dans l'air; il éclate de tous côtés, partout on en parle, on le discute; dans les salons on se questionne : « Avez-vous lu l'ouvrage de X...? » — Il traîne sur les guéridons, dans tous les milieux lettrés, même sur les coussins des wagons.

Ce succès se manifeste non tant par la presse, à qui le public accorde chaque jour moins de créance, on ne peut se le dissimuler, mais par la tradition orale de l'éloge qui est la vraie grande réclame, la plus éclatante et la plus active. Cependant, je le demande très sincèrement : parmi tant d'acheteurs d'un ouvrage, combien se préoccupent du nombre de l'édition, combien peu même comprennent le sens positif de ce mot *édition?* Parmi les gens du monde lecteurs de romans, cela produit un très petit effet, et les éditeurs qui font la multiplication des éditions avec tant de prodigalité songent peut-être davantage à exciter la pâle jalousie de leurs confrères qu'à passionner le public par un manège qui généralement demeure sans résultat.

Et puis, soyons philosophes et voyons les choses d'esprit mûr : plus le succès est étendu sur la généralité des classes bourgeoises, plus il est banal et moins il est élevé. Lorsqu'un livre est ouvré avec toute la quintessence suprême de l'artiste, lorsque l'esprit qui l'a créé de son génie est un esprit de raffiné, très en dehors du commun, lorsque la thèse soutenue est plus humaine que sociale, plus puissante qu'aimable, le succès est très relatif. Il ne dépasse guère un millier de personnes, mais ces mille lecteurs sont mille cerveaux, ils valent cent fois les deux cent mille yeux qui s'ouvrent aux délices d'*Andréa la Charmeuse* ou aux nudités de *Nana*.

*
* *

Si nous consultions, au point de vue *bibliopolesque*, l'histoire littéraire de ce siècle, nous verrions que les meilleurs ouvrages de Chateaubriand, de Victor Hugo, de Lamartine, de Balzac, de Gautier, de Gozlan, de Méry, de Michelet, de Gérard de Nerval, de Barbey d'Aurevilly, de Goncourt, de Daudet et de Zola, tous les livres de leurs œuvres qui peuvent être considérés comme hors pair, sont ceux-là même qui ont obtenu le moins de crédit auprès du gros public. Jamais Balzac n'a eu le débit étonnant de Paul de Kock ou d'Eugène Sue; jamais Hugo ne s'est vu plus de lecteurs que pour *les Misérables*, jamais Théophile Gautier ou le doux Gérard de Nerval n'ont été les héros de la foule, jamais enfin ces admirables *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand n'ont été réimprimés depuis l'édition de 1860 que l'on écoula si difficilement.

Parmi les modernes, je suis à même de le constater chaque jour, les œuvres des auteurs les plus délicats ne peuvent dépasser le *mille*. C'est là un maximum. Je ne citerai aucun nom pour ne pas faire de personnalités qui pourraient être regardées comme désobligeantes, mais je puis dire que parmi les plus fins auteurs de la bibliothèque Charpentier je compte une dizaine de noms d'écrivains remarquables qui n'ont jamais eu à nombrer leurs éditions, — et je les en félicite sans ironie; l'impopularité en art est très souvent une lettre de noblesse.

On trouve des vétérans des lettres qui répètent à satiété cette phrase : « Nous autres, dans notre temps, nous vendions de six à dix mille exemplaires. » Il n'en faut rien croire. Frédéric Soulié, dans un excellent article du *Livre des cent et un*, a démontré comment les productions de la librairie ont presque toujours dépassé de plus de deux tiers sa consommation possible et par quel moyen, depuis 1812, on écoula dans la mer, sous prétexte de libre-échange, plus de vingt millions d'ouvrages en stock que les auteurs croyaient exportés en Angleterre ou en Amérique.

Je pourrais démontrer que jamais la librairie n'a été plus florissante qu'en ces dernières années; ce serait, par exemple, faire de la statistique et sortir de mon sujet. Je conclus donc que, si l'impôt sur les hommes de lettres arrive à être mis en pratique, il faudra taxer extraordinairement tous les brasseurs d'affaires littéraires, tous ceux qui nourrissent les gros appétits des foules, les financiers de lettres, les fabricants en faux style, et dégrever, au contraire, les fiers poètes et les vrais écrivains amoureux de leur art, ceux qui pensent que le succès coûte souvent plus cher qu'il ne vaut et qui n'ignorent pas avec Coleridge que tout ce qui approche du sublime est hébreu de naissance.

Octave Uzanne.



LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

CHRONIQUE DU MOIS.

Ce qui est en progrès depuis douze ans. — Le naturalisme et l'histoire de la Révolution. — L'histoire vécue. — M. Forneron et M. Bardoux. — L'Histoire générale des émigrés *et la* Comtesse Pauline de Beaumont. — *La fin d'un monde. — La sensibilité et la Terreur. — La famille Montmorin. — Pauline de Beaumont et Joubert. — La Pauline de Chateaubriand. — L'École de la paix sociale et les Cercles catholiques ouvriers.* — Leplay d'après sa correspondance. — *Les faits et les phrases.* — Les Allemands. — Mlle Blaisot.

Si quelque rapporteur de prix décennaux analogues à ceux qui furent décernés sous le premier empire voulait tracer un tableau du mouvement littéraire en ces dernières années, il n'aurait à signaler ni un grand poète ni un auteur dramatique nouveau; il ne pourrait que constater la lamentable indigence de la critique; il mettrait uniquement à l'actif de notre époque, il indiquerait, comme une manifestation intéressante spéciale à cette fin de siècle, le *Roman naturaliste* et l'*Histoire de la Révolution.*

Ces deux formes si différentes de l'activité intellectuelle ont dû leur développement au régime actuel. La liberté totale accordée à tout ce qui est mal, l'amour de ce qui est bas, la réhabilitation des instincts inférieurs qui font partie du programme contemporain ont permis à quelques écrivains de tenter ce qui n'aurait pas été possible autrefois, ce qui aurait été presque instantanément arrêté à la fois par les lois et par le goût public. Le résultat, sous le rapport simplement artistique, n'a pas été bien considérable. On a vu que l'homme qui, lorsqu'il regarde en haut, n'avait pas de limite dans l'infini, touchait très vite le fond lorsqu'il plongeait en bas, et combien en réalité le droit de tout dire élargissait peu le domaine de l'art. En dehors de quelques études curieuses qu'on n'aurait peut-être pas poussées aussi loin en d'autres circonstances, le *naturalisme*, autorisé à tout oser, n'a rien donné d'exceptionnel, même en faisant abstraction pour juger, je le répète, de toute question de moralité.

L'histoire de la Révolution, au contraire, a vraiment commencé depuis dix ans. Les livres de Thiers, de Mignet, de Lamartine, tous fourmillant d'erreurs grossières, semblent aussi démodés que les livres d'Anquetil. M. Taine, M. Charles d'Héricault pour l'histoire générale; M. Wallon pour le tribunal révolutionnaire, M. Camille Rousset pour l'armée, M. Albert Duruy et l'abbé Sicard pour les questions qui concernent spécialement l'enseignement, ont fait partout la lumière, rétabli partout la vérité.

Sans doute ce sont les documents du passé qui jouent le principal rôle dans cette restitution de la terrible époque; mais, il faut le reconnaître, ce sont les spectacles du présent qui seuls ont permis de comprendre ces documents. Il n'est pas un de nous qui n'ait eu comme cette impression soudaine sous la Commune, qui ne se soit dit devant ces scènes à la fois burlesques et tragiques : « Enfin, je me rends compte de ce qu'a été la Révolution! » Il n'est pas un de nous qui, en ouvrant un des volumes qu'on publie chaque jour sur cette époque, après avoir lu ses journaux du matin, n'ait goûté dans son cabinet cette jouissance triste, amère, je vous l'accorde, mais réelle de l'homme qui voit, de l'homme qui sait, de l'homme qui est en possession du vrai. Qui a déterminé la catastrophe ? se demandait-on jadis. Est-ce Mirabeau avec son génie destructeur?

Est-ce le duc d'Orléans avec ses intrigues? La Fayette avec sa solennelle niaiserie? Les agents anglais avec leur or? Les loges maçonniques avec leur force mystérieuse? Ce qui se passe sous nos yeux répond à cette interrogation. Tout le monde désirerait être tranquille et consentirait de bon cœur à ce que son voisin le fût. Nulle part il n'y a, dans cette société amollie par le bien-être, de haines et de passions violentes, et c'est la persécution qui sort sous toutes ses formes de ce scepticisme général; l'addition de toutes ces indifférences produit comme total le plus intolérable des fanatismes. On va à la Commune comme on est allé à la Terreur, sans que personne le veuille et sans que personne y pousse directement.

M. Forneron et M. Bardoux viennent de compléter par deux beaux livres la peinture de cette époque qui ressemble tant à la nôtre. L'un, dans un tableau synthétique, nous montre les émigrés errant à travers l'Europe, demandant à toutes les capitales un abri et un morceau de pain, montant, le cœur navré, les marches de ces escaliers étrangers qui semblaient si durs au Dante. L'autre concentre tout l'intérêt sur une seule figure, la figure attristée et pensive de cette touchante Pauline de Beaumont, la fille infortunée de Montmorin, l'amie enthousiaste et fidèle de Chateaubriand.

Tous deux ont le même point de départ et les connaisseurs littéraires ne compareront pas sans intérêt la manière dont deux écrivains ont presque simultanément traité un sujet identique, montré ce qu'était, à la veille de 89, cette société si raffinée, si gaie, et si imprévoyante aussi, qui allait disparaître dans l'abîme que ses propres mains avaient creusé.

En cette première partie, je dois le dire, l'avantage reste à M. Forneron. Le procédé de cet historien échappe un peu à l'analyse, mais il arrive au résultat désiré. L'auteur ne se pique pas d'être styliste, il n'a pas souci de la belle épithète et de la cadence des phrases; la langue qu'il parle est familière et sans façon. Il intéresse, voilà qui est certain; il évite d'accumuler comme Taine ces mille documents qui étouffent un peu le récit et font ressembler un volume à ces cabinets bondés de livres du sol au plafond qui manquent de clarté et d'air; il choisit habilement un certain nombre de petits faits typiques, de mots significatifs et qui ne courent pas les rues et il s'en tient à ce bouquet.

Tout le chapitre intitulé *Avant l'émigration* est plein ainsi d'anecdotes piquantes où se reflète la sensibilité de l'époque. Être sensible! tout est là. « La sensibilité d'Adèle, écrit Mme de Castellane qui se peint elle-même sous ce nom, n'anime pas seulement tous ses traits, mais elle embellit encore son esprit. Entendez-la parler sur la question de la sensibilité, vous admirerez la grâce, la fraîcheur de ses idées, elle agit toujours par sensibilité. » Qui n'est point sensible, d'ailleurs, n'est point digne de vivre.

Qu'il me soit toujours inconnu
Le mortel qui sans être ému
Prononce le nom de sa mère,
Embrasse un ami d'un œil sec,
Et ne sourit point à l'aspect
De la cabane de son père.

Dans un style plus académique, M. Bardoux aborde le même thème, il nous promène dans les mêmes milieux; il nous fait faire connaissance avec André Chénier, avec les Trudaine, les de Pange. Quelles âmes que celles de ce temps! Quelle magnanime candeur! Quel amour pour l'humanité! Quelle généreuse pitié pour ceux qui souffrent! Quel attrait délicat dans ces salons hospitaliers, accueillants, ouverts à tous les mérites! Quel plaisir d'entendre ces femmes élégantes, ces grands seigneurs, ces causeurs incomparables s'occuper du soir au matin du bonheur de l'espèce humaine!

On éprouve là véritablement comme la sensation physique que procurent certaines symphonies. On est dans un parc magnifique à l'automne, au milieu d'un cercle de charmeuses, de philosophes, de poètes; on s'abandonne doucement au plaisir de vivre en une si intelligente et si noble compagnie, imprégné de toutes ces douces émotions qui grandissent et purifient notre être. Tout à coup le ciel s'assombrit, la foudre gronde, les cuivres résonnent, les cris des victimes qu'on torture se mêlent aux hurlements de joie des bourreaux; des cannibales égorgent, éventrent, mangent même ceux qui tombent entre leurs mains, comme ce malheureux Guillou dont parle M. Forneron, qui fut dépecé et mangé sous les yeux de sa femme!

Que s'est-il passé? Une horde d'anthropophages venue du fond de l'Océanie s'est-elle ruée sur cette société si aimable, comme on voit dans les histoires de noirs pirates se précipiter brusquement sur quelque compagnie galante assise sur le bord d'un rivage dans des attitudes de Décameron?

Non, parmi ces tueurs il y a des faiseurs de petits vers qui étaient dans ces salons tout à l'heure. Ces hommes qui dînent maintenant devant la guillotine installée sous leurs fenêtres, qui se lèvent de table pour voir tomber des têtes de quinze ans ou des têtes de vieillards, ces hommes

qui proposent aux jeunes filles de se livrer à eux pour sauver leur père et qui font exécuter le père quand ils ont eu la fille, sont pour la plupart des faiseurs d'épîtres à Chloris. Beaucoup ont concouru pour des discours sur la sensibilité et sur la vertu, et la tendresse de leur cœur leur a valu le prix; d'autres, comme Robespierre, ont écrit jadis contre la peine de mort qui blessait leur âme impressionnable.

Il en est de ceci comme de certaines pièces bien faites dont on connaît le dénouement et que l'on va revoir quand même. On est toujours empoigné à un moment donné. Cette péripétie est si inattendue, le contraste si saisissant, le changement à vue si subit qu'on croit être le témoin de cette scène. Il y a comme un élément de comique dans l'atroce qu'on ne retrouve nulle part à travers l'histoire dans cette bergerie qui se transforme instantanément en abattoir, dans cette sensiblerie qui aboutit presque sans transition à la Terreur. Il semble qu'on entend là un éclat de rire diabolique et comme une raillerie surhumaine : la raillerie même de Satan...

Je ne vois qui se rapproche de cette surprise que le spectacle de 1870 : les Français faisant des cours sur la fraternité des peuples, sur les États-Unis d'Europe, sur la naïveté des bons Allemands et interrompus tout à coup par un bruit formidable... Qu'est-ce donc ? Ce sont les cuirassiers blancs qui arrivent et qui trouvent encore sur la table le verre d'eau sucrée des conférenciers...

Vivant de la vie de son père, associée à ses travaux, confidente de ses efforts, Pauline de Beaumont, très vite séparée d'un mari indigne d'elle, n'a guère d'existence personnelle avant la Révolution. On sait ce que devint Montmorin; les émancipateurs du genre humain, comme disent certains journaux, les ennemis de la barbarie s'emparèrent du malheureux qui, fort de sa conscience, avait courageusement refusé de quitter Paris, et le traitèrent comme des Pavillons noirs ne traiteraient pas un vieillard. Les ravailleurs de Maillard se jetèrent sur lui, le renversèrent et le frappèrent à coups de sabre ou de pique. « M. Ignace de Barante, dans ses notes inédites, raconte qu'au moment où on l'égorgeait il mordit la main d'un des bourreaux, un nommé Cumont; un autre septembriseur, Boinnet, lui abattit les doigts à coups de hache et les mit dans sa poche pour les montrer dans tous les cafés du voisinage. Percé de coups en plein corps, tailladé et labouré de plaies, Montmorin respirait encore; les assassins alors l'empalèrent et le portèrent ainsi comme un trophée jusqu'aux portes de l'Assemblée. »

Toute la famille de Montmorin, la mère, la fille, le fils furent arrêtés. On ne laissa en liberté que Pauline de Beaumont, qui était mourante. Les pauvres gens furent naturellement condamnés à mort; on les exécuta le même jour que Mme Élisabeth.

« Le soir même (21 floréal), écrit M. Bardoux, à six heures du soir, eut lieu l'exécution des condamnés. Le bruit s'étant répandu dans Paris que Mme Élisabeth allait être conduite à l'échafaud, Mme Beugnot voulut se placer sur son passage afin de prier pour elle et de recevoir son dernier regard. Elle se rendit dans ce dessein au coin de la rue Saint-Honoré. Le sinistre cortège s'avançait. Il était, ce jour-là, composé de six charrettes. Mme Beugnot jette un coup d'œil sur la première. Qui voit-elle ? Le comte de Brienne, qu'elle connaissait et dont elle se sent reconnue. Elle s'évanouit. Pour raconter ces détails, un ami de Montmorin était là aussi dans la foule. C'était M. Lemoinne, l'ancien secrétaire du ministre. Il suivit les voitures jusqu'à la place de la Révolution.

« Dans la dernière était Mme de Montmorin et son fils. Quoique âgée de quarante-neuf ans à peine, Mme de Montmorin paraissait en avoir soixante. Ses cheveux avaient blanchi. Elle était calme et satisfaite de quitter ce monde. Caliste de Montmorin, debout, tête nue, tenait dans sa main un objet qu'il portait fréquemment à ses lèvres. Sa sœur Pauline, la confidente de ses premiers troubles d'amour, lui avait vu emporter, au moment de l'arrestation à Passy, le petit ruban bleu que Mme Hocquart lui avait laissé dérober un soir, à Luciennes. Il avait vingt-deux ans! Sa dernière pensée allait où il avait laissé son cœur. Quand les charrettes s'arrêtèrent, Calixte, respectueux envers Mme Élisabeth, s'inclina devant elle. A chaque fois que le couperet de la guillotine descendait, il criait : « Vive le roi! » avec un courageux domestique de la maison de Brienne, compris, lui aussi, dans la fournée. Dix-neuf fois il poussa le cri de : « Vive le roi! » Lorsque la vingtième victime monta les marches, il essaya bien de crier; mais, cette fois, le cri s'arrêta dans sa poitrine : c'était sa mère! Calixte fut guillotiné après elle. Leurs corps furent enterrés à Monceau le même soir. »

C'est ici que commence la plus intéressante partie du livre de M. Bardoux. Après avoir essayé quelque temps de suivre à pied la charrette qui emportait les siens, Pauline de Beaumont avait été recueillie aux environs de Passy-sur-Yonne dans la chaumière de Dominique Paquereau. C'est là qu'elle traîna quelque temps une

existence toute passive, ne se sentant vivante que par le redoublement de souffrances que lui apportait l'écho de quelque coup de hache qui abattait une tête chère.

L'amitié de Joubert sauva la jeune femme. Joubert, avec son cœur affectueux où la délicatesse infinie, la faculté d'aimer touchaient presque au génie, fut le médecin de cette âme meurtrie; il la réconcilia avec la vie, il la soigna par des livres habilement choisis, dosés avec une sollicitude en quelque sorte paternelle. Rien n'est charmant comme ce commerce sentimental et intellectuel sur les débris d'un monde, comme ces deux sensitives qui apparaissent au milieu d'un océan de sang, s'appuyant l'une sur l'autre. Rien peut-être ne révèle plus le don divin qu'ont les chefs-d'œuvre de consoler, de calmer, de mettre un pur dictame sur des plaies affreuses que la vue de cette orpheline oubliant presque l'épouvantable cauchemar qui pour elle a été une réalité en lisant l'Arioste, Racine, Platon...

Après la Terreur, Pauline de Beaumont revint dans ce Paris bouleversé dont les Goncourt nous ont laissé une description si merveilleuse; elle entrevit de loin, sans oser la traverser, cette place où les siens avaient péri; et peu à peu, par la séduction profonde qui se dégageait de cette personnalité mélancolique, elle groupa autour d'elle quelques hommes d'élite. La société n'est-elle pas comme la nature qui reprend sans cesse son œuvre sur ses ruines? Pauline de Beaumont eut un salon rue Neuve-du-Luxembourg. C'est là qu'elle reçut le coup de foudre lorsque Chateaubriand lui fut présenté.

Ce serait gâter le plaisir de nos lecteurs que d'insister sur cette liaison à laquelle M. Bardoux a conservé un caractère presque idéal. Un écrivain s'en irait avec une Musette vivre au fond des bois pendant six mois que les gens du monde, en se plaçant, non au point de vue religieux sur lequel je suis de leur avis, mais au point de vue du *cant*, de l'hypocrisie sociale, diraient : « Les artistes ! quel débraillé ! quel manque de tenue ! » Le tête-à-tête du vicomte de Chateaubriand et de la comtesse de Beaumont dans la petite maison de Savigny-sur-Orge ne choqua personne.

Ce furent les derniers jours de bonheur de cette créature aérienne et frêle, que Joubert définissait : « une âme qui avait par hasard trouvé un corps et qui s'en tirait comme elle pouvait. » Tant de souffrances morales avaient tari chez elle les sources de la vie. Pauline de Beaumont essaya en vain d'aller recouvrer la santé au mont Dore, puis, se sentant condamnée, elle s'achemina vers l'Italie pour mourir auprès du seul homme qu'elle eût aimé. Des pages qui sont encore dans toutes les mémoires ont raconté cette fin si émouvante et immortalisé la physionomie de celle que la postérité appelle Pauline.

M. Bardoux doit être remercié d'avoir restitué en son entier cette poétique et douloureuse figure. Sans doute son livre est un peu un *grandissement*, il était déjà indiqué en ses contours principaux dans un chapitre consacré à M[me] de Beaumont dans un volume dont il me semble qu'on n'a pas assez parlé : *les Correspondants de Joubert*, par M. Paul de Raynal. L'auteur de *la Comtesse Pauline de Beaumont* n'en a pas moins rajeuni et complété le sujet par mille détails curieux, par des portraits d'une touche fine et délicate, par une peinture spirituelle et vive de la renaissance de la société française sous le Directoire.

Ce n'est point changer de sujet que de parler de M. Le Play, dont M. de Ribbes vient de mettre en lumière la grande et sévère personnalité dans un volume qui a pour titre : *Le Play, d'après sa correspondance*.

L'éminent auteur de la *Réforme sociale* n'a été que le juge, en dernier ressort, des théories jetées dans la circulation par la Révolution. Il les a jugées non point au point de vue spéculatif, mais au point de vue des faits rigoureusement contrôlés les uns par les autres au point de vue des résultats produits, et son œuvre toute scientifique est, en réalité, dans son impartialité complète, la plus terrible des condamnations.

Ce fut surtout la voix de l'humanité qui protesta contre les horreurs accumulées par le régime révolutionnaire, lorsque dans les années que nous a dépeintes M. Bardoux un calme relatif eut succédé à la plus épouvantable tempête qui ait traversé l'histoire. A ceux qui s'indignaient de tant de crimes et qui pleuraient tant de victimes égorgées au nom de la fraternité, on pourrait répondre qu'aucune réforme totale ne s'obtient sans de cruels déchirements et qu'au prix de tant de sacrifices on allait posséder un ordre de choses nouveau qui serait meilleur que l'ancien. Aujourd'hui la preuve est faite. L'arbre arrosé par des flots de sang a porté le fruit de la maturité et ce fruit est empoisonné : la France en meurt.

Nous assistons à une décadence d'une rapidité sans exemple. Ce pays, qui fut si brave, tremble devant l'Allemagne; ce pays, qui fut si riche, est à la veille de la banqueroute; ce pays, qui avait le monde pour tributaire de son industrie, ne peut plus lutter contre la concurrence étrangère; ce pays, si sociable jadis, est divisé en deux camps qui s'injurient du soir au matin; ce pays, si tolérant, est en proie à la guerre religieuse; ce pays,

si fécond, ne fait plus d'enfants. « A la fin du XVII[e] siècle, dit le D[r] Bertillon, chef des travaux statistiques de la ville de Paris, la France était, non pas la plus vaste en étendue, mais la plus peuplée de toutes les monarchies européennes. Sa population, comparée à l'ensemble de la population des grandes puissances, en *formait* 38 *pour* 100. Ce chiffre montre assez de quel poids était la volonté du roi Louis XIV; car il représente, toutes choses égales d'ailleurs, notre force économique, et plus exactement notre force militaire comparée à celle des États voisins. Notre roi était le plus puissant des monarques de son temps... En 1880, sur 270 millions, total de la population des six grandes puissances de l'Europe (l'Angleterre, l'Autriche, l'Empire allemand, la Russie d'Europe, l'Italie, la France y comprise), *notre pays ne figure plus que pour* 13 *sur* 100. »

Comme un astre qui se refroidit et dont le rayonnement diminue peu à peu, la France semble entrer dans la période glacière.

Cette prétendue Régénération à laquelle on avait, en 1793, dressé une statue sur la place de la Bastille, s'est traduite par la dégénérescence la plus profonde, la plus absolue, la plus indéniable, puisqu'elle est enfin scientifiquement démontrée.

La guerre faite aux croyances a détruit tout idéal, tout instinct d'abnégation et de sacrifice; la loi sur les successions, qui enlève au père toute liberté, a détruit la famille; l'absence de foyer a détruit tout sentiment de respect. Au milieu de toutes ces destructions, l'homme n'est plus qu'un individu isolé voulant jouir le plus possible sur cette terre, puisqu'on lui enseigne qu'il n'y a rien au delà, dominé exclusivement par l'amour de l'argent, étranger à tout sentiment collectif. M. de Mun a pu s'écrier : « De quelque côté que je porte les yeux, je n'aperçois que des ruines !... »

Une nation peut-elle revenir en arrière? Peut-elle, éclairée par l'expérience, renoncer aux doctrines qui préparent sa ruine pour reprendre les institutions qui lui ont assuré autrefois la tranquillité, le bonheur et la grandeur?

M. Le Play s'était prononcé pour l'affirmative, et sa vie entière s'est passée à essayer de communiquer cette foi à ses contemporains. Sans avoir réussi aussi complètement qu'il l'eût souhaité, il n'en était pas moins parvenu à grouper autour de lui quelques hommes de bonne volonté, de travail, d'énergie, qui, le livre de M. de Ribbes nous le démontre, ont gardé pour cette mémoire la plus touchante vénération.

L'école de la *Paix sociale*, qui reconnaît pour chef M. Le Play, et l'œuvre des *Cercles catholiques ouvriers*, qui a le comte Albert de Mun pour brillant porte-parole, auront peut-être un jour un rôle dans le gouvernement du pays; dès à présent elles occupent une place considérable dans le mouvement intellectuel et moral de l'époque.

Les nuances entre elles sont assez légères. Peut-être l'œuvre des Cercles catholiques fait-elle une part plus large à l'élément religieux, dont l'école de la *Paix sociale* est loin cependant de méconnaître l'importance. Les *autorités sociales* de M. Le Play sont représentées dans les syndicats mixtes de patrons et d'ouvriers. Les disciples de de M. Le Play se préoccupent avant tout de l'observation des faits; ils sont plus spécialement des hommes d'étude : ce sont des médecins qui n'exercent pas. Les amis de M. de Mun semblent se préoccuper davantage de l'action effective, de la propagande, et leur influence est plus communicative et plus générale.

La faiblesse des uns et des autres, c'est qu'ils ne trouvent qu'un précaire appui chez les classes dirigeantes, qu'ils voudraient voir reprendre partout la place qui leur appartenait autrefois.

Les lettres de M. Le Play sont pleines de déclarations significatives sur ce point : « Ce qu'il faut, dit-il à chaque instant, c'est changer la morale et l'intelligence des classes élevées. » « L'homme riche, intelligent, écrit-il plus loin, placé dans les corporations privilégiées, qui ne pense qu'à lui, qui prend sa personnalité pour mesure de son activité, pour règle de ses doctrines, est un fléau du ciel : car il occupe la place d'un ouvrier utile et il excite l'antagonisme des classes inférieures qui ne respecteront la classe dirigeante que quand celle-ci fera son devoir.

« Or, faire son devoir est précisément ce qui ne vient pas à l'idée des classes élevées. A vrai dire, les privilégiés, sauf, bien entendu, d'honorables exceptions, ne soupçonnent point que la richesse implique pour elles un devoir social particulier. Ils ont tiré le bon numéro à la loterie, ils en sont enchantés; des malintentionnés veulent le leur prendre; ils s'en affligent, mais ils comptent sur la gendarmerie pour les défendre. Voilà leur état d'esprit. Ceci ne les empêche pas de gémir sur le malheur des temps; mais ces doléances sont chez eux une attitude, elles font partie du ton de la bonne compagnie; au fond, ils n'ont ni assez lu ni assez observé pour voir le péril aussi imminent qu'il est. Quand on essaye de le leur montrer, ils se hâtent d'aller applaudir Gayarré, parier pour un cheval ou jouer au *quinze* dans des cercles où les cartes sont biseautées. Telle femme qui larmoie sur le sort des enfants élevés sans Dieu et s'écrie : Pauvres âmes! préfère infiniment sa

loge aux Italiens à toutes les écoles et dépense par an pour sa toilette ce qui suffirait à sauver les âmes de tous les enfants de son quartier. »

Sous ce rapport, la haute société actuelle est bien au-dessous de celle dont M. Bardoux et M. Forneron viennent de nous montrer la fin lamentable. Sans doute les illusions des grands seigneurs d'autrefois, leur enthousiasme à embrasser les idées nouvelles, ne témoignent ni en faveur de leur clairvoyance ni en faveur de leur raison; ils attestent du moins une âme ardente et accessible à de nobles sentiments. De nos jours, l'amour du plaisir est plus vif encore dans les classes élevées que dans les classes inférieures. L'appétit est ici plus fin, plus raffiné; là, plus brutal et plus violent; le sentiment du sacrifice n'existe plus que dans quelques âmes trop pures, trop belles, trop magnanimes pour savoir combattre dans la boue.

La facilité à se payer de mots, l'absence de toute sincérité, l'hypocrisie générale qui ont tué toute critique et qui mettent hors la loi tout homme qui reste en dehors d'une certaine convention, exercent là encore leurs déplorables ravages. Ces riches ne se voient pas, dans les journaux qu'ils lisent, tels qu'ils sont, oisifs, inutiles, inférieurs à ces prolétaires qui annotent Karl Marx, le soir en revenant de leur travail; ils se voient au contraire peints sous d'engageantes couleurs, élégants, distingués, chevaleresques, toujours prêts à s'élancer dans la mêlée pour mourrir pour leur foi. A ceci les directeurs de journaux vous répondent : « Si nous disions la vérité nous n'aurions plus un abonné et nous ne pourrions même pas répandre le peu de notions utiles que nous apportons à nos lecteurs. »

Voilà pourquoi votre fille est muette, voilà pourquoi M. Le Play et M. de Mun, ainsi que leurs collaborateurs dévoués, n'ont pu que s'honorer eux-mêmes sans créer aucun de ces irrésistibles courants qui retrempent un pays et qui arrêtent sa décadence.

Quels services les amis du P. Didon rendraient à l'éloquent dominicain, s'ils lui faisaient cadeau des œuvres de Le Play; s'ils lui inspiraient surtout le goût de les approfondir! On ne peut imaginer contraste plus complet entre deux tempéraments intellectuels. « Apportez-moi des faits », dit à chaque instant le fondateur de l'*École de la paix sociale* à ses collaborateurs; et, pour vérifier les faits qu'il avait observés insuffisamment selon lui, il a parcouru trois fois l'Europe entière, revu les mêmes pays, visité les mêmes établissements. Telle n'est point la méthode du P. Didon. Il s'est résolu, dans une pensée de très louable patriotisme, à aller étudier l'Allemagne chez elle; il est allé s'asseoir comme un simple élève sur les bancs de l'université de Berlin. Que nous a-t-il rapporté de ce voyage?

Si l'on en excepte les chapitres consacrés aux universités, qui sont vraiment de premier ordre, quelle lumière avons-nous de plus sur l'Allemagne? J'ai noté ailleurs l'étonnement qu'inspire un livre qui s'intitule *les Allemands*, et où il n'est question ni du Reichstag ni des partis politiques, ni du socialisme, ni de la finance, ni de la presse, ni de la vie publique, ni de la vie privée d'aucun Allemand. Une telle légèreté dans l'investigation aurait probablement fait bondir M. Le Play qui, pour l'étude sociale, préférait sans doute, aux plus lyriques tirades, l'examen d'une famille comme celle de Lunebourg, dans le Hanovre, qui cultive la même ferme depuis l'an 1000, et qui regarde comme plus glorieuse que toutes les devises héraldiques l'inscription gravée sur la porte d'entrée :

> La bénédiction de Dieu fera ta richesse,
> Si, sans autre souci, tu restes
>
> Laborieux et fidèle dans la condition ou Dieu t'a mis,
> T'appliquant à y remplir tous tes devoirs. *Amen.*

En insistant sur le vide et le creux de ce livre, qui contient cependant çà et là quelques passages d'une belle venue, je n'ai nulle intention d'être désagréable au P. Didon. Je n'oublie pas qu'il s'est honoré par son obéissance à ses supérieurs, qu'il a grandi devant tous en s'arrachant virilement à l'atmosphère troublante des adulations pour montrer à la foule qu'à notre époque, où tout le monde veut commander, il existait encore des hommes capables d'obéir.

Ces remarques sont surtout précieuses, en ce qu'elles complètent une physionomie, en ce qu'elles nous révèlent de plus en plus ce qu'est le P. Didon : un moderne subissant son temps, tenté par toutes les sornettes, courant après tous les feux follets. Déclamation, phraséologie, musique sur de vagues paroles en haut, matérialisme brutal en bas, tel est le siècle intellectuellement. Dithyrambe à la Quinet sur le progrès, la mission providentielle de la France ou pornographie à la Zola, il n'y a pas de milieu; on ne quitte les chimères et les erreurs que pour tomber dans le réalisme grossier. Elle semble morte à jamais la race de ces penseurs élevés et sages, pleins de noblesse et de bon sens à la fois, qui ont constitué la France de nos pères, qui ont dressé la statue de la patrie sur l'autel du foyer domestique.

Dire ceci, je le répète, n'est pas être hostile au P. Didon; avec ses combats, ses lacunes, le virus révolutionnaire qui le travaille à son insu, il n'en

est que plus intéressant. On devine ce qui se passe dans cette âme de patriote, qui voit l'Allemagne forte, puissante, disciplinée, maîtresse de l'Europe, qui devine que cela a une cause et qui s'obstine à ne pas reconnaître franchement que cette cause tient aux institutions que nous avons abandonnées, aux traditions dont nous nous sommes détournés et sans lesquelles aucune nation d'origine aryenne ne peut subsister.

Il est permis cette fois de passer sans danger du livre un peu romanesque d'un religieux à un simple roman : le roman de M. Mario Uchard n'a rien de troublant et, à vrai dire, il ne vaut pas le diable.

Mademoiselle Blaisot n'en a pas moins obtenu un certain succès, et la chose s'explique aisément. M. Mario Uchard, qui passe pour un homme d'esprit, a résolu le difficile problème d'être plus bourgeois que nature; il est bourgeois de 1830; il croit ou feint de croire qu'il n'y a que les légitimistes qui fassent des enfants illégitimes, et son M. de Lantrac corrompant les jeunes filles sans défense aurait fait pâmer d'aise les lecteurs de l'ancien *Constitutionnel.*

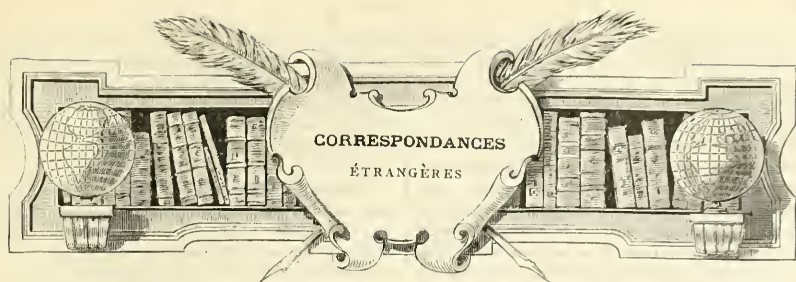
Comme valeur artistique, on ne peut rien imaginer de plus nul que cette *surinçure*, pour employer un mot de Saint-Simon, du *Fils de Coralie* et de *l'Abbé Constantin.* Un bâtard pauvre, amoureux d'une héritière dix fois millionnaire, et craignant d'être accusé d'aimer sa dot plus que sa personne; il faut réellement un certain courage pour oser écrire un roman sur ce sujet qui n'a guère été exploité qu'un millier de fois. Aucun joli portrait, aucune description réussie ne relève cette trame banale. Madeleine, cette névropathe bossue, qu'il faut traiter par des émotions, n'a aucun relief, aucun accent. Cabagnou, l'oncle Béraud, sont des personnages absolument incolores : cette fabrique d'horlogerie ne vit pas, ne marche pas.

C'est devant de semblables livres qu'on regrette d'avoir parlé parfois de Zola avec une sincérité trop sévère. Zola, devant Mario Uchard, prend lès proportions d'un homme de génie. Qu'il y a loin de cette littérature sans nom au bel effort de cet artiste incomplet, grossier de forme, mais consciencieux, probe, se mettant face à face avec la réalité, essayant de décrire la maladie, de peindre la vie moderne telle qu'elle est!

Le bourgeois, je le répète, se mire dans Uchard comme dans Ohnet avec une joie béate; il achète, il achète, et volontiers il déclarerait que *Mademoiselle Blaisot,* ce digne pendant de *la Veuve,* avec le style en moins, est bien près d'être un chef-d'œuvre.

Édouard Drumont.





ALLEMAGNE

La Gartenlaube *et les* Mémoires *de Henri Heine. — Henri Heine et le* Corpus juris. — *Les* Mémoires *de la Mouche. — Opinion de l'Allemagne sur le livre du père Didon :* les Allemands. — *Le père Didon et la Galerie nationale de Berlin. — Les lettres de Kleist à sa fiancée : le séjour de Kleist à Paris en 1801. — La poésie religieuse en Allemagne : le premier volume des poésies complètes de la comtesse Annette von Droste-Hülshoff.*

La *Gartenlaube* a commencé la publication des *Mémoires de Henri Heine.* La lecture de ces *Mémoires* va troubler beaucoup d'apprentis jurisconsultes et de jeunes philosophes. Les jeunes gens ne lisent pas impunément des phrases comme celles-ci : « Des sept années que j'ai passées dans les Universités allemandes, j'ai perdu trois belles années de jeunesse en fleur à l'étude de la casuistique romaine. Quel affreux livre c'est que le *Corpus juris!* c'est la Bible de l'égoïsme. Comme je haïssais les Romains, j'ai toujours haï leur Code. Ces voleurs voulaient mettre leurs vols en sûreté, et ce qu'ils avaient conquis par l'épée, ils cherchaient à le défendre par les lois; c'est pourquoi le Romain était en même temps soldat et avocat... »

Quelles tempêtes ces simples mots ont causées déjà, causeront encore dans le crâne de tous les étudiants des diverses corporations! Quel trouble dans les salles de cours de droit romain, de Dantzig à Bonn! Que de professeurs interpellés et sommés de dire si vraiment le droit romain n'est que le code du vol, si le *Corpus juris* est ou non la Bible de l'égoïsme! Les docteurs Faust, qui enseignent Justinien et les Institutes aux jeunes gens à petites toques posées sur l'oreille sont en ce moment sur les épines. Que répondre à tous ces Wagner, qui veulent quand même apprendre, quand même se bourrer de science, quand même savoir par cœur le *Corpus juris,* au lieu de profiter, comme Heine eût voulu le faire, de leurs belles années de jeunesse en fleur?

Henri Heine qui n'avait pas peur des mots, comme on voit, et qui n'avait pas peur non plus des idées, a effrayé l'Allemagne tant qu'il a vécu. Il va remuer l'Allemagne, maintenant qu'il est mort, par quelques pages de ses *Mémoires.* C'est ce qui arrive toujours : J.-J. Rousseau, Diderot, Voltaire, Michelet et Proudhon n'ont-ils pas plus que jamais, comme disent les jurisconsultes, leur plein et entier effet. La semence qu'une main de poète jette aux quatre vents du ciel tombe n'importe où, pousse où elle peut, mais elle pousse. Attendez-vous un de ces jours à quelque nouvelle levée de boucliers pour ou contre le droit romain, pour ou contre le droit en général, dans le pays où on adore la force.

J'insiste sur ce point. Car il n'est pas de pays où une parole quelle qu'elle soit, et surtout si elle est hardie, ait plus de portée qu'en Allemagne. Il faut se rappeler toujours que c'est Kant et Fichte qui ont affranchi l'âme moderne, préparé l'empire allemand de 1870. Il faut se rappeler que les ouvriers allemands prient Lassale comme on prie un Dieu, et apprennent son nom à leurs enfants. Au pays de Luther, un grand esprit, fût-il un poète, est toujours écouté.

Vous pouvez être certain que les plumes vont courir sur le papier, et qu'il va couler beaucoup d'encre à propos de cette question : « Les codes sont-ils des bibles d'égoïsme? »

Donc les jeunes gens des universités dévorent les *Mémoires de Heine*, comme les nôtres ont dévoré *Ma jeunesse*, de Michelet, et les *Souvenirs d'enfance*, de Renan, tant les jeunes gens ont besoin qu'on leur parle d'eux toujours. Mais comme l'Allemand est plus audacieux que le Français et plus disposé aux aventures, il aime les livres à la Montaigne, où l'écrivain n'a pas eu peur, où il a laissé courir sa plume librement. « Il faut écrire librement », c'est un conseil que M. Renan donne à ses confrères vieux et jeunes, aux vieux surtout. C'est un bon conseil. Heine a écrit librement, si librement que les vingt-sept pages qui manquent au manuscrit ne détruiront pas l'effet du livre. C'est un cri d'indépendance.

Même pour les lecteurs de France qui ne se soucient pas de savoir si les avocats romains avaient tort ou si c'est Heine qui a raison, les *Mémoires* ont encore bien des passages intéressants. Les jugements littéraires de Henri Heine nous étonnaient beaucoup, nous qui avons été élevés dans l'admiration, souvent

un peu niaise, de tous les écrivains du romantisme. Heine les jugeait sévèrement : il a dit sur Victor Hugo, sur Lamartine, sur Alfred de Musset bien des paroles méchantes, quelques-unes tout à fait injustes. Heine, en écrivant ses *Mémoires*, semble avoir eu des remords ; il explique qu'il n'a connu d'abord les poètes français que par l'abbé Daunoi, et que l'abbé Daunoi étant un petit vieillard à perruque, il n'eut longtemps sur la poésie française que des idées de vieillard à perruque. Ainsi va le monde. Il y aura toujours des abbés Daunoi, et toujours on enverra les jeunes Heine apprendre patiemment ce qu'il y a sous ces perruques. Heine a senti peut-être que l'opinion lui demanderait compte de ses boutades, et il les a atténuées en faisant surgir de l'ombre l'image de l'abbé Daunoi.

Pour toutes ces raisons, les *Mémoires* ont déjà fait leur chemin. Vous savez qu'une traduction française paraîtra dès que la *Gartenlaube* aura fini sa publication. Quand le livre sera dans toutes les mains, on pourra revenir encore sur quelques passages des *Mémoires*.

Comme complément de ces *Mémoires* nous aurons bientôt, paraît-il, les *Mémoires de la Mouche*. C'est le *Tageblatt* de Berlin qui donne la nouvelle. La Mouche, une des dernières amies de Henri Heine, serait maintenant professeur d'allemand dans un lycée de jeunes filles de Rouen ; et, entre deux classes, en songeant au temps où Heine faisait des vers pour elle, elle aurait écrit des *Mémoires*. Le livre doit paraître d'abord dans le *Schorers Familienblatt*. Il sera lu. Comme il y a un public pour lire tout ce qui parle de Dieu, il y a autour des poètes un petit nombre d'enthousiastes qui ne laissent rien passer de ce qui concerne leur idole. Si la Mouche a su se souvenir, si elle a compris autrefois l'homme qui lui avait donné son amitié, et si elle se rappelle bien exactement ce qu'il fut, elle peut nous dire des choses curieuses, et nous l'écouterons avec plaisir. Tout l'intérêt d'un livre de mémoires dépend de la plume qu'a choisie l'auteur et de l'encre où il l'a trempée. L'encre de Rouen peut être aussi bonne que celle de Paris. Les parents de Heine, ses amis ont jusqu'alors si mal parlé de lui qu'on est en droit de demander de nouvelles confidences. L'amie des derniers jours nous dira peut-être ce que nous voudrions savoir.

Les Allemands, par le père Didon, des Frères prêcheurs, — le titre est alléchant et promet beaucoup à ceux qui croient que la vérité se trouve dans les livres, et qu'il suffit d'ouvrir un volume de quatre cents pages pour connaître l'âme d'un peuple. — L'Allemagne, qui avait lu Mme de Staël et qui n'a pas oublié les études de Saint-René Taillandier, a eu la curiosité de se regarder dans le miroir que le père Didon lui mettait en face du visage. J'ajoute aussitôt qu'elle ne s'est pas reconnue : la presse allemande a été dure pour ce livre, qui n'est ni plus ni moins qu'un livre de bonne volonté, écrit vite par un homme qui a vu vite, livre qui conclut trop hâtivement et affirme trop souvent quand il devrait douter, livre très léger d'observations exactes et très lourd de polémique, où l'auteur, sous prétexte de juger l'Allemagne moderne, fait sans cesse le procès à la France moderne, sacrifiant à une nation qu'il connaît fort peu son propre pays qu'il prétend fort bien connaître.

Le père Didon, oubliant que c'est l'influence française qui a produit Gœthe et Heine, que c'est l'imitation de Napoléon Ier qui a créé l'Allemagne de 1870, — que la littérature allemande a vecu et vit encore de la nôtre, sur laquelle elle a toujours les yeux, — que le roman allemand par exemple est, de l'aveu même des Allemands compétents, le fils du roman français ; que Spielhagen a traduit Michelet, que Paul Lindau a révélé tout récemment Alfred de Musset à l'Allemagne ; le père Didon, laissant de côté l'histoire et les faits, nous affirme que la pédagogie allemande est supérieure à la nôtre, et qu'il sort de chaque *Realschule* des essaims de petits grands hommes allemands, destinés à faire figure dans le monde.

Ces compliments, assez agréables à entendre, l'Allemagne n'y a pas cru, elle n'y croit pas. Elle s'est trouvée trop embellie dans le miroir du père Didon, elle qui s'était trouvée trop laide dans les livres de Victor Tissot et de Paul Vasili.

Non, la *Realschule* n'est pas le modèle des écoles, puisque de tous les coins de l'Allemagne s'élèvent des plaintes contre les programmes d'examens trop chargés, contre les fardeaux d'érudition de jour en jour plus lourds sur les épaules de l'enfant. Non, le gymnase allemand n'est pas absolument supérieur à l'Université de France, puisque l'Allemagne voit son trésor littéraire s'appauvrir, tandis que son bagage de savant grossit outre mesure. Non, l'enseignement religieux n'est pas mêlé si intimement que le père Didon l'affirme à la vie des Universités allemandes, puisque les corporations se moquent les unes des autres et sont en perpétuelle défiance, les Borusses se gaussant des théologues, et les étudiants viveurs et rieurs regardant de très haut ceux qu'ils nomment si dédaigneusement les *schneepisseurs*, terme qui a dû sonner plus d'une fois aux oreilles étonnées du père Didon, s'il a vraiment vécu à la *Kneipe* et fréquenté des étudiants qui parlaient librement devant lui.

Non, tout n'est pas pour le mieux dans le royaume de Prusse, et le jugement du père Didon sur les Universités allemandes est un peu trop le jugement de Candide. Le frère prêcheur a vu ce que tout le monde peut voir, des salles de cours ouvertes et des professeurs enseignant des programmes. Il semble qu'il ait plus regardé les salles que regardé les professeurs même et lu dans leurs yeux. Un cours d'histoire de France fait par un professeur d'outre-Rhin est cependant plein d'enseignements, et j'ai dans les oreilles des intonations de docteurs traitant Napoléon Ier de « coquin » et de « polisson » que je n'oublierai de ma vie. Tout cela devrait être dit dans un livre intitulé : *les Allemands*, par le père Didon.

En un mot, ce qu'on trouvait toujours dans les

beaux livres écrits au XVIIIe siècle par ces grands voyageurs et ces hommes d'esprit qui s'appelèrent Voltaire, Mirabeau, le prince de Ligne; ce qu'on trouve aussi dans les livres de Henri Heine sur la France, l'esprit d'un peuple, le génie d'une race notés d'un coup de plume adroit par une main légère, tout ce qu'un lecteur qui n'a pas souci de s'instruire lui-même demande à l'homme qui lui dit : « Je viens de loin; voici ce que j'ai vu »; des figures qui vivent, des portraits ressemblants, des jugements sans parti pris, la volonté de dire beaucoup et de ne pas plus cacher un défaut qu'une qualité, tout ce qui devrait et pourrait être dans un livre intitulé : *les Allemands*, l'Allemagne a regretté de ne pas le trouver dans le livre du père Didon.

J'ai dit quelles critiques ont été faites sur le chapitre qui s'appelle « les Universités ». Un autre chapitre, intitulé « l'Esprit national », contient des erreurs plus étranges encore. Il y est dit (page 301) : « La peinture *nationale* (!) n'est pas negligée non plus. J'ai été frappé, à Berlin, de l'*importance patriotique* du musée créé depuis sept ans, et dont la fondation remonte au 2 mars 1876. Il s'appelle la Galerie nationale. L'entrée en est gratuite. Pas un provincial du Brandebourg ou de la Poméranie qui ne vienne voir là les tableaux de ses peintres. Naturellement, le *genre bataille* domine. Ce n'est partout que scènes des combats livrés depuis 1864. » Tout cela est vrai, et la fameuse Galerie nationale est bien en effet une espèce de grand dépotoir, où les tableaux à soldats sont rangés côte à côte, comme les soldats d'un régiment. Là pas un Gros, pas un Géricault, pas un David pour célébrer la gloire des héros allemands; la peinture patriotique allemande n'a même pas son Horace Vernet, son Raffet, son Charlet. Rien que des tableaux hideux, offerts à l'admiration de foules sans yeux. Savez-vous quelle est la conclusion du père Didon? Après avoir dit très sagement : « J'observai les visiteurs plus que je n'admirai les artistes. La plupart étaient des paysans et des gens de province. Avec quelle naïveté ils se pâmaient devant ces batailles d'un art douteux! » Il ajoute : « *C'est ainsi que le peuple s'instruit!* donnez-lui des images, des toiles vivantes où il retrouve l'auréole de ses chefs victorieux. »

La conclusion a paru médiocre, même aux Allemands. Berlin nous envie notre Louvre et notre Luxembourg, et c'est Berlin qui a raison. Le seul père Didon envie à Berlin sa Galerie nationale. Non, ce n'est pas ainsi que le peuple s'instruit! C'est ainsi que le peuple s'abêtit, que l'art disparaît, et que le peuple qui a admiré Dürer en arrive, de chute en chute, à admirer Werner, et à commander des portraits officiels à Angeli. Non, ce n'est pas « une idée de haute éducation nationale et de sagace politique qui a présidé au choix de la collection prussienne », mais l'idée antiartistique qui organise le musée d'une ville comme Berlin en vue des petits soldats aux mains rouges. Le musée pour les sous-officiers! voilà certes une nouveauté que nous n'avons pas à envier à l'Allemagne, de l'avis même des Allemands compétents.

Le livre du père Didon n'a donc pas produit tout l'effet qu'il en attendait. L'Allemagne, qui pourtant est assez gourmande d'éloges, s'est trouvée mal louée et mal vue. Elle a jeté le livre dédaigneusement parmi le tas de livres où on prétend lui dire ce qu'elle est, ce qu'elle pense. Le frère prêcheur ne lui a rien révélé de nouveau.

C'est aux Français que le livre est destiné. C'est pour eux qu'il est écrit; l'auteur, habitué aux emportements de la chaire, a oublié qu'on n'écrit pas comme on prêche, et qu'il faut se garder des fins de chapitre qui semblent demander l'applaudissement. L'Allemagne n'a pas voulu applaudir. La France applaudira-t-elle?

Depuis l'année 1848, où parut le livre d'Édouard de Bülow, intitulé : *Henri de Kleist, sa vie et ses lettres*, l'Allemagne littéraire attendait les lettres de Kleist à sa fiancée, qui devaient compléter la biographie du grand homme. M. Karl Biedermann, professeur à l'Université de Leipzig, a découvert les trente-quatre lettres écrites par Kleist à sa fiancée, Wilhelmine de Zenge; il vient de les publier[1]. Ces lettres sont très intéressantes. Elles montrent bien ce que fut en 1800, en 1801, en 1802 *M. de Kleist, ci-devant lieutenant dans les gardes prussiennes* (c'est l'adresse que Kleist envoyait de Strasbourg à sa fiancée). Le Vauvenargues allemand, plus tourmenté, plus raisonneur encore que le Vauvenargues français, le lieutenant dans les gardes prussiennes liseur de Kant, preneur de notes, toujours inquiet, ne pouvait se délivrer de ses inquiétudes d'esprit, même en aimant. Aussi le voit-on écrire à sa fiancée de longues lettres pleines de discussions philosophiques (voir la lettre datée de Berlin, 29 novembre 1800) où on sent plus encore le liseur de Kant que l'amoureux. Ces lettres ont surtout une grande valeur pour les jeunes gens qui aiment avec leur tête aussi bien qu'avec leur cœur, qui associent une fiancée complaisante à tous les troubles de leur pensée. C'est ainsi qu'on aime encore en Allemagne; aussi les lettres de Kleist, datées de 1800 et 1801, sont-elles aussi modernes que le jour où il les écrivait sur du papier gris, de son écriture nette et ferme. Les fiancés allemands n'ont pas beaucoup changé depuis l'époque où vivait Kleist; pour un jeune Allemand, la jeune fille qu'il aime est une amie sûre à laquelle il peut tout dire : il lui semble toujours qu'il ne se montre pas assez à elle, et il voudrait toujours, tant il a le désir de se faire connaître, éclairer un peu plus les profondeurs de son être. Tel fut Kleist. Il aima en Allemand. Qu'on relise les lettres de Lassalle à sa fiancée; on verra comme les mœurs ont peu changé. Pour les Français qui n'aiment pas à l'allemande et ne comprennent guère les douceurs d'une aussi longue confession, le livre est encore un livre à lire. Kleist fit un voyage à Paris au mois de juillet 1801; il y était encore le 27 octobre de la même année. Il allait au théâtre, au café,

1. Heinrich von Kleist (Briefe an Seine Braut). Henri de Kleist. Lettres à sa fiancée. — Breslau et Leipzig, Schottlaender, 1884.

et il attendait des lettres qu'il allait chercher lui-même à la poste restante et que l'employé des postes refusait quelquefois de lui donner. Ce Paris de l'Empire, qui avait encore un peu les mœurs du Paris du Directoire, Kleist en a vu surtout la frivolité; il n'en a même pas soupçonné la grandeur. Écoutez-le : « Il faut bien d'ailleurs avouer qu'il n'y a de conversation que chez les Français. Qu'on prononce devant un Allemand un mot, qu'on lui montre une chose, le voilà qui s'attache au mot, à la chose, les tourne, les retourne de mille manières dans son esprit, et veut les connaître sous toutes leurs faces jusqu'à ce qu'il ait épuisé tout ce qui s'y trouve. Au contraire, une seconde pensée sur une même chose paraît ennuyeuse à un Français. Il saute du temps qu'il fait à la mode, de la mode aux choses du cœur, des choses du cœur à l'art; il parle sérieusement des choses frivoles et des choses sérieuses en riant... Veut-on essayer de fixer son esprit deux minutes sur un sujet sacré, il rompt la conversation par un *ah-ba* (*sic*). L'Allemand parle en réfléchissant; le Français, pour plaisanter. La conversation pour le premier est un voyage d'utilité; pour l'autre, c'est un voyage d'agrément. » Kleist, en écrivant ce jugement sévère, pensait encore sans doute aux conversations de café. Il oublie trop qu'il y avait des Stendhal en France en 1800. Dans sa mauvaise humeur d'Allemand dépaysé et que tout blesse, il en arrive un jour, voyant dans une bibliothèque les œuvres de Rousseau, d'Helvétius, de Voltaire, à se demander quelle a été l'utilité de tous ces livres, si les auteurs ont atteint leur but. Et sans hésiter, il dit : Non. — On voit que Kleist a jugé sévèrement nos grands-pères et arrière-grands-pères. Au reste, les conversations des gens qui imitaient les incroyables et prenaient pour modèle M. de Talleyrand devaient épouvanter le pauvre lieutenant dans les gardes prussiennes, si affamé de vérité. Pour comprendre ces jugements de pessimiste, il faut se rappeler que Kleist aimait, qu'il ne recevait pas de lettres, et que ses lettres à lui étaient écrites pour Francfort-sur-l'Oder, c'est-à-dire pour un pays auquel Paris fait toujours l'effet d'être la grande Babylone de l'Écriture. Pour bien juger ces lettres, il faut ouvrir un almanach de 1800, et songer aux folies du Paris d'alors, aux cabriolets, aux guigues, aux caricks, aux bokays, aux phaétons doubles de drap rouge, amarante, cerise, bleu et vert très clair; et aux gens qui couraient Paris dans ces voitures. On s'étonnera moins de voir combien Kleist a souffert au milieu de ce luxe, et comme tout le bruit léger qui l'entourait redoublait son chagrin.

Ceux qui le liront bien verront là peut-être l'origine de cette opinion courante en Allemagne : la France est frivole; la France rit de tout; la France s'amuse toujours; la France ne travaille pas. Jugements de pessimistes! jugements de petits lieutenants aux gardes! mais qui, si injustes qu'ils soient, répétés par un Henri de Kleist, par un Henri Heine, sont acceptés, prennent racine. Gœthe et Frédéric II nous jugeaient mieux, plus équitablement.

Encore un livre de poète : la librairie Nasse, de Munster, nous donne le premier volume des poésies complètes de la comtesse Annette-Élisabeth von Droste Hülshoff. Il a pour titre : *Das geistliche Jahr.* Des poésies religieuses, on n'en écrit plus guère en France, au sens propre du mot. Non pas que les poètes français n'aient plus le souci religieux et ne soient plus troublés par l'idéal. Les poésies de Sully Prudhomme, le livre de Paul Verlaine intitulé : *Sagesse*, l'*Aurore*, de Maurice Bouchor, ce beau livre qui a fait tressaillir tant d'âmes jeunes, montrent bien que les Français ne sont pas seulement des chercheurs de rimes, qu'ils pensent, qu'ils sont inquiets. Mais c'est précisément l'inquiétude qu'ils excellent à rendre : Sully-Prudhomme dit à la Grande Ourse :

> C'est toi qui la première
> M'as fait examiner mes prières du soir.

Verlaine dit à Dieu :

> Noyez mon âme aux flots de votre vin,
> Fondez ma vie au pain de votre table.

Bouchor écrit :

> Triste comme un refrain rythmé par des rameurs,
> Mon chant d'amour s'élance aux voûtes étoilées,
>
> . . . .
>
> Je retombe meurtri dans nos âpres vallées,
> Et que je me consume en efforts dont je meurs.

Ce qu'ont chanté surtout ces trois poètes, c'est la beauté de la recherche philosophique, les souffrances d'un cœur « affamé de justice ». Verlaine est peut-être le plus vraiment chrétien d'eux tous, si christianisme veut dire douceur, résignation, besoin d'humilité. Bouchor se plaint quelquefois aussi éloquemment que Beethoven, et quelques-uns de ses sonnets m'ont rappelé des symphonies que j'ai entendues. Mais il souffre encore, ou s'il a cessé de souffrir, c'est seulement d'hier.

Le livre de la comtesse von Droste Hülshoff est aussi serein que ceux dont je parle sont troublés. Pensez au temps où Corneille mettait l'Imitation de Jésus-Christ en vers, parce qu'on l'y avait invité; rappelez-vous une époque de foi heureuse où une poésie tout intellectuelle reflète une pensée calme; et vous aurez un peu l'idée de ce qu'est ce beau livre de femme, qui fut terminé vers la fin de l'année 1839. Annette von Droste Hülshoff est née le 10 janvier 1797. Comme Lamartine, elle passa toute sa jeunesse à la campagne : c'est un grand avantage pour un poète, dit son biographe. Ce livre était de toute son œuvre ce qu'elle préférait, et Paul Heyse a dit : « Annette von Droste Hülshoff est peut-être le plus grand poète de l'Allemagne. Il faut donc lire : *Das geistliche Jahr.* — L'éditeur annonce que la seconde partie des poésies complètes paraîtra bientôt.

Un mot encore. Le sentiment religieux en Allemagne a tant de puissance encore, les âmes pieuses y

sont si facilement effarouchées qu'on a cru voir dans certains vers de Mme von Droste Hülshoff des attaques contre le dogme chrétien, et on a discuté à propos de ces vers comme on a discuté en France, il y a quelques années, à propos des vers de Mme Ackermann. L'éditeur a jugé nécessaire dans une note de défendre le poète et d'affirmer la pureté de ses intentions. Voilà qui en dit long sur l'état des esprits en Allemagne.

AMÉDÉE PIGEON.

ÉTATS-UNIS

La dernière édition de Bancroft. — Les républiques américaines : Virginie, Orégon. — Long-Island; documents sur l'État de New-York. — Les archives de Maryland. — Les œuvres d'un secrétaire d'État. — Livres sur la guerre de sécession. — Les sécessionnistes et le Nabab *de M. Daudet. — Le général Beauregard et son récent biographe. — Le brigadier général sir John Johnson. — Orville Dewey. — L'*Andover Review. *— Le père Didon en Amérique. — Voyages. — Un nouveau guide au Mexique. — Mark Twain et le Mississipi. — La genèse de* John Bull *et son île. — La censure à New-York. — Si les New-Yorkais sont stupides. — De l'immoralité dans le roman, à propos de M. F. Marion Crawford. — L'esprit anglo-américain et les conférences. — Les* gagne-pain. *— Du français d'Ollendorf et du français de France. — Les bibliothèques populaires. — Bibliothèques particulières : ventes prochaines. — Un compagnon d'Agassiz. — Le Français à la Louisiane. — Pourquoi l'on aime la France.*

New-York, le 12 février 1884.



Le troisième volume de l'édition définitive de l'*Histoire de Bancroft*[1] vient de paraître; c'est l'histoire des événements précurseurs de la Révolution américaine pendant onze années, de février 1763 à mai 1774; c'est le volume le plus important de cette histoire, dont faire ici l'éloge serait aujourd'hui un lieu commun bien usé.

Le premier volume de la série d'ouvrages historiques que publient Houghton, Mifflin et Cie, sous la direction de M. Horace E. Scudder, traite de la Virginie[2], la première et la plus importante des colonies. M. John Esten Cooke en est l'auteur. Comme il a fait de la Virginie l'étude la plus approfondie, son œuvre est de grande valeur; mais comme il écrit *con amore*, il tient beaucoup à la jolie légende de Pocahontas, la princesse indienne, sauvant du massacre, au péril de sa vie, le premier colon John Smith. M. Charles Dudley Warner se plaisait jadis à démentir la légende, mais c'est un vilain métier.

Le second volume de la série est en contraste avec le premier. Il traite de l'Orégon[3] et de la longue dispute du territoire qui fut terminée à l'avantage des États-Unis. L'auteur, William Barrows, n'a pas cette ressource de style coloré, imagé, entraînant, qui fait aimer l'histoire et qui donne à l'œuvre de M. Cooke tout l'attrait d'un roman. L'œuvre n'en est pas moins complète, utile et nécessaire à ceux qui veulent se rendre compte du progrès de la civilisation américaine sur la côte du Pacifique.

Weed Parsons et Cie (Albany, N. Y.) publient une série de documents relatifs à l'histoire coloniale de l'État de New-York. Le volume récemment paru est relatif aux premières colonies, principalement de Long-Island. Le traducteur et le compilateur de ces documents est M. B. Fernow, archiviste de l'État.

Les comptes rendus de l'Assemblée générale du Maryland, de 1637-8 à 1664, paraissent en un intéressant volume, bien imprimé sur beau papier et qui fait partie des *Archives du Maryland*[1], publiées, avec le concours du gouvernement, par la Société historique de cet État. Le comité de rédaction annonce qu'il est à présent en possession de toutes les lois passées dans la province du Maryland, à quelques rares exceptions, jusqu'en 1670. Le volume est enrichi de quatre excellentes tables des lois, des noms de personnes, des localités et de miscellanées.

Le cinquième et dernier volume des œuvres de W. H. Seward[2] vient de paraître. Les quatre autres

1. « History of the United States of America, from the Discovery of the Continent. » By George Bancroft. The Author's Last Revision. Volume III, p. 489. New-York: D. Appleton and C°.

2. « American Commonwealths. » Edited by Horace E. Scudder. Virginia : A History of the people. By John Esten Cooke, XXI-523 pages. Houghton, Mifflin & C°.

3. « American Commonwealths. » Edited by Horace E. Scudder. Oregon : The Struggle for possession. By William Barrows. Boston, Houghton, Mifflin & C°.

1. « Archives of Maryland, » Proceedings and acts of the general Assembly of Maryland, january 1637, 8-september 1664. Published by autority of the State, under the direction of the Maryland historical Society. William Hand Browne, editor. Square, in-4°, p. 563.

2. « Works of William H. Seward. » Edited by Geo. E. Baker. In five volumes.

I. Biographical Memoir, Speeches and Debates; p. 540.
II. Messages, Official Correspondence, and Political Writings; p. 672.
III. Orations, Discourses, Correspondence, etc.; p. 678.
IV. Memoir, Political Speeches, etc.; p. 696.
V. The Diplomatic History of the civil war; p. 626.
Boston : Houghton, Mifflin & C°.

furent publiés du temps que M. Seward vivait. Le volume est, comme l'indique le sous-titre, l'histoire diplomatique de la guerre de sécession, comprenant les années de 1861 à 1869, pendant lesquelles M. Seward était secrétaire d'État (premier ministre) des États-Unis. Il faut lire ce livre pour apprécier le zèle qui suppléait en lui aux facultés qui lui manquaient. Sans la vigilance de tous les instants, prouvée par cette correspondance diplomatique soigneusement recueillie et choisie par M. Baker, l'intervention redoutée eût peut-être eu lieu. Ses adversaires étaient plus hommes d'État, mais ils étaient moins zélés; le livre d'Alfred Roman, mentionné plus loin, en fait foi.

L'ouvrage du capitaine James D. Bulloch[1] est un hommage inconscient et bien involontaire à cette gloire du ministre des États-Unis, qu'il n'admire pas et qu'il a de bonnes raisons de ne point aimer. Il était l'émissaire secret du gouvernement des États confédérés en Europe, et il avait pour mission d'y faire construire des vaisseaux à l'usage de la marine du Sud. Il arriva à Liverpool en juin 1861, y fit construire la *Florida*, qui fut équipée à Green Cay, et l'*Alabama* qui devait coûter des millions à l'Angleterre, et qui fut équipé aux Açores. Ces deux vaisseaux laissèrent Liverpool sans armement et furent équipés par des vaisseaux de décharge partis du même point. C'était échapper à la difficulté légale, mais l'Angleterre ne devait pas échapper à la responsabilité des dommages causés par l'*Alabama;* et lorsqu'en 1863 M. Bulloch fit parade de vendre au nabab de Daudet, M. François Bravais, deux vaisseaux désignés dans les chantiers de Liverpool par les numéros 294 et 295, le gouvernement de l'Angleterre dut s'enquérir de leur destination; MM. Bravais frères s'appuyèrent d'un ordre verbal du vice-roi d'Égypte, que le vice-roi d'Égypte désavoua; et force fut à MM. Bravais de vendre à profit, au gouvernement de l'Angleterre, les deux vaisseaux dont le gouvernement des États confédérés était en droit d'attendre monts et merveilles.

Grâce au zèle de M. Seward, la savante diplomatie des États sécessionistes tombait ainsi.

M. Alfred Roman[2] raconte qu'en mai 1861 les banquiers à Londres des États confédérés priaient le général Beauregard d'appuyer de son influence un projet d'achat de la part de la Compagnie des Indes, de dix vaisseaux récemment construits en Angleterre. Le général usa de toute son influence; mais l'occasion, perdue par apathie du ministère, ne fut pas retrouvée par son émissaire secret M. Bulloch.

L'ouvrage de M. Roman a tout l'attrait d'une autobiographie, le général Beauregard s'étant rendu responsable, dans une courte préface, de tous les faits cités par l'auteur.

Ils sont bien ordonnés, avec les pièces à l'appui; aussi est-ce une œuvre de grand mérite, sans fiel, car « qui porte espée porte paix », et destinée à survivre longtemps à la savante dialectique des hommes de plume et de robe, et non d'action.

Le général Beauregard est descendant par son père de Tider le Jeune, réfugié en France vers 1290 à la suite d'une révolte contre l'autorité d'Édouard Ier, roi d'Angleterre; et, par sa mère, des ducs de Reggio et de Modène. Son ancêtre, Jacques-Toutant Beauregard, vint en Louisiane pendant le règne de Louis XIV et, en compensation des services rendus à la colonie, fut décoré de la croix de Saint-Louis.

Le général pourrait bien effacer tout cela, avec cette fière réponse d'un duc de l'empire : « Moi, monsieur, je suis un ancêtre. »

Ceux qui le connaissent, amis et adversaires, pensaient que la « maladie d'admiration » des biographes (selon Macaulay) serait infailliblement fatale à l'historien de ses campagnes; c'est pourquoi la collaboration du général peut être logiquement inférée du fait que l'écrivain est sorti de l'épreuve sain et sauf.

Les chevaliers d'antan ne portèrent jamais de meilleure sauvegarde.

Le général J. Watts de Peyster[1] plaide la cause des *Tories* de la révolution américaine en une biographie du brigadier général sir John Johnston, imprimee pour l'auteur et ses amis seulement à un petit nombre d'exemplaires. On conçoit bien que les fidèles à la vieille Angleterre aux jours de révolte aient été exécrés et honnis; mais que les vainqueurs n'aient pas encore pardonné aux vaincus!...

M. le général de Peyster n'espère point de la postérité grâce ou merci pour ces conservateurs du temps jadis; mais il a le courage d'énoncer des convictions qui ne sont pas celles de tout le monde; et cela sans forfanterie, puisque son livre, bien écrit et bien pensé, aurait sans peine la publicité qu'il mérite.

Une autobiographie intéressante est celle d'Orville Dewey[2], l'illustre représentant des doctrines unitaires en Amérique, émule de Channing. Son livre abonde en réminiscences des hommes célèbres de son temps.

En théologie, le grand événement est la publication d'une nouvelle revue[3], organe du séminaire d'An-

1. « The Secret Service of the Confederate States in Europe; or how the confederate cruisers were equipped. » By James D. Bulloch. In two volumes, p. 460 and 438. New-York : G.-P. Putnam's sons.

2. « The Military Operations of general Beauregard in the war between the States, 1861 to 1865; including a brief personal sketch and a narrative of his services in the war with Mexico, 1846-8. » By Alfred Roman, formerly colonel of the 18th Louisiana volunteers, afterwards aide de camp and inspector general on the staff of general Beauregard. In two volumes. Cloth, p. 594, 691.

1. « The Life and Misfortunes and the military career of brig. gen. sir John Johnson, Bart. » By J. Watts de Peyster. New-York : Charles H. Ludwig, printer.

2. « Autobiography and Letters of Orville Dewey, D.D. » Edited by his daughter, Mary E. Dewey, p. 366. Roberts brothers. Boston.

3. « The Andover Review. » Published monthly. Boston : Houghton, Mifflin & Co.

dover, rédigée par cinq professeurs émérites. Le premier numéro a cent vingt pages in-octavo. Le rédacteur en chef annonce que la revue préconisera « la méthode d'orthodoxie progressive ». Le docteur A.-F. Beard, de la chapelle américaine à Paris, y a donné une étude intéressante sur « les Églises des huguenots et la condition religieuse de la France » ; et le professeur Harris une revue louangeuse de l'admirable ouvrage du professeur George T. Ladd[1] sur les doctrines des Écritures, publié par Charles Scribner's sons.

L'ouvrage du père Didon[2], traduit en anglais par Rosa Cordes, porte ce titre : *Science without God* (*la Science sans Dieu*). L'œuvre du docteur Gerhard Uhlhorn sur la *Charité chrétienne dans l'ancienne Église* a été traduite de l'allemand et publiée par Scribner's sons; enfin M. Richard P. Hallowell[3] s'est efforcé de justifier la persécution des quakers par les puritains dans le Massachusetts, dans une étude qui n'est point du tout théologique sur l'invasion quakeresse de cet État.

La bibliographie des *Voyages* est brillante. M. John L. Stoddard[4], célèbre aux États-Unis par ses conférences descriptives des grandes villes de l'Europe, a donné ses impressions sur l'Espagne, Saint-Pétersbourg, Moscou, d'Ober-Ammergau, dans un joli volume, artistement relié et illustré. L'auteur décrit bien les combats de taureaux et les représentations des mystères de la Passion. — M. Charles Dudley Warner[5] suit un sentier moins rebattu, le chemin des écoliers de Munich à Baireuth, et raconte son grand voyage avec assez de charme pour qu'on lui pardonne ses anachronismes. — M. Carpenter[6], le géographe de l'expédition du professeur Hart, de Cornell University, au Brésil, a écrit, sous forme de nouvelles, des notes intéressantes sur Rio, publiées pendant les dernières semaines de sa vie, qui a pris fin le 19 janvier. — William Winter[7] a publié en volume ses correspondances européennes au journal *la Tribune* de New-York, lettres et poèmes d'un grand charme de forme et d'idées. — Les bois et les lacs du Maine, un voyage de cent cinquante milles en canot, de Moosehead Lake à New-Brunswick, séduisent dans le joli livre de M. Hubbard[1]. — Le Mexique, immortalisé dans les *Scènes mexicaines* de Gabriel Ferry, disparaîtra bientôt, car il n'est plus qu'à quatre-vingt-seize heures de New-York; MM. Bishop[2] et Conkling[3] nous le décrivent bien changé déjà. C'est dommage, néanmoins, qu'ils n'aient pas connu Gabriel Ferry.

Il faut dire que si ces deux ouvrages nouveaux se suivent, ils ne se ressemblent guère, l'œuvre de M. Bishop étant de beaucoup supérieure à celle de M. Conkling.

Le général Grant, dont le témoignage est précieux, dit beaucoup de bien du nouveau guide au Mexique de MM. D. Appleton et Cie, rédigé par le petit-fils d'un ancien ministre des États-Unis.

Je voudrais traduire en français l'ouvrage de M. Mark Twain, *Life on the Mississipi*[4], que je mentionnais *passim* dans un courrier récent, admirable par son américanisme autochtone autant que le pourrait désirer Walt Whitman, révélant mieux que tous les livres d'histoire et de critique, mieux que toutes les études de mœurs, le fin fond du caractère américain dont M. Mark Twain est, à mon avis, le type le plus accompli.

C'est assez dire que j'adore Mark Twain ; pourtant il y a un Mark Twain envers lequel je me borne au respect qu'on doit à tout le monde et à la haute estime que méritent les grands talents; c'est celui qui étudie les livres, le Mark Twain érudit; l'autre, le premier, est le vrai, tenant tout de son fonds naturel et de ses observations à lui, que j'ai retrouvé dans le livre que je voudrais traduire en français, si je pouvais traduire de l'anglais en français aussi bien que traduisent du français en anglais M. Lafcadio Hearn, de la rédaction du *New Orleans Times-Democrat*, et M. George T. Lanigan, rédacteur en chef du *Rochester Post-Express*.

Le traducteur de *John Bull et son île*[5] a fait merveille; la revue *The Critic*, toujours bien informée, entend dire que l'ouvrage a été primitivement écrit en anglais par un Anglais, puis traduit pour être publié d'abord en français. Max O'Rell fera bien de se dévoiler.

Je serais bien fâché que les lecteurs européens jugeassent des mœurs américaines par le livre absurde

1. « The Doctrine of Sacred Scripture. » By George T. Ladd, D.D. New-York : Charles Scribner's sons.

2. « Science without God. » By H. Didon. Translated from the French by Rosa Cordes. New-York : Thomas Whittaker.

3. « The Quaker Invasion of Massachusetts. » By Richard P. Hallowell. Boston : Houghton, Mifflin & Co.

4. « Red Letter Davy Abroad. » By John L. Stoddard. In-8°. Boston : James R. Osgood & Co.

5. « A Roundabout Journey. » By Charles Dudley Warner, p. 360. Boston and New-York : Houghton, Mifflin & Co. 1884.

6. « Round about Rio. » By Frank D. Y. Carpenter, p. 415. Chicago : Jansen, Mac Clurg & Company, 1884.

7. « English Rambles. » By William Winter. Boston : James R. Osgood & Co.

1. « The Woods and Lakes of Maine. » Lucius L. Hubbard. Illustrated. Boston : James R. Osgood and Company, 1883.

2. « Old Mexico and her lost provinces. » A journey in Mexico, Southern California, and Arizona, by way of Cuba. By William Henry Bishop. With numerous illustrations. New-York : Harper & brothers.

3. « Mexico and the Mexicans. » By Howard Conkling. Taintor brothers, Merrill & Co.

4. « Life on the Mississipi. » By Mark Twain. In-8°. p. 624. Boston : Jas. R. Osgood & Co.

5. « John Bull and his island. » By Max O'Rell. Translated from the French. New-York : Charles Scribner's sons.

qu'a écrit le grand censeur[1] de la littérature et de l'art de l'État de New-York. Ce personnage ridicule, d'homme de peine dans un magasin de nouveautés, est arrivé d'emblée à la haute position qu'il occupe, et voyez comme il l'honore. Un confiseur expose dans sa vitrine une gravure de l'entrée de Charles V à Anvers, il est arrêté et son tableau est confisqué. M. Bonaventure, dont la librairie est le rendez-vous des artistes et des bibliophiles, importe les photographies de Goupil, des peintures du dernier Salon de Paris; elles sont confisquées et, pendant l'absence du patron, le commis est arrêté.

Est-ce à dire que les Newyorkais soient stupides ou hypocrites? Non, mais nos gouvernants le sont; ils ont donné raison au censeur contre Bonaventure, à Cesnola contre Feuardent... C'est pourquoi je ne suis plus tant contre les minorités et penche un peu vers l'opinion du célèbre critique anglais Arnold, venu ici pour éclairer *Philistia*, que les majorités ont toujours tort.

M. F. Marion Crawford vient de publier son quatrième roman[2], et les critiques, qui ne discutent plus son talent, pleuvent sur ce livre considéré comme immoral. C'est l'*ultima thule* de la critique dans la littérature et dans l'art.

Il ne faut pas, s'il faut absolument discuter cette question de moralité dans l'art, juger d'un livre par le nombre de meurtres et d'adultères qu'il renferme, non plus que par la morale de la fin. On peut lire tout le théâtre de Shakespeare sans être inspiré de mauvaises passions; mais un grand écrivain peut très bien rendre attrayante une mauvaise passion qu'il aura punie très sévèrement.

A cet égard, Zola est bien supérieur à Chateaubriand, et la lecture de *Nana* doit être bien plutôt permise que celle de *René*.

Dans *Gerfault*, le mari meurt de la main involontaire de l'amant; l'épouse se suicide et l'amant reprend ses occupations littéraires avec une inspiration de plus.

Bonne leçon pour les épouses adultères.

Le dénouement de *To Leeward* est absolument pareil. Le mari devient fou; l'épouse se jette dans les bras de son amant et reçoit le coup de feu à lui destiné; l'amant reprend ses occupations littéraires avec une inspiration de plus.

Bonne leçon pour les épouses adultères.

Mais la jeune miss anglaise, éprise de philosophie, s'est mariée comme se marient les jeunes femmes, sans savoir; mais le seigneur italien, son mari, est correct, froid et peu sympathique; mais Batiscombe est beau, séduisant et passionné; et leur passion grandit sans qu'ils s'en aperçoivent; et les décors sont charmants sous ce ciel d'Italie; et l'histoire est contée par Crawford avec ce style entraînant que vous savez, avec parfois de ces jolies phrases françaises, que tout auteur anglais qui se respecte met dans la bouche de ses personnages, afin de leur donnar un parfum de bonne compagnie... *To Leeward* est l'œuvre la plus artistique de Crawford, mais si vous tenez à la moralité dans l'art, lisez... Télémaque, et encore!

1. « Traps for the Young. » By Antony Comstock. New-York : Funk & Wagnalls.

2. « To Leeward. » A Novel. By F. Marion Crawford, author of « M. Isaacs », « D. Claudius » and « A Roman Singer ». Boston & New-York : Houghton, Mifflin & C°.

J'ai souvent pensé que si les écrivains contemporains devaient se frayer une route quelconque à travers le roman, les Français auraient pour but prochain le drame, et les Anglais, la conférence.

Ces conférences qui font dire à Sally Peters, dans le roman d'hier, *The Millionnaire :*

« A votre place, je ferais des conférences.

— Mais je n'en ai jamais fait de ma vie!

— Çà, ce n'est pas une raison. Personne ne s'arrête à cette considération-là.

— Mais je n'ai rien à dire qui vaille la peine qu'on l'entende.

— Pensez-vous que vos compatriotes, en tournée de conférences en Amérique, ont quelque chose à dire?... »

J'expliquais par cet engouement du livre parlé le motif qui fait des romans de M. Cable une succession de tableaux ravissants et de dialogues nouveaux et gais. C'est pourquoi le patois créole de M. Cable est un peu fantaisiste, c'est pourquoi aussi il a créé pour ses personnages un dialecte qui n'existe pas en réalité.

Louisiana rif-husing to h-anter the h-Union est parfait, mais ce n'est pas le langage des Raoul Innerarity; c'est un langage admirable pour la scène. Et, comme conférencier, M. Cable recolte à présent ses succès les plus retentissants.

Conférencier n'est pas le mot propre, mais je cherche et ne trouve pas d'équivalent à *lecturer;* et M. Cable ne lit à son auditoire que des pages choisies de ses œuvres. Détail à noter, si M. Daudet a eu peur de la juste colère de Tartarin de Tarascon, M. Cable n'a pas peur, lui, des personnages qu'il a portraicturés; ils ne se sont pas encore reconnus.

Le succès le plus éclatant est à un ouvrage anonyme, un roman, *les Gagne-pain*[1], que l'on a attribué à un grand nombre de personnes, sans autre résultat qu'une petite lettre de l'auteur inconnu affirmant que trois personnes seulement connaissent son secret, et que ce secret dévoilé nuirait beaucoup à la position qu'il occupe. Dites-nous donc à qui peut nuire la composition d'un roman aussi bien écrit.

Cette petite lettre a mis au désespoir tous ceux dont les soupçons convergeaient sur M. John Hay.

Ce que je sais bien, c'est que l'auteur connaît parfaitement son français, qu'il ne faut pas confondre

1. « The Breadwinners. » A Social Study. New-York : Harper & brothers.

avec le français d'Ollendorff que vous trouverez dans Hardy et dans maints autres auteurs contemporains, y compris M. Crawford, qu'il est polyglotte.

Le titre de l'ouvrage a dû être pensé en français, car *Bread Winners* est aussi peu anglais que Gavroche, et j'imagine que l'on chercherait longtemps dans les dictionnaires anglais la définition du mot *ostrogoths* dans le sens de l'auteur (p. 58), qui est celui *ostrogots* dans cette phrase des *Mémoires de Grammont :* « Tant mieux qu'elle ait refusé les Ostrogots dont tu viens de me parler. » Remarquez aussi que si l'auteur consultait Ollendorff, Euphrasie ne dirait pas (p. 180) : « Mais, qu'est-ce que vous avez donc ? » Euphrasie dirait : « Mais qu'avez-vous donc ? » — Je vous demande pardon de cette digression ; le livre est porté aux nues par les critiques, et il le mérite.

Les directeurs de *New-York Free circulating Library* viennent de publier leur quatrième rapport annuel. Sur 81,233 livres emportés gratuitement par 11,501 lecteurs de ce cabinet de lecture, six seulement ont été perdus ou détruits. Le nombre de volumes a augmenté en un an de 7,206 à 8,846 ; le cabinet de lecture est ouvert le dimanche.

La bibliothèque richissime en *Americana* de M. Henry C. Murphy, de Brooklyn, sera vendue par Leavitt et Cie, à New-York, dans les premiers jours du mois de mars.

M. George-Alfred Townsend possède la rarissime première édition des *Contes* d'Edgar Poë (Philadelphie, 1840).

Le bibliothécaire de *Mercantile Library*, New-York, dit que, parmi les lecteurs de cette bibliothèque, Thackeray est plus populaire que Dickens.

MM. Scribner'ssons annoncent la publication d'un nouvel ouvrage du professeur Arnold Guyot, intitulé *Creation, ou la Cosmogonie biblique selon la science moderne.*

L'auteur vient de mourir, âgé de soixante-dix-sept ans. Il était Suisse et c'est Agassiz, dont il fit la connaissance à Carlsruhe, qui le persuada de venir aux États-Unis en 1848.

Il était professeur de géographie historique et physique au collège de Neufchâtel et avait publié, avec Agassiz et Desor, un volume sur le *Système glaciaire*, résultat de longues investigations dans les Alpes, en Suisse et en Italie.

Ses premières conférences en français sur « la terre et l'homme » à Boston, en 1848-1849, établirent aux États-Unis la réputation qu'il avait acquise en Europe. En 1855 il fut appelé à la chaire de géographie physique au collège de New-Jersey, à Princeton, qu'il a occupée jusqu'à sa mort. Il a publié plusieurs ouvrages géographiques et météréologiques, qui sont classiques ici.

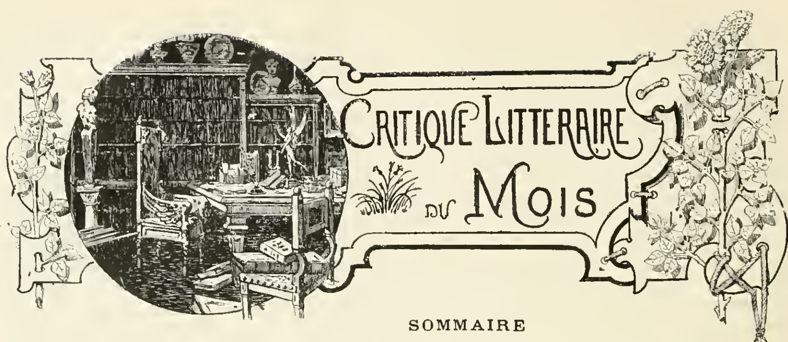
L'Athénée louisianais, qui a pour objet de perpétuer la langue française en Louisiane, accomplit bravement sa tâche. M. le général Beauregard est président, et M. Alfred Mercier, secrétaire de l'Athénée.

M. Alice Fortier, sous-secrétaire de l'Athénée, professeur de français à l'Université de la Louisiane, a fait en décembre une conférence historique sur le château de Chambord, publiée en volume par l'imprimerie franco-américaine, Nouvelle-Orléans.

C'est une étude consciencieuse, bien faite et bien exprimée, éclairée et animée par l'esprit libéral qu'apportèrent à la Louisiane Élisée Reclus, Dumez, qui fonda le *Mésachébé*, et J. Gentil, qui fonda et dirigea longtemps à Saint-Jacques *le Louisianais*, et qui maintenant, à la Nouvelle-Orléans, rédacteur de la *Démocratie française*, personnifie tout ce qu'il y a de grand, de noble et d'admirable en son pays natal, qu'on serait bien forcé d'aimer en lui si c'était chose possible de ne pas aimer la France pour elle-même.

HENRI PÈNE DU BOIS.





SOMMAIRE



— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Bruxelles rigole... (*Mœurs exotiques*), par HENRI NIZET. Bruxelles, Kistemaeckers, 1884, 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Si ce livre est le résultat d'une gageure, l'auteur peut se vanter d'avoir gagné haut la main. — Si ce livre a été fait avec conviction, nous plaignons beaucoup celui qui l'a écrit, mais nous ne saurions lui cacher notre manière de voir, si rude qu'elle soit.

Ce n'est ni de l'argot ni du belge, mais un charabia tellement éloigné du français qu'on se demande sérieusement si l'auteur de *Bruxelles rigole...* a jamais eu entre les mains une grammaire française et la manière de s'en servir. Peut-être, après tout, la langue spéciale, mais inconnue, consacrée à ce volume appartient-elle à ces fameuses mœurs exotiques que celui-ci prétend peindre. Nous renonçons à établir, à rechercher la filiation de cette littérature qui ne procède d'aucune école et qui, malheureusement pour le lecteur, appartient au genre mortellement ennuyeux. Il nous paraît bien inutile, après de semblables préliminaires, d'entrer dans le détail de ce livre qui raconte l'histoire très crue des amours d'un étudiant grec du nom de Milostaki avec des créatures peu intéressantes, au milieu de perpétuelles scènes d'ignoble ivresse, de promenades au café-concert et de batailles à coups de poing avec des rivaux aussi exotiques que ce lamentable héros. Certes, ce qui rigole, ce qui suinte à travers toutes les pages du livre de M. Henri Nizet, c'est un immense et perpé-

tuel ennui, un ennui à décrocher à force de bâillements les mâchoires du lecteur le plus résolu et le plus vaillant. Voilà un infortuné qui ne *rigole* pas, pour parler la langue de l'auteur de ce fatigant roman! Fermons une bonne fois la dernière page de cette bizarre élucubration, et surtout ne lui souhaitons pas de pendant. G. T.

Margot la balafrée, par Fortuné du Boisgobey. Paris, Plon et Cie, 1884; 2 vol. in-18. — Prix : 7 fr.

Si quelqu'un a justement mérité le nom d'amuseur parmi nos romanciers modernes, c'est bien assurément cet heureux émule de Gaboriau, qui ne se lasse pas d'entasser volumes sur volumes avec la verve la plus infatigable et la mieux récompensée. L'histoire de *Margot la balafrée*, du sculpteur Gerfaut, de Philippe de Charny, de Carnac, de Camille Gerfaut et de tous les autres personnages de ce curieux roman est une véritable trouvaille, faisant le plus grand honneur à l'extraordinaire imagination de son inventeur. Il est impossible de raconter par le menu une pareille série de formidables aventures, qui vont toujours de plus en plus fort et se passent en plein Paris contemporain. Le talent, c'est d'arriver à les faire admettre par le lecteur étourdi, empoigné par l'intérêt, entraîné par l'action, si follement invraisemblable qu'elle soit. C'est un engrenage vertigineux et captivant, dont on ne parvient à sortir qu'à la dernière ligne, avec un sentiment de vive reconnaissance pour le conteur qui a su vous faire passer d'aussi agréables instants. G. T.

Femme à soldats, par Robert Caze. Bruxelles, Henri Kistemaeckers; 1 vol. in-18.

Ce volume est précédé d'un avis signé « l'Éditeur », et dont je transcris le dernier alinéa : « Il (M. Robert Caze) ne saurait ignorer ce qui existe. C'est là son dernier but. » Je me serais fait scrupule de priver le lecteur de cette délicieuse phraséologie qui prouve, mieux que tous les raisonnements, de quel ornement peut être à un livre l'*avis de l'éditeur*. Je me hâte d'ajouter qu'on chercherait en vain dans tout le reste du volume une jouissance du même ordre : M. Robert Caze est un écrivain.

Nous le savions déjà depuis *le Martyre d'Annil*. Ce nouveau volume, qui fait, sous le titre général : *les Filles*, partie de la même série d'études, nous l'apprendrait si nous ne le savions pas. C'est une peinture crue — mais vraie et où le naturalisme n'exclut pas, comme il arrive, la nature — des mauvaises mœurs de caserne et de garnison. Tout ce monde de troupiers grossiers ou roublards, de brasseries interlopes, de femmes qui grugent les sous-officiers et de sous-officiers qui grugent les femmes, est représenté d'une main alerte et précise, en couleurs justes, sans pudibonderie et sans recherche de cynisme, avec des épisodes intéressants et congruants au sujet, et dans un style franc et vigoureux qui sait mettre en œuvre les éléments les plus vulgaires, tout en conservant la distinction et le raffinement de l'art.

C'est un journal socialiste, *le Cri du peuple*, qui a eu la primeur de ce roman. Je ne sais ce que cette histoire d'une fille à soldats qui, par fatalité plus que par vice, il est vrai, passe de main en main jusqu'à ce qu'un vieil imbécile l'épouse et qu'elle meure poitrinaire au lendemain des noces, peut bien avoir d'influence sur la solution de la question sociale ou des questions sociales. Mais *le Cri du peuple* a pour rédacteur en chef un styliste, et je comprends que M. Robert Caze et lui se soient rencontrés dans la même maison. B.-H. G.

La Belle Limonadière, par Paul Mahalin. Paris, Tresse, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Quelque fantastique que soit l'histoire racontée par Paul Mahalin, elle l'est avec une verve si amusante, un entrain si endiablé que pas un lecteur ne regrettera d'avoir suivi dans toutes ses péripéties les intéressants bandits aux amours et aux crimes desquels se mêle la chasse extraordinaire du fameux policier Vidocq. — Il y a là un si habile mélange de vrai et de faux, qu'on en sort un peu étourdi sans doute, mais amusé et content. G. TY.

Monsieur et Madame Bewer, par Paul Lindau Paris, Hinrichsen et Cie, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50

M. Paul Lindau, bien que Berlinois et Prussien, est un des plus ardents propagateurs des œuvres françaises chez ses compatriotes. Romancier, dramaturge, journaliste, il a traduit Dumas et Émile Augier, Labiche et Sardou, il a écrit des livres sur Molière, Beaumarchais, Alfred de Musset, s'appliquant à nous faire connaître, admirer et aimer. Son roman est une peinture très exacte et très intéressante de la vie de Berlin et des coutumes allemandes. Ses personnages respirent la vie, et l'auteur, autant qu'on peut en juger dans une traduction, s'exprime en un style élégant, souple et spirituel, qui n'a rien de commun avec la fameuse lourdeur allemande.

C'est l'histoire d'un brave et riche garçon qui aime éperdument une actrice de café-concert, ni bonne ni mauvaise, mais fort jolie, et l'épouse. Plus tard, il voit qu'il s'est trompé et que Kathi n'est nullement la femme qu'il lui faut. Alors il se sépare d'elle et repart pour Sumatra, où il vivait avant de la connaître. Le sujet est simple, tout uni, mais remarquablement traité dans ses détails et nous fait pénétrer au cœur même des mœurs de Berlin. Le livre est précédé d'une curieuse lettre d'Émile Augier et d'une intéressante préface de Jules Claretie. G. TY.

Chrétienne, par Ch. M. Flor O'Squarr. Bruxelles, Kistemaeckers, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Savinien Rivière, un ancien défenseur de la Commune de 1871, un ex-déporté à Nouméa, un écrivain anticlérical, rencontre, sur la petite plage bretonne de Bekerville, une jeune femme de Rennes,

Thérèse de Chesneval, noble et catholique. Un irrésistible sentiment pousse l'un vers l'autre ces jeunes gens qui paraissent si peu faits pour se comprendre. L'amour les gagne, les rapproche, les enlace invinciblement; la passion les tord dans ses étreintes furieuses. Ils oublient tout et s'aiment fougueusement. Thérèse a oublié ses devoirs de dévote pour se donner toute à l'amour. Un prêtre passe, le remords saisit l'amoureuse au cœur et désormais elle lutte, tiraillée entre la religion et l'amour, succombant sans cesse à l'un ou se réfugiant dans l'autre. Savinien Rivière est mortellement blessé en aidant au sauvetage d'un bateau naufragé. On le ramène évanoui, perdu ; Thérèse profite de son état pour lui faire administrer l'extrême-onction sans qu'il s'en aperçoive. Mais le blessé a une lueur de raison, il reprend ses esprits, il va blasphémer : chrétienne avant tout, Thérèse étouffe le mourant sous ses draps pour qu'il meurt réconcilié avec l'Église.

C'est un livre plein de talent, plein d'emportements jeunes et passionnés que celui de M. Ch. M. Flor O'Squarr; certainement il prouve un tempérament; sa fin originale est d'une belle couleur dramatique et fanatique. G. TY.

L'Impure, par Ernest Benjamin. Paris, Marpon et Flammarion, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le roman de M. Ernest Benjamin est extrêmement curieux par sa forme et par les procédés employés par l'auteur. L'esprit y pétille continuellement, comme une agréable mousse de champagne sans consistance, mais légère et amusante. Les choses les plus graves y sont traitées avec cette forme badine, qui empêche un peu de prendre au sérieux les cruautés de l'aventure et la terrible situation faite à une jeune femme par son mari, voulant l'obliger, par raison d'intérêt, à recevoir une *impure*. Malgré cela le roman est amusant, très gai et se lit couramment d'un bout à l'autre avec plaisir. G. TY.

Plaids et bosses, par A. Pothey et G. Bois. Paris, Baillière et Messager, 1884. 1 vol. in-18 jésus, illustré par Le Natur. — Prix : 4 francs.

Dédié à l'impérissable Jean Hiroux, ce recueil d'audiences correctionnelles est bien la plus désopilante série d'aventures cocasses qu'il soit possible d'imaginer. Il suffit de voir figurer comme auteur A. Pothey, l'étonnant créateur de *la Muette*, pour savoir à quoi s'en tenir sur l'allure de toutes ces histoires qui luttent d'entrain, de verve, d'humour et d'étonnants aperçus. En même temps c'est un défilé continu des mille petites ou grosses misères de la vie humaine, un livre de philosophie amusante. G. TY.

La Regina, par Charles Lomon. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une œuvre curieusement subtile et d'une trame bien ténue que celle de M. Charles Lomon. Il faudrait bien peu de chose, à peine le déplacement d'une pointe d'aiguille pour empêcher de se produire tous les malheurs qu'il nous raconte. Mais on passe outre, car il nous les conte en un beau langage de poète, en un style pur et rythmé, et, sous le charme, nous consentons à suivre l'écrivain, bien qu'il marche trop souvent la tête dans les étoiles en refusant de regarder à ses pieds.

Son roman abonde en situations dramatiques qui trahissent le passionné de théâtre, tout comme ses subtilités trahissent le poète. Il y a des passages qui étreignent fortement le cœur, par exemple celui où l'actrice Régine, *la Regina*, revenue d'Amérique pour revoir son enfant, se trouve en face d'une tombe qui, censément, renferme le pauvre petit être.

Censément, voilà le nœud du roman, voilà la situation même de chacun des personnages, et voilà ce qui rend l'œuvre même excessivement fragile, car tout n'y est qu'apparences et suppositions.

Régine, une pauvre fille, a épousé à Londres le fils d'un grand d'Espagne, et le haut seigneur a refusé de reconnaître cette mésalliance que les lois espagnoles lui permettent de faire annuler. Devenue subitement veuve, la malheureuse est obligée de se faire actrice pour vivre et de laisser son fils André à une femme de confiance, à la suite d'un engagement pour l'Amérique. Lorsqu'elle revient, on lui fait croire que son fils est mort à cinq ans. Il n'en est rien ; c'est le grand-père, l'altier marquis Silviani, qui a enlevé l'enfant de son fils et imaginé ce stratagème pour dérouter la mère, cette belle-fille qu'il n'a pas voulu accepter. Naturellement *la Regina* retrouve son fils âgé de vingt ans, le devine sous le faux nom d'André Sartène, imposé par le marquis. Mais l'enfant est amoureux de la petite-fille du marquis Silviani, Sylvia, sa cousine, sans qu'il le sache et la fille, non avouée, de don Jorge de Norèbe et de Dolorès Silviani. — Des péripéties terribles sont amenées par l'amour de ce don Jorge pour la Regina, dont il croit André amoureux. Un duel doit avoir lieu entre don Jorge et André ; la Regina l'empêche au détriment de son honneur, puis de sa vie ; et tout se termine par le mariage des deux amoureux.

Cet imbroglio espagnol donne comme résultat une œuvre incomplète et heurtée, trop souvent mystérieuse sans raison vraie de l'être, mais où règnent un grand charme et des élans très passionnés.

G. TY.

L'Amant de cœur, par Edmond Lepelletier. Paris, Tresse, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est un mélange de choses vues, de situations banales et de longues tartines taillées avec une certaine allure d'après les procédés réalistes. — De tout cela il n'est sorti qu'un livre tout à fait inégal, ayant d'excellentes parties, que l'on pourrait presque détacher les unes après les autres du livre comme pour défaire un travail curieux de marqueterie, et des parties très faibles, presque nulles. — L'intrigue, par son dénouement trop arrangé, trop voulu, est en-

fantine; elle contraste bizarrement par sa naïveté avec les grossièretes voulues qui émaillent certaines pages de cette œuvre, en présence de laquelle on ne saurait garder le silence. — On sent l'écrivain en bien des endroits, même sous les vernis de toutes couleurs dont il a cru devoir enjoliver son livre et qui n'ont servi qu'à l'empêcher d'être personnel. — Malgré ses défauts et ses vices, on lira *l'Amant de cœur*, parce que c'est une œuvre d'essai, derrière laquelle, si l'écrivain le veut et consent à se débarrasser des préoccupations étrangères à l'art et à la litterature, peut se dresser une œuvre mieux faite et plus sérieusement étudiée. G. TY.

Un Écolier américain, par TH. BAILEY ALDRICH, traduit de l'anglais par Th. Bentzon, avec autorisation de l'auteur. 1 vol. in-18. Paris, J. Hetzel et Cie. — Prix : 3 francs.

Le nom de M. Bailey Aldrich, très populaire dans le nouveau monde, est assez peu connu en France. En Amérique, cet écrivain est surtout estimé comme poète. Il n'en manie pas moins habilement la prose : son *Écolier américain* est un moutard fort amusant, beaucoup plus amusant que la plupart des jeunes drôles dont on publie les biographies, pour l'édification des collégiens. Ses aventures feront donc le bonheur des adolescents. Mais les parents aussi jetteront un coup d'œil sur ce livre, en apprenant que le jeune Tom s'appelle, de son nom patronymique, Bailey Aldrich, que le héros du récit est l'auteur en personne. Sévère pour lui-même, M. Bailey avait intitulé son volume : *Story of a bad boy*, histoire d'un mauvais garçon. Toutefois, M. Bentzon, son traducteur, trouvant cette sévérité peu justifiée, a pris sur lui de changer le titre. Et il a bien fait! Ce petit diable de Tom a peut-être une bonne dose de défauts, mais il a une qualité : il est naturel. P. C.

Œuvres de François Coppée. Prose. Une idylle pendant le siege. Contes en prose. 1 vol. in-18 jésus. Paris, Alphonse Lemerre, 1884. — Prix : 5 francs.

L'Académie française en élevant M. François Coppée au rang des immortels a voulu surtout honorer un vrai poète et un homme de bien. Mais a-t-elle songé au prosateur? Nous en doutons, car l'auteur du *Passant*, tout entier aux sourires de la Muse, a fort peu écrit en prose. Ses seules infidélités à la *langue des dieux*, comme auraient dit nos pères, consistent en une courte nouvelle et une trentaine de contes. Or la nouvelle, intitulée : *Une idylle pendant le siège*, et environ la moitié des contes se trouvent dans le présent volume. Ils se signalent par la sobriété des developpements et la correction du style. Ajoutons qu'on y retrouve les maîtresses qualites du poète : la delicatesse et l'originalité. Pas une ligne, pas un mot n'est à retrancher de ces pages : nous voilà loin du pathos romantique contre lequel Musset s'insurgeait si fort, dans ses *Lettres de Dupuis à Cotonet*, loin aussi des *âcres* baisers de *Julie*, dans la *Nouvelle Héloïse!* Toutefois ce ne sont, à proprement parler, que des essais et, nous n'en doutons pas, M. François Coppée saura prouver un jour qu'il sait, en prose, aussi bien qu'en vers, mener à bonne fin une œuvre de longue haleine. P. C.

Ni Chair ni Poisson, par CAMILLE LEMONNIER. Bruxelles, Auguste Brancard, 1884. 1 vol. in-18.

Ce sont des *juvenilia*. M. Camille Lemonnier en eût fait si volontiers; mais l'éditeur n'a pas pensé de même, et le public pensera comme l'éditeur. La sobriété de style, dont M. Lemonnier s'accuse comme d'un des défauts de sa première jeunesse littéraire, serait enviee par plus d'un comme l'abondance idéale. Mais dedaigner les petites pierres chatoyantes et bien taillées est un luxe qui sied à qui peut à pleines mains remuer des diamants.

La première nouvelle, *ni Chair ni Poisson*, qui donne son nom au volume, vaut surtout par les détails. Le tableau discretement ridicule et convenablement grotesque d'une petite cour d'Allemagne y est brossé d'une main plaisante et juste. Quant à l'idée que résume le titre : Ni chair ni poisson, ni garçon ni fille, j'avoue que je ne la saisis pas bien. De quel sexe peut donc être l'enfant auquel la princesse vient de donner le jour? S'il est du troisième, c'est-à-dire neutre, comme un vieux chanteur de la chapelle Sextine ou un poulet manceau, il faudrait le dire plus explicitement. On rit, mais on reste étonné, et, si l'on a le temps, rêveur. J'aimerais mieux une bonne clarté, à la manière d'Armand Sylvestre.

Feu Follet est fort amusant et ne manque pas de vérité psychologique. Une veuve se remarie et sculpte son nouvel époux sur le modèle de l'ancien, feu Follet. Puis quand le pli est bien pris et la ressemblance parfaite, elle lui déclare qu'il est odieux et ridicule.

Certaines de ces études n'occupent que quelques pages. Mais c'est de la liqueur condensée, et dont une goutte vaut mieux que les jets continus d'eau tiède lâchés par tant de robinets.

Le morceau le plus long du recueil est une histoire de chats. Cela s'appelle *les Maris de Mlle Nounouche*. Les chats sont des hommes, et l'histoire est une satire. L'auteur a trouvé le moyen de vêtir en chats les fantoches du dernier empire qui nous ont conduits par où nous avons passé pour arriver où nous sommes. Le récit est ingénieux, piquant, et, par places, suffisamment félin.

En somme, lorsque M. Camille Lemonnier écrivait ces pages, il révélait un talent qui, depuis, s'est sans doute développé, a pris une autre direction, et a poussé des racines vigoureuses et un tronc puissant, mais qu'il était dès lors impossible de ne pas remarquer. L'editeur a bien fait de lui demander ces ecrits de jeunesse. L'histoire littéraire y trouve une date, le public un livre bien ecrit et amusant, et l'auteur lui-même une cause de fierté légitime; car ce sont là des débuts dont, à quelque hauteur qu'on soit arrive, il est permis de se faire honneur. B.-H. G.

Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon, par Alphonse Daudet. Paris, Dentu et Charpentier, éditeurs, 1884. 1 vol. in-18.

« Je dois avouer, quel que soit mon amour du style, de la belle prose harmonieuse et colorée, qu'à mon avis tout n'est pas là pour le romancier. Sa vraie joie restera de créer des êtres, de mettre sur pied à force de vraisemblance des types d'humanité qui circulent désormais par le monde avec le nom, le geste, la grimace qu'il leur a donnés et qui font parler d'eux — qu'on les déteste ou qu'on les aime — en dehors de leur créateur et sans que son nom soit prononcé. Pour ma part, mon émotion est toujours le même, quand, à propos d'un passant de la vie, d'un des mille fantoches de la comédie politique, artistique ou mondaine j'entends dire : « C'est un Tartarin..., « un Monpavon..., un Delobesse. » Un frisson me passe alors, le frisson d'orgueil d'un père, caché dans la foule tandis qu'on applaudit son fils, et qui tout le temps à l'envie de crier : « C'est mon garçon ! »

Tartarin, sous le rapport du type mis en circulation, aura procuré au romancier plus de satisfaction qu'aucun de ses autres enfants. Jamais le méridional, hâbleur et naïf à la fois, qui croit sincèrement à ses plus fabuleuses histoires au moment même où il les raconte, qui se grise avec sa propre parole, n'aura été incarné dans un personnage plus amusant et plus vivant.

Le mot provençal *galeja*, raillerie, plaisanterie, résume l'œuvre tout entière. La *galeja* n'est point l'humour anglais, toujours un peu mélancolique et âpre, toujours légèrement teinté de spleen ; ce n'est pas davantage la blague parisienne amère, haineuse parfois, qui ne va point sans quelque contraction des lèvres. La *galeja*... c'est la *galeja*, une chose particulière au sol, un vin joyeux à boire sur place, mais qui ne s'exporte pas.

Comme il le dit lui-même, Daudet est né un *galejairé*, un rieur du beau pays du soleil, heureux de chanter, d'aimer, d'échanger avec les camarades et les compères une plaisanterie que souligne un sous-entendu plus fin que la plaisanterie elle-même.

La vie parisienne, triste et désenchantante même pour les triomphants, a assombri ce sourire et éveillé des pensées de philosophe dans l'âme de ce poète ; mais il y a vingt ans l'écrivain était encore en pleine jeunesse. Dès qu'il touche à la Provence, d'ailleurs, il redevient lui-même. La préface de *Tartarin* est un morceau de choix écrit avec une verve et une bonhomie charmantes.

Quoique le titre *Histoire de mes livres* semble au premier abord un peu prétentieux, les pages mises en tête de cette édition de luxe sont pour la plupart de la qualité la plus précieuse et la plus rare; ce travail rétrospectif emprunte à la personnalité de l'écrivain un attrait qu'il n'aurait pas avec un autre. On sait comment procède Daudet, qui n'écrit rien que sur une impression réellement ressentie, d'après un modèle existant. Dans ce retour à travers un passé vécu que l'on exécute en compagnie de ce maître charmeur, l'auteur bien souvent greffe un nouveau récit sur le premier. B.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Sous ce titre **Pantins et marionnettes**, M. J.-B. Laglaize, l'auteur d'études théâtrales, nous donne une nouvelle série composée de : *la Comédie du théâtre, la Comédie de la guerre, la Comédie de société.* C'est une trilogie, comme on voit. Avec une grande somme d'observation et une compétence consommée, l'auteur y satirise gauloisement diverses catégories de *cabotins* et met en scène des types pris sur le vif que l'on croirait échappés du crayon du fantaisiste Callot. C'est un nouvel ouvrage à ajouter à la collection des éditeurs Marpon et Flammarion.

L'auteur de *la Loi qui tue*, de *la Femme jaune* et de tant d'œuvres fortes, au style délicat, met en vente à la même librairie un roman *naturaliste*, dans l'acception la plus exacte du mot; c'est-à-dire racontant avec simplicité des événements vraisemblables et vrais, mais sans aucune recherche d'images déplaisantes.

Dans les **Bottes du vicaire**, tel est le titre de ce roman, comme dans presque tous ses ouvrages, Camille Delaville soutient une thèse. Au lecteur de juger si cette fois encore l'avocat a plaidé victorieusement!

Le deuxième volume des **Amours défendues**, — la série hardie que publie en ce moment René Maizeroy — fait quelque bruit. C'est en effet une histoire d'hier que le jeune romancier a racontée avec son talent subtil; celle d'un des clubmen à la mode qui depuis trois ans galvaude son nom en des aventures équivoques. Tout le monde reconnaîtra les masques et voudra lire le roman d'Ivanovna Woïline et du duc Mignon.

Le Curé, le nouveau roman de Charles Lancelin publié par Marpon et Flammarion, est une étude de la vie réelle.

C'est le drame d'un jeune homme de la campagne qui a voulu se faire prêtre à un âge où il ignorait encore les passions. Mais une femme, une jeune fille pure et belle se rencontre sur son chemin, et le séminariste, après des luttes sans nombre, finit par succomber sous le poids d'un amour qu'il conserve toujours chaste au profond de son cœur. Il quitte alors le séminaire et devient un *déclassé*, vivant par cet amour irréalisable jusqu'au jour où il en meurt.

Il y a là une analyse du cœur humain, rehaussée par un style parfois incisif jusqu'à la brutalité.

La Cabanette, le remarquable roman de Camille Debans que le *Temps* donnait en feuilleton il y a quelques semaines, vient de paraître chez l'éditeur Paul Ollendorff. C'est un drame humain et d'un intérêt violent, malgré la simplicité d'une action toute droite. L'auteur y sait faire rire, ce qui n'est pas si commun qu'on le croit, et il y sait pleurer, parcourant ainsi la gamme de tous les sentiments, depuis la gaieté la plus sincère jusqu'aux dernières limites de la douleur et de l'angoisse. D'un style net et franc, *la Cabanette* est un des succès de librairie de la saison.

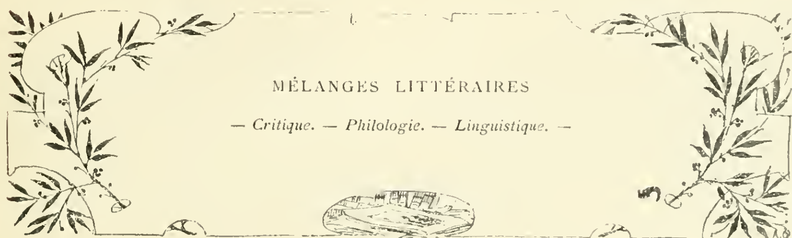
Julien Savignac, l'excellent roman de Ferdinand Fabre, vient de paraître dans la *Petite bibliothèque Charpentier,* avec avec deux dessins gravés d'après Jean-Paul Laurent. — Prix : 4 francs.

Lady Vénus, par Mélandri, vient de paraître à la librairie Ollendorff. Ces pages, pleines de verve et d'entrain, que le crayon si délicieusement moderne de Henry Somm a semées de cent vingt adorables croquis, sont un régal pour les dilettantes de parisianisme; pour ceux-là surtout qu'intéresse la fantaisie à outrance de la plume et du crayon.

Nous prédisons un succès à cette œuvre de deux artistes, écrite et dessinée pour des artistes. A ce titre, elle doit piquer la curiosité du public, et elle n'y faillira pas.

Un romancier parisien, Charles Mérouvel, publie aujourd'hui chez Dentu, sous ce titre : **Mademoiselle Jeanne,** la seconde série de sa comédie humaine, *les Secrets de Paris.* Jamais l'auteur d'*Angèle Méraud*, du *Péché de la Générale*, etc., n'avait écrit une histoire plus simple et plus vraie. Ne nous étonnons pas si nous retrouvons quelque jour au théâtre cette figure de Jeanne, si bien encadrée dans un milieu mondain où se meuvent des personnalités vivantes.

La librairie Hachette vient de publier divers ouvrages dans sa *bibliothèque des meilleurs romans étrangers* à 25 centimes le volume. Il faut signaler 1° **la Vie militaire en Prusse,** de F.-W. Hackländer, traduit par le capitaine Léon Le Maître. 4 séries formant 4 volumes; 2° **le Moment du bonheur,** roman allemand de F. Hackländer, traduit par A. Materne; 3° **Comptoir et Boutique,** des mêmes auteur et traducteur. Ces ouvrages sont aussi agréables à lire qu'utiles à connaître pour sentir la manière romancière que cultivent les auteurs célèbres chez nos voisins d'outre-Rhin.



MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

L'Art d'être grand'mère, par Mme Amélie Perronnet. Avec lettre autographe de Victor Hugo. Illustré par ses amis : A. Boulard (père et fils), Beyle, Georges Clairin, Hortense Delaye, V. Delaye, Valentin Foulquier, Amand Gautier, Edmée Maucroix, Robert Mols, Nadar. Paris, L. Michaud, 1883, 1 vol. in-12.

Vers de grand'mère et vers enfantins! Rien de plus compatible, comme on pense. Le volume aura du succès, et il le mérite. La grand'mère aime les enfants; elle leur parle et en parle avec indulgence et tendresse. Est-il avec cela besoin d'être grand poète pour s'assurer d'universelles sympathies?

Les poésies, d'ailleurs, généralement courtes, sont, généralement aussi, agréables. Il y en a d'ingenieuses. A les juger au point de vue de l'art, on en trouverait un grand nombre de médiocres, pour ne rien dire de plus; mais toutes se relèvent par ce sentiment de maternité qui se double chez l'aïeule, et dont le charme est si pénétrant. Une longue pièce, dialogue « philosophique et humoristique », et dédiée à « Messieurs Coquelin aîné et cadet (de la Comédie-Française) », ne manque ni d'haleine ni d'esprit dans le développement d'une idée juste et noble; mais je dois avouer qu'après l'avoir lue avec plaisir, je me suis récité avec ravissement la fable *le Chien et le Loup,* de La Fontaine.

Les illustrations sont gracieuses, et quelques-unes fort jolies. B.-H. G.

L'Évolution naturaliste, par Louis Desprez, Paris, Tresse, 1884, 1 vol. in-18.

L'étude de M. Louis Desprez se divise en six parties ou chapitres ayant respectivement pour sujet : Gustave Flaubert, — les Goncourt, — M. Alphonse Daudet, — M. Émile Zola, — les poètes, — le théâtre. Il y a, en outre, une préface. Ce n'est pas, naturellement, le morceau le moins militant, je veux dire le moins agressif du livre. Ce n'est pas non plus celui où les contradictions sont le moins flagrantes. Je n'en veux pour exemple que ces quelques lignes :

« Le XIXe siècle vieillissant dedaigne de plus en plus les phrases à panache des rhétoriciens. Les derniers romantiques ont beau se tortionner, appeler les étrangetés du baudelairisme au secours des impassibilités parnassiennes; l'évolution naturaliste écrase tout ce qui ne veut pas se ranger. »

Je me range. Mais que l'évolution naturaliste m'écrase si je comprends qu'on parte en guerre contre les phrases à panache avec ce style à plumet.

Un peu plus bas, M. Louis Desprez, constatant que le niveau de l'instruction monte et cree des besoins nouveaux, nous donne ainsi la formule du progres en train de s'accomplir : « La France s'americanise :

les lettres françaises s'américaniseront. » Grand merci. Mais il serait oiseux de discuter une assertion posée en termes aussi vagues. Quand M. Desprez aura dit ce qu'il entend par s'américaniser, on pourra se faire une idée de l'avenir qu'il assigne à la France et aux lettres françaises. En attendant, si c'est, comme la suite le ferait supposer, se simplifier qu'il a voulu dire, il s'est étrangement trompé, rien n'étant moins simple que l'Amérique, les Américains et l'américanisme.

Ses études sont, du reste, parfaitement consciencieuses, et impartiales autant qu'il se peut. Il proclame et admire ceux que j'appellerais les ancêtres : Rousseau, Chateaubriand, Hugo, Balzac. Il aime Musset et tient Alfred de Vigny en haute estime. Ce dernier goût n'est point d'un esprit commun. Il reconnaît le talent des poètes du Parnasse, celui de M. Bourget, celui de Jean Richepin qui, dit-il, « frappe fort, mais frappe à faux ». J'en sais d'autres qui n'ont pas le bras si vigoureux, mais qui ne frappent pas plus juste.

Il a quelques obsessions. La phrase à panache en est une. Il la trouve partout, chez Flaubert plus que chez tout autre; mais M. Zola lui-même n'en est pas exempt. L'idéal en est une autre. Ni le romancier, ni le dramaturge, ni le poète, ne doivent, selon lui, créer des caractères de fantaisie, même en les donnant pour tels. Ces créations de l'esprit des poètes ne sont et ne peuvent être que des fantoches, des vessies gonflées de vent. Ce n'est pas lui qui dirait :

Vous êtes le réel, idéals que j'adore!

Enfin, tout en n'admettant pas que le littérateur prenne pour sujets de ses études des types d'exception, défaut qu'il reproche particulièrement aux frères de Goncourt, il ne semble guère croire qu'on puisse mettre en relief autre chose que des vices et des difformités morales. Je ne sais plus à quel propos il blâme M. Daudet d'avoir introduit dans un de ses livres un personnage trop parfait, que cette perfection même lui fait classer dans la catégorie des fantoches.

On se tromperait d'ailleurs si l'on croyait que M. Louis Desprez a écrit à la glorification des maîtres de l'école naturaliste. Son livre est indépendant, et il juge sans faiblesse celui même qu'il admire le plus, M. Zola, auquel il rappelle qu'il ne faut pas « confondre le matérialisme avec le bestialisme systématique ».

En somme, ce livre est l'œuvre sincère d'un homme jeune et ardent, qui se croit en possession de la vérité, aperçoit un but encore lointain à atteindre, et se forme une conception de l'art à la réalisation de laquelle il travaille, ce qui est, je le crains, le fait d'un idéaliste sans le savoir. B.-H. G.

Croquis artistiques et littéraires. — *Études et Souvenirs*, par James Condamin, docteur ès lettres. in-8°. Ernest Leroux, Paris. — Prix : 6 fr.

Ce sont des articles de Revue que l'auteur a voulu sauver de l'oubli, en les recueillant dans un volume élégant. M. Condamin a porté sa critique sur divers ouvrages, sur divers auteurs.

Tour à tour il émet son sentiment sur les *Pensées d'une reine*, sur Longfellow, sur Lessing, Gœthe et Schiller, sur Paul de Saint-Victor. Une étude est spécialement consacrée à la ballade du *Roi de Thulé*. J'indique les sujets, je ne puis entrer dans l'analyse : M. Condamin a lui-même fait œuvre analytique. Il y a du reste réussi : son style est clair et sobre, ses idées bien fermes, parfois ingénieuses. Il se montre érudit et homme de goût, il aime vraiment les lettres et, y trouvant du charme, il parvient à donner du charme à ce qu'il en dit.

Le livre est édité avec un soin de bibliophile, sur un papier doux à l'œil et au doigt : ce qui ajoute de l'agrément à l'écrit. PZ.

Lettres inédites en français de B. de Spinoza, traduites par J.-G. Prat. In-18. Paris, Baillière et Menager, éditeurs, 1884.

Le volume qu'a préparé M. Prat n'a d'autre but que de compléter les travaux qu'il a consacrés à l'illustre Spinoza. Il a, en effet, traduit et édité ses œuvres presque complètes; depuis nombre d'années, il vit dans la familiarité des écrits du philosophe. Il a donc pu s'illusionner sur le mérite et l'intérêt de lettres retrouvées au cours de ses recherches. Les vingt et une qu'il a recueillies, traduites et publiées, n'offrent en réalité qu'un bien mince attrait. Aucune ne traite sérieusement un problème, aucune ne révèle un incident important de la vie de l'auteur. Ce sont des missives expédiées à la hâte, où certaines questions sont indiquées comme méritant une discussion future; mais nous en restons à cette indication. La moins banale est celle où Spinoza parle des chances du jeu et calcule les proportions des enjeux et les droits des joueurs; une autre montre qu'il ne croyait pas aux spectres et il en donne pour raison que les histoires d'apparitions sont toutes inventées par des gens ou qui s'en amusent ou qui en tirent profit. Franchement, la belle découverte! et comme Spinoza en grandit dans notre esprit!

Toutefois ce qui apparaît clairement, c'est l'inépuisable bienveillance et la douce courtoisie de ce puissant penseur. Même à ceux qui ont injurieusement malmené ses ouvrages, il parle avec modération.

M. Prat n'eût pas mal fait d'indiquer en tête de chaque lettre son objet principal. S'il s'en est abstenu, c'est que trop souvent l'objet est trop ordinaire et le but trop commun. PZ.

Œuvres polémiques de M. Freppel, évêque d'Angers. V^e série. Société générale de librairie catholique, Paris, in-12, 1884.

Ce volume contient divers morceaux, d'inégale importance, mais visant tous, ou presque tous, le même but : le maintien du budget des cultes ou des allocations aux œuvres ecclésiastiques, séminaires, maîtrises, etc. Il contient aussi le discours prononcé

à l'occasion de l'exclusion des princes. On peut n'être pas du même avis que M. l'évêque d'Angers; mais on ne peut, dès qu'on se plaît aux lettres et qu'on sent du plaisir à suivre une dialectique serrée, se passer de lire ces discours prononcés à la Chambre des députés. M. Freppel a cela du tribun qu'il passionne tout de suite l'auditoire par l'ardeur dont il anime son sujet. Mais ses habitudes de pasteur évangélique le préservent du défaut par où pèche souvent le tribun, la violence des termes. Il sait, lui, maintenir l'expression. La vigueur de l'idée n'y perd rien. Il a de plus l'ironie mordante, l'à-propos, il est toujours à l'aise à la tribune comme dans la chaire, il possède l'assurance de ceux qui sont convaincus qu'un Dieu parle par leur bouche. Ce n'est pas dire que tous les plaidoyers du député du Finistère soient convaincants. PZ.

La Vie publique en Angleterre, par Philippe Daryl. In-18. Hetzel, éditeur. Paris, 1884. — Prix : 3 francs.

Ce livre s'est formé d'articles envoyés au journal le *Temps* par son correspondant de Londres; la signature sent le pseudonyme. Ce n'est pas un mal; mais le livre sent terriblement la hâte du journaliste qui fournit la copie attendue par le courrier. Si intéressants que soient ces détails sur la vie anglaise, un peu plus de forme n'y eût rien gâté; un coup de peigne dans ces lignes touffues, parfois emmêlées! Il est des passages absolument inextricables, par exemple :

« M. Dilke se vit tout à coup dépossédé par la mort de cette compagne avec laquelle il avait compté faire route jusqu'au bout. En mourant, elle l'avait prié de ne pas la livrer à la terre, mais au feu. Vœu que sa pieuse tendresse s'empressa d'exécuter, et qui ne manqua pas de devenir, de la part du clergé anglican, le texte des vitupérations les plus indiscrètes et les plus acerbes.

« C'est une note à prendre, une pratique qu'on ne saurait trop recommander aux amateurs : il n'en est point que les prêtres de tout poil et de toute robe aient plus particulièrement en horreur. M. Charles Dilke a d'ailleurs au plus haut degré le sentiment de la famille. Par là encore il est Parisien. »

Un bon point à qui me montrera le sens exact du second paragraphe, sa liaison avec le premier, et la liaison des idées qui le composent! Et ce *parisianisme* s'accusant dans le sentiment de la famille! Et ce sentiment de la famille prouvé par la réalisation du vœu du mort! Comme si ce n'était pas un devoir, dès qu'elle est possible.

Et la délicatesse du style! Vous avez vu déjà les *prêtres de tout poil*. Voici un autre échantillon : « Le marquis de Hartington est ce qu'on peut appeler un produit anthropomorphe de première classe : au même titre que tel cucurbitacé gigantesque ou telle vache laitière hors pair, il aurait droit à la prime de son ordre dans un concours régional agricole. » Il sera flatté, le marquis! M. Daryl a beau être républicain érubescent et le marquis peut avoir le tort d'être le chef du parti whig, un jugement en tel style est tout à fait en dehors des traditions de bon goût social et de politesse littéraire qui fut jadis la marque distinctive des Français.

J'ai là l'explication de l'insuffisance de M. Daryl en ce qui touche la haute société anglaise. Il a pu voir tout ce qui est ouvert à tout le monde, les promenades, les théâtres, les journaux, les bibliothèques, les Chambres, les courses; sa carte de correspondant d'un journal républicain comme le *Temps* lui a permis d'approcher les personnages du parti libéral. Il n'a pas vu le grand monde; et pourtant, en Angleterre, l'aristocratie exerce encore une influence assez profonde et étendue pour que nous désirions savoir ce qu'elle fait et pense.

Pour tout le reste, les renseignements apportés par M. Daryl sont intéressants, et le peu de soin de la forme littéraire nous laisse espérer qu'ils sont exacts : si l'auteur avait inventé ou arrangé, ce serait probablement mieux écrit. Le livre n'est donc pas ennuyeux. Mais il faut le lire, non comme un livre de réflexion, mais comme une série d'articles d'observation superficielle. C'est la vie extérieure que décrit l'auteur. Après cela, M. Daryl a peut-être, par modestie, évité de refaire les *Notes sur l'Angleterre* de M. Taine. Je dois ajouter, pour être juste, que de nombreuses anecdotes typiques égayent ces trois cents pages. PZ.

Tableau de la littérature française, 1800-1815, par Gustave Merlet. 3 vol. petit in-8°. Paris, Didier et Cie.

M. Gustave Merlet est le contemporain de MM. Taine, About, Sarcey et leur ancien condisciple à l'École normale. Après s'être présenté avec succès au concours d'agrégation, il fut nommé professeur à Douai, puis occupa successivement la chaire de seconde au lycée Charlemagne et celle de rhétorique au lycée Louis-le-Grand. Mais ces fonctions pédagogiques ne l'empêchèrent pas de se livrer à des travaux littéraires : tout en inspirant à ses élèves une salutaire horreur du solécisme, en leur faisant sentir les beautés du *Conciones*, il trouvait le temps d'envoyer des articles à l'*Indépendant de Douai*, au *Journal de l'instruction publique*, à la *Revue française*, à à la *Revue européenne*, à la *France*, et à d'autres journaux encore; il publiait, en outre, des études sur *Saint-Évremond et son temps* et sur les *Origines de la littérature française*. Ces dernières furent couronnées par l'Académie. Nous connaissons encore, du même auteur, des *Portraits d'hier et d'aujourd'hui* et une série de travaux sur les *Classiques français*.

Le premier volume du présent *Tableau* a obtenu, il y a six ans, le prix Bordin. Récompense méritée! Le plan de l'ouvrage est bien conçu, la critique y est fine, juste et impartiale, le style plein d'élégance — élégance légèrement apprêtée, dira-t-on peut-être, et qui sent un peu trop le travail. L'observation est

fondée, mais ce petit défaut est racheté par de nombreuses et grandes qualités. — Enfin, le sujet est intéressant et développé selon de justes proportions. M. Gustave Merlet n'a garde d'entrer dans des détails incompatibles avec la dimension de son ouvrage, mais il ne tombe pas non plus dans la sécheresse et la monotonie, apanage habituel des précis.

Nous assistons, au début de ce premier volume, à la restauration des idées religieuses, dont MM. de Bonald, Joseph de Maistre et Chateaubriand furent les principaux auteurs; à la restauration spiritualiste due à MM. de Tracy, Laromiguière, Maine de Biran, Ballanche, Royer-Collard. Puis, si nous passons à la poésie, nous la voyons étouffée dans son germe par l'espèce de protectorat littéraire inauguré par Napoléon : aussi l'*Enfance d'Achille*, par Luce de Lancival, n'est-elle guère lue aujourd'hui et ne soucie-t-on pas beaucoup plus de la *Philippide* de M. Viennet. Si les poètes lyriques se font remarquer par quelque chose, c'est par leur style faux, les puérilités de l'harmonie imitative et un goût malheureux pour l'onomatopée. M. Gustave Merlet conclut, et le lecteur avec lui, à la nécessité d'une rénovation poétique. Les auteurs dramatiques se signalent, au contraire, par de sérieux efforts, et les œuvres de MM. J. Chénier, Raynouard, Népomucène Lemercier, H. Legouvé, Fabre d'Églantine, Collin d'Harleville, Picard, sont si peu oubliées aujourd'hui, que plusieurs d'entre elles se jouent encore sur la scène française.

A la fin de ce premier volume, un chapitre groupe, « comme dans une salle d'honneur, les talents qui doivent être mis en vue pour avoir, les uns illustré d'un dernier éclat le déclin des traditions classiques, les autres enrichi notre langue, assoupli notre prosodie, et même soupçonné, par accident, les voies où s'élanceront bientôt les véritables maîtres du siècle présent ». Ces poètes de transition s'appellent : Écouchard-Lebrun, surnommé le Pindare français, Delille, de Fontanes, Arnault, Millevoye, Parny, Baour-Lormian, Chênedollé, Pierre Lebrun.

Le tome second est consacré au *Roman* et à l'*Histoire*. Ici, le sujet n'est plus ingrat, même en apparence, comme dans certaines parties du tome premier. Des noms comme Benjamin Constant, Xavier de Maistre, Charles Nodier, de Ségur, Daru, de Lacretelle, Daunou, Fauriel, Sismondi, Michaud, de Barante, sans compter Mme de Staël et Chateaubriand, sont les plus sûrs garants de l'intérêt du volume.

Dans le tome troisième, affecté à la *Critique* et à l'*Éloquence*, nous retrouvons les célèbres auteurs de *l'Allemagne* et du *Génie du christianisme*. Après un ingénieux parallèle entre Mme de Staël et Chateaubliand, M. Gustave Merlet se prononce en faveur du dernier et donne pour raison de sa supériorité : « Qu'un poète voit plus vite, plus loin et plus sûrement qu'un philosophe. » Le volume se continue par une étude sur Joubert, de Fontanes, Portalis et plusieurs autres célébrités de la philosophie et du barreau; il se termine par un chapitre des plus curieux sur Napoléon Ier, considéré comme orateur militaire et d'affaires, comme diplomate, historien et écrivain. Voici un passage où l'auteur apprécie l'éloquence du plus grand capitaine des temps modernes : « Ce ne seront plus, comme sur les lèvres de Henri IV, des bouffées de verve gauloise dont l'entrain aiguillonne spirituellement la bravoure de quelques gentilshommes; mais ces harangues de tribun militaire sont faites pour des légions sorties du peuple et visent droit au cœur de ces volontaires accourus à la voix de la République :

> Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
> Tous à sa gloire allant du même pas.

« Brèves, graves, familières, retentissantes au loin, elles ont je ne sais quoi de monumental qui sied à l'audace des desseins. »

Mais le but de M. Gustave Merlet n'a pas été de peindre seulement de grandes physionomies comme Mme de Staël, Chateaubriand, Napoléon, Joubert, etc. Si ces derniers ont, plus que tous autres, contribué à préparer le mouvement littéraire de 1830, ils y ont été puissamment aidés par des écrivains dont les œuvres, oubliées aujourd'hui, ont eu leur moment d'éclat et de renommée. Exhumer ces œuvres, apprécier leur influence générale sur les destinées de la littérature du XIXe siècle était une tâche délicate, ardue, et dont bien peu de critiques ont, jusqu'à ce jour, tenté de soulever le fardeau. Mais cette tâche était éminemment utile, disons plus, il y avait là un devoir à accomplir, un juste hommage à rendre à la mémoire de ces oubliés, de ces inconnus qui ont préparé une vie nouvelle à leurs descendants. Félicitons M. Gustave Merlet d'avoir entrepris ce travail et acquitté de la sorte une vraie dette nationale. P. C.

Nos morts contemporains, par ÉMILE MONTÉGUT. Première série : Béranger, Charles Nodier, Alfred de Musset, Alfred de Vigny. 1 vol. in-18, de 380 pages, de la bibliothèque variée. Librairie Hachette, Paris, 1884.

L'auteur — très haut placé dans l'estime des connaisseurs — du volume que nous annonçons n'a jamais pénétré jusqu'à ce que l'on appelle les profondeurs du grand public, expression d'ailleurs absolument dépourvue de sens, le grand public étant le contraire de profond, et même ce qu'il y a de plus superficiel. On lui voit bien, en effet, créer des vogues, produire des ventes, mais non pas faire une réputation littéraire et durable, ce qui est l'œuvre des initiés, des délicats, du *happy few*, comme on dit chez nos voisins. Par ces délicats, par ces bons juges, les seuls auxquels il s'adresse, M. Émile Montégut est apprécié depuis longtemps à sa réelle valeur, et recommandé par eux, il s'est vu accueillir dans toutes les bibliothèques des hommes de goût et de pensée. La foule l'ignore; mais tous les liseurs intelligents de France le connaissent, le suivent et discutent ses idées.

Il a commencé sa réputation par nombre de travaux sur les Anglais et l'Angleterre, et il l'a agrandie

par sa traduction de Shakespeare et les notes et commentaires érudits et ingénieux qui accompagnent chaque pièce. Cependant M. Montégut ne s'est pas seulement occupé des Anglais et de leur littérature; il a écrit nombre de pages savantes et curieuses sur les grands hommes de la musique et de la peinture, sur l'esthétique et l'idéal de différents siècles et de divers pays, des récits de voyages littéraires et artistiques en Italie et en Hollande, des impressions et souvenirs de la Bourgogne, du Bourbonnais et du Forez; il a écrit des livres à propos de volumes, — entre autres son intéressante étude sur le maréchal Davout, — tous ouvrages de mérites distingués et d'un accent original. On est particulièrement frappé de la justesse, de l'abondance et de la personnalité des *vues* que suggère à ce rare esprit toute promenade à travers la vie, la nature ou les livres.

Dans sa dernière publication, M. Émile Montégut — nous l'en félicitons — est tout à la France. Bien qu'il n'y ait rien eu de prémédité dans l'affaire, nous sommes bien aise — et nous en savons gré à l'écrivain — de nous voir épargner une occasion de parler des Anglais. Ces généreux et loyaux amis de la France porteraient sur les nerfs aux plus patients, avec leur ton de pitié ou de dédain envers nous, sans parler de leurs sombres et jalouses haines; et il ne nous déplaît pas de les laisser quelque temps, vis-à-vis d'eux-mêmes, entre leurs bons amis du Soudan et de l'Irlande, méditer sur les prospectus esclavagistes de Gordon. Aussi bien il n'y a pas dans toute l'histoire contemporaine de l'Angleterre de figure aussi précieuse à nos yeux que celle d'un Béranger, dont M. Montégut analyse avec une grande pénétration le talent poétique et l'opinion si complexe. Somme toute, Béranger comptera pour quarante à cinquante pages parmi les classiques français du XIXe siècle. Toute la vie et l'œuvre de Charles Nodier sont exposées dans la seconde partie du volume, où nous retrouvons, comme on retrouve ses plus chers amis, Alfred de Musset et de Vigny, dont la Tour d'ivoire ne voit pas diminuer ses pèlerins. Nous aimons presque tout dans Vigny, sans lui avoir pardonné toutefois sa caricature du grand Richelieu. Ce noble poète avait des amertumes particulières et d'étranges mépris.

L. D.

Paris à la loupe, par PAUL GINISTY. Paris, Marpon et Flammarion. 1 vol. in-12, illustré par Henriot. — Prix : 5 francs.

Encore un livre issu du journal. Mais celui-ci du moins est fait consciencieusement par un homme qui sait son métier. Le volume de M. Ginisty est, en outre, assez amusant. L'anecdote n'y est ni trop fréquente ni trop banale. Les mots de la fin s'y trouvent, par malheur, au milieu; mais au moins ils ne fleurent pas trop le démarquage et ne rappellent pas de trop près les *nouvelles à la main* du *Figaro*. De ci de là on trouve même une note vraie et gaie, un renseignement curieux, voire même un « document humain » présenté d'une manière originale. Tout cela, bien entendu, ne donnera la migraine à personne. Mais enfin c'est déjà quelque chose, et cela vaut mieux que rien. Les illustrations de Henriot sont vives et spirituelles. L'ensemble a comme un parfum de *Gil Blas*. En somme, un de ces livres qui, comme les éphémères, naissent, vivent et meurent en un seul jour.

E. F.

M. Pasteur. — Histoire d'un savant par un ignorant. Paris, J. Hetzel et Cie, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'histoire de M. Pasteur, c'est l'histoire de nos plus belles découvertes scientifiques modernes, c'est l'épopée de cette lutte colossale entreprise par un homme contre les plaies les plus hideuses de l'humanité, les incurables empoisonnements, les maladies sournoises, terribles, qui s'attaquent directement à l'économie et dépeuplent le monde. — L'ignorant qui a raconté les unes après les autres, dans tous leurs détails, ces découvertes extraordinaires n'est certes pas un ignorant dans l'art d'écrire, mieux encore, dans l'art de mettre à la portée de tous les lecteurs les préliminaires souvent ingrats, toujours arides, par lesquels il faut passer pour arriver à pénétrer dans l'explication de chaque découverte. — Le lecteur séduit et charmé ne s'étonnera plus de la limpidité de ce livre de science, de la facile compréhension de cette étude ardue, quand il saura que ce faux ignorant se nomme M. René Vallery-Radot. — S'il nous raconte avec une émotion aussi communicative les merveilleuses découvertes de M. Pasteur, c'est qu'il les a étudiées, les a suivies pas à pas avec une admiration d'initié, qui lui était facilitée par ses liens de famille avec le grand homme dont il parle. — Il a fait là un livre de vulgarisation qui met à la portée de chacun un peu du secret de ces découvertes étonnantes, à l'aide desquelles l'héroïque et modeste savant espère arriver à débarrasser la terre de ses plus atroces fléaux.

G. T.

La vie à Paris (1883), par JULES CLARETIE. Paris, Victor Havard, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Voici la quatrième année que Jules Claretie réunit en volume ses intéressantes chroniques publiées chaque semaine avec tant de succès dans le journal *le Temps*. Il est bien certain que nul livre ne saurait être plus précieux que ce recueil de notre vie au jour le jour sous toutes ses formes et sous tous ses aspects : le mot, la nouvelle, la critique, l'historiette, la philosophie, l'esprit y abondent, versés à pleines mains avec une facilité et un brio des plus séduisants. C'est de l'histoire, mais de l'histoire à la fois amusante et instructive, de l'histoire comme il la faut à nos cerveaux modernes, un peu fatigués des choses graves, et auxquels on doit présenter les choses les plus sérieuses sous une forme avenante. La mode est aux conteurs; on digère et on s'assimile plus aisément les faits eux-mêmes, adroitement mis en lumière,

présentes dans leur sens et sous leur chatoiement le plus attrayant que les lourdes et indigestes compilations à la manière allemande. Jules Claretie excelle dans ce genre qui demande une mémoire prodigieuse, un grand talent de metteur en scène et une verve inépuisable.

C'est sans fatigue aucune, et comme on lirait un roman où passeraient toutes les figures connues de l'époque, tous les tableaux parisiens de l'année, depuis les grandes toiles tragiques, jusqu'aux tableautins de genre, aux croquis légers et aux pastels poudrerizés, que l'on lit ce curieux volume, une véritable mine de documents. On peut tour à tour le prendre de temps en temps, soit pour y chercher un renseignement utile, que l'on ne trouvera que là, soit pour passer un moment agréable en revivant ainsi un mois ou une saison de l'annee qui vient d'expirer.

Livre de chevet, livre de bibliothèque, *la Vie à Paris* est le livre de tous; la jolie femme y a son chapitre tout comme le diplomate, l'homme de lettres, l'artiste, le comédien ou le politique; c'est le livre qui contente tout le monde, satisfait toutes les curiosités et ne cesse pas un instant de rester amusant, parisien et vivant. G. T.

Lettres de Gustave Flaubert à George Sand. Paris, Charpentier et Cie, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Si une grande joie a été donnée aux nombreux et passionnés amis laissés par Gustave Flaubert, c'est bien lorsqu'ils ont pu le retrouver tout entier, tel qu'ils le connaissaient, tel qu'ils l'aimaient, tel qu'ils l'admiraient dans ses lettres. Sa correspondance avec cet autre esprit génial, George Sand, le peint vivant, vibrant, ne cachant ni les bouillonnements de son enthousiasme, ni les débordements de ses colères, et surtout le montre littérateur toujours et quand même, littérateur par-dessus tout, littérateur avant tout. — Ce culte ardent, ce culte unique de la littérature, il en vivait, il en souffrait, il en est mort : nul n'aura poussé plus loin que lui l'adoration de ce qui l'a tué.

Tour à tour familier, enjoué, d'une affection qui débordait toujours autour de lui, comme le trop-plein d'un cœur trop étroit pour tout ce qu'il voulait enfermer, pour tout ce qu'il contenait, tel était Gustave Flaubert; tel nous le montrent ses lettres, où il se mettait tout nu, ne cachant pas une de ses sensations. A mesure que ces pages se déroulent sous les yeux du lecteur, il semble qu'on se retrouve avec cet esprit extraordinaire, ce séducteur puissant et universel, dont le cerveau avait emmagasiné toutes les sciences, qui pouvait parler de tout, *de omni re scibili*, avec une éloquence singulièrement chaude et entraînante. On se retrouve aussi avec l'ami, avec l'homme intime, d'une bonté exquise, d'une délicatesse rare et charmante.

Nul mieux que son élève, que son ami plutôt, un ami jeune et profondément dévoué, Guy de Maupassant, ne pouvait parler du maître regretté. Il l'a fait avec un rare talent et une profonde émotion.

La courte étude qui précède les Lettres est à la fois la plus complète dans sa brièveté et la plus vraie que l'on ait faite jusqu'ici sur l'écrivain si remarquable que la France a perdu. — Guy de Maupassant a fait plus que comprendre Gustave Flaubert, il l'a senti, il l'a vécu et il nous le peint vibrant, tel que l'ont connu les privilégiés admis dans son intimité empoignante et charmeuse. — Quand on a terminé cette préface, on connaît Flaubert comme si on l'avait vu et fréquenté; c'est dire à quel point ceux qui l'approchaient et l'aimaient applaudiront à la manière élevée et sincère dont le jeune ecrivain nous le rend. — La manière de travailler du maître, ses souffrances littéraires. ses labeurs surhumains, ses gémissements de pétrisseur de phrases et de pensées, ses épuisants accouchements, Guy de Maupassant a décrit tout cela avec un accent de vérité qui ne saurait laisser insensible. — Gustave Flaubert sort de ses mains grandi encore, placé sur le haut piédestal qu'il mérite. C'est le plus beau monument qu'on ait élevé à cet amant du travail et de l'art, mort à la peine au champ d'honneur de la littérature. G. T.

Paris vécu, feuilles volantes, par Théodore de Banville. 1 vol. in-18 avec un dessin de Georges Rochegrosse. Paris, 1883, Charpentier.

Si quelqu'un mérite d'avoir choisi la devise : à l'impossible tout le monde est tenu, ce doit être l'auteur du *Paris vécu*. Il y a plus de quarante ans qu'il a de l'esprit tous les jours et durant plusieurs heures. Cet esprit est encore jeune; chaque matin, c'est le *carmina non prius audita* d'Horace. On lui demande un tableau de la vie de Paris. Qu'à cela ne tienne : il tâchera de « voir Paris avec une innocence de bête et avec des yeux d'enfant ». Il le fait comme il le dit; deux ou trois fois par semaine, sa chronique parisienne aide plusieurs milliers de lecteurs à traverser la matinée.

Ce qui entretient en lui cette chaleur d'âme, c'est qu'il a conservé les illusions du premier âge : « Quelle époque, dit-il, fut jamais plus belle, plus curieuse, plus inouïe, plus étonnante que la nôtre et plus digne d'être chantée et décrite, si on en avait la force ! »

Elle n'amuse pas tout le monde tant que cela. M. de Banville reconnaît qu'elle a vu tomber ses dieux l'un après l'autre, l'idéal religieux, l'idéal guerrier, celui de l'amour. C'est vrai que les cieux lui sont interdits, qu'elle a dû se résigner à la joie inerte, « à l'avilissant baiser de la matière ». Eh bien, elle garde l'espérance ; elle attend un libérateur; elle prête l'oreille aux bégayements de la science, car la science bégaye encore; mais déjà « elle devine, soupçonne, entrevoit des lois, des formules, des mondes inconnus ». Au bout de ces lentes expériences, il y a sans doute la vérité. On devait raisonner ainsi à la table de Trimalcion. Il est toujours bon d'avoir la foi. M. de Banville l'a : « L'homme, à son avis, ne sait pas où il va; mais il y va ; il comprend bien que le moment où nous sommes n'est qu'un tableau pour attendre, que le décor va changer et que

nous arriverons enfin à une scène qui aura le sens commun. » Que ne le disait-il tout de suite ! au fait M. de Banville n'est pas content : on parle politique « dans une langue à faire danser les ours », on fait soi-même son chemin à « promettre la lune à des gens qui n'ont pas de chemise », on se gorge de mauvaise littérature, on en est réduit à « entendre des vaudevilles longs comme un jour sans pain », on épouse une vieille femme et on mange sa dot avec des filles. Il n'est pas croyable que cela dure longtemps. « Voilà pourquoi le Paris de notre époque est amusant comme une larve en train de devenir papillon. » Là-dessus l'auteur de *Paris vécu* dissèque cette larve avec le brio, le sans-gêne, l'impartialité de Gavroche. Il est à peu près indifférent au spectacle. C'est un professeur de botanique qui explique à messieurs les élèves le végétal qu'ils ont sous les yeux. M. de Banville est moins optimiste qu'il n'en a l'air. On peut résumer son livre en peu de mots : « les femmes s'ennuient parce qu'il n'y a plus personne pour les amuser » ; quant aux hommes, « ils sont la proie d'un certain *nihilisme* qui consiste à ne rien faire du tout, et à rester indifférents et corrects au milieu de l'orgie ». L. D.

La Russie dévoilée au moyen de sa littérature populaire. — *L'Épopée animale*, par Eugène Hins, professeur à l'Athénée royal de Charleroy. 1 vol. in-12 de 176 pages. Paris, 1883. L. Baillière et H. Messager. — Prix : 2 fr. 50.

En son modeste format et malgré la rédaction quelque peu ambitieuse du titre, — contre lequel, de premier mouvement, on se met en garde, — ce petit volume, en effet, nous apprend beaucoup plus de choses sur la Russie que bien des livres d'un poids plus lourd. Une quarantaine de contes y suffisent. Le héros de ces contes est l'animal ; mais, comme en toute littérature populaire, l'animal n'est que le masque de l'homme, renard, loup, chat, coq, chien, ours, mouton, corbeau sont autant de types, de caractères universellement connus, où l'humanité sait retrouver ses propres traits, un peu accentués peut-être, comme en un miroir grossissant, mais d'autant plus saisissants. La plupart de ces fables se rencontrent à l'origine de leurs littératures chez tous les peuples de race aryenne renouvelés ici par l'accent, l'esprit, les manières de voir et les sentiments de la nation russe. La préface que M. Eugène Hins a placée en tête de sa traduction n'est pas la partie la moins instructive du livre. Il s'y élève, avec une logique qui n'eût rien perdu à se développer dans un cadre moins étroit, contre les malencontreux efforts des pédants de siècle en siècle s'appliquant à latiniser notre langue à outrance et à faire disparaître toute trace d'atavisme local. Nous lui savons gré aussi d'avoir résolument renoncé, pour les noms russes, à l'orthographe allemande, que rien ne justifie en français. Si les Allemands écrivant Chouvaloff, par exemple, c'est qu'il leur faut cette complication de consonnes pour exprimer la suite de sons que nous rendons parfaitement en écrivant Chouvalof. A quoi bon dès lors nous empêtrer de ces formes germaniques qui ne nous rapprochent point du russe, au contraire ? E. C.

Romancero de l'Escorial. — Poèmes d'Espagne, par Zacharie Astruc. 1 vol. VIII-342 pages. Paris, 1883, Charpentier, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Portique, le Moine ne dort plus, le Lézard noir, Portraits équestres, Récit du duc d'Albe, le Grand Mystique, l'Heureuse Nouvelle, l'Ensorcelé, Hadassa, Don Juan de Hollande, les Deux Césars, Confession d'Antonio Moro, les Hosties rouges, Cité du Christ, Examen de conscience de Philippe II, les Frères ennemis, Guédalla, Navarrete le Muet, la Chartreuse de Miraflorès, tout cela ne vous suggère-t-il rien ? Assurément si, quelque chose : autant de titres, autant de tableaux de l'Espagne monarchique, religieuse, amoureuse et guerrière. Ces titres, en effet, sont ceux des poèmes d'Espagne ou plutôt, — car M. Astruc écrit en prose — des chapitres dont se compose le *Romancero de l'Escorial.* Ce dernier titre prête à l'équivoque au premier aspect ; on s'attend à quelque traduction du véritable *Romancero;* il se justifie à la lecture, car chacune des parties du livre est comme une strophe du chant où se confesserait quelqu'une des âmes qui doivent hanter le sombre palais de Philippe II. En ce livre, j'ai hâte de le dire, il n'y a pas une page entachée de banalité, pas un lieu commun ; le fond et la forme, le style et l'idée n'appartiennent à personne qu'à l'auteur. Reprenant un sujet en apparence usé jusqu'à la lisse, l'Espagne historique, il l'a rajeuni jusqu'à l'imprévu. Elle est assez rare dans la profusion des lettres contemporaines, la rencontre de l'imprévu, pour être signalée aux esprits curieux de toute saveur originale ? L'originalité est ici d'autant plus précieuse qu'elle n'est point systématique ni calculée, qu'elle ne procède pas d'un calcul de rhétorique ; le talent, l'art d'écrire proprement dit y est de peu ; le procédé n'y entre pour rien. C'est en sa sincérité que M. Zacharie Astruc puise son originalité. Elle découle spontanément, je dirai presque naïvement, d'une imagination naturelle, vive, poétique, entretenue par la culture de l'histoire, avide de pénétrer les mystères des grandes âmes, prompte à reconstruire les secrets soliloques des consciences troublées, attendrie par l'amour de la femme, émue de pitié pour les souffrants et les humbles, fraternelle aux révoltes du patriotisme opprimé, dure à l'iniquité triomphante, respectueuse des majestés respectables, sans cesse accrue par la connaissance approfondie et la passion de l'art, renouvelée, alimentée sans relâche par la perception précise des magies de la lumière, par une exacte vision des formes extérieures et des couleurs qu'elles revêtent, en conséquence infiniment sensible aux séductions de la nature, des saisons et des climats. De là ce livre singulier, attirant, qui sort des cadres, difficile à classer, — et à quoi bon le classer ? — qui fait songer au *Théâtre de Clara Gazul*, à *la Ligue*, à *la Légende des siècles*, à certains « por-

traits » de P. de Saint-Victor, à certains « paysages » de Th. Gautier, et qui n'est rien de tout cela, puisque — je ne saurais trop le redire — l'œuvre est essentiellement originale. M. Zacharie Astruc n'est pas seulement un lettré, il est aussi statuaire et peintre, il a longtemps et à diverses reprises résidé en Espagne, d'où il est originaire; il l'a traversée dans tous les sens. La poudre du chemin que soulevait son pied parmi les arides sierras, les plaines fertiles, au bord des fleuves, dans les rues des vieilles villes, était pour lui une poussière de souvenirs, souvenirs de l'Espagne historique ou plutôt poetique qu'il a fixés en y mêlant les émotions d'un cœur, d'une âme et d'une intelligence d'artiste. E. C.

Sous le titre très émouvant de **la Défense de Bazeilles**, l'éditeur P. Ollendorff met en vente un beau volume illustré de dessins inédits et de croquis d'après nature faits par A. de Neuville et L. Sergent, dans lequel notre confrère George Bastard retrace avec une vérité palpitante les différentes phases de cette lutte héroïque. Cette œuvre, si vibrante de patriotisme, consacrée à la mémoire de nos braves combattants comme un monument élevé a la valeur française, sera lue par tous avec le plus grand intérêt.



Riquet à la Houppe, par THÉODORE DE BANVILLE, comédie féerique avec un dessin de Georges Rochegrosse gravé par F. Méaulle. Paris, G. Charpentier et Cie, 1884, 1 vol. in-18.

La Gerbe, poésies, par JULES BARBIER. Paris, A. Lemerre, 1884. 1 vol. in-18.

Chansons à dire, par GUSTAVE NADAUD. Paris, Tresse, 1884. 1 vol. in-18.

Contes macabres et autres, et *improvisations poétiques*, par JULES NOLLÉ DE NODUWEZ. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884. 1 vol. in-18.

Première moisson, poésies, par HENRY BERGNER. Genève, A. Cherbuliez, 1884. 1 vol. in-18.

C'est tout avantage aux fleurs que d'être mises en bouquet. Les belles y brillent de leur plein éclat, et les indifférentes ou les laides — il y en a, même parmi les fleurs — reflètent le rayonnement de leurs voisines. De même le parfum des unes se répand sur les autres, et telle qui, seule, n'a pas d'odeur, est voluptueusement respirée par de tendres et jolies narines parce qu'elle est auprès de la rose ou du jasmin. C'est pourquoi j'ai cru que tous ces vers pouvaient être liés du même fil sans qu'aucun y perdît, tandis que plusieurs y gagnaient.

Il est un peu tard pour parler du *Riquet à la Houppe* de M. Theodore de Banville. On a admiré dans toute la presse cette fantaisie à laquelle il ne manque qu'un théâtre et des spectateurs pour rendre à la comédie, suivant le vœu de l'écrivain, « les monologues en strophes lyriques et les scènes dialoguées symétriquement, dont Corneille nous a laissé de si admirables exemples ». M. Th. de Banville est un de ceux qui croient encore à la *rune*, au *spell*, à *l'évocation*, au *verbe*, à la toute-puissante magie de la parole écrite ou chantée. Et c'est cette croyance qui fait de lui un prestigieux magicien. On lui reproche d'être un pur ciseleur et de ne pas s'inquieter de la liqueur du vase ouvragé par ses mains. D'aucuns prétendent même que ses vases sont des vases vides ou fêlés qui n'ont jamais contenu et ne sauraient retenir de liqueur d'aucune sorte. C'est l'ignorer et le calomnier. M. de Banville aime sans doute à s'envoler dans les profondeurs bleues et vagues de la fantaisie la plus éthérée mais il y emporte avec lui un cœur d'homme, des passions humaines et une sympathie vibrante pour les douleurs et les joies des êtres. Sans doute, il est epris de la forme et la modèle d'un doigt d'artiste amoureux de l'art; mais dans cette forme, il sait insuffler la vie, sa vie à lui, le poète, qui se préoccupe avant tout d'être « vivant, sincère et moderne ». Ce sont là des vérités qui éblouiraient la vue de tout le monde, si l'on consentait à regarder ailleurs qu'au sein de son école, de sa secte et de son parti. Mais on aime mieux faire comme cet actionnaire de la Compagnie du gaz qui s'est crevé les yeux pour ne pas s'exposer à être éclairé par les appareils d'Edison.

On connaît le sujet de la comédie féerique de M. Th. de Banville. La princesse Rose, ou la beauté sans l'esprit, rencontre le prince Riquet à la Houppe, ou l'esprit sans la beauté. Par une attraction naturelle et un besoin de compléter sa nature que ne nieront pas les théoriciens les plus scientifiques de ce temps, la beauté va vers l'esprit comme l'esprit vers la beauté, et de l'union de ces deux moitiés de la perfection, la princesse Rose et le prince Riquet, résultent la matérialisation d'un rêve, la realisation de l'idéal.

Et voilà ce que Rose explique à merveille en ces vers :

. . . . . C'est par toi que s'éveille mon âme.
Enfant pensive et triste, errante en ce palais,
J'ai vu s'ouvrir le ciel tandis que tu parlais.
Toute la vie entra dans ma jeune mémoire;
Et maintenant je sais qu'au fond de ma nuit noire,
Toi seul, ô mon vainqueur, apportas ce flambeau,
Et que tu m'appartiens puisque je t'ai fait beau!

Que M. F. Méaulle ne peut-il en dire autant du dessin de M. G. Rochegrosse formant frontispice? Hélas! par un etrange retour, dessinateur et graveur n'ont réussi qu'à faire une princesse Rose difforme et laide.

La Gerbe de M. Jules Barbier est une grosse et lourde gerbe. Que rend-elle à la mouture? On en peut faire l'expérience, si l'on en est curieux, en lisant le

volume. On y trouve, entre autres, des traductions d'Horace, le début de l'*Énéide* et plusieurs pièces de circonstance pour le banquet annuel des anciens élèves du lycée Henri IV. Tout cela est fort admirable, et je regrette de n'en pouvoir donner pour spécimen que ces deux strophes que M. Barbier a su trouver dans Horace :

Prends le temps comme il vient d'un cœur tranquille et ferme,
Soit que le ciel te garde encor d'autres hivers,
Soit que cette saison t'en assigne le terme
Aux sourds mugissements des rochers et des mers!

Sage, filtre ton vin, et, dans l'heure présente
Restreins tes longs espoirs! Nous parlons, le temps fuit;
Libre d'une chimère à tes vœux complaisante,
Cueille le jour venu, sans croire au jour qui suit!

Du gros volume dans lequel M. Gustave Nadaud nous offre, sous le titre de *Chansons à dire*, ses « récits, contes et chansons les plus gais et les plus spirituels », — c'est, du moins, ce que déclare l'éditeur, — je ne peux donner une meilleure idée qu'en transcrivant les différentes rubriques sous lesquelles il a classé ses compositions : Histoires, contes et récits. — Chansons philosophiques. — Petits poèmes amoureux. — Récits touchants. — Chansons humoristiques. — Chansons à jouer. — Chansons joyeuses. — Je dirais bien que certains « récits touchants » ne touchent guère et que *l'humour* de certaines chansons n'est que dans le titre. Mais c'est là de la critique facile qui ne prouve rien, sinon qu'on n'est pas parfait. Je préfère proclamer bien haut qu'il y a dans ce recueil, un peu trop encombré de banalités, peut-être des choses amusantes et charmantes, et recommander comme un petit chef-d'œuvre, la pièce intitulée *la Rose d'Anjou*, où l'amant dit à sa capricieuse maîtresse :

Chose impossible est importune.
Si je vous apportais la lune,
Vous me demanderiez Junon.

Les *Contes macabres*, etc., livre où la prose se mélange agréablement aux vers, sont l'œuvre d'un jeune diplomate belge, auteur de deux autres volumes de poésies dont le plus récent, *Excelsior*, a recueilli, comme on dit en beau langage, les suffrages de la presse. M. Jules Nollée de Noduwez rend à la presse, — au *Livre*, notamment — ses politesses dans une longue préface où il prédit — puisse-t-il être prophète! — l'éphémère durée de l'empire édifié par M. de Bismarck, dit son fait au naturalisme, définit, espérant sans doute faire mieux que le maître de philosophie de M. Jourdain, le domaine respectif de la poésie et de la prose, nous déclare que s'il fait des accrocs à la prosodie, c'est parce qu'il préfère l'idée à la forme, et que s'il fait des fautes de français, c'est parce qu'il sait trop de langues, nous apprend qu'il est chrétien, qu'il faut être chrétien pour être poète, qu'il a fait des *Contes macabres*, que c'est « la première fois qu'on en fait », et qu'il a cherché à ne donner que du neuf.

Après tous ces renseignements, la critique n'a plus rien à faire qu'à constater la bonne foi avec laquelle l'auteur ajoute : « Ce qu'on vise, on le manque généralement. » Quel dommage qu'il ait visé !

Voici quatre vers pris au hasard dans le nouveau volume de M. Jules Nollée de Noduwez, et qui, autant que bien d'autres que je pourrais citer, méritent, j'ose le dire, de rester dans la mémoire de plus d'une génération :

Tu réjouiras de tes voix
Les bords des byzantins détroits,
Aimable et gracieux trouvère,
O hirondelle chère !

Il y a aussi quelque part des écrevisses

Qui dévorent à belles dents
Les chairs et les muscles fondants.

d'un noyé, avec un tel entrain que c'est à vous faire venir l'eau à la bouche.

Un peu de poésie nous distraira de ces vers. Je la trouve dans un volume de débutant, un Genevois, je suppose, qui nous envoie de chez l'éditeur Cherbuliez sa *Première moisson*.

Aux sillons des âmes humaines
Si l'on veut un jour récolter,
Il faut travailler les mains pleines
Et semer son blé sans compter,

Jeter parmi les champs en friche
Ce qu'on a chez soi moissonné,
Et ne se trouver assez riche
Qu'après avoir bien tout donné.

Car il faut plus d'un jour aux chênes
Pour faire autour d'eux la forêt,
Et voir les cimes souveraines
Régner où le désert était.

C'est le long travail des années,
C'est celui des siècles souvent
Qui fait sous les feuilles fanées
Croître et monter l'arbre vivant.

La facture, l'image — un peu incohérente encore, peut-être, — l'idée haute et générale, l'harmonie, toutes les qualités qui font la poésie sont là plus qu'en germe; et, pour reprendre la métaphore de M. Henry Bergner, avec le travail de quelques années, l'arbre, j'en suis sûr, croîtra.

Qu'il me soit permis de citer encore quelques strophes d'une malice bien littéraire et sans fiel. C'est le commencement d'une pièce intitulée *les Étangs :*

Immobilisés sous les cieux,
Sans un essor, sans une ride,
Les grands étangs silencieux
Dorment parmi la plaine aride.

Réfléchissant comme un vitrail
L'instable coloris des nues,
Ils s'ouvrent, lugubre portail,
Sur des profondeurs inconnues.

La louve y boit, la brebis pas.
Sous le fouet des hurlantes brises
Les vautours y font leurs repas
Des charognes qu'ils ont surprises.

Jamais un papillon n'y vient,
Jamais un rossignol n'y chante,
Jusqu'à l'horizon morne, rien
Que la stérilité méchante !

Et c'est dans leurs limons sanglants,
Saturés d'ineffables crimes,
Que Rollinat vient à pas lents,
Après minuit, pêcher ses rimes.

Nos petits grands hommes, par Gaston Jollivet. Paris, E. Dentu. 1 vol. in-18.

Ces vers sont des vers bien spirituels. Ce sont aussi, dans une certaine mesure, des vers courageux. Je ne voudrais pas trop insister sur cette qualité, de peur de faire rire l'auteur. L'héroïsme de ces temps-ci, il sait ce qu'en vaut l'aune; et il vit trop au milieu d'eux pour ne pas s'être aperçu que les martyrs se portent aussi bien que les bourreaux.

La politique n'est point mon fait, et soigneusement je m'en abstiens. Cela ne m'empêche pas d'avoir mes haines et mes tendresses. Aussi dirai-je, pour qu'il n'y ait pas de malentendu et pour en finir d'un seul coup, que mes haines sont pour ce qu'aime M. Gaston Jollivet, et mes tendresses pour ce qu'il déteste. Ici, je parle des principes et des idées, mais nullement des hommes dont, puisque je ne fais pas de politique, je n'ai pas à m'inquiéter.

Après cette petite profession de foi, je me sens à l'aise pour dire ce que je pense du talent alerte, acerbe, virulent, mordant, endiablé, charmant de M. Gaston Jollivet. Les strophes sont des serpents déliés à langue fourchue et à crochets redoutables; ses chansons sèment dans le soleil des gouttes de vitriol et les rares alexandrins qu'il commet ont à leurs longues queues le dard du scorpion.

Il manie les verges de main de maître; et si, comme les expérimentés l'assurent, une bonne fustigation est une volupté, ceux que M. G. Jollivet appelle nos petits grands hommes ont dû éprouver plus d'une jouissance.

Beaucoup des pièces de ce recueil nous parlent de choses déjà vieilles. Ce n'est pas un avantage pour ces satires légères qui, pour vives et troussées qu'elles soient, empruntent la moitié de leur piquant et de leur charme aux circonstances qui les inspirent. M. Thiers, le mariage de M. Hyacinthe, le shah de Perse, Gambetta, mon Dieu, que tout cela est loin ! C'est comme si l'on nous parlait du général Foix, du roi Louis-Philippe, des Cent jours ou des voyages du prince président. Aussi n'est-ce pas un mince éloge que de dire, comme il est vrai, que ces vers, malgré l'actualité qui fait défaut, ont, outre les qualités de facture, conservé leur saveur âpre et leur sel irritant.

Je voudrais en citer; j'hésite, parce que je crains qu'on n'y observe l'empreinte profonde dont V. Hugo a marqué tous les poètes de notre génération, et qui est distincte ici autant et plus qu'ailleurs. Or je ne désire point faire de mauvais compliments à M. Gaston Jollivet, et si je le cite, je ne pourrai pas ne pas montrer qu'il est, en art, un disciple de ce V. Hugo qu'il vilipende. De là mon embarras. Mais la sincérité et l'esprit sauvent tout. Ces deux mérites, M. Gaston Jollivet les a autant qu'on les peut avoir, et, sans fausse modestie, je réclame ma part du premier. Dans ces conditions, je me risque. Voici *le Cri de triomphe de Gavroche* qui berce sa joie du même rythme dont la *Baigneuse des Orientales* berçait son indolence :

Quand reviendra la Commune
Opportune
Et mon Vermesch adoré,
Je ferai faire un énorme
Uniforme
De général fédéré.
. . . .

A mes volontés docile,
Belleville
Me fera fête, et je crois
Que, sur mon âme, personne,
A Charonne,
N'aura plus bel air que moi.
. . . .

Chez Worth, je payerai les notes
Des cocottes,
Et, gentleman de haut ton,
J'aurai des chevaux de course;
A la Bourse,
J'irai dans mon phaéton.
. . . .

Loin des lieux où la canaille
Crie et piaille,
Je veux, à la Maison-d'Or,
La nuit, quand Tortoni ferme,
D'un pas ferme,
Mener mon état-major.
. . . .

Car elle a sonné, notre heure,
Et l'on pleure
Au camp des réacs sournois.
Partez, affreuse séquelle,
Pour Bruxelles :
C'est nous demain qui sont rois.

C'est joli et pris sur le vif, n'est-il pas vrai? D'autant plus joli, si je sens bien, que l'ironie a deux tranchants et blesse plus profondément encore ceux qu'elle défend que le chétif voyou qu'elle attaque.

Toutes les pièces du volume sont de cette nature et ont cette valeur. B.-H. G.

Le Mariage de don Juan, conte espagnol, par Jules Ferrand. Paris, Alphonse Lemerre. 1883. 1 vol. in-18.

Ah ! Musset ! un conte espagnol, et don Juan ! Comme le titre de ce volume de vers t'évoque puissamment et délicieusement dans nos mémoires et dans

nos cœurs! Mais comme ce volume, à la lecture, nous désenchante et nous laisse attristés! La platitude est aussi immortelle que le génie, hélas! et combien plus fréquente! Je crains qu'elle n'ait été l'inspiratrice de cette histoire, que l'auteur me semble avoir racontée en vers parce qu'elle ne valait pas la peine d'être dite en prose.

Don Juan, fils de la comtesse de Ximen, Rosita d'Urgos y d'Aguilar, et d'un gros carme, est voué au diable dès sa naissance. Élève du vieux licencié don Mathias, qui, malgré ses soixante ans,

. . . . se couronnait de roses,
Quand il sacrifiait, ainsi qu'Anacréon,
A Bacchus, à l'amour, dieux de son panthéon,

don Juan supplante son précepteur auprès des belles, va à la cour du roi de Castille, est exilé, sème ses fantaisies au village, est, pour sa prodigalité, maudit de son père qui le veut déshériter avant de mourir. Il fait enfermer comme fou ce vénérable vieillard, grâce aux intrigues de Mathias, son complice, et finalement, dans une scène qui devrait être terrible et ne me paraît pas loin d'être grotesque, le tue en combat singulier. Il ne reste plus à don Juan, pour avoir accompli le cycle des expériences humaines, qu'à prendre femme en légitime mariage; ce qu'il fait délibérément. Mais il en a bientôt assez et trop, et répudie Régine qu'il fait chasser par ses laquais. Les deux frères de la jeune femme provoquent don Juan. Il les tue tous les deux et continue sa vie de sacripant. La légende du couvent n'est pas omise, et un chapitre est intitulé : « Comment don Juan se fit nonne et don Mathias abbesse. » Don Mathias est pris et brûlé vif par l'Inquisition, don Juan éprouve le besoin de voyager. A son retour, attiré à un rendez-vous, il y rencontre sa femme, Régine, qui, déguisée en chevalier, le provoque, le frappe d'un coup mortel et se tue sur son corps. Après quoi :

Son de cloches au loin : le glas, puis l'angélus...
Vierges, femmes, maris, dormez. Juan n'est plus.

Ainsi soit-il! Et que d'autres poètes comme M. Jules Ferrand ne le ressuscitent pas! B.-H. G.

Poésies d'Adolphe Rolland. — *Feuilles mortes. Derniers vers.* — Paris, Alphonse Lemerre, 1883. 1 vol. in-18.

L'auteur de ces vers, aujourd'hui publiés pour la première fois, est mort en 1836. Ils pourraient donc présenter un intérêt rétrospectif assez piquant. Il serait curieux de voir une œuvre de 1830 se dresser tout à coup, vierge et inconnue, au milieu de notre modernité. J'imagine que le contraste aurait de quoi surprendre et qu'on serait tout ébahi de se trouver si différent. Mais ces poésies sont de celles qui sont de toutes les époques parce qu'elles ne sont d'aucune. Je veux dire qu'elles sont de nuance terne et de dessin effacé, et que, dans tous les âges, la médiocrité se vaut.

Cette publication est une sorte d'œuvre pie à la mémoire d'Adolphe Rolland. C'est aussi, nous déclare l'auteur de la notice très sympathique et un peu trop admiratrice qui ouvre le volume, M. G. Desjardins, — c'est aussi une protestation nationale, car Adolphe Rolland était né au village de Rémilly, près de Metz. — Ah! s'écrie le biographe, c'était une terre bien française, ce pauvre pays messin, française par l'esprit, française par le cœur, française par la langue. A ce titre, il eût été presque capable, aujourd'hui qu'on l'a séparé de la mère patrie, de laisser périr à jamais, avec le souvenir d'un de ses plus nobles enfants, un monument poétique qui porte si profondément empreinte la marque du génie de la France. — Toutes les illusions sont permises, et, de même que je m'associe énergiquement aux sentiments patriotiques qu'exprime ici M. G. Desjardins, de même je respecte le culte dont il entoure la mémoire de l'ami mort. Mais, il faut bien le dire, je n'aurais pas vu de crime à laisser dans l'ombre la plupart des pièces qui composent ce recueil. Voici le début de l'une d'elles, pour que le lecteur puisse juger. L'auteur est à Nice et regrette le pays messin :

Des rives maternelles
Mes beaux jours sont bannis.
« Rendez-nous, disent-elles,
Rendez-nous notre fils. »
Oh! si j'avais des ailes!
Oh! mon lointain pays!

J'aime mieux mon village
Que ces bords étrangers,
Que leur ciel sans nuage,
Leurs forêts d'olivier;
J'aime mieux mon village
Et ses grands peupliers.

Sans doute, l'amour de la patrie, du lieu natal, plutôt, se manifeste dans ces lignes plus ou moins rimées. Mais, je l'avoue, je n'y distingue l'empreinte ni du génie de la France, ni d'un génie quelconque.

B.-H. G.

Par les bois, par F.-E. Adam. Poésies, notes intimes, études et paysages. Paris, Paul Ollendorff, 1884. 1 vol. in-18.

J'ai dit mon doux secret aux moissons de la plaine,
Aux ruisseaux du vallon j'ai dit mon doux secret :
Mais la brise du soir passait, et son haleine
L'a raconté, joyeuse, aux fleurs de la forêt;

L'abeille en butinant, la nocturne phalène
Ont caressé des fleurs le calice indiscret :
Maintenant, l'on sait tout!.... et la forêt est pleine
De sourires moqueurs, si l'un de nous paraît.

Si ton bras est nacré, si ta chair rose et blanche
Palpite sous ma lèvre, et si ton front se penche
Parfois sur mes genoux quand tu veux reposer,

Ce n'est plus un secret, ce n'est plus un mystère;
L'oiseau même a surpris notre nid solitaire,
Et note de ses chants le chant de ton baiser!

Ceci est, pris au hasard, un spécimen de ce que l'auteur entend par poésie. Si j'avais commencé par

dire que ce volume est d'un poète, et d'un des plus délicats et gracieux qui soient, on ne m'aurait, en général, cru qu'à demi, j'imagine, et sous bénéfice d'inventaire. Mais l'inventaire ne se fait jamais parce qu'on n'a pas le temps et qu'on ne s'en soucie pas, tandis que l'incrédulité se développe, devient entière et reste. C'est un danger qui ne m'inquiète plus. Quiconque a lu le sonnet que je viens de transcrire a eu la révélation d'un talent ému, distingué et d'ordre peu commun. Qui ne l'a pas lu ne lira pas davantage la prose qui est dessous. D'ailleurs, il faut prendre son parti de ces juges qui craindraient de laisser influencer l'impartialité de leur verdict s'ils examinaient les causes dans lesquelles ils ont à le rendre.

M. F.-E. Adam, bien connu depuis longtemps du public tout spécial qui s'intéresse aux journaux purement littéraires et poétiques, a écrit l'an dernier, pour la librairie Rouam, le texte d'une belle publication illustrée : *Paris pittoresque*. M. de Champeaux a signé le volume avec et avant lui, si bien qu'on dit aujourd'hui l'ouvrage de M. de Champeaux, comme, en parlant des pays découverts par Colomb, on dit la terre d'Amérique. Du moins, sur ce volume de vers, il n'y aura ni équivoque ni quiproquo, et le mérite ne lui en sera pas disputé.

J'insiste et dois signaler *Par les bois* à tous ceux qui aiment les vers. Ils y trouveront une lecture d'une saveur douce et pénétrante, singulièrement rafraîchissante et agréable, après tous les philtres diaboliques, tous les poisons de névrosés, qu'on nous fait avaler chaque jour. La passion y déborde, et aussi le sentiment de la nature. L'art du vers n'y est pas moindre que chez les virtuoses du rythme et de la rime, tout en étant assez simple pour ne pas estropier la langue et assez modeste pour ne pas violenter ou supprimer la pensée. La grosse caisse et la trompette du champ de foire ne sont point admises ici, et l'atmosphère en est comme imprégnée de bien-être. Point de tréteaux; point d'Hercule faisant saillir ses biceps, ni de clown se disloquant et courant sur la corde. Rien ne hurle, mais tout chante. Rien ne saisit brutalement à la gorge; mais tout nous enveloppe lentement, chaudement, irrésistiblement, comme une main douce et ferme qui à la fois entraîne et soutient.

La bonne fortune est rare d'avoir à annoncer un recueil de poésies où la tendresse, l'émotion, la délicatesse et l'élévation des sentiments se disputent à la grâce des descriptions, à l'harmonie des vers, à l'art de la composition, à la pureté et à la richesse du style.

C'est pourquoi je n'ai pas su résister au plaisir de parler un peu longuement de l'œuvre de M. F.-E. Adam, qui se révèle comme un artiste exquis, comme un fin et charmant lettré.

B.-H. G.

Le paradis moderne, par Paul Marrot. Poésies. Paris, Alphonse Lemerre, 1883. 1 vol. in-18.

Dans le paradis de M. Paul Marrot, on trouve des « damas subtils », des « seins à la blancheur d'hostie » qui donnent aux sens « des extases de diacre », « du poil tumultueux », Mirabeau,

La face verrugueuse et le front ressuant

des oies

Que l'homme fait mourir d'hypertrophie aux foies
En les clouant au sol très douloureusement ;

un « brouillard trucidant », le suicide portant, à travers « les capitales », un « sac de nuit plein de râles et tout poudreux d'arsenics pâles »; des mouches pour lesquelles la vie est une « gabégie »; un « air mortel et natal » et bien d'autres choses d'une moindre truculence. On ne doit pas s'y ennuyer, et il me semble qu'il est difficile de le traverser sans éclater de rire.

Est-ce qu'il ne serait pas possible d'avoir du talent sans s'efforcer d'être ridicule? Il paraît que ce n'est plus à la mode, et qu'à moins d'être de temps en temps péniblement grotesque ou absurde, on n'est jamais qu'un philistin. Telle est l'esthétique du *Chat noir* et autres cénacles contemporains. Il faut aux livres de poésies de nos *jeunes*, comme aux baraques de la foire, des tours de pitres et des exhibitions de monstruosités; car comment attirer le public? Ah ! poètes, vous serez toujours dans les nuages. Ne voyez-vous pas que le public n'en est pas plus nombreux, mais qu'il vous prend pour des charlatans?

M. Marrot a déjà publié un recueil intitulé *le Chemin du rire*, et dont j'ai eu à rendre compte ici. Mon jugement n'avait rien de trop tendre, si j'ai bonne mémoire; mais je signalais dès lors, dans ces vers aux étrangetés voulues et aux défauts cherchés, un véritable talent. Ce nouveau volume n'est pas pour modifier mon opinion. Il y a, sous les tours de force factices, une réelle vigueur, et à côté des excentricités inacceptables de forme et de langage, une entente du maniement des mots et un sentiment du rythme qui promettent en M. Paul Marrot un poète remarquable le jour où il abandonnera le procédé et voudra bien se borner à traduire ses impressions.

En finissant, et pour ne pas laisser au lecteur l'idée que ces vers du *Paradis moderne* ne valent pas la peine d'être lus, je veux citer deux couplets d'une bien originale saveur. La pièce est intitulée *Libations*.

Où va l'homme? Je ne sais.
A travers les pots cassés,
Il s'achemine;
Des gosiers toujours ouverts
Chantent à tort, à travers :
Soif et famine !
Jésus a dit : *Sitio*,
Rabelais : « Humez le piot ».

Est-ce bien d'éternité
Qu'a soif notre humanité
Endolorie?
Non, car, du sein des banquets
Jusqu'à ses derniers hoquets
La bête crie.
Jésus a dit : *Sitio*,
Rabelais : « Humez le piot ».

B.-H. G.



Les Cenci, drame de SHELLEY, traduction de Tola Dorian, avec préface d'Aldemon-Charles Swinburne. In-18. Paris, Lemerre, édit. — Prix : 3 fr.

Poète subtil, habile à traduire en vers gracieux et d'une précision rare les plus délicates nuances de la pensée, Shelley ne semble pas né pour le théâtre. La préface de M. Swinburne est sortie ruisselante d'admiration de son encrier plein d'encre de la grande vertu. Après lecture, on réforme le jugement du préfacier. Mais on sait beaucoup de gré à Tola Dorian d'avoir vaincu tant de difficultés et rendu si heureusement les vers du poète : l'aile du papillon ne s'est pas décolorée sous ses doigts légers et adroits.

Voulant faire un drame, qu'a fait Shelley? Il a cru que l'horreur était le pathétique, que la violence était l'action. Avec une audace assurément remarquable, il amène sur la scène des caractères abominables et des crimes monstrueux. Un père, désireux de la mort de ses fils, ardent à l'inceste avec sa fille, voulant, non seulement flétrir sensuellement le corps, mais avilir l'âme en la courbant au consentement : voilà le type. Accumulez tous les forfaits les plus odieux, il ne recule devant aucun : il nie la conscience. Où aboutir après? Logiquement au parricide : un des fils qui survit en ce misérable, suspect à sa femme et à ses enfants, par le fait de son père qui l'a accusé faussement, cette jeune fille épouvantée de sa honte, ce jeune enfant maltraité par Cenci qui le hait, souhaitent et facilitent le parricide.

C'est une série de tableaux violents, sombres, un cauchemar d'enfer. Mais une pièce, où est-elle? Point de nœud; pendant cinq actes nous demeurons sur la même idée, d'où naît forcément l'ennui. Faut-il un autre indice de la maladresse du poète : son cinquième acte, après que Cenci est mort et qu'il ne s'agit plus que de punir les meurtriers — chose inutile d'ailleurs, — ce cinquième acte est le plus long de tous.

M. Swinburne attribue à la rancune des cléricaux l'insuccès de ce drame où le pape, et son cardinal et un abbé jouent des rôles peu dignes. Il n'est pas besoin de chercher si loin : l'ennui en est la cause première. Cependant il n'est pas impossible aussi que l'abomination de ces êtres jetés en dehors de la nature ait soulevé l'indignation et le dégoût.

La magie du style et la musique des beaux vers sont impuissantes à sauver une pièce de théâtre minée par ce double mal, deux fois mortel. Il reste une œuvre littéraire, curieuse à lire : c'est déjà quelque chose. PZ.

DERNIÈRES PUBLICATIONS.

OUVRAGES SIGNALÉS.

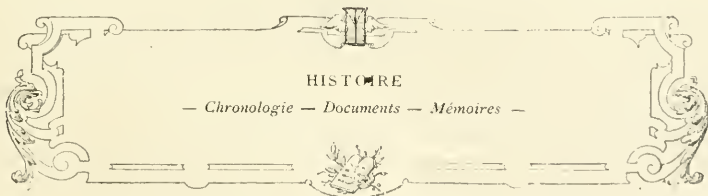
Le très grand succès obtenu par les **Pièces à dire**, d'Adolphe Carcassonne, a engagé l'éditeur P. Ollendorff à faire paraître un nouveau volume du même auteur. **Les Nouvelles pièces à dire** sont en quelque sorte la suite et le complément de leur sœur aînée; mais plus encore que les premières, celles-ci s'adressent au cœur et à l'esprit; elles sont vibrantes ou spirituelles, et les diseurs de vers y trouveront tous les éléments de succès qu'on peut espérer dans les concerts et les salons.

Vient de paraître chez Paul Ollendorff : **l'Homme qui bâille**, nouveau monologue, en prose, de Grenet-Dancourt, dit par Coquelin cadet. Encore un succès pour l'auteur de *Trois femmes pour un mari*.

V. Revel, le gai pensionnaire du Gymnase, vient de faire paraître, chez Paul Ollendorff, **le Boudiné**, thèse en vers soutenue par son camarade Noblet, dont le type de pschutteur chauve a été si applaudi.

La couverture est agrémentée d'un étonnant croquis, par Jan Van Beers, le pourtraictureur ordinaire du V'lan.

Un crâne sous une tempête, l'amusante saynète d'Abraham Dreyfus, qui n'avait jamais été publiée en brochure, vient de paraître à la librairie Paul Ollendorff.



Richelieu et la monarchie absolue, par le vicomte G. D'AVENEL. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884, 2 vol. in-8°.

M. le vicomte G. d'Avenel fait œuvre d'historien moderne. Sans dédaigner l'extérieur de l'histoire, les batailles, les traités, les émotions populaires, les intrigues de cour, il estime avec raison que ce côté a été, pour la période qui l'occupe, tout au moins, suffisamment élucidé. Ce qu'il veut saisir et faire connaître au lecteur, c'est le principe vital de l'histoire, si je puis dire, les rouages intimes, les causes pro-

fondes, les plans longuement médités, dévoilés à un petit nombre et patiemment poursuivis. « L'établissement de la monarchie absolue en France, dit-il excellemment, le rôle et l'influence de cette forme nouvelle de gouvernement, le système administratif qu'elle a engendré, tel est le sujet de cette étude. »

C'est là un vaste dessein, dont il n'a encore rempli, dans ces deux volumes, que la première partie. En voici la division : le Roi et la Constitution ; — la Noblesse et sa Décadence ; — l'Administration générale : les Finances.

Les deux autres volumes que l'auteur nous promet contiendront la suite du tableau de l'Administration générale, c'est-à-dire ce qui a trait à l'armée, à la justice, aux cultes, au commerce, etc., et deux autres grandes divisions : l'Administration provinciale et l'Administration communale.

On pourrait s'attendre à trouver dans ces pages un plaidoyer quand même en faveur de l'ancienne constitution monarchique. Il n'en est rien. Sans cacher ses préférences et, lorsqu'il croit qu'il en a sujet, son admiration, l'auteur écrit avant tout l'histoire telle qu'elle lui apparaît, de bonne foi et en dehors de tout parti pris. Son siège n'est pas fait d'avance. Le ton de sincérité qui règne d'un bout à l'autre de l'ouvrage le rend précieux à tous les amis de la vérité, de quelque côté qu'ils placent leur idéal.

M. le vicomte G. d'Avenel a puisé à pleines mains dans les sources inédites, donnant ainsi à son livre une valeur scientifique incontestable. Je souhaite que les deux volumes complémentaires ne se fassent pas longtemps attendre. L'on aura alors un beau travail d'ensemble sur le côté le plus ignoré et le plus important de l'œuvre de Richelieu. B.-H. G.

Histoire générale des émigrés pendant la Révolution française, par H. Forneron. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884, 2 vol. in-8°.

Le sujet de ce livre, le titre l'explique suffisamment. L'esprit, je ne saurais mieux le caractériser que par ces mots empruntés à la préface : « Les Français n'ont jamais été fanatiques, et ils se sont toujours plu à haïr ceux qui n'étaient point fanatiques. On est sûr de leur déplaire quand on ose, comme dans ce livre, se montrer opposé également aux idées de l'ancien régime et à celles de la Révolution. Nos contemporains nomment principes leurs opinions et repoussent les modérés comme les pires adversaires. Hors d'un parti, pas de paix. Tout modéré doit s'attendre à devoir dire comme Montaigne : « Je fus pe-« laudé à toutes mains ; au Gibelin j'estois Guelfe ; « au Guelfe, Gibelin. »

« Ni chair ni poisson », dit M. Camille Lemonnier. « Arrière ceux dont la bouche souffle le froid et le chaud », dit le satyre de Phèdre et de La Fontaine. Décidément, M. Forneron a raison, et, parmi ceux qui cherchent dans un livre d'histoire un livre de combat, il ne contentera sûrement personne.

Mais si le lecteur veut bien se contenter de ce qu'on lui offre, je veux dire du résultat lucidement exposé de longues et savantes recherches, il trouvera de quoi se satisfaire dans l'*Histoire générale des émigrés*. J'y voudrais, pour mon compte, puisque M. Forneron ne prend point parti, un ton plus impartial encore. Souvent, en effet, les modérés ne sont pas moins extrêmes que les autres : il faut n'avoir pas compris un seul des événements contemporains pour nier que ce paradoxe ne renferme une vérité.

Quoi qu'il en soit, M. Forneron a fait œuvre curieuse et utile en ressuscitant pour nous cette civilisation dispersée et errante de l'ancien régime monarchique français, que les émigrés promenèrent, au milieu des aventures, des épreuves et des déconvenues, dans toute l'Europe et jusqu'en Amérique. Il a dû fouiller une masse énorme de documents ; mais surtout il a dû exercer toute sa sagacité de critique à distinguer, dans ces documents, le faux du vrai, car nulle époque n'a été plus travestie par ceux même qui y vécurent que celle dont il nous présente le tableau. Il s'est acquitté de sa tâche à merveille et a su nous donner un récit plein d'intérêt et digne de foi. On regrette qu'il ne l'ait pas poussé jusqu'au bout et qu'il ne nous ait pas montré les émigrés pendant l'Empire et dans les premières années de la Restauration. A ce sujet, je relève au bas d'une page une note excellente et qui marque combien M. Forneron a scientifiquement l'esprit dégagé de préjugés en même temps que le vrai sens historique. « Le portrait des émigrés rentrés, dit-il avec une simplicité franche que plus d'un historien n'aurait pas, est plein de vie dans les romans de Balzac. »

Sous le titre d'*Appendice biographique*, se trouve, à la fin du second volume, un bon index des noms propres. C'est bien, mais il faudrait mieux. Jamais livre d'érudition ou de science, ou même simple ouvrage descriptif, ne rendra les services qu'on est en droit de lui demander, tant qu'il ne sera pas accompagné d'une table analytique complète et détaillée des matières, telles que nos ancêtres savaient si bien les dresser, mais dont notre nonchalance et notre dégoût pour le travail pénible et modeste nous ont fait perdre la tradition. B.-H. G.

Mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV, publiés d'après le manuscrit authentique appartenant à M. le duc des Cars, par le comte de Cosnac (Gabriel-Jules) et Edouard Pontal, archiviste et paléographe. Tome second. Janvier 1687, décembre 1688. Un vol. in-8°. Paris, Hachette, 1883.

C'est en 1836 qu'on entendit parler, pour la première fois, de ces importants *Mémoires* : un avocat, M. Adhelm Bernier, avait acheté un manuscrit intitulé : *Mémoires secrets de la Cour, sur la fin du règne de Louis XIV*. Il s'agissait des années 1685 et 1686. La relation était anonyme, mais les armes de la reliure : « d'argent à deux fasces de sable », les indiscrétions sur la Cour du grand roi et d'autres indices encore concouraient à indiquer, pour auteur de ce

travail, le marquis de Sourches, prévôt de l'hôtel du roi et grand prévôt de France.

Mais ce n'était là que le commencement d'une découverte. Le *Livre*, dans son numéro du 10 août 1882, a raconté comment tous les autres volumes du manuscrit furent retrouvés chez M. le duc des Cars, à l'exception d'un seul, le tome II. Nous n'y reviendrons pas.

Comme historien, le marquis de Sourches est moins passionné que Saint-Simon, plus véridique que Dangeau. Il a écrit pour sa propre satisfaction et pour la postérité ; son travail n'a été destiné ni à Louis XIV (pareille témérité lui eût coûté cher) ni à aucun de ses contemporains. Grâce à ses fonctions auprès du roi, il s'est trouvé à la source de renseignements précieux, il a eu la clef d'intrigues impénétrables pour tout autre que lui : la publication de ses *Mémoires* constitue donc un véritable événement historique.

Nous attendons avec impatience les volumes suivants. P. C.

Paris disparu. Les Tuileries, par Jehan Valter. Un vol. in-18 de 340 pages. Paris, 1884. Victor Havard, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Il ne reste plus sur le sol qui le vit édifier nul vestige du palais que Philibert Delorme et Jean Bulland construisirent pour Catherine de Médicis. C'est à Carnavalet désormais et au Trocadéro, dans les musées, ces cimetières de l'histoire, que le philosophe ira interroger les dernières épaves subsistantes du monument qui fut le témoin des gloires et des défaillances, des joies et des tristesses de la monarchie française, pendant trois siècles ; témoin de pierre, muet, mais éloquent, comme l'est toute architecture, même et plus encore en ses ruines. De sa plume alerte de chroniqueur parisien, fertile en anecdotes, M. Jehan Valter, avant que la silhouette du vieux château fût effacée de la mémoire des contemporains, en a vivement retracé l'histoire. Il y a plus de pages douloureuses en ce livre que de pages heureuses. Le passage des bandes révolutionnaires y tient plus de place que celui des pompes triomphales. Il en est ainsi de la vie, les déceptions y sont plus obsédantes que les victoires. Cependant telles sont la verve et la bonne humeur de l'écrivain que tous ces récits en sont éclairés. Ils ont le charme des choses vécues, vues par un esprit sincère, mais qui ne prend rien trop au tragique. On s'émeut sur ce qu'il raconte, mais d'une émotion tempérée. Les larmes ne s'y font point grimace. On y est en compagnie policée. Les pauvres gens manquent de pain, que ne mangent-ils de la brioche ! Il est vrai que l'auteur en ses « notes et documents » représente des tableaux d'une éloquence cruelle, comme celui du rapport des assignats au louis d'or : 18,000 livres de louis, ce qui portait à 1,280 livres le boisseau de haricots et la livre de pain à 150 livres ; mais cela est rejeté en appendice. A ce texte si vivant et à ce joli titre « Paris disparu », le dirai-je ? il manque un complément nécessaire, l'image. Ce premier volume, à la rigueur, pouvait s'en passer sans que la lacune fût trop sensible ; mais il n'est, nous le savons par M. Jehan Valter, que le premier d'une série où se succéderont tous les tableaux du Paris tombé sous le tire-ligne rigide de M. Haussmann : le boulevard du Temple et ses théâtres, l'ancienne Morgue, etc. Le pittoresque de l'eau-forte ou tout au moins d'une jolie plume de dessinateur me paraît ici inséparable de la chronique pittoresque ; et l'artiste qui est tout désigné pour illustrer avec certitude les fascicules d'une telle publication est M. Martial Potémont, l'homme qui connaît le mieux le Paris d'hier. Alors l'information sera complète, l'image nous rendant l'aspect extérieur des monuments dont l'aimable historien nous redit la vie intime. E. C.

Mémoires et relations politiques du baron de Vitrolles, publiés, selon le vœu de l'auteur, par Eugène Forgues. Tome Ier, 1814. Paris, Charpentier et Cie, éditeurs ; 1 vol. in-8°.

Cette publication, ébauchée il y a deux ans environ dans la *Nouvelle Revue*, commence seulement aujourd'hui à prendre la forme sérieuse et définitive du livre. Elle ne manque d'ailleurs ni d'actualité ni d'intérêt. Ceux que tourmente le désir de changer de maîtres pourront y voir comment leurs prédécesseurs réussirent en 1814. Ceux que la curiosité pousse à chercher le pourquoi des choses disparues y recueilleront plus d'une révélation importante. Enfin, ceux qui attendent avec quelque impatience la publication prochaine des *Mémoires* de Talleyrand trouveront dans ceux de M. de Vitrolles tous les éléments de contrôle et de critique nécessaires à quiconque ne voudra pas suivre aveuglément les dires du plus grand fourbe qu'ait enfanté la politique.

Le premier volume, publié seul aujourd'hui par M. Eugène Forgues, est exclusivement consacré aux quatre premiers mois de l'année 1814. Il peut être divisé en deux grands récits relatifs, le premier au congrès de Châtillon, le second à la rentrée du comte d'Artois (le futur Charles X) dans la ville de Paris. Le récit du congrès de Châtillon est plus particulièrement intéressant au point de vue historique. La seconde partie, plus mouvementée, plus anecdotique aussi, aura plus d'attrait pour ceux qui s'amusent aux petits côtés du passé.

Le baron de Vitrolles était un gentilhomme provençal qui avait émigré pendant la Révolution. Après avoir suivi la fortune de l'armée de Condé, il s'était marié en Allemagne et était rentré en France au 18 brumaire. Il végétait depuis cette époque dans une situation ambiguë, moitié propriétaire rural, moitié fonctionnaire subalterne. Il venait assez souvent à Paris, où il comptait, dans le monde des politiques, des relations et même des amitiés. Il se tenait au courant des faits nouveaux, et chaque défaite de Napoléon (en qui il ne voulait voir qu'un soldat de la Révolution) faisait palpiter son cœur d'émigré. Il regrettait sincèrement les princes déchus et détestait

un régime à la fois oppressif et destructeur. Il fréquentait donc surtout la société des mécontents comme lui; et au moment où les alliés passaient le Rhin, comme on cherchait à envoyer au-devant d'eux quelqu'un qui pût leur révéler le véritable état de l'opinion en France, M. de Vitrolles se proposa; agréé par le duc de Dalberg et par M. de Talleyrand, il partit. C'était risquer sa tête pour rendre à son pays un service douteux; mais M. de Vitrolles n'hésita pas.

Les conseils de M. de Talleyrand le dirigeaient sur Châtillon. M. de Vitrolles y arriva en plein congrès, et les succès qu'il obtint tout d'abord montrent tout ce que peuvent ici-bas l'intelligence et l'énergie. Admis auprès de M. de Stadion, il plaida chaleureusement sa cause et fut immédiatement appelé auprès de M. de Metternich, puis auprès de l'empereur Alexandre. A tous il exposa la véritable situation des esprits en France, la lassitude universelle, la soif immense de paix qui s'emparait du pays. Il leur révéla la faiblesse réelle de Napoléon et les excita à marcher sur Paris, en leur garantissant le succès. Enfin, il parvint à leur démontrer que la paix avec Bonaparte était impossible, et fut le premier à prononcer le nom des Bourbons. Et pendant ce temps le duc de Vicence, un des plus honnêtes serviteurs de Napoléon, poursuivait à travers mille déboires les négociations que lui avait confiées son maître, sans se douter qu'auprès de lui un ennemi invisible détruisait au fur et à mesure l'édifice qu'il élevait si péniblement. En vérité, la diplomatie est une belle chose.

Il va sans dire que dans cette lutte inégale le duc de Vicence échoua, et le baron de Vitrolles réussit. Il fit agréer aux alliés une sorte d'ébauche de la Restauration et partit en hâte pour rejoindre à Nancy le comte d'Artois. Après s'être entendu avec le frère de Louis XVIII, il revenait au quartier général des alliés lorsqu'il fut arrêté en route par un détachement de cavalerie française. La situation était critique; porteur de papiers nombreux et compromettants, M. de Vitrolles courait grand risque d'être fusillé sur place. Il s'en tira pourtant, grâce à une présence d'esprit étonnante, parvint à détruire ses papiers, et, après une odyssée des plus émouvantes, à s'échapper aux environs de Troyes. Il rentra au plus vite à Paris, où il retrouva les alliés, qui avaient suivi ses conseils.

Son action ici change de caractère. Aux rois coalisés, dont il devait combattre les préjugés ignorants, venait se joindre un Sénat plein de prétentions cupides et exagérées. Ce sénat de Napoléon, plié à tous les caprices du despotisme, élaborait, de sa propre autorité, une constitution pseudo-libérale, où il se réservait la meilleure part, et comptait sur les alliés pour l'imposer aux prétendants du pouvoir quels qu'ils fussent. M. de Vitrolles avait donc non seulement à persuader les alliés, mais à combattre un lutteur qui passait pour redoutable : M. de Talleyrand, en qui se résumaient les aspirations du Sénat. L'antipathie entre ces deux hommes devait être complète. Homme d'action et d'énergie, M. de Vitrolles croyait à l'influence qu'un caractère déterminé peut avoir sur les événements. M. de Talleyrand, au contraire, sceptique et temporiseur avant tout, « s'abandonnait au courant, en préservant sa barque de tout ce qui pouvait l'atteindre ou l'effleurer ». M. de Vitrolles n'en parvint pas moins à amener à Paris le comte d'Artois et à l'installer aux Tuileries. Restait à le faire reconnaître en sa qualité de lieutenant général du royaume. C'est là ce que nous verrons dans le volume suivant, qui sera bientôt publié.

En somme, il y a là un document curieux et inattendu à bien des égards. On doit remercier M. Forgues de l'avoir donné au public. S'il se trouve, de temps à autre, quelques pages un peu touffues dans ce volume, il faut se rappeler que les auteurs de *Mémoires* ne sont pas des écrivains de profession, et qu'on serait mal venu à leur reprocher des défauts que les plus éminents auteurs n'évitent pas toujours. Le baron de Vitrolles dédommage d'ailleurs largement son lecteur par la finesse et l'esprit de ses récits, la malice de ses épigrammes, et ce léger relent du bon siècle que conservaient encore, de son temps, les gens distingués. L. V.

Le Jeu de paume des Mestayers, *ou l'Illustre Théâtre*, 1595-1583, (*Archéologie moliéresque*), par AUGUSTE VITU. — Paris, Lemerre, 1 vol. in-8°.

M. Auguste Vitu est un érudit de la bonne école, de ceux qui s'attachant à une question ne négligent rien, ni temps, ni soin pour la résoudre; avec une ingénieuse sagacité, il sait découvrir les documents les plus imprévus; il les classe, les pèse, en apprécie la valeur à l'aide d'une critique sévère, et n'avance un fait qu'en s'appuyant sur des donnees certaines.

Pour lui, — comme pour nous, je l'avoue, — il n'y a pas de petit fait, quand il s'agit du dieu Molière. Il faut à tout prix reconstituer la vie, la vie morale et la vie mondaine d'un homme qui, se montrant comme le soleil, a dit : Me voilà : cherchez. Qu'a-t-il fait pour aider ses futurs biographes ? rien, ils n'ont rien de lui que sa lumière. D'autres ont laissé des mémoires ou tout au moins des lettres, qui servent de point de repère dans leur vie; Molière, non. Pas une lettre, pas un autographe important ne nous reste : nous ne savons pas même s'il mettait l'orthographe mieux que Despréaux, ce qui n'était pas impossible, ou moins bien.

A défaut de documents émanés de Molière, c'est donc autour de lui qu'il faut chercher les éléments de son histoire; c'est dans les actes de l'état civil, c'est dans les études de notaire qu'il faut fouiller. M. Eudore Soulié a ouvert la marche : on sait combien d'heureuses découvertes on lui doit. M. Auguste Vitu, s'inspirant de son exemple, nous a déjà donné une étude approfondie sur la maison où est mort Molière et, poussant plus loin son travail, sur la rue de Richelieu tout entière, où était cette maison. Nous avons dit ici même, en son temps, tout le bien que nous pensions de cette savante et consciencieuse monographie.

Aujourd'hui, M. Auguste Vitu, voulant pénétrer plus avant encore dans l'archéologie moliéresque, s'attache à préciser un point resté obscur jusqu'ici : « où était le jeu de paume des Mestayers » où Molière débuta dans la troupe de l'Illustre Théâtre? Aidé d'une sagacité rare, d'une patience à désespérer un désœuvré (on sait si M. Vitu est un désœuvré!) et de ce bonheur qui n'arrive jamais que quand on le mérite, il a su trouver le véritable emplacement de ce jeu de paume qui vit les premiers essais de Molière, il en a tracé, compas en main, les limites précises, en a donné le plan, et peut-être avec plus de peine, mais non moins de sûreté que M. Beulé pour l'Acropole, nous en a offert la complète restitution. Il est péremptoirement démontré maintenant que le jeu de paume de Mestayers était situé sur un emplacement que marquent les maisons portant les n°s 11 et 13 de la rue de Seine et, d'un autre côté, sur la rue Mazarine, les n°s 10 et 12 ; au milieu d'une ruelle passant d'une rue à l'autre était l'entrée principale, donnant sur un des grands côtés : au fond, à gauche, la scène; puis en allant vers la droite, le parterre et l'amphithéâtre; autour les loges. Pour nous, cette restitution est un tour de force : le succès est complet. Nous regardons cette étude comme un modèle que devront suivre, selon leurs forces, tous ceux qui voudront entreprendre des études analogues.

Chemin faisant, si M. Vitu rencontre un point intéressant à noter, une rectification utile à faire, il n'a garde d'y manquer. C'est ainsi, par exemple, qu'il discute et détruit la légende qui représente Jean Poquelin, père de Moliere, comme opposé à l'entrée de son fils dans la carrière du théâtre : le vieux tapissier, au contraire, aurait plus d'une fois donné, bourse en main, la preuve de l'intérêt qu'il portait aux comédiens de l'Illustre Théâtre.

Un dernier détail. M. Auguste Vitu écrit toujours sans accent le nom de Moliere : il était de règle en effet au XVIIe siecle que l'*e* suivi d'un *r* ne prit pas d'accent.

Il en était de même avant deux consonnes, comme *siecle*, et certaines autres consonnes isolées. C'est ainsi qu'on a supprimé l'accent du second *e* de *Fénelon* : pour être complètement exact, il aurait fallu supprimer les deux et ecrire *Fenelon.*

Je reviens, pour y insister, sur un mot qui pourrait passer inaperçu dans l'etude de M. Vitu : « Je n'entreprends pas *pour aujourd'hui*, dit-il, l'histoire de l'Illustre Théâtre. » — Ce qui n'est pas fait aujourd'hui devra donc être fait demain : nous voyons là un engagement, et nous en prenons note, au nom des moliéristes.

CH.-L. L.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Le Culte de Priape *et ses rapports avec la théologie mystique des anciens*, par RICHARD PAYNE KNIGHT; suivi d'un Essai sur le culte des pouvoirs générateurs durant le moyen âge; traduits de l'anglais par *E. W.* — Bruxelles, J.-J. Gay, libraire-éditeur, 1883. — Un volume petit in-4° de XVIII-200 pages, accompagné de 40 planches lithographiées, contenant environ 150 figures. — Tiré en tout à 500 exemplaires sur beau papier vergé. — Prix : 20 francs.

Le singulier ouvrage dont M. J.-J. Gay fils nous offre aujourd'hui une nouvelle edition est, comme le titre ci-dessus l'indique, traduit de l'anglais. Nous nous étonnons et nous regrettons en même temps que l'éditeur bruxellois n'ait pas cru devoir faire précéder cette curieuse réimpression d'une notice bibliographique; le livre en vaut la peine et la plupart des lecteurs et bibliophiles, ne le connaissant guère que de réputation, ne seraient sans doute pas fâchés de savoir à quoi s'en tenir sur ses origines et sur ses diverses éditions. Il nous sera bien facile du reste de combler cette lacune; nous n'aurons qu'à nous reporter à l'excellent ouvrage de M. Ashbee (*Pisanus Fraxi*) : *Index Librorum prohibitorum* (Londres, 1877, in-4°), pages 3 à 12.

L'étude de Richard Payne Knight sur le culte de Priape parut pour la première fois, en 1786, sous le titre suivant :

An Account of the Remains of the Worship of Priapus, lately existing at Isernia, in the kingdom of Naples, in two letters : one from sir *William Hamil-*

ton, K. B., His Majesty's minister at the court of Naples, to sir Joseph Banks, Bart., president of the Royal Society; and the other from a person residing at Isernia. To which is added *A Discourse on the Worship of Priapus*, and is connexion with the mystic theology of the ancients. — By *R. P. Knight*, Esq. London. Printed by T. Spilsbury, Snowhill, 1786, in-4° de 195 pages et 18 planches.

Cette première édition, tirée avec luxe et à fort petit nombre, ne fut pas mise dans le commerce. L'auteur, qui en offrait les exemplaires à ses amis, éprouva divers ennuis qui le déterminèrent bien vite à cesser sa distribution et à envoyer la plus grande partie de l'édition au pilon. Il n'en resta donc que quelques exemplaires par le monde; on en connaît un notamment au British Museum.

Ce livre étant devenu d'une telle rareté que, suivant Allibone, on en paya un exemplaire jusqu'à 250 francs, John Cambden Hotten, le fameux libraire, de Piccadilly, en donna, en 1865, une seconde édition avec augmentation et planches nouvelles, sous ce titre :

A Discourse on the Worship of Priapus, and its connection with the mystic theology of the ancients, by *Richard Payne Knight* (a new edition). To which is added an *Essay on the Worship of generative powers* during the middle ages of the Western Europe. — London : privately printed, 1865. In-4° de xvi-354 pages, avec fleuron et 40 planches exécutées par Henry James Bellars. — Tiré à 125 exemplaires, dont 6 sur grand papier. — Prix : 112 et 262 francs.

Cette deuxième et dernière édition anglaise fut rapidement enlevée par les souscripteurs ; elle offrait plus d'intérêt encore que la première par suite de l'adjonction de l'*Essay on the Worship of the generative powers*, dû, paraît-il, aux recherches et à la collaboration de M. *Thomas Wright*, de sir *James Emerson Tennent* et de M. *George Witt*.

Dès l'année suivante, le livre fut traduit en français, sous le titre qui suit :

Le Culte de Priape et ses rapports avec la théologie mystique des anciens, par *Richard Payne Knight*, suivi d'un *Essai sur le culte des pouvoirs générateurs* durant le moyen âge; traduits de l'anglais par *E. W.* (Mme *Yga?*) — Luxembourg (Bruxelles), imprimerie particulière (Mertens, pour J. Gay, père). — In-4° de viii-224 pages, fleuron et 40 pages. Tiré à 110 exemplaires numérotés, dont 13 de grand luxe. — Prix : 60, 75, 90 et 200 francs.

Telles sont exactement, avec la réimpression qui nous occupe, les éditions et traduction de l'ouvrage de Richard Payne Knight. — Le livre, comme on voit, se compose de trois parties, dont les deux dernières se sont greffées sur la première, morceau curieux, mais court et de peu d'importance. — La lettre de l'ambassadeur William Hamilton, sur le culte phallique rendu à Saint-Côme par les habitants d'Isernia, donna à R. P. Knight l'idée de ses recherches sur le culte de Priape; soixante-quinze ans plus tard, les trois érudits de Londres ajoutèrent à cette étude le fruit de leurs investigations sur le culte phallique au moyen âge.

Richard Payne Knight, qui mourut en 1824, fut de bonne heure maître d'une très grande fortune; il la consacra en partie à des voyages en France, en Italie et notamment à Naples, où il resta longtemps attiré surtout par le charme des visites souterraines aux ruines d'Herculanum et de Pompéi. C'était un littérateur et un antiquaire distingué. On lui doit d'aimables poésies et des mémoires archéologiques pleins d'une véritable érudition. Il réunit de précieuses collections qu'il légua au Musée britannique. Le plus célèbre et peut-être le moins connu, jusqu'à ce jour, de ses ouvrages est précisément son mémoire sur le culte de Priape qu'on a très diversement apprécié : les uns l'ont porté aux nues, les autres l'ont jugé très sévèrement. Parmi ces derniers, il faut citer M. Parisot, qui, dans la *Bibliographie universelle* (t. LXIX, p. 21), s'exprime en ces termes : « Knight, dans son mémoire sur Priape, semble, comme Mirabeau dans l'*Erotica Biblion*, n'avoir cherché qu'une occasion d'être prolixement obscène et cynique sous prétexte d'érudition. Outre les details sur les restes du culte de Priape, il s'y trouve un discours *ex professo* sur ce culte lui-même et sur sa liaison avec les doctrines théologiques mystiques des anciens. En somme, l'ouvrage est faible, bien que contenant beaucoup de faits et des rapprochements exacts; mais ces rapprochements, ces faits sont si connus aujourd'hui des mythologues qu'il serait inutile pour eux d'ouvrir le livre de Knight. Aussi n'est-il point étonnant que ce livre ait soulevé un haro universel. » — Si M. Parisot a pu se montrer si sévère pour l'ouvrage de Knight, il est bien probable qu'il n'eût pas témoigné plus d'indulgence pour le travail de ses continuateurs, MM. T. Wright, J. E. Tennent et G. Witt, qui n'ont fait que développer, à l'aide de nouveaux témoignages, les recherches de J.-A. Dulaure sur *les Divinités génératrices chez les anciens et les modernes*. — « Le culte de Priape, disent ces auteurs, qui n'est qu'une fraction de celui des pouvoirs générateurs, paraît être le plus vieux de ceux enfantés par la superstition humaine. Il a plus ou moins prédominé chez tous les peuples connus avant le christianisme, et, chose singulière, il était tellement enraciné dans les mœurs, que, malgré la promulgation de l'Évangile, il continua d'exister et fut même souvent accepté, sinon encouragé, par le clergé des rangs inférieurs du catholicisme. »

Rechercher les vestiges du culte de Priape pendant le moyen âge dans l'Europe occidentale, tel a été le but des continuateurs de Knight et de Dulaure. Quelque parti pris qu'on puisse avoir sur un travail de cette nature, on ne peut disconvenir qu'il a été traité avec beaucoup d'érudition et de sagacité. On ne saurait, et pour plus d'un motif, analyser ici cet ouvrage; mais il est permis au moins d'en indiquer les principales divisions; les voici : — « Vestiges du culte phallique à Aix en Provence; à Nîmes; dans la Grande-Bretagne. — La Vénus teutonique, Friga. — Le *Fascinum* et son influence magique. — Le culte

phallique en Écosse. — Le *Shela-na-Gig*, en Irlande. — Priape devenu un saint dans le moyen âge. — Anvers et son patron saint Ters. — Collection d'amulettes phalliques trouvées dans la Seine. — La *Figue*, ou main phallique. — Les *Liberalia*, les *Floralia*, les *Bacchanales*. — Les gâteaux phalliques. — Le *May*. — La Saint-Jean d'été. — Vertus phalliques des plantes. — Rites libidineux des premiers chrétiens. — Gnostiques, Manichéens, Nicolaïtes, etc. — Les Bulgares. — Les Vaudois. — Jurons obscènes. — Les Templiers. — Le Sabbat des sorciers. »

On comprend qu'un livre qui contient de telles choses et qui est illustré de planches très significatives et très topiques ne soit pas fait pour être mis à la portée de tout le monde. Il faut convenir toutefois, après l'avoir parcouru, que les auteurs, en traitant des sujets si scabreux, ont du moins été aussi réservés que possible dans leurs expressions et qu'ils ont constamment fait preuve d'une incontestable érudition et d'une entière bonne foi. Sans doute, tous ceux qui pensent comme pensait M. Parisot trouveront qu'il était bien facile de ne pas faire un pareil livre; on peut leur répondre que rien de ce qui intéresse l'histoire de l'humanité n'est indifférent et que, même dans un tel ouvrage il y a bien des enseignements à puiser pour le philosophe, sinon même pour le moraliste. Puis, encore un coup, ce livre n'a été composé que pour un petit nombre de gens vraiment éclairés et nullement pour les libertins, que d'ailleurs il ennuierait souvent. Quant à ce qu'il peut présenter d'immoralité ou d'inutilité, il ne semble pas qu'il soit ni plus inutile, ni plus immoral que certains traités beaucoup trop répandus, tels que la *Mœchialogie* du R. P. Debreyne, que la *Dissertatio in sextum Decalogi præceptum*, etc., de Mgr Bouvier, tels encore que cette multitude de pieuses turpitudes si naïvement composées par les casuistes du temps passé, et dont on trouve une liste passablement étendue dans le célèbre arrêt du parlement de Paris, en date du 6 août 1762.

En résumé, pour bien faire connaître notre pensée sur cette réimpression, dont l'exécution matérielle est satisfaisante, nous ne craindrons point de déclarer que si ce livre ne nous paraît ni inutile, ni dangereux, entre les mains de quelques gens sérieux et instruits, nous regrettons cependant que l'éditeur l'ait fait tirer à si grand nombre et ne l'ait pas coté à un prix plus élevé. — Une centaine d'exemplaires, beaucoup plus chers, nous eussent semblé bien suffisants. C'est assez dire qu'en faire une de ces éditions, soi-disant populaires, à grand nombre et à vil prix, équivaudrait, à notre sens, à une mauvaise action.

PHIL. MIN.

La Première Nuit de mes noces, par Sewrin. Bruxelles, J.-J. Gay, 1883. Deux tomes en un volume in-12 de 260 pages (pagination continue). Deux jolies gravures. Tirage sur papier vergé. — Prix : 10 francs.

L'auteur de ce roman, *Charles-Augustin Bassompierre*, dit *Sewrin*, fut un écrivain d'une rare fécondité; aussi peut-on s'étonner, à bon droit, de ne pas le voir figurer dans la « Biographie universelle » de Michaud. Les quelques détails que l'on a sur sa vie ne se trouvent que dans la « Biographie Rabbe » (t. V, supplément, p. 754-755), ouvrage vieilli et dédaigné maintenant, mais que les chercheurs consultent encore avec profit.

Né à Metz le 9 octobre 1771, Sewrin fit ses humanités au collège de cette ville et vint ensuite à Paris pour y occuper un emploi que la Révolution lui fit perdre presque aussitôt. Il se livra alors à la littérature, principalement à la littérature dramatique, et les encouragements donnés à ses premiers essais, sur les théâtres Favart et Louvois, le déterminèrent à suivre cette carrière, qu'il a longtemps parcourue avec succès. Littérateur estimable à tous égards, Sewrin obtint, du gouvernement de la Restauration, d'abord la décoration de la Légion d'honneur, qu'on ne prodiguait pas alors aux gens de lettres, puis la place de secrétaire général des archives de l'Hôtel des Invalides, qu'il conserva jusqu'en 1830. Les événements de Juillet le firent destituer et il dut, quoique déjà vieux, se remettre aux travaux littéraires qui avaient occupé la plus grande partie de sa vie. Nous ignorons en quelle année il mourut; sans doute il ne survécut pas longtemps à ses disgrâces; toutefois, il devait être encore vivant en 1837, car la dernière pièce publiée sous son nom porte cette date. Son œuvre théâtrale est considérable. Seul ou en collaboration, il n'a pas donné moins de soixante-trois pièces appartenant à tous les genres dramatiques et qui ont toutes été imprimées. Quérard, qui est très favorable à notre auteur, qu'il connaissait personnellement, en donne la liste dans sa « France littéraire » (t. IX, p. 107-113). En outre, il en cite plus de vingt autres qui sont demeurées inédites. Le savant bibliographe, qui souvent n'était pas tendre pour ses contemporains, ajoute : « Les ouvrages dramatiques de M. Sewrin se font généralement remarquer par un but moral, par une grande connaissance de la scène, un style simple et naturel, et l'art de tirer du fond le plus léger des tableaux agréables ou des situations comiques. »

Indépendamment de son volumineux théâtre, Sewrin s'est encore exercé dans le genre poétique et dans le roman. On a de lui onze ouvrages de cette nature, qui parurent de 1799 à 1805. Depuis cette dernière année, il n'en écrivit plus, et, toujours d'après Quérard, « s'il renonça de bonne heure à un genre où il annonçait une aussi rare fécondité que dans le genre dramatique, c'est qu'il lui promettait moins de succès. »

Le roman de Sewrin, que vient de rééditer M. J.-J. Gay, donne lieu de penser, en effet, que l'auteur a bien fait de s'en tenir à ses premiers essais en ce genre. Il parut, en 1801, sous ce titre : « la Première Nuit de mes noces », traduit du champenois par l'auteur des « Brick-Bolding », de l' « Histoire d'un chien », etc., etc. Paris, Mme Masson, an X (2 vol. in-12, 2 fig. 3 fr.). Le titre semble indiquer qu'il s'agit d'une production plus ou moins égrillarde; il

n'en est rien, Sewrin ayant toujours évité, même dans ses plus grandes gaietés, de tomber dans le libertinage.

Pascal Hubert, le héros du livre, est un brave jeune homme, fils d'un riche brasseur de Troyes en Champagne, que son père envoie faire son tour de France. Le pauvre garçon ne va pas plus loin que Paris, où son caractère simple et loyal ne lui évite pas de nombreux désagréments.

Il lui arrive maintes aventures burlesques, des rencontres invraisemblables, et, ce qui lui vaut bien des tourments, il s'éprend d'une demoiselle Bénédicte, déjà séduite par Eugène Hubert, son frère naturel, qu'il ne connaît pas. Le capitaine Rivardin, frère de la demoiselle, qui n'entend pas plaisanterie en matière de séduction, contraint Pascal, qu'il prend pour le séducteur, d'épouser Bénédicte; celle-ci, *la première nuit de ses noces*, s'empoisonne pour ne pas appartenir au frère de son amant. Tout s'explique, mais trop tard malheureusement; Rivardin, désolé de son erreur, se fait tuer en duel; Eugène, non moins contrit, meurt de désespoir; et Pascal Hubert finit par épouser une petite cousine champenoise qui pensait depuis longtemps à lui. — On voit que pour un roman quasi burlesque, il y a bien du tragique dans tout cela. Le style du livre est d'ailleurs rapide, amusant et gai, avec une pointe légère de sentiment. — En somme, il n'est pas mauvais de lire cet ouvrage comme spécimen d'une école aujourd'hui bien passée de mode, facétieuse et amusante sans être licencieuse, et dont Paul de Kock nous paraît avoir été le dernier et le plus brillant représentant.

PHIL. MIN.

Les Mille et un souvenirs, ou *les Veillées conjugales*, recueil d'anecdotes véritables, galantes, sérieuses, bouffonnes, comiques, tragiques, nationales, étrangères, merveilleuses, mystérieuses, par Desforges. Bruxelles, J.-J. Gay, 1883; 3 vol. in-12 de 282, 298 et 286 pages, sur papier vergé, illustrés de 3 figures. — Prix : 20 francs.

Le Desforges dont il s'agit ici n'est autre que le sieur J.-B. Choudard, dit Desforges, l'auteur-acteur dont nous avons déjà longuement parlé dans cette Revue, au sujet de la belle réimpression de sa curieuse autobiographie, qui a pour titre : *le Poëte*. Dans ce dernier roman, nous avons suivi presque pas à pas la carrière singulièrement tourmentée de ce fécond écrivain; c'est lui encore que nous retrouvons dans le principal personnage des *Mille et un souvenirs*. Le grand succès du *Poëte* avait inspiré à notre auteur l'idée de cette nouvelle production, qu'il fit paraître, en 1799, sous la rubrique de Hambourg, en cinq volumes in-12. Mais cette espèce de continuation du *Poëte* n'eut pas tout d'abord le même succès que son devancier. Une partie des exemplaires invendus reparurent avec de nouveaux titres, en 1819, et cette fois, furent assez rapidement enlevés. Ce succès un peu tardif donna lieu à une nouvelle édition publiée à Paris en 1830, également en cinq volumes et qui paraît s'être aussi bien vendue, si l'on en juge par la difficulté qu'on trouve à s'en procurer maintenant un exemplaire.

Le cavenas des *Mille et un souvenirs* est fort simple : M. de Mélincourt, autrement dit Desforges lui-même, raconte, chaque soir, à sa seconde femme plusieurs anecdotes tour à tour bouffonnes et tragiques, mais toujours amoureuses et galantes, auxquelles il s'est trouvé mêlé plus ou moins directement. Naturellement le narrateur, dans les récits dont il est le héros, joue toujours un rôle fort avantageux et l'on ne peut s'empêcher de reconnaître que la modestie n'est pas son principal mérite. Il règne, dans les trois quarts de ces histoires, un ton de galanterie usée qui fatigue et qui écœure, et, ce qui n'est pas moins surprenant, c'est que la seconde Mme de Mélincourt, ou si l'on aime mieux, la deuxième femme de Desforges, écoute ces récits avec la plus grande complaisance. En outre, la conclusion de chaque anecdote aboutit généralement à une scène d'attendrissement conjugal, fort licite assurément, mais sur laquelle on ne peut que tirer les rideaux de l'alcôve.

Nous sommes loin des narrations si vives du *Poëte* et toutes ces histoires, toutes ces fadeurs plus ou moins sentimentales fatiguent vite le lecteur.

En parcourant ces contes, où Mélincourt-Desforges raconte avec une fatuité pleine de désinvolture ses exploits de jeunesse, il nous revenait en mémoire ce couplet d'une chanson populaire, fort en vogue il y a vingt ans :

> Pendant que dormait sa goutte,
> Un vieux mari tout grivois
> Disait à sa femme : Ecoute
> Le récit de mes exploits.
> Autrefois, tendre poulette,
> Quand tu vantais ma vertu,
> Je te fis souvent cornette...
> Tu n'en as jamais rien su!

Ce à quoi la bonne dame, au dernier couplet de la chanson, répond à son tour :

> Je te rendais la pareille...
> Tu n'en as jamais rien su!

Certes, on ne peut disconvenir qu'il y ait encore beaucoup d'imagination dans les *Mille et un souvenirs*; certains chapitres, notamment ceux qui ont pour titre : *les Inséparables* et *le Rival comme il y en a peu*, pourraient servir de thèmes à des romans mouvementés et étendus; une autre histoire : *la Tapisserie à grands personnages*, rappelle tout à fait le genre d'Hoffmann. Le tout est en général correctement écrit, dans ce style facile qui fut toujours familier à notre auteur.

Cependant, malgré ces qualités, nous doutons que les *Mille et un souvenirs* obtiennent autant de succès que le *Poëte*, seul ouvrage de Desforges qui mérite réellement d'être recherché et conservé. La réimpression, fort jolie d'ailleurs, que nous offre l'éditeur bruxellois, nous paraît donc s'adresser bien moins aux vrais bibliophiles, qu'aux amateurs, si nombreux

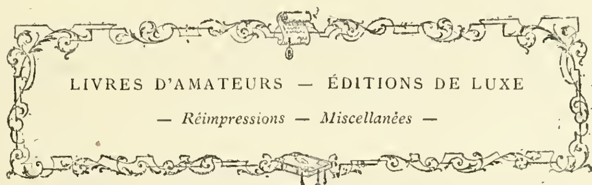
aujourd'hui, de la littérature leste, badine et grivoise de la fin du Directoire. PHIL. MIN.

Les Confessions d'un docteur de Sorbonne, ou **le Prêtre,** par J.-N BELIN DE BALLU. Bruxelles, J.-J. Gay; 1883. In-12 de 128 pages, figure sur bois. Tirage restreint sur papier vergé. — Prix : 5 fr.

Ce roman parut pour la première fois en 1802, sans nom d'auteur, sous le titre : *le Prêtre*, par un docteur de Sorbonne, Paris, Locard, in-12. Quérard n'hésite point à l'attribuer à Jacques-Nicolas Belin de Ballu, helléniste distingué, membre de l'Institut, connu surtout par sa traduction de Lucien et par son *Histoire critique de l'éloquence chez les Grecs* (Paris, A. Belin, 1813, 2 vol. in-8°). Il a publié un autre roman *Histoire de la Dame invisible* (Paris, 1803) et Pigoreau lui attribue quatre autres écrits du même genre qui sont reconnus aujourd'hui pour être l'œuvre de Mlle Polier de Bottens.

Les confessions d'un docteur de Sorbonne sont un singulier ouvrage. Il ne paraît pas douteux qu'il ait été inspiré par un prêtre; les détails quasi techniques qu'il renferme ne sont guère connus des laïques. Le héros de cette histoire, qui n'est peut-être pas entièrement imaginaire, mène une existence passablement accidentée. Bâtard d'un prélat, l'abbé de Saint..... est jeté fatalement dans le sacerdoce. Élevé au couvent des Carmes, où il passe sa première jeunesse, il se révolte contre le joug d'un maître dur et inhumain. Après diverses aventures, il est repris des mains d'une prostituée charitable et placé au séminaire d'où il sort ordonné prêtre, instruit, mais hypocrite et déjà corrompu. Alors, il devient confesseur à la mode, directeur d'une dévote riche, pourvu d'importants bénéfices, et jusqu'aux jours de la révolution, usant et abusant des priviléges que lui donne son caractère sacré. Proscrit, il se réfugie à Londres, de là passe en Espagne, où il joue au thaumaturge, puis revient en France où il termine ses jours dans la retraite et le repentir.

Mais avant d'en arriver là, que de crimes, que de turpitudes ne commet-il pas ! quelles tristes peintures il nous donne de ses vices et de ceux de ses confrères du haut clergé. Quand il écrit ses confessions, il veut, non pas blâmer le prêtre comme homme, mais exposer les dangers de perversion auxquels sont sujets tous ceux qui, comme lui, embrassent, sans vocation sincère, la carrière ecclésiastique. Il y a dans la fin édifiante de ce prêtre débauché et criminel, comme une réminiscence du *compère Mathieu*. Nous ne voyons pas bien l'utilité de cette réimpression d'un livre plus fait pour étaler le vice que pour faire aimer la vertu. PHIL. MIN.



LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

Soixante planches d'orfèvrerie de la collection de Paul Eudel, pour faire suite aux éléments d'orfèvrerie composés par PIERRE GERMAIN. Format in-4°, se vendent à Paris, chez Quantin. 1 vol. — Prix : 100 francs.

L'argenterie ancienne est tout ce qu'il y a de plus rare. Les collections de belles et bonnes pièces, bien vraies, exemptes de retouches et des maquillages de la contrefaçon, sont généralement connues et appréciées des amateurs du monde entier. — La plus remarquable collection d'orfèvrerie d'art est, je crois, Paris, après celle du baron Pichon, la collection de M. Paul Eudel qui a voulu, en publiant le recueil de planches gravées que nous signalons, mettre sous les yeux des curieux de ce temps de très beaux spécimens de notre vieille argenterie française.

On connaît M. Paul Eudel qui s'est fait en ces dernières années une réputation bien acquise d'écrivain-collectionneur et connaisseur sur toutes les choses du bric-à-brac. Ses articles sur l'art et la curiosité sont très goûtés au *Figaro* et il n'est pas un homme du monde qui ne connaisse et n'apprécie cette sorte d'annuaire de l'*Hôtel Drouot* que M. Eudel fait régulièrement paraître à la fin de chaque année pour y consigner tous les faits importants des enchères artistiques.

Le beau recueil qu'il vient de publier sera utile non seulement aux collectionneurs, ses coreligionnaires, mais aussi aux argentiers contemporains. Ainsi que le remarque M. Eudel, les orfèvres seront à même d'étudier dans ce livre les formes remarquables et la pureté de style des pièces choisies, ciselées par des maîtres comme Lahendrick, François Joubert et François-Thomas Germain. Puissent ces morceaux d'art devenir pour les argentiers de véritables types dont ils s'inspireront désormais dans leurs nouvelles productions, de manière à ramener le public, pour l'honneur de notre pays, vers le sentiment des belles et bonnes choses !

De leur côté, les collectionneurs trouveront assurément, en parcourant les feuilles de ce recueil, une source où puiser de précieux renseignements sur la méthode et le goût qui doivent les guider dans leurs

recherches et le choix de leurs acquisitions. M. Eudel a mis plus de dix années de patientes recherches à former cette belle réunion d'œuvres d'art ciselées dont il nous donne de si admirables types. — Il y a là des aiguières, des bassins, des candélabres, des chocolatières, des écuelles en vermeil, des couteaux de table, des poignées d'épée, des gobelets, des moutardiers, des lampes de sanctuaire, des sucriers, des salières, des huiliers, des théières superbes et dignes d'un roi. — La marque des poinçons et les armoiries du possesseur actuel sont reproduites à côté de chacune des soixante planches gravées sur cuivre d'après les beaux dessins de M. Adolphe Giraldon. Une longue notice très savante et explicative de M. Eudel ouvre ce recueil, admirablement imprimé en typographie et en taille-douce par la maison Quantin et dont le tirage a été limité à *quatre cents* exemplaires numérotés.

Le Neveu de Rameau, par Denis Diderot. Texte revu d'après les manuscrits. Notice, notes, bibliographie par Gustave Isambert. Portrait et deux eaux-fortes par Saint-Elme Gautier. Paris, A. Quantin, 1883. 1 vol. in-8°.

Il faut que cette édition de la fameuse satire de Diderot soit bien attrayante, et attrayante à bien des titres pour qu'en en parlant on ne soit pas irrésistiblement tenté de s'occuper de la figure si originale, si sympathique, si vivante, si grande de l'auteur, à l'exclusion du livre lui-même et du travail du commentateur. Mais ici rien n'est plus facile ni plus agréable, tant les goûts raffinés du bibliophile et les subtiles curiosités de l'érudit ont de quoi se satisfaire dans ce beau livre si bien fabriqué et si bien fait.

On connaît les publications de M. Quantin. Ce n'est point s'avancer que de dire qu'elles font honneur à l'imprimerie française. La petite bibliothèque de luxe des romans célèbres, à laquelle appartient cette réimpression de Diderot, est une des plus jolies parmi les collections charmantes dont le catalogue de sa maison est plein. Les belles marges, l'encadrement de filets rouges se coupant à angles droits et formant ce que les Anglais appellent *Oxford cross*, les ornements discrets et exquis, le fac-similé, les eaux-fortes qui sont rares afin d'être excellentes, la justification régulière et irréprochable, les caractères gravés à souhait pour le confort des yeux, le tirage égal et bien venu, le format dont l'élégance n'a rien de banal, le bon papier à teinte douce, à tissu résistant et sonore, tout concourt ici à faire un de ces livres qui font la joie de l'être qui sait lire et qui est digne de le savoir.

Quant à la valeur littéraire de la publication, elle est de premier ordre. On n'ignore pas que *le Neveu de Rameau* est une œuvre qui a eu les fortunes les plus diverses. Traduit d'abord par Goethe sur un manuscrit appartenant à Schiller, puis remis en français d'après la traduction allemande par deux aimables littérateurs mondains, qui n'hésitèrent pas à donner leur décalque pour l'original, le Neveu de Rameau, que Naigeon n'avait pas cru devoir comprendre dans son édition de Diderot, fut réellement publié pour la première fois en France dans l'édition donnée par Brière et Waferdin. Encore ces éditeurs ont-ils pris en certains endroits des libertés qui dénaturent le texte, au point que la personnalité du héros s'efface complètement, et que *le Neveu de Rameau* n'apparaît plus que comme une vague silhouette confusément tracée par la fantaisie du philosophe. Enfin, M. Assézat, à la fin de 1875, offrit un texte à peu près pur, grâce à un manuscrit resté entre les mains de son continuateur, M. Maurice Tourneux, et dont il n'avait pu, du reste, profiter que d'une manière imparfaite. C'est ce manuscrit qui a fait la base du travail de M. Gustave Isambert. Une collation attentive d'une autre copie de Saint-Pétersbourg (Bibliothèque de l'Ermitage) a permis d'arrêter définitivement le texte, autant qu'il est possible de le faire en l'absence de l'original de Diderot, qui, sans aucun doute, n'existe plus depuis longtemps.

M. Gustave Isambert ne s'est pas borné là. Dans une notice sur Rameau le neveu, il a reconstitué, par les recherches les plus ingénieuses et les plus patientes, non seulement la physionomie, — Diderot nous l'avait conservée crayonnée de main de maître, — mais la biographie détaillée de ce curieux type de la bohème artistique et littéraire du XVIIIe siècle. Comme je viens de l'indiquer, ce Rameau le neveu faisait à plus d'un l'effet d'un personnage de raison, créé de toutes pièces par Diderot pour les besoins de sa satire. M. G. Isambert nous montre avec quelle légèreté les opinions peuvent se former sur des points d'histoire littéraire, que ni l'absence de documents ni l'éloignement de l'époque ne devraient rendre obscurs ou douteux. Rassemblant avec exactitude et sagacité tous les témoignages des auteurs du temps, il nous raconte les origines de la famille des Rameau, la filiation de Rameau le neveu, son histoire détaillée à travers les métamorphoses qu'il traversa sans que jamais le chrysalide devînt papillon. Il nous le montre errant en province, abbé, marié, père de famille, veuf, perdant son fils, reprenant le petit collet, courant le cachet, publiant un recueil de musique dont l'étrangeté n'empêcha pas la critique de faire son éloge, rimant des insanités devenues rarissimes, où il implore et mendie, et toujours et partout plat, vil, pique-assiette, bouffon, faisant de son ventre le centre de tout et prêt à baiser... vous savez bien quoi, — au figuré tout au moins, — aussi bien à la petite Hus qu'à tous ceux qu'il sentait disposés à lui donner en retour un dîner ou un écu.

Après la récolte de M. Isambert sur ce champ négligé ou inconnu jusqu'ici, je crois bien qu'il n'y a plus même à glaner. Des « notes et variantes », à la fin du volume, témoignent de la conscience scrupuleuse de l'éditeur tout en éclaircissant le texte partout où il en est besoin et en faisant les plus curieux rapprochements soit avec la traduction de Goethe, soit avec la traduction française de cette traduction. Enfin, une notice bibliographique raisonnée et con-

venablement étendue complète ce livre qui restera à la fois comme monument de l'art typographique à notre époque et comme une contribution de la plus haute importance à l'histoire littéraire du XVIIIe siècle.

B.-H. G.

Méditations sur le sermon de Notre-Seigneur sur la montagne, par le duc du Maine, fils légitime de Louis XIV, publiées pour la première fois d'après un manuscrit authentique et précédées d'une *Notice historique*, par M. l'abbé A. Mellier, 1 vol. grand in-8° de CLXXVIII-281 pages, titre rouge et noir. Paris, 1884. Société générale de la librairie catholique Victor Palmé.

Le manuscrit que publie aujourd'hui M. l'abbé Mellier a fait partie de la riche bibliothèque de l'abbé Jolibois dispersée il y a quelques années. Bien qu'il ne soit pas signé, de nombreux témoignages, entre autres l'*Épitre dédicatoire* adressée « à mon fils, le prince de Dombes », ne permettent guère de mettre en doute la justesse de l'attribution. Ce que nous savons, par les Mémoires contemporains, de l'attitude religieuse du duc du Maine ridiculisée par les uns, comme Saint-Simon, proclamée avec éloges par les autres, comme Mmes de Caylus et de Staal, ajoute encore aux probabilités. Le texte de ces méditations est emprunté à l'évangile où saint Mathieu reproduit le sermon célèbre que Jésus adressa à ses apôtres sur la montagne de Génézareth et qui résume admirablement toute la morale du Christ. Les réflexions que ce beau thème inspire au duc du Maine sont édifiantes pour les âmes chrétiennes assurément, mais nous ne saurions dire qu'il se distingue sensiblement de toutes les homélies banales sur le même sujet et ajoute au trésor de la littérature du grand siècle. Ce qu'il y a de meilleur dans le livre, édité d'ailleurs avec beaucoup de goût et de soin, est la suite des versets qu'on ne se lasse pas de relire et qui servent d'épigraphes aux méditations; puis l'excellente *Notice historique* où l'éditeur s'efforce à corriger les traits de la terrible effigie que Saint-Simon nous a laissée du favori de Mme de Maintenon.

E. C.

Hoffmann. — Contes fantastiques, tirés des *Frères de Sérapion* et des *Contes nocturnes*. Traduction de Loève-Weimars; avec une préface par G. Brunet. — Paris, librairie des Bibliophiles (imprimerie Jouaust et Sigaux), 1883. — 2 vol. in-16 de XV-307 et 308 pages, ornés de onze eaux-fortes de Ad. Lalauze. — Tirage à petit nombre, prix : 36 fr., plus 50 exemplaires sur papier de luxe. Il a été fait en outre un tirage à 220 exemplaires sur grands papiers de luxe, avec gravures en doubles et triples épreuves.

Les amateurs de beaux livres connaissent bien la *Petite Bibliothèque artistique*, publiée depuis tantôt douze ans par M. Jouaust. L'habile éditeur a eu grand soin de n'y admettre que des ouvrages de choix, intéressants chefs-d'œuvre de style et d'imagination, vraiment dignes de former dans leur ensemble une espèce d'écrin littéraire spécialement offert aux délicats. Cette jolie collection, qui compte déjà plus de quatre-vingts tomes, dus à la plume d'auteurs célèbres et illustrés par des graveurs de grand mérite, vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes renfermant les meilleurs contes, ou du moins les récits restés les plus populaires, du célèbre auteur allemand, dont la réputation n'est pas moins bien établie chez nous que dans sa patrie même. M. Gustave Brunet, qui connaît à fond la langue et la littérature allemandes, a été prié par l'éditeur d'écrire l'avant-propos de l'ouvrage : M. Jouaust ne pouvait s'adresser à un préfacier plus compétent. Toutefois, il est à remarquer que M. G. Brunet eût pu donner un peu plus de développements à la partie bio-bibliographique de son travail; cela n'eût pas sensiblement grossi le volume et quelques indications plus détaillées et plus précises eussent épargné des recherches aux bibliophiles désireux de mieux connaître les diverses circonstances de la vie si étrange et de la carrière si agitée d'Ernest-Théodore-Wilhem Hoffmann. Il est vrai que la présente édition s'adresse plus aux gens du monde qu'aux bibliographes et que le plus important était de bien caractériser et de mettre les lecteurs à même de bien apprécier le génie particulier d'un auteur dont le nom est devenu le synonyme d'un genre littéraire. A ce point de vue, la préface de M. G. Brunet ne laisse rien à désirer. Il en est de même pour le choix des pièces insérées dans ce nouveau recueil, à qui l'on a conservé le titre de *Contes fantastiques*, nom sous lequel ces productions sont tellement connues en France que, pour ne pas dérouter les lecteurs, l'éditeur a cru devoir les appeler ainsi, bien qu'il n'y ait aucun ouvrage d'Hoffmann qui porte absolument ce tirte. De même, M. Jouaust a adopté la traduction de Loève-Weimars, regardée avec raison comme l'une des meilleures et qui a pour les bibliophiles le mérite d'être celle qui a introduit en France les récits de l'écrivain allemand.

Les contes choisis sont au nombre de dix : deux sont empruntés aux « Pièces nocturnes » (*Nachtstücke*) et huit aux « Frères de Sérapion » (*Serapions Brüder*). Cette dernière appellation donnée à la principale série de ses contes par Hoffmann, qui aimait les titres bizarres, vient de ce que ces contes étaient dits dans une société dont l'auteur faisait partie, et qui s'était réunie pour la première fois le jour de Saint-Sérapon. — Voici les titres des dix contes choisis par MM. Jouaust et Brunet ; on y a joint les autres titres donnés à un même conte dans différentes traductions :

TOME PREMIER :

« Le conseiller Crespel » (ou *le Violon de Crémone*, ou *le Chant d'Antonia*);

« La Fermata » (*la Vie d'artiste*);

« Signor Formica » (*Salvator Rosa*);

« L'Homme au sable » (*Coppélius*);

« Le Majorat » (*la Porte murée*).

TOME SECOND :

« La Cour d'Artus » (*le Jeune Traugott*);

« Doge et Dogaresse » (*Marino Falieri, — Annunziata*);

« Maître Martin » (*le Tonnelier de Nuremberg*);

« Mademoiselle de Scudéry », histoire du temps de Louis XIV (*Olivier Brusson*);

« Bonheur au jeu » (*la banque de Pharaon*).

Quiconque a parcouru les traductions complète des œuvres d'Hoffmann, en 20 ou 12 volumes, conviendra qu'il était difficile de mieux choisir et que l'on a bien réuni dans cette réimpression les meilleures compositions de l'auteur.

Le portrait d'Hoffmann et les dix eaux-fortes illustrant chacun des contes sont, comme on l'a dit plus haut, l'œuvre de M. Ad. Lalauze : ces compositions sont fort jolies, ingénieusement conçues en général et très finement exécutées. Il en est deux surtout qui paraissent devoir fixer l'attention des amateurs : ce sont celles qui accompagnent « l'Homme au sable » et « Maître Martin ».

En résumé, il est facile de prédire à la nouvelle publication de M. Jouaust un succès au moins égal à celui qu'ont obtenu déjà les divers ouvrages de sa charmante « Petite Bibliothèque artistique ».

PHIL. MIN.



Quelques observations sur les dix-neuf toiles attribuées à Louis David *à l'Exposition des portraits du siècle (1783-1883). École nationale des beaux-arts,* par L.-J. David, son petit-fils, auteur de l'ouvrage *le Peintre L. David.* In-16 de 32 pages. Paris, 1883 ; Victor Havard, libraire-éditeur.

Avec un tact, une mesure dans la forme et cependant une fermeté remarquables, M. L.-J. David, en cette intéressante petite plaquette, fait bonne justice des fausses attributions que quelques amateurs se sont laissé aller, par ignorance, intérêt ou vanité, à porter au nom de Louis David. Personne n'avait plus que lui qualité pour le faire, et s'il réduit à *quatre* le nombre des œuvres de son aïeul, indiscutablement authentiques à l'Exposition des Portraits du siècle, il motive son jugement avec une précision qui laisse peu de prise à une réfutation de bonne foi. Il faut savoir gré aux hommes comme M. L.-J. David qui ont le courage de « signaler au monde artistique la liberté que prennent les collectionneurs de décorer du nom du maître qui leur semble le plus propre à relever la valeur de leurs toiles, les œuvres qu'ils ont entre les mains et à leur créer ainsi des généalogies erronées à la faveur des expositions de bienfaisance».

E. C.

L'Hôtel Drouot et la Curiosité en 1883, par Paul Eudel ; avec le portrait de l'auteur et une préface par Charles Monselet. 3e année. Paris, G. Charpentier et Cie, 1884 ; 1 vol. in-18.

Le volume que M. Paul Eudel nous donne cette année a toute l'utilité de ses devanciers, sinon davantage ; mais il n'en a pas tout l'attrait. L'historiographe de la curiosité a limité sa tâche à signaler les principaux articles des grandes ventes, en indiquant les prix atteints, et, quand cela est possible, le nom de l'acquéreur. Des notices et descriptions, presque toujours empruntées aux catalogues mêmes des ventes, ne suffisent pas à égayer la sécheresse de cette éternelle nomenclature. Je ne parle, bien entendu, que de la seconde partie du volume, de beaucoup la plus considérable ; car les quelques chapitres dont se composent la première ont force saveur et piquant.

M. Paul Eudel explique, dans un avant-propos, pourquoi il a cru devoir modifier son plan cette année, et s'engage à reprendre, l'année prochaine, la « forme anecdotique, qui a paru plaire au public ». Je m'en félicite pour mon compte tout en me demandant s'il n'y aurait pas un moyen de concilier le charme de la chronique avec l'exactitude et l'abondance des renseignements. Quelques tables, les unes alphabétiques et les autres méthodiques, toutes suffisamment détaillées, aideraient beaucoup, je crois, à la solution d'un problème auquel les nombreux lecteurs de M. P. Eudel sont tous intéressés.

M. Ch. Monselet a apporté à ce volume, dans une préface alerte et trop courte, le contingent de son esprit.

B.-H. G.

Japonisme. Dix eaux-fortes par Félix Buhot. Tiré à 150 exemplaires, planches détruites, numérotées de 1 à 50 sur papier du Japon, et de 1 à 100 sur papier de Hollande. Paris, 1884, Edmond Sagot, éditeur.

Non comme une suite à *l'Art japonais* de M. L. Gonse, mais comme une sorte d'annexe libre à cet admirable ouvrage, nous signalons la très précieuse suite de dix planches que vient de graver M. Félix Buhot, sous le titre *Japonisme.* Ces dix eaux-fortes, traitées d'une pointe facile et vive, quoique fidèle, sévère dans sa précision, bien que spirituelle et colorée, représentent des objets pour la plupart empruntés à la riche collection de M. Philippe Burty, un des

japonisants de la première heure. Un titre délicieusement arrangé; un masque de bois laqué, au rictus sinistrement comique; une boîte à pharmacie en ivoire sculpté, ornée de figures de musiciens, qui font songer aux croquis d'Albert Dürer sur les marges du *Livre d'heures* de Maximilien; un génie en bronze, modèle exquis de porte-flambeau; une boîte à thé, en porcelaine, de forme carrée, avec décors d'oiseaux et de branches de pommier fleuries; un superbe vase d'étain laqué, merveille de gravure; une armure de cavalier monté, une imitation de gravure au trait; enfin, pour clore cette trop courte liste, deux chefs-d'œuvre, un crapaud de bronze formant encrier, et un groupe voletant de papillon et libellule, mordu au soufre, qui produit bien l'effet d'art le plus extraordinaire à la fois et le plus charmant : tels sont les dix motifs auxquels s'est arrêté pour cette fois l'éminent aquafortiste. — Aquafortiste, ai-je dit; non pas. M. Félix Buhot est mieux que cela; et c'est son honneur qu'en ce temps de dextérité superficielle poussée à outrance, et qui amuse et abuse nombre de gens, il ne s'en tient pas aux faciles et frivoles parades de l'outil. Maître en tous les procédés de l'eau-forte, il ne leur laisse point prendre le pas sur l'objet même de son art qui est, avant tout, la loyale et claire et lisible reproduction du motif donné, le métier ne se montrant qu'ensuite et d'autant plus admiré. C'est pourquoi je soupçonne fortement M. Buhot d'être un dessinateur et un peintre, c'est-à-dire un artiste complet en gravure, plutôt qu'un simple virtuose. Cent cinquante seulement des quatorze cents souscripteurs de *l'Art japonais* pourront y joindre *Japonisme;* c'est bien dommage, car les deux publications se tiennent étroitement. E. C.

L'Académie royale de musique au XVIII[e] **siècle,** documents inédits découverts aux Archives nationales par Émile Campardon. Paris, Berger-Levrault 1884, 2 vol. in-8°.

Régulièrement, officiellement, l'Opéra est le plus ancien de nos théâtres, puisque sa création effective remonte à l'année 1671 et qu'on ne fait dater la Comédie-Française que de sa régularisation en 1680, — comme si Molière n'avait jamais existé, non plus que l'hôtel de Bourgogne! Il n'en est pas moins vrai que notre grande scène lyrique a fourni jusqu'à ce jour une carrière de deux cent douze années, ce qui est un âge assez respectable pour une institution humaine. Aussi, comme on s'est toujours beaucoup occupé d'elle depuis sa venue en ce monde, comme toutes les plumes, depuis les plus expertes jusqu'aux plus ignorantes, n'ont jamais cessé de s'exercer à son sujet, on peut affirmer que la bibliographie de l'Opéra offrirait à qui voudrait l'entreprendre une abondance extraordinaire et il y a lieu de s'étonner que personne n'y ait encore songé en un temps où les travaux de ce genre sont poursuivis avec une sorte de fureur.

Le fait est que depuis deux siècles on a étonnamment écrit sur l'Opéra, et que pourtant, chose étrange, nous manquons encore d'une histoire complète, précise et exacte de ce théâtre Le livre de Travenol et du président Durey de Noinville, publié en 1751, commence à être un peu distancé par les événements; celui de Castil-Blaze, *l'Académie impériale de musique,* est un fatras absolument indigeste, véritablement illisible, et qui ne brille que par une exactitude très relative; celui d'Alphonse Royer est une œuvre d'amateur; le petit volume de M. Albert de Lassalle, les *Treize salles de l'Opéra,* est encore ce qui existe de meilleur, mais ce n'est qu'un résumé très bref et très rapide. Quant à la prétendue monographie de M. Georges d'Heylli, il n'y a même pas à en parler. Divers ouvrages de MM. Ludovic Celler, Adolphe Jullien, Arthur Pougin retracent d'une façon très complète et très sûre certaines périodes de l'histoire de l'Opéra, mais, volontairement, n'en embrassent pas l'ensemble. Pour ce qui est des écrits de Touchard-Lafosse, d'Albéric Second, de Nestor Roqueplan, de Léo Lespès, de MM. Nérée Desarbres et Charles de Boigne, ce sont de simples chroniques, soit galantes, soit pittoresques, quand ce ne sont pas de véritables mystifications. A côté de tout cela on ne peut que signaler en bloc les centaines, je devrais dire les milliers de brochures de tout genre que depuis deux siècles a fait éclore notre Opéra.

Et voici qu'un chercheur impénitent, un fureteur acharné, M. Émile Campardon, nous arrive aujourd'hui avec un ouvrage en deux volumes sur *l'Académie royale de musique au* XVIII[e] *siècle.* Quand je dis « un ouvrage », je me trompe quelque peu; ce n'est en réalité, comme le dit l'écrivain lui-même, qu'un recueil de documents inédits relatifs non pas même au théâtre de l'Opéra proprement dit, mais aux artistes qui ont fait jadis partie de son personnel. Ce livre continue et termine la série des recherches entreprises par M. Campardon sur nos anciens théâtres, recherches auxquelles nous devons déjà les deux volumes des *Spectacles de la Foire* et les deux volumes sur *les Comédiens du roi de la troupe italienne,* publiés précédemment. Il était moins facile, il faut en convenir, de trouver ici du nouveau que sur les théâtres de la Foire et sur la Comédie-Italienne. De ces derniers on ne savait presque rien, et la plus grande partie des pièces publiées à leur sujet par M. Campardon offrait un grand intérêt. Mais on s'est, nous l'avons dit, beaucoup occupé de l'Opéra, et en dehors des innombrables publications spéciales, à ce théâtre, on trouve dans les pamphlétaires, dans les mémorialistes, dans les gazetiers, une foule de détails le concernant. On n'a pour cela qu'à consulter Loret et ses continuateurs, et Barbier, et Bachaumont, et Métra, et Grimm, et Diderot et le *Gazetier cuirassé,* et tant, tant, tant, tant d'autres! Ce n'est pas à dire pourtant que les deux volumes nouvellement publiés soient sans intérêt; mais il nous semble que les choix faits par M. Campardon n'ont pas été assez scrupuleux, et qu'un volume eût été suffisant à satisfaire la curiosité des lecteurs et les exigences des historiens futurs. Tout ce qui concerne de grands artistes tels que Cochereau, Chassé, Boutelon, Dauberval, Géliotte, Berton, Dauvergne, Gardel, Gélin, Vestris, Thévenard,

Mlles Sophie Arnoult, Duplant, Couppé, Levasseur, Chevalier, Beaumesnil, Guimard, Camargo, etc., est assurément digne d'un réel intérêt; mais en vérité que nous importent les faits plus ou moins scandaleux, plus ou moins malpropres qui ont pu agrémenter l'existence de telle ou telle fille des chœurs ou du corps de ballet, de tel ou chanteur ou danseur de dixième ordre, et quel intérêt artistique peut s'attacher aux noms parfaitement et justement inconnus de Mlles Adélaïde, Delisle, Desportes, Aubert, Chen, neval, Audibert, Démar, Desportes, Aurore, Bagé-Beaucham, des sieurs Cézeron, Béaste, Deshayes, Blanche... M. Campardon ne s'en est pourtant même pas tenu là; il nous a rapporté les hauts faits de certaines figurantes, Mlle Devisé, Durocher, de certains musiciens, MM. Deshayes, Binsse, Delassalle, Chauvet, et même d'une simple ouvreuse de loges, la demoiselle Bulle. Ceci tombe dans les infiniment petits et n'appartient plus à l'art par aucun côté.

Cette réserve faite, et elle était très nécessaire, il n'en faut pas moins remercier M. Campardon de sa dernière publication; en pareil cas, mieux vaut encore pêcher par abondance que par stérilité, et il est certain que les documents qu'il vient de mettre au jour trouveront tôt ou tard leur utilisation, sans compter que dès aujourd'hui ils permettent de compléter et de rectifier la biographie de divers grands artistes.

A. P.

Allégories et Emblèmes, par Martin Gerlach. Dessins originaux d'artistes modernes, reproductions d'anciens emblèmes de corps de métiers. Texte explicatif par le Dr Albert Ilg, conservateur et directeur provisoire des collections historiques et artistiques de la maison impériale d'Autriche. Ire et IIe parties, Vienne, Gerlach et Schenk, éditeurs, 1882-83.

Comme le disent les éditeurs dans leur avant-propos, la publication dont il s'agit ici présente pour nous un caractère tout nouveau; mais elle rappelle par plus d'un côté les nombreuses suites d'estampes dont le xvie et le xviie siècle ont vu tant de spécimens. C'est un livre destiné à la fois à la maison, à l'école, à l'atelier, donnant les interprétations différentes que certaines idées générales ont reçues suivant les époques et permettant de comparer les productions de nos jours avec celles du passé, dans le domaine de l'allégorie et des emblèmes.

Au point de vue des tendances artistiques, le but de éditeurs paraît avoir été de réagir contre la prédominance à l'ornement qui se manifeste dans l'art industriel moderne et cela au détriment de la figure. Ils se sont donc, avant tout, attachés à donner des modèles où l'élément pictural joue le principal rôle, en s'adressant, pour cela, à plusieurs éminents artistes de l'Allemagne et de l'Autriche. Il en est résulté une suite de compositions décoratives, où l'allégorie tient la plus grande place. Ce sont des suites de sujets tirés de la vie humaine, ou de la nature elle-même, représentant les temps, les jours, les saisons, les professions diverses, les passions, les vertus et les vices, en un mot tout ce que l'allégorie a pour habitude de traiter depuis des siècles.

Outre qu'en général l'allégorie est un genre ennuyeux, il faut dire que beaucoup de ces compositions, conçues dans la note rococo allemand, sont lourdes et surchargées de détails. Les femmes sont loin d'être gracieuses et le tout a un air *vieillot* qui remet en mémoire les décorations de 1830 à 1848. Les sujets dans le style de la Renaissance allemande sont de beaucoup supérieurs — qui ne doit point surprendre — cette époque étant par-dessus tout celle du génie propre à la race germanique.

Assurément beaucoup des artistes qui ont donné ces compositions et entre tous Ant. Seder, Otton Seitz, Simm, Schlitt, Ed. Unger, Karger, sont des décorateurs de talent; mais ils ne se sont pas encore suffisamment dégagés des influences de la période classique.

Pour les raisons que je viens d'indiquer, la partie de cette publication consacrée à la reproduction d'emblèmes et d'armoiries de corporations est de beaucoup la plus intéressante et la meilleure comme exécution, que les sujets soient la reproduction d'œuvres du xvie et du xviie siècle, ou qu'on se trouve en présence de créations nouvelles. Ce sont rarement, au reste, des reproductions exactes trait pour trait d'anciennes armes des corporations bourgeoises; on a plutôt pris pour base les originaux du temps en leur faisant subir les modifications que demandent les idées modernes. Mais autant l'esprit inventif des artistes allemands paraît pauvre lorsqu'il se trouve en présence de conceptions allégoriques, autant il est riche, varié et puissamment décoratif dans la figure comme dans l'ornement, lorsqu'il s'agit de ce genre particulier.

Le système de reproduction employé par les éditeurs nous a paru quelquefois laisser à désirer, par le fait qu'il est dur, qu'il ne donne pas aux dessins tout le velouté dont ils auraient besoin; mais enfin il est exact, précis, et puis, il ne faut pas perdre de vue que c'est avant tout une publication destinée aux artisans des industries d'art dont le prix est relativement minime. Les éditeurs ont eu l'excellente idée d'en faire une édition française et bien certainement elle pourra être consultée avec fruit par nos sculpteurs-décorateurs. Au reste, MM. Gerlach et Schenk ne sont pas des nouveaux venus dans la typographie viennoise et il n'est pas hors de propos de rappeler que deux de leurs précédents ouvrages, le *Monogramme industriel* et l'*Atlas des couronnés*, ont reçu la grande médaille d'or à l'Exposition universelle de 1878.

J.-G. C.

Album Fraipont pour photographies, édité par la maison Engel.

Le Livre n'a pas mission de parler des productions de la papeterie ou de la maroquinerie, mais il est heureux de faire exception pour un album où l'art typographique joue un grand rôle. Il y a deux catégories d'albums à photographies : ceux où le carton,

purement blanc, retient les cartes sans les encadrer; ceux où des ornements de genres variés les accompagnent. Sans vouloir faire un choix entre ces deux espèces, on peut dire que les illustrations de l'album Fraipont ont un vif caractère artistique. Le dessinateur s'en est tenu aux scènes champêtres, depuis les matins ensoleillés jusqu'aux clairs de lune. Son crayon est d'une souplesse infinie et son imagination d'une vive richesse. Peut-être certaines figures seront-elles désagréablement coupées par les lignes brisées d'un paysage. Mais quoi ! Souvent les albums sont feuilletés par des étrangers. S'ils n'ont pas toujours grand plaisir à voir défiler les visages, ils en retireront un certain à compléter par la pensée les tableaux du peintre. L'impression sur carton, pleine de difficultés sur la nature du tirage et la variété des tons, a été parfaitement exécutée par la maison Quantin. Ce sera l'album des bibliophiles.

Bulletin trimestriel des antiquités africaines, publié sous la direction de MM. Julien Poinssot et Louis Demaeght et le patronage de MM. L. Renier, E. Renoux, Ch. Robert, E. Desjardins, Ch. Tissot, Chabouillet, Héron de Villefosse, Poulle, etc., grand in-8°; à Paris, chez Picard et Challamel; à Oran, chez J. Alessi.

Le recueil dirigé par M. Poinssot a près de trois ans d'existence. Il a eu des débuts modestes. Il ne se proposait à l'origine que d'étudier les monuments romains de la province d'Oran, sous les auspices de la Société de géographie et d'archéologie d'Oran. Il a élargi peu à peu le champ de ses travaux qui embrassent désormais l'examen des débris de la société classique dans toute l'Afrique du Nord. L'Afrique du Nord est-elle destinée à devenir française ? on peut le croire sans trop de présomption. Il y a plus de cinquante ans que nous sommes installés en Algérie. C'est une avance considérable sur les nations européennes qui tenteraient de s'y implanter à côté de nous parmi les ruines du monde musulman qui s'écroule. Il n'y a guère que l'Espagne et l'Italie qui puissent aspirer à nous faire concurrence dans le nord de l'Afrique. L'occupation récente de la Tunisie par nos troupes a coupé court aux ambitions de l'Italie dans cette direction. L'Espagne pourrait rêver de s'établir au Maroc et il est certain qu'elle y songe. Il est bien tard désormais, outre que l'effort serait peut-être au-dessus de ses forces, et en particulier de sa puissance financière. Les prévisions sont donc en notre faveur.

De sorte que l'étude des antiquités romaines de l'Afrique du Nord a pour nous un intérêt national. *Le Bulletin trimestriel des antiquités africaines* entend les choses de cette manière; il a entrepris une œuvre française, ce qui n'ôte rien au côté scientifique de sa tâche. Cette tâche est fort complexe; il s'agit de défricher le passé d'une terre au moins deux fois aussi grande que la France. De plus, l'Afrique du Nord est parmi les provinces de l'ancien *orbis romanus*, la plus inconnue. Elle contient de nombreux districts, des contrées entières au Maroc, par exemple, où pas un voyageur européen n'a pénétré depuis les temps romains. C'était encore au commencement du XIXe siècle le cas de l'Algérie et hier celui des trois quarts de la Tunisie. Sur tous les points de cette dernière, les découvertes abondent depuis l'arrivée de notre corps expéditionnaire. La moisson faite par M. Poinssot dans les environs du Kef, il y a un an, au cours d'une mission accomplie par lui durant un hiver difficile, en est un exemple. On ne peut pas faire un pas dans cette région sans heurter des monuments inexplorés sur un sol qui fut pendant un demi-millier d'années un des centres les plus florissants de la civilisation antique. *Le Bulletin trimestriel des antiquités africaines* est le moniteur naturel des découvertes quotidiennes que le moindre incident y provoque. C'est la source du succès que du premier coup il a obtenu en Allemagne, où il a plus d'abonnés qu'en France. Il est dès aujourd'hui une mine d'inscriptions inédites, de reliques de toutes sortes, souvent reproduites par la gravure. Il restera à ce titre un document à consulter dans l'avenir. Mais il n'est pas uniquement un recueil de documents. Il prétend les interpréter. D'éminents collaborateurs se sont groupés autour de lui, lui ont improvisé une autorité qui s'étend déjà au delà de la frontière. Il vient d'ailleurs d'agrandir son cadre. Parmi les travaux contenus dans le numéro de janvier 1884, nous citerons : Pallu de Hessert : *les Assemblées provinciales et le culte provincial dans l'Afrique romaine* (première partie); J. Poinssot : *Inscriptions inédites de la Tunisie; la vallée de l'oued Marouf*; Salomon Reinach : *Inscription grecque de Maatria.*

L'histoire administrative de l'empire romain n'est pas faite et ne le sera pas de sitôt. Les sources sont rares et incomplètes, les historiens sont muets à cet égard ou disent si peu de chose et des choses si contradictoires que cela revient au même. L'épigraphie pourrait peut-être, dans une certaine mesure, suppléer à leur silence. Elle a entrepris de le faire sans parvenir jusqu'ici à des résultats fort brillants. L'*Essai* de M. Pallu de Hessert sur les assemblées provinciales offre des promesses qui ont ému quelques personnes. Il y a des faits, quelque hauteur de vue et cela est écrit en français. Il convient d'en attendre la suite. *Le Bulletin des antiquités africaines* aura eu la primeur de cette œuvre considérable, bien qu'elle ne se propose que les assemblées provinciales de la province d'Afrique.

L. D.

Quinze journées au Salon de peinture et de sculpture, par Edmond About. 1 vol. in-18 de 232 pages. Paris, 1883. Librairie des Bibliophiles. Jouaust, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Voulez-vous contempler une jolie grimace d'éditeur, proposez-lui de publier un volume d'articles sur le Salon. De tels livres ne parviennent à se faire lire que sous le couvert de l'image. N'avons-nous pas vu l'*Abécédaire du Salon de 1861*, par Théophile Gautier, demeurer en piles intactes à l'étalage de trottoir des

librairies au rabais! Il est un critique pourtant qui brave la résistance des gens à se laisser gagner au charme de l'esthétique sans imagerie, et en triomphe: c'est M. Edmond About. Assurément ses abonnés du *XIXe Siècle* lui restent fidèles, et ceux qui n'en sont pas ont la curiosité de son clair et vif esprit, de son libre goût, de sa sincérité qui va jusqu'à l'audace, jusqu'à partager d'une façon réfléchie les naïves tendresses de la foule bourgeoise pour les talents sans défaut.

M. Edmond About a donc dépensé quinze journées de ce dernier mois de mai à étudier le Salon ; il en a passé treize parmi les tableaux, une seulement parmi les bronzes, les marbres et les plâtres, et le quinzième — une seule encore — au milieu des aquarelles, dessins, lithographies, gravures et des lavis d'architecte. Il a certes mis à sa tâche plus de zèle que la plupart des salonniers. La répartition de ces quinze visites entre les genres n'en est pas moins singulièrement inégale. Je me hâte d'ajouter que — sauf pour la sculpture, un peu plus visitée ou plutôt côtoyée, grâce au jardin — la proportion me paraît mesurée juste sur l'humeur du grand nombre, conforme à sa propension pour les sujets anecdotiques et le coloriage, à son indifférence pour les dessins, à la terreur respectueuse que lui inspire la statuaire, à son aversion, j'ai presque dit son horreur pour la gravure et l'architecture. Mais puisque M. About a l'oreille du public, ne lui revient-il pas le soin — où d'autres échouent — de le conduire plus longuement dans les salles désertées, de l'initier à l'intelligence et par suite l'amener au goût de formes d'art dont on ne s'écarte que par ignorance? Car, au fond, tel est le rôle et telle est la seule efficacité de la critique ; faire comprendre et aimer l'art. Qu'elle fournisse des jugements tout formulés aux badauds, bavards, ignares, snobs et cockneys, c'est possible, quoique de moins en moins vrai dans la société parisienne, devenue familière avec les tableaux par les mille occasions mondaines que d'un bout de l'an à l'autre on lui offre d'en voir; mais l'utilité de la critique n'est point là. Peu importe qu'elle rende un jugement sévère ou flatteur sur telle œuvre, tel artiste; l'important est qu'elle motive son opinion, et qu'en ses motifs le lecteur apprenne à connaître les moyens d'expression propres à chacun des arts et, au-dessus des moyens qui ont tous leur beauté diverse, à pénétrer cette chose mytérieuse qui est l'art lui-même. C'est ainsi que pour former le goût de ses contemporains, malgré son indulgence, par son indulgence même, si invitante, et par la séduction de son style, Théophile Gautier a fait plus cent fois que Gustave Planche, ce pédant à lourde férule. L'un parlait d'art en maître, l'autre en magister. M. Edmond About est, lui aussi, un maître de la plume; il a des dons d'action très personnels; qu'il prolonge, l'an qui vient, ses visites aux arts déshérités, chacun l'y suivra, puis y retournera seul, et lui sera reconnaissant d'une initiation où l'on aura trouvé et pour jamais acquis des plaisirs imprévus.

E. CH.

Raphaël et la Farnésine, par CHARLES BIGOT, avec 15 gravures hors texte, dont 13 eaux-fortes par M. T. de Mare. 1 vol. in-4° édité par la *Gazette des Beaux-Arts*. Paris, 1884. — Prix : 40 fr.

Grâce à l'influence de M. Ingres et de ses caudataires sur notre école, Raphaël est devenu en France l'objet d'un fétichisme tellement aveugle, son œuvre a donné lieu à tant de commentaires d'une banalité désespérante et de pédantes leçons, engendré tant de déclamations stériles et de lieux communs, servi de thème — ce qui est pire — à un enseignement si funeste et d'aliment à des intelligences si pauvrement douées du sens de l'art, qui en ont grassement vécu, le sujet paraît tellement épuisé, vidé, tordu à sec par les catalogographes et les rongeurs d'archives, il a le privilège de paralyser à ce point le sens critique et le nerf optique de ceux qui s'y attachent que tout ouvrage nouveau consacré à cette grande figure inspire une véritable appréhension aux esprits libres, qui jouissent le mieux des réelles beautés de son art. Il leur faut un puissant effort de volonté pour triompher de l'immense lassitude qui les saisit au seul aspect de ce nom imprimé au titre d'un article ou d'un livre. Les historiens de Raphaël ont si bien dénaturé son génie qu'ils nous le feraient prendre en grippe ; ils ont déjà réussi à nous faire comprendre et excuser l'injustice des Athéniens. Encore un peu et, nous aussi, nous tracerions volontiers le nom de l'admirable artiste sur les mêmes coquilles qui bannirent Aristide.

Cette méchante humeur devait céder à la complète lecture du titre de l'ouvrage que nous annonçons : *Raphaël et la Farnésine*. En effet, les fresques du palais de la Farnésine en la possession du duc de Ripalde étaient devenues en ces derniers temps d'un accès très difficile. D'autre, part cette exquise interprétation de la fable antique — *Galatée*, l'*Histoire de Psyché*, en dix compositions, le *Conseil* et le *Repas des Dieux* — était, entre toutes les parties de l'œuvre de Raphaël, celle que la basse imagerie avait le moins reproduite. Bien plus, depuis les gravures de Dorigny, de Perrier et d'Audran, c'est-à-dire depuis la fin du XVIIe siècle, il ne paraît point qu'elle eût tenté la pointe des graveurs sérieux. Enfin le texte de ce livre était confié à M. Charles Bigot, qui pour avoir été de l'École d'Athènes, n'a pourtant pas asservi son jugement aux niaises traditions de l'esthétique spiritualiste officielle. Pour toutes ces raisons le livre devait donc solliciter notre curiosité dès l'abord ; nous pouvons dire, en le refermant au mot *Fin*, qu'il la justifie pleinement. L'auteur sait admirer et nous rendre sensible la noblesse de ces compositions; mais il ne s'égare point cependant parmi les chinoiseries des commentateurs qui veulent voir dans cette délicieuse résurrection de l'olympe païen une symbolique mystique du christianisme triomphant. L'admiration chez M. Bigot est sincère, motivée et par cela même n'est pas accompagnée de cécité. Nous recommandons très spécialement au lecteur les pages sur la couleur de Raphaël à propos de la *Galatée*,

et le chapitre final sur l'ensemble de l'œuvre. J'y trouve cette phrase : « Raphaël a possédé tous les dons *et cependant il n'a pas été médiocre* » ; treize mots qui valent treize cents pages d'esthétique.

E. C.

The Year's Art 1884. A concise epitome of all matters relating to the arts of painting, sculpture and architecture, which have occurred during the year 1883, together with information respecting the event of the year 1884, compiled by Marcus B. Huisch and David C. Thomson. London 1884. Sampson Low and C°. — Prix : 3 fr. 75.

Ce n'est pas sans en souffrir dans notre amour-propre que nous voyons prospérer en Angleterre une publication comme celle-ci dont les congénères n'ont jamais pu réussir en France. A diverses reprises depuis vingt-cinq ans, sous des titres divers, à des prix différents, tantôt très modestes, tantôt plus élevés dirigés par des hommes également compétents et soigneux, soutenus par de grandes maisons de librairie disposant d'une publicité considérable, des recueils de ce genre, *Année artistique*, *Annuaire des beaux-arts*, etc., etc., ont été fondés au prix de lourds et honorables sacrifices, ont paru pendant quelques années, et finalement ont sombré sans avoir pu réunir jamais un nombre d'acheteurs suffisant pour en assurer l'existence. C'est vraiment humiliant, parce que ce très petit détail prouve à quel point notre cher pays, si naïvement vaniteux de la supériorité — aujourd'hui disputée — de ses artistes, s'intéresse peu en vérité aux questions d'art. Il faut bien le dire d'ailleurs, les artistes eux-mêmes donnent à cet égard le triste exemple de l'indifférence la plus achevée.

Nous avons déjà exposé aux lecteurs du *Livre* l'économie de l'annuaire anglais. Il en est à sa cinquième année et continue à justifier pleinement son sous-titre : « Résumé concis de tous les faits relatifs aux arts de la peinture, de la sculpture et de l'architecture qui se sont produits en 1883. » Il se complète par une suite de renseignements sur les faits de 1884 et notamment par un répertoire d'environ 3,500 adresses qui le rendent indispensable à tous ceux qui ont quelque rapport avec le monde de l'art en Angleterre. Chaque année MM. Huish et M. D. C. Thomson publient quelque nouveau document curieux pour l'histoire de l'art. L'an dernier, c'était la liste des membres de la *Royal Academy*, depuis sa fondation en 1768 ; cette année, ils donnent celle des membres de la *Scottish Academy* depuis 1826, date où elle fut fondée, jusqu'en 1883. L'addition la plus importante que les éditeurs aient faite à leur annuaire est celle d'un certain nombre de reproductions de peintures exposées en 1883. Ces reproductions sont reduites d'après celles des *Notes* de M. H. Blackburn et ingénieusement groupées par collections de huit ou dix, à l'imitation de ce qu'avait imaginé M. Champier, dans les dernières années de l'annuaire français. De ce fait le prix se trouve un peu augmenté, c'est la seule chose regrettable en cette très utile publication.

E. C.

Les châteaux historiques de la France, texte par M. Paul Perret, accompagné d'eaux-fortes tirées à part et dans le texte et gravées par nos principaux aquafortistes, sous la direction de M. Eugène Sadoux. Deuxième série, II[e] fascicule. *Pau, Hautefort.* In-4°, Paris, 1883. H. Oudin frères, éditeurs.

Si le temps présent n'est pas avare de tristesses, nous reconnaissons bien volontiers qu'il nous apporte aussi quelques joies et, dans le nombre, la plus pure, celle des beaux livres. Il se peut que l'étranger lutte contre nous avec une infériorité moindre que naguère sur le terrain de certaines industries décoratives, il en est une au moins où nous échappons à toute rivalité, la librairie de luxe. Et c'est veritablement un livre de luxe et d'un beau luxe que cette publication des *Châteaux historiques de la France*. Interrompue pendant quelque temps, ou pour mieux dire suspendue par les nécessités d'une préparation qui ne calcule pas avec le temps en vue d'une exécution irréprochable, elle reprend désormais son cours régulier, et les fascicules de la seconde série se succèderont, nous dit-on, à de courts intervalles. Le *Livre*, à propos de la première série, a déjà dit à ses lecteurs que le principe décoratif de cet ouvrage est la typographie pure et l'eau-forte. Têtes de pages, lettres ornées, fleurons, culs-de-lampe, sont gravés à l'eau-forte et tirés dans le texte.

La liberté de la pointe, la vibration pittoresque de ses effets, ses jolis caprices, son enjouement même en ces motifs d'architecture, contrastent d'une façon piquante avec la sévérité de la lettre, donnent de la chaleur et de la vie à son immobile géométrie où cette grâce du dessin s'encadre à ravir. M. Eugène Sadoux, l'habile graveur qui dirige toute cette illustration, le fait avec une véritable entente du décor typographique. Les eaux-fortes tirées dans le texte ne sont ni trop maigres ni trop lourdes — il y avait là un double écueil à éviter. Par la pondération soigneusement combinée des noirs et des blancs, elles s'harmonisent avec le ton général de la page, c'est-à-dire qu'elles n'y font ni trou ni tache. Dans le travail des planches imprimées hors texte, il est réservé plus d'indépendance à l'artiste qui en a profité pour accentuer plus vivement les effets d'ombre et de lumière.

C'est à la plume érudite autant qu'élégante de M. Paul Perret que le soin a été confié de nous redire et la légende et l'histoire des châteaux historiques de la France. En ce fascicule elle nous entretient d'abord du château de Pau, dont le donjon massif abrita de son ombre quadrangulaire toute cette lignée de princes qui s'épanouit dans la souveraineté populaire du Béarnais, puis du château de Hautefort, un des beaux châteaux de la Dordogne, appartenant aujourd'hui à M. le comte de Damas d'Hautefort et où naquit la belle et sage Marie d'Hautefort, qui inspira une passion si comiquement platonique au fils singulièrement dégénéré du Vert-Galant. M. Eugène Sa-

doux nous montre l'aspect d'ensemble et le détail des architectures, M. Paul Perret nous raconte d'une façon discrète, polie, volontiers poétique et romanesque les événements dont elles furent témoins. Le résultat de ce double effort présenté dans une forme typographique très pure est remarquable, fait pour séduire et pour confirmer et continuer le succès fort grand et bien légitime qu'ont obtenu les fascicules de la première série.

E. CH.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et coutumes —

L'Égypte, par M. Jacques Hervé. — 1 vol. in-16, avec 87 gravures et 2 cartes. Paris, 1883, Furne, Jouvet et Cie, éditeurs. — Prix : 2 fr. 25.

Avant le Tonkin et Madagascar, peu après la Tunisie, l'Égypte s'est trouvée à l'ordre du jour. Telle est certainement la principale raison d'être de ce livre de vulgarisation appelé à tenir une place honorable dans la *Bibliothèque instructive*. C'est en effet un exposé historique et géographique très exact et d'une lecture attrayante, en dépit d'une concision qui permet de rappeler au lecteur tous les faits importants accomplis dans la vallée du Nil depuis l'anéantissement ou l'absorption des premières races autochtones jusqu'à la capture d'Arabi pacha.

Parmi les passages les plus caractéristiques, il faut noter celui qui a trait à l'Université d'El-Azhar, un des plus antiques monuments du Caire. Les étudiants venus du Maroc, d'Alger, de Tunis, de Constantinople, de Bagdad, de l'Inde, du Darfour, des pays les plus éloignés parmi ceux qui comptent des sectateurs de l'Islam, étudient et prient les uns auprès des autres, unis dans une même pensée de fanatisme. Après s'être imbus des leçons de leurs professeurs, ces jeunes gens, de retour dans leurs provinces, y acquerront une grande autorité sur leurs concitoyens. Toutefois, bien que, d'après la tradition musulmane, « sont hommes, ceux qui apprennent ou ceux qui savent ce qui ne rentre pas dans ces deux classes, n'étant que vermine ou bon à rien », on peut dire que ce savoir, partie intégrante de la foi, n'a rien de commun avec la vraie science et en constitue même la négation manifeste, car, ainsi que l'a expliqué excellemment M. Renan, tout musulman, à quelque classe qu'il appartienne, se distingue par la haine de la science, par la persuasion que sa recherche est inutile, frivole, presque impie. Si l'islamisme forme un système religieux imposant, il n'a été que nuisible pour la raison humaine. L'œuvre néfaste qu'avait tentée l'Inquisition dans l'Occident, il a pu l'accomplir en Orient. Dans les domaines immenses où il s'est étendu, il a radicalement étouffé la culture rationnelle de l'esprit.

G. S. L.

Notices sur les colonies anglaises. — Géographie, histoire, population, gouvernement, justice, instruction publique, cultes, finances, commerce, navigation, agriculture, industrie, postes et télégraphes, forces militaires, par E. Avalle, chef de bureau au ministère de la marine et des colonies, avec une carte. 1 vol. in-8°, paru, 1883, chez Berger-Levrault.

Il y a quelques années qu'on rêve en France de créer un empire colonial. On s'est mis à l'œuvre avec la dose d'entraînement qui est dans le caractère national. Il s'agit moins d'aller vite que d'une manière continue. C'est là qu'est le succès et encore il importe que notre situation continentale n'y mette pas d'entraves, comme elle a déjà fait mainte fois. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, la France possédait les rudiments d'un vaste empire colonial; aux Indes et en Amérique, la guerre continentale le lui a fait perdre. Là est cet avantage que l'Angleterre a sur elle. L'Angleterre doit à sa position insulaire de n'être engagée que dans la mesure où elle veut et la plupart du temps, quand elle veut, dans les conflits du continent. Elle est libre de poursuivre à son aise ses entreprises coloniales. Elle n'a que cet avantage. Elle n'a pas une aptitude particulière à coloniser. Nos petites colonies des Antilles et de la mer des Indes sont aussi prospères que les siennes. Quant aux acquisitions coloniales par voie de conquête, la France y a montré plus d'énergie qu'elle et obtenu quelquefois de plus grands résultats que sa position continentale, il est nécessaire de le répéter, eut bientôt compromis. Au moyen âge, elle a conquis et colonisé l'Angleterre qui porte encore la marque de la conquête française dans ses institutions, dans ses mœurs et dans sa langue; elle a conquis l'Italie du Sud et la Sicile; elle a eu l'initiative des croisades, puis Constantinople et la Grèce. Plus récemment, elle avait acquis la moitié de l'Amérique du Nord et une partie de l'Hindoustan; l'œuvre qu'elle accomplit en ce moment en Algérie et en Tunisie est une des plus grandes entreprises de l'histoire. Si elle n'était pas une puissance continentale et, à ce titre, continuellement détournée des affaires maritimes, rien n'autorise à croire qu'elle

serait inférieure à l'Angleterre sous le rapport colonial.

Quoi qu'il en soit, l'Angleterre possède à l'heure qu'il est l'empire colonial le plus étendu qui existe, le plus étendu aussi qu'on ait encore vu. Il a une superficie de plus de deux milliards d'hectares. C'est quatre fois autant que n'en avait l'empire romain dont on estime la superficie à quatre cent vingt millions d'hectares et la population, sous l'empire, à cent vingt millions. Ce dernier chiffre, fourni par M. Le Play, n'est qu'approximatif et paraît être au-dessous de la vérité. D'autre part, si l'empire colonial de l'Angleterre a quatre fois l'étendue de l'empire romain, cela ne veut pas dire que l'Angleterre ait quatre fois la puissance de l'empire romain. Celui-ci avait une homogénéité qu'elle n'a pas et ne saurait avoir, une force qui à un moment donné défiait toute résistance, ce qui n'est pas le cas de la domination britannique au moins de la domination coloniale de la Grande-Bretagne.

Telle qu'elle est, il n'y a pas d'exemple à lui opposer. Afin d'expliquer la puissance d'expansion de la race anglo-saxonne, on argue volontiers de sa fécondité. Croit-on que si la France avait dépensé à coloniser les cinq ou six millions d'hommes et de jeunes gens qu'elle a laissés sur les champs de bataille de l'Europe, depuis cent ans, elle n'aurait pas aussi des colonies populeuses? Il y aurait donc plus d'une objection à faire aux assertions suivantes de M. Avalle : « La grande fécondité de la race anglo-saxonne, dit-il dans sa préface, l'esprit d'initiative, d'ordre et de persévérance qui la caractérise, *la législation anglaise qui pousse les cadets de famille à aller chercher fortune au delà des mers;* enfin, la sagesse et l'esprit de suite qui ont présidé à l'organisation politique et administrative des colonies britanniques, telles sont, à notre avis, les causes principales qui ont assuré à l'Angleterre sa suprématie coloniale. » On a vu tout à l'heure que la principale cause de cette suprématie coloniale consiste dans le fait que l'Angleterre n'est pas une puissance continentale. Cela lui permet d'échapper aux immenses armements des puissances militaires de l'Europe, de ne prendre part à leurs querelles qu'à son heure ou pas du tout, enfin, de mettre de l'esprit de suite dans ses entreprises coloniales, au cours desquelles elle n'est pas interrompue.

Il y a cependant un point sur lequel M. Avalle a parfaitement raison, c'est quand il parle de la législation anglaise qui pousse les cadets de famille à émigrer, à aller chercher fortune au loin. Cette législation est le droit d'aînesse doublé de l'inaliénabilité de la propriété foncière. C'est un avantage qu'en France l'opinion ne consentirait pas à procurer à notre pays. Tout est relatif du reste. Antérieurement, au XIXe siècle, le droit d'aînesse et l'inaliénabilité du sol ne provoquaient point à l'émigration. Ce sont de ces mystères dont il faut demander l'explication au régime industriel dont l'avènement dans le monde est tout à fait moderne, non à la fécondité de la race ou au régime de la propriété.

Le fait qu'il n'y a pas à discuter, c'est la prépondérance coloniale de l'Angleterre. Maintenant, la prospérité des colonies anglaises est-elle due en partie aux institutions politiques que leur a accordées ou imposées la métropole? La chose est probable. Les colonies anglaises sont des républiques parlementaires, sauf la permanence du pouvoir exécutif, ce qui est un fait essentiel. D'autre part, si elles se gouvernent elles-mêmes, elles ne participent d'aucune façon au gouvernement de la métropole. En France, les colonies ont des députés, des sénateurs; elles sont soumises à notre centralisation qui, à la distance où elles sont, entravent les affaires. Ceci est une situation qui ne changera pas de si tôt; elle tient à l'esprit de race qui n'est pas le même en France qu'en Angleterre.

Ces considérations sont accessoires dans la tâche que s'est donnée l'auteur des *Notices sur les colonies anglaises,* il a un but purement statistique. Il convient de ne pas abuser de la statistique; elle n'a pas la valeur de précision qu'elle a l'air d'avoir; elle a une valeur, néanmoins, et ici, elle est particulièrement intéressante. Chez nous, on n'est guère au fait de ce qui concerne les colonies anglaises; on en a des notions générales; les renseignements pratiques font ordinairement défaut; ceux qui les cherchent ne les trouveraient nulle part, même en Angleterre, ils sont dispersés dans une foule de publications dont M. Avalle donne la nomenclature. Le commerce, la presse, les économistes pourront avoir désormais sous la main une moisson de faits et de documents difficiles à se procurer. Il est inutile d'embarquer le lecteur dans cette mer de chiffres; l'analyse en serait d'ailleurs impossible. Il convient cependant d'insister sur un point : on rencontre chaque jour dans les revues et dans les journaux français des erreurs matérielles ou des assertions inexplicables sur le gouvernement, les institutions, les intérêts variés d'un pays soumis au régime colonial de la Grande-Bretagne; on ne se rend pas compte des différences qui existent entre une colonie et une autre. Il y a deux sortes de colonies anglaises : 1° celles qui ont été acquises par droit de premier occupant; 2° celles qui ont été acquises par droit de conquête ou par cession. Les premières sont considérées comme faisant partie du territoire de la métropole. « Comme la loi anglaise, dit Hackstone, est un patrimoine qui appartient à tout sujet britannique par droit de naissance et qu'il peut l'emporter avec lui partout où il va, il s'ensuit que s'il met le pied sur une terre nouvelle et inhabitée, il y importe, par ce seul fait, la législation anglaise qui dès lors devient la loi du pays qu'il colonise. » Provisoirement, il est vrai, le colon n'y introduit que les lois concernant les personnes et les propriétés; le reste vient peu à peu et par l'intervention de la mère patrie qui s'arrange avec les nécessites des lieux et du climat. Le droit est que ces colonies se gouvernent elles-mêmes et à l'aide d'un parlement, dès qu'il y a une population suffisante. Il n'en est pas de même des colonies acquises par droit de conquête ou par cession. Celles-ci sont administrees directement par la couronne qui leur donne les institutions qu'il lui convient, à cela près que ces colo-

nies conservent la législation qu'elles avaient au moment de la conquête ou de la cession. Voilà comment, au Canada, la coutume de punir, telle qu'elle fonctionnait au XVII[e] siècle, est toujours en usage; c'est grâce à ce régime que les Canadiens français ont pu conserver leurs croyances, leurs mœurs, leur langue et forment une petite nationalité française en Amérique.

Sur beaucoup de points du globe, les Anglais, comme on sait, sont dans nos meubles, c'est-à-dire que nos guerres d'Europe leur ont permis de s'emparer de nos possessions qu'ils occupent maintenant en vertu des traités. A Sainte-Lucie, dans les Antilles, le code de la Martinique subsiste; à Maurice, Ile de France, on a maintenu quatre parties sur cinq du code Napoléon. Les autorités britanniques respectent dans la même mesure les institutions qu'avaient avant la conquête un grand nombre de leurs colonies qu'ils ont prises successivement à divers États. A la Guyane française, au Cap de Bonne-Espérance, à Ceylan, anciennes colonies hollandaises, les lois hollandaises continuent d'être appliquées; ils usent partout de ce principe de tolérance qui permet à deux cents millions d'habitants de conserver leur civilisation historique. Au fait, dans l'Inde, il n'y aurait pas moyen de faire autrement; c'est ce qui donne souvent aux nouvelles venues des colonies anglaises cette physionomie *sui generis* qui surprend si fort le public peu au fait de cet état de choses. A cet égard comme à beaucoup d'autres, le livre de M. E. Avalle contient des indications précieuses. L. D.

Seule dans les steppes, par M[me] Carla Serena. — Épisodes de mon voyage au pays des Kalmoucks et des Kirghiz. Édition ornée de dessins par A. Brun, d'après des photographies rapportées par l'auteur. Paris, G. Charpentier et C[ie], 1883, 1 vol. in-18.

M[me] Carla Serena a fait un long voyage qu'elle aime à raconter. Il lui faudra plus de temps à le dire qu'à le faire. J'ai à signaler aujourd'hui le quatrième ouvrage qu'elle publie sur ce sujet. Il a les qualités et les défauts des autres. C'est une œuvre féminine, un peu prolixe, semée d'inutilités, de naïvetés, — non pas que je croie que l'auteur soit naïve — et de locutions étrangères tout étonnées de se trouver sous un vêtement et dans un entourage de mots français. Du reste, il y a progrès de ce côté. Le style est moins transalpin et la phrase, plus correcte, est d'ordinaire, dans ce dernier volume. posée de manière à se tenir à peu près debout sur ses pieds. Il y a aussi, comme toujours, de l'esprit, de la finesse, et ce je ne sais quoi de frivolement sérieux et de sérieusement frivole qui sauve le livre et le fait lire. En somme, je trouve cette nouvelle publication supérieure, non seulement comme facture, mais comme intérêt et comme valeur de renseignements, à ses devancières. Les pays parcourus sont moins connus, les mœurs plus curieuses, les types plus originaux.

M[me] Carla Serena, en visitant ces contrées où ne s'aventurent pas facilement les gens de l'Occident, a fait preuve d'une grande audace, et, dans la manière dont elle a conduit ses excursions, d'un grand sang-froid et d'une grande habileté. Il est permis de penser qu'elle a peut-être un peu trop à cœur de nous prouver que La Fontaine avait raison lorsqu'il disait:

Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.

Mais on ne peut s'empêcher de ressentir un sentiment voisin de l'admiration pour cette femme intrépide que n'effrayent ni le nombre des *verstes* ni celui des lignes de copie. B. H. G.

Études sur l'Autriche. — Le Kahlenberg, *notes de voyage et d'histoire*, par Joseph Roy, membre de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon. 1 vol. in-16. Lyon, Claude Dizain, 1883.

Le *Kahlengebirge*, autrefois *Cetius mons*, est une chaîne de montagnes des États autrichiens qui suit la rive gauche du Danube. Une des plus hautes cimes de cette chaîne, le *Kahlenberg*, domine la capitale de l'Autriche. Le voyageur à Vienne manque d'autant plus rarement d'y monter qu'un chemin de fer gravit pour lui les rudes pentes de la montagne et le dépose au sommet. Là se déroule devant ses yeux un magnifique panorama.

Mais est-ce bien le Kahlenberg qui préoccupe M. Joseph Roy dans les 350 pages de son volume? Non, car après avoir consacré un chapitre à la description de la montagne et du paysage qui l'entoure, il nous intéresse à *cet autre panorama plus attachant encore qui s'appelle l'histoire d'une grande nation.* — Nous empruntons ces derniers mots à la préface de M. James Coudamm, l'auteur des charmants *Croquis artistiques et littéraires.* — L'objet du présent livre est bien, en effet, une histoire générale de l'empire autrichien, mais une histoire écrite dans le but de soutenir cette thèse que l'Autriche ayant, comme la France, intérêt à s'opposer à l'envahissement de l'Allemagne; étant menacée, comme la France, par tous ses voisins; se trouvant, par conséquent, notre alliée naturelle, nous devons lui tendre la main. Malgré les nombreuses et cordiales entrevues de François-Joseph avec Guillaume, les peuples dont l'Autriche se compose exècrent l'Allemagne. Les Tchèques de Bohême, les Polonais de Galicie, les Roumains de Transylvanie, les Jougo-Slaves de Croatie, accueilleraient avec joie le système de la fédération : « Tous ces peuples, indépendants et autonomes dans les détails de leur administration intérieure, se réuniraient pour discuter les graves questions d'intérêt général; et, au moment du danger, si l'Autriche était menacée, on verrait avec quel élan et avec quelle spontanéité ces divers peuples se grouperaient pour protéger la mère patrie et les libertés communes!.... L'avenir de l'Autriche est donc tout entier dans le fédéralisme... L'Autriche, ainsi régénérée, deviendra notre alliée naturelle pour résister à l'envahissement du panslavisme et du pangermanisme. »

Certes, voilà des théories patriotiques auxquelles nous nous associons de grand cœur. Mais que de difficultés dans leur application! Tout en souhaitant de les voir mettre un jour en pratique, nous n'osons y compter et les qualifions d'un mot dont l'auteur lui-même s'est servi, celui de « généreuse utopie ».

P. C.

Souvenirs d'Italie (1880-1882), par Évariste Bouchet. Paris, Paul Ollendorff, 1883. 1 vol. in-18.

En plus de cinq cents pages d'une impression compacte, M. Évariste Bouchet nous mène deux fois à Naples par deux chemins différents, la première fois, par Marseille, Nice, la Corniche, Gênes, Pise, Sienne et Orvieto; la seconde, par le mont Cenis, Turin, Parme, Ravenne, Rimini, Ancône, Foggia et Bénévent. Au retour, on séjourne à Rome, à Pérouse, à Florence, à Pistoie, à Lucques, à Bologne, à Ferrare, à Venise, à Padoue, à Vicence, à Mantoue, à Brescia, à Milan et à Côme. Enfin, on rentre en France par deux nouvelles routes, celle du lac Majeur et du Simplon, et celle des lacs de Côme, et de Lugano et du Saint-Gothard.

Comme le fait remarquer l'auteur, il y aurait là de quoi faire bien des volumes aussi gros que le sien, tout gros qu'il est. Mais on n'est obligé ni de tout voir ni de tout dire, et M. Bouchet a eu pour règle de ne voir que les plus belles choses, comme il a pour règle de ne dire que ce qu'il a vu. Aussi nous donne-t-il un livre consciencieux, plein de faits et de renseignements utiles. Je doute qu'on trouve grand plaisir à le lire d'un bout à l'autre, car le style manque, — je ne veux pas dire qu'il ne soit écrit en bon français, mais le style est quelque chose de plus, — et l'on n'y trouve ni vues nouvelles ni jugements originaux. Le but poursuivi par l'auteur est autre, d'ailleurs. Il désire évoquer aux yeux de ceux qui connaissent l'Italie la vision des merveilles qu'ils ont visitées et dont le souvenir s'était effacé peut-être. Son ambition sera, je le crois, satisfaite. J'ajoute que son livre peut être consulté avec fruit comme un guide sûr par les voyageurs novices.

Des tables, à la fin du volume, permettent de trouver sans peine le renseignement artistique dont on a besoin. Je ne saurais trop féliciter l'auteur et l'éditeur de n'avoir pas, l'un ménagé sa peine, et l'autre son papier, pour enrichir l'ouvrage d'un de ces *index* qui rendent si précieuses les vieilles éditions des vieux livres, et sans lesquels tant de publications modernes ressemblent à une lanterne qu'on a négligé d'allumer.

B.-H. G.

Trente-deux ans à travers l'Islam (1832-1864), par Léon Roches. Tome Ier: Algérie, Abd-el-Kader. Paris, Firmin-Didot, 1884. 1 vol. in-12.

Le livre de M. Léon Roches a un mérite : celui d'avoir été vécu, et un inconvénient, celui de manquer de concision. Je rappellerais volontiers à l'auteur le vieil adage : *qui ne sut se borner*... Il ne suffit pas d'avoir des aventures intéressantes à conter ; il faut encore les raconter d'une manière intéressante. Ces réserves faites, le lecteur qui désire bien connaître l'Algérie d'il y a trente ans ne trouvera nulle part plus de renseignements que dans le livre de M. Roches. L'histoire de l'émir Abd-el-Kader y tient tout entière avec un luxe de détails inouï. On y voit entre temps que M. Roches faillit à se faire musulman pour l'amour d'une jeune Mauresque, ce qui dénote un cœur chaud et une affection modérée pour la religion catholique. Je me hâte d'ajouter que M. Roches n'en fit rien et fit bien, à mon avis du moins. Il eût mieux fait encore, en élaguant cent ou deux cents pages de son volume.

E. F.

Dix jours dans la haute Italie, par M. Léon Say. Brochure in-8°. Paris, 1883. Guillaumin et Cie.

Ce n'est pas par amour de l'art — il le dit lui-même — que M. Léon Say est allé visiter la haute Italie. C'est par amour du crédit agricole. C'est pour mieux étudier sur place les résultats de l'initiative individuelle, qui est en vérité la meilleure arme à opposer au socialisme d'État. Les efforts intelligents de M. Luzzatti, le fonctionnement des caisses d'épargne libres, des banques populaires, donnent un réel intérêt à ce récit un peu long d'un court voyage. Il nous sera permis seulement de regretter que M. Léon Say ne s'en tienne pas toujours aux faits véritablement importants et significatifs. En pareille matière, tout ce qui n'est pas indispensable est oiseux. — Malgré cette légère réserve, la brochure de M. Léon Say mérite certainement d'être lue, et même étudiée.

E. F.



De la lecture des cartes étrangères, par H. Mager. 1 vol. in-18 de 97 pages. Paris, Ghio, 1883.

L'usage des cartes est devenu tellement répandu de nos jours que le plus modeste touriste ne se met plus en route sans avoir avec lui la carte du pays qu'il doit parcourir; mais tout en sachant parfaitement lire une carte au point de vue topographique, car les systèmes de représentation varient peu d'un pays à l'autre, il est cependant un écueil contre le-

quel on se bute bien souvent. Ce sont les écritures, et lorsqu'elles sont en abréviation, comme cela arrive la plupart du temps, elles deviennent de véritables hiéroglyphes pour qui ne connait pas la langue du pays. D'autres fois, les noms étrangers que nous avons eu toujours la détestable habitude de francises sont naturellement écrits sur les cartes étrangère comme ils se prononcent dans le pays, et un Français trouvant, par exemple, sur une carte allemande, Regensburg ou Aachen, ne s'avisera jamais, s'il ne sait pas l'allemand, de traduire ces noms de ville par ceux de Ratisbonne et d'Aix-la-Chapelle. M. Mager, dans un petit livre d'un prix réduit, a cherché à faciliter à ses compatriotes la lecture des cartes etrangères et spécialement celles dont les écritures sont en anglais et en allemand et dont l'usage, on le sait, commence à être très répandu en France. Il a donc indiqué : 1° les règles de prononciation des mots allemands et anglais; 2° la signification des termes, des mots et des abréviations qui figurent sur les cartes géographiques ou topographiques ; 3° tout ce qui concerne la géographie mathématique, les mesures de distance, les échelles, les méridiens; 4° les principales œuvres cartographiques des pays de langue allemande et anglaise ; 5° les noms différents que portent une même ville ou un même accident physique sur les cartes des différents pays de l'Europe et même du monde entier.

On se rend compte par ce simple exposé du plan de ce petit travail qui est destiné à rendre de sérieux services à tous les voyageurs aussi bien qu'à ceux qui s'occupent de cartographie étrangère. C. M.

Œuvres militaires du maréchal Bugeaud, réunies et mises en ordre par Weil, ancien capitaine de cavalerie. 1 vol. in-8° de 390 pages avec planche. Paris, L. Baudoin et Cie, 1883. — Prix : 7 fr. 50.

L'attention du public a été ramenée ces derniers temps sur une de nos plus remarquables individualités militaires, sur un homme qui a joué un rôle prépondérant dans la première moitié de notre siècle. Les lettres du marechal Bugeaud, recueillies par M. d'Ideville, nous ont montré tour à tour le héros de l'Isly dans ses campagnes du premier empire, dans sa vie politique sous Louis-Philippe et dans cette Algérie qu'il aimait tant et où il a conquis ses plus beaux titres de gloire. Mais dans cette œuvre, un peu gâtée, à notre sens, par les appréciations trop partiales de l'auteur, le maréchal nous est révélé surtout comme homme, et ses enseignements militaires ne ressortent que très incidemment des lettres tout intimes qui ont été reproduites.

Un des officiers les plus studieux de notre armée, M. le capitaine Weil, a eu l'idée de réunir et de coordonner la partie technique des écrits du maréchal, épars dans vingt publications différentes, quelquefois même encore à l'etat de manuscrits. Ce travail, tout de recherches et de patience, a été accompli par l'auteur avec le plus grand zèle. S'effaçant jusqu'au scrupule, il s'est contenté de présenter sans commentaires les œuvres de notre dernier tacticien, et se bornant à les classer avec méthode et d'après les matières qu'elles embrassent.

Le volume contient six parties principales : la première a trait à la *tactique d'infanterie*; elle ne peut plus guère avoir qu'un caractère rétrospectif, car suivant le mot de Napoléon, elle doit changer tous les dix ans. Il n'en sera pas moins intéressant pour les chercheurs de retrouver là des détails sur quelques-unes de nos savantes manœuvres d'autrefois, d'autant plus que la monotonie de la partie purement technique est toujours relevée par l'exposé de quelques-uns de ces principes marqués au coin du bon sens gaulois qui étaient une des marques de l'esprit pratique du maréchal.

La deuxième partie est intitulée : *Tactique de combat de l'infanterie. Principes physiques et moraux du combat de l'infanterie.* Là, également, si certaines dispositions ne sont plus de mise avec nos armes perfectionnées, les réflexions que fait l'auteur ont toujours de l'actualité. Citons quelques-unes de ses maximes, passées axiomes de guerre et que Bugeaud se plaisait a semer dans ses écrits. « Il ne faut jamais combattre sans un but. Il ne faut jamais combattre sans un plan. — Le plan, au moment de l'exécution, doit être connu du plus grand nombre possible de ceux qui doivent l'exécuter. — Il ne faut pas attaquer le taureau par les cornes, quand on peut faire autrement ou quand il n'y a pas nécessité absolue de combattre. — Et tant d'autres. Que de fois ces principes si simples, si conformes à la saine logique ont été négligés dans ces derniers temps et ont causé ou des insuccès ou des hécatombes humaines !

Le service en campagne fait l'objet de la troisième partie. C'est là qu'on retrouve cet ensemble de doctrines sur les avant-postes, sur les reconnaissances, sur les détachements qui ont classé le maréchal parmi les premiers tacticiens de notre temps. La guerre d'Afrique a une grosse part dans cette moisson de préceptes; ils sont toujours vrais dans ce pays. N'est-ce pas à Bugeaud, toujours à Bugeaud que l'on se reportait en Tunisie et dans le sud oranais, quand nos colonnes, formées de troupes venues à la hâte de France, avaient à oublier les règles de l'ordre dispersé, patiemment pratiquées pendant les manœuvres d'automne, pour réapprendre la vieille tactique des premiers temps de la colonisation.

Dans la quatrième partie, nous trouvons réuni tout ce qu'a dit le maréchal à propos de la réorganisation de l'armée. Chose curieuse, à l'époque déjà bien éloignée où Bugeaud écrivait ces lignes, le service de trois ans était à l'ordre du jour et c'est dans les termes suivants que cette réforme était appréciée : « Les soldats, sachant qu'ils ne doivent rester que trois ans sous les drapeaux, ne sentiront pas l'importance de prendre l'esprit de famille ou régimentaire, l'esprit guerrier, l'amour du métier ; ils se verront dans une situation passagère qui sera une sorte d'exil; ils compteront les heures, les minutes qui doivent les séparer du toit paternel. »

La cinquième partie est consacrée à l'organisation

de l'Algérie. Ce sont les idées si célèbres et si légendaires à la fois, que le maréchal a préconisées sur cette grande question. Rappelons-nous, en le lisant, que c'était tout au début de la conquête et qu'il fallait, à ce moment-là, faire appel à des moyens exceptionnels, voire même utopiques.

Dans la sixième et dernière partie, le commentateur a rassemblé les récits faits, soit par le maréchal, soit d'après son inspiration, au sujet des campagnes d'Isly et du Maroc. Il y a joint un épisode de la guerre d'Espagne, qui couronne dignement un ouvrage consacré au maréchal Bugeaud, car il relate l'héroïque retraite d'une colonne française compromise dans le fond de la Péninsule par la capitulation de Baylen et qui sut se frayer un passage au milieu d'un pays insurgé. Le 116e de ligne qui comptait dans ses rangs le sous-lieutenant Bugeaud figurait dans cette brave troupe, et de l'aveu de tous, c'est à l'héroïsme de ce jeune officier, auquel avait été confié le commandement de l'arrière-garde, qu'elle dut de pouvoir rallier le gros de l'armée. Ce jour-là, ses soldats prédirent à leur lieutenant qu'il deviendrait maréchal de France. Nous savons qu'ils ne se trompaient pas.

C. M.

Les fusils à répétition, par J. Bornecque, capitaine du génie. 1 vol. in-12 de 170 pages avec figures. Paris, L. Baudoin et Cie, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

Depuis une vingtaine d'années, la question des armes à feu pour l'infanterie n'a pas cessé d'être à l'ordre du jour et, pour ainsi dire, à l'état d'étude et de transformation. Si le changement d'armement, sans parler de la crise qui accompagne toujours de pareilles modifications, ne se chiffrait pas pour une puissance militaire par des centaines de millions, nous aurions vu, sans doute, pendant toute cette époque, une arme succéder chaque année à une autre moins parfaite, tant sont nombreux les divers systèmes que d'ingénieux inventeurs proposent à l'envi. A Sadowa, le fusil à aiguille a fait brillamment ses preuves, puis est venu le tour du chassepot; la prochaine guerre verra, sans doute, le triomphe des armes à répétition. En attendant, ce dernier modèle est l'objet d'essais incessants et quelques petites nations l'ont déjà adopté.

Il n'existait pas encore de travail d'ensemble sur cette question si discutée encore des armes à répétition. Cette lacune vient d'être comblée par un ouvrage anonyme considérable, publié à Leipzig et dont M. le capitaine du génie Bornecque a extrait les parties qui forment le fonds de ce petit volume. De plus, il les a commentées et y a ajouté les détails provenant de ses recherches personnelles qu'il y a jugées devoir intéresser plus particulièrement l'armée française.

L'auteur étudie d'abord les armes à répétition avant la guerre de 1870; elles se résumaient dans les fusils Spencer, Winchester et Vetterli; depuis cette époque, elles ont pris un immense développement et chaque nation a mis à l'essai, si elle ne les a pas employés déjà, plusieurs systèmes différents. En Suisse, c'est le Vetterli perfectionné; en France, le Hotchkiss, le Krag, le Kropatschek (des noms bien peu français, comme on le voit), qui sont déjà en usage dans la marine; en Autriche, il y a bien 7 à 8 modèles différents dont nous épargnerons l'énumération barbare à nos lecteurs, et de même chez les autres puissances. Chacun de ces modèles fait l'objet d'une description détaillée que complètent des figures faites avec soin et permettant de se rendre compte de tout le jeu du mécanisme. Après les armes à répétition, M. Bornecque nous donne encore quelques détails sur les chargeurs automatiques, entre autres sur le chargeur Lœwe dont il a été tant question ces derniers temps en Allemagne; il termine enfin cet exposé si complet par une comparaison entre les principaux systèmes connus et une discussion approfondie sur les avantages et les inconvénients des armes à répétition

C. M.

La France est-elle prête? Étude sur la réorganisation de l'armée française depuis 1871 et sur les dernières grandes manœuvres, par un officier prussien. — Traduit de l'allemand. — 1 vol. in-8° de 136 pages. Paris, Hinrichsen, 1884.

Cette petite étude est destinée à faire grand bruit dans le monde militaire et, quelque prévenus que nous soyons contre des assertions dues évidemment à un esprit hostile, il nous faudra reconnaître le bien fondé de la plupart des jugements portés par l'écrivain anonyme qui l'a publiée. L'auteur est un militaire compétent; il a beaucoup vu, beaucoup observé surtout, et en présence des craintes qui se manifestent journellement, soit en France, soit en Allemagne sur le maintien de la paix, il a cherché à se rendre compte aussi exactement que possible de notre situation militaire. L'armée française ayant été réorganisée de fond en comble après la guerre de 1870, il commence son étude par l'historique de ses transformations successives depuis cette époque. Il passe en revue la loi de recrutement, la loi de cadres et les autres lois qui se sont greffées autour de ces deux bases constitutives de notre état militaire actuel. Ce travail n'est pas seulement technique, il est encore historique en ce sens qu'il rappelle les principales discussions parlementaires auxquelles a donné lieu la difficile élaboration de ces lois; il est encore critique, car il fait voir les raisons, souvent d'un ordre absolument étranger à l'intérêt militaire, qui ont motivé telle ou telle détermination de l'Assemblée nationale.

Cette première partie de son étude est des plus curieuses; elle fait voir combien, en Allemagne, on prend note de toutes nos dissensions intestines, avec quelle attention on suit les débats de tout ce qui touche à l'armée; elle prouve, en un mot, que les Allemands continuent à être mieux informés parfois de nos affaires que beaucoup d'entre nous.

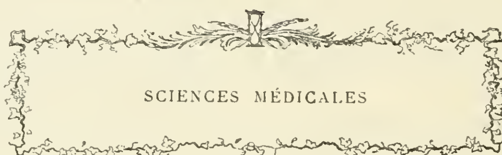
L'auteur prend ensuite chaque arme séparément et l'examine au point de vue des effectifs qu'elle pourra mettre en ligne, de son armement et surtout de son instruction. Il jette enfin un coup d'œil sur le

plan et la direction des manœuvres d'automne et sur notre système général de mobilisation et de défense du territoire.

La conclusion de ce travail est loin de nous être favorable : si nous pouvons arriver à mettre en ligne, sur le papier, deux cent mille hommes environ et près de six cents pièces de plus que l'Allemagne, il s'en faut de beaucoup que la qualité, ou, pour être plus juste, que le nombre d'hommes solidement instruits égale celui de nos voisins. Ceci dit, surtout pour l'infanterie. Les chiffres ne font pas tout. Gambetta avait mis en campagne des masses considérables qui se sont brisées contre des corps d'armée bien plus faibles et même privés de leurs vieux soldats. Notre cavalerie, au dire même du général de Gallifet, ne peut encore espérer surpasser celle de l'Allemagne. L'artillerie seule a trouvé grâce devant le critique; elle nous est, dit-il, supérieure numériquement, dispose d'un bon matériel et sera pour nous (Allemands) un adversaire sérieux. Mais ce qui prime toutes ces comparaisons d'arme à arme et qui malheureusement est inhérent à notre caractère national et à notre système de gouvernement, c'est que « le Français est belliqueux, il est vrai, mais n'a pas l'esprit militaire ; c'est que l'armée n'a point de tête, point de chef vers lequel chaque soldat élève les yeux avec enthousiasme et que les continuelles mutations dans la personne des ministres de la guerre, douze en douze ans, ont fini par détruire absolument cet esprit de suite si nécessaire dans des choses à longue portée, comme celles qui ont trait à l'organisation militaire d'une nation ».

Ces critiques ne sont que trop fondées; il dépend de nous de les atténuer dans une certaine mesure, mais elles nous démontrent que nous devons nous considérer comme étant, pour longtemps, dans une période de recueillement.

C. M.



SCIENCES MÉDICALES

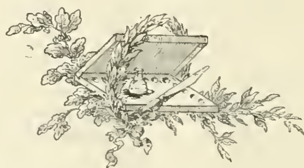
Le choléra, étiologie et prophylaxie, par A. PROUST, inspecteur général adjoint des services sanitaires et secrétaire de l'Académie de médecine. 1 vol. in-8° de 228 pages, accompagné d'une carte. Paris, G. Masson, 1883.

Ce livre a été écrit, il y a quelques mois, lorsque nous étions menacés d'une nouvelle grande épidémie de choléra asiatique et il a vu le jour au moment précis où le danger disparaissait. Il n'a donc plus d'actualité, mais il est toujours bon à consulter.

Discutant tout ce qui a été dit sur cette question, M. Proust établit que le choléra est une maladie transmissible de l'homme malade à l'homme sain, et que les déjections du malade sont les agents ordinaires de cette transmission. C'est toujours de l'Inde que partent les épidémies qui arrivent en Europe et, dans l'état actuel des relations commerciales, nous avons à redouter surtout la propagation en Europe du choléra importé en Égypte par des navires venant de l'Inde, ou ramenant les pèlerins de la Mecque; en d'autres termes, c'est sur la mer Rouge que doit porter la surveillance de l'Europe, car si l'Égypte est envahie, nous n'avons plus de barrière qui puisse arrêter le fléau. L'Angleterre, aujourd'hui toute-puissante en Égypte, refuse malheureusement d'adhérer à cette manière de voir et fait passer ses intérêts commerciaux avant ses intérêts hygiéniques.

Le volume est enrichi d'une carte où se trouvent figurées les marches par terre et par mer des épidémies cholériques, et il se termine par la reproduction de l'*Instruction populaire* officielle sur les précautions à prendre en cas de choléra. Cette instruction a le défaut d'être trop longue et de mettre au même rang des précautions essentielles et d'autres qui ne le sont pas, ce qui a pour conséquence pratique de faire négliger les unes comme les autres; elle est d'ailleurs bien conçue dans son ensemble.

Dr L.





Sommaire. — Institut. Sociétés savantes : *Nouvelles académiques.* — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses ; *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de province. — Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — Le livre devant les tribunaux : *Procès de presse et de librairie.*

DOCUMENTS OFFICIELS

Nominations de bibliothécaires.

Par décret en date du 29 février 1884, M. Eugène Muller, bibliothécaire à la bibliothèque de l'Arsenal, a été nommé conservateur adjoint à la même bibliothèque, en remplacement de M. Cordiez, admis à faire valoir ses droits à la retraite et nommé conservateur adjoint honoraire.

Par arrêté du ministre de l'instruction publique en date du même jour, M. Henry Martin, sous-bibliothécaire a été nommé bibliothécaire à la bibliothèque de l'Arsenal; et M. Paul Cottin, surnuméraire, a été nommé sous-bibliothécaire à la même bibliothèque.

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

Académie française. — Académie des inscriptions et belles-lettres. — Académie des inscriptions morales et politiques. — Délégation de l'Institut et de l'Université aux fêtes d'Édimbourg. — Collège de France. — Faculté de médecine. — Société des études historiques.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

— L'Académie française a rendu son jugement sur le concours pour le prix d'éloquence : « Discours sur la vie et les œuvres d'Agrippa d'Aubigné. »

Elle a décerné le prix au mémoire inscrit sous le nº 19, dont l'auteur est M. Paul Morillot, professeur au lycée de Dijon.

Une mention honorable est accordée au mémoire inscrit sous le nº 7, et portant pour épigraphe : « Rien n'est si grand que l'âme. » (*Tragiques,* livre VI.)

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 22 février.

Ouvrages présentés. — Rayet : *Monuments de l'art antique* (6e liv.). — De Rosny : *Codex Cortesianus* (manuscrit yucatique). — De Boislile : *Histoire de la maison de Nicolaï* (pièces justificatives, t. Ire.) — Harrisse : Les Corte-Real.

Lectures. — G. Pavis : L'art d'aimer, au moyen âge. — Hervieux : Notice historique et critique sur les fables latines de Phèdre.

Séance du 29 février.

Ouvrages présentés. — Hanotaux : *Origine de l'institution des intendants des provinces.* — Courajod : *Le baron Ch. Davillier et la collection léguée par lui au musée du Louvre.* — Renard : *Catalogue des œuvres imprimées de Claude-François Menestrier.* — S. Berger : *La Bible française au moyen âge.* — Ch. Robert : *Les étrangers à Bordeaux.* — Bloch : *De decretis functorum magistratuum ornamentis.* — Bloch : *Les origines du Sénat, recherches sur la formation et la dissolution du Sénat patricien.*

Séance du 7 mars

Ouvrages présentés. — Egger : *Notions élémentaires de grammaire comparée.* — Schlumberger : *Œuvres d'Adrien de Longpérier* (t. V et VI). — Foucaux : *La-*

lita Vistara, contenant l'histoire du Bouddha Sakyamouni depuis sa naissance jusqu'à sa prédication. — Bréal : *Mémoires et bulletins de la Société de linguistique.*

Lecture. — Dieulafoi : De l'origine des entablements grecs d'après les documents perses. — G. Paris : Note sur un poème retrouvé de Chrétien de Troyes.

— Quarante-deux volumes ont été déposés au secrétariat de l'Académie pour le concours des antiquités de la France.

Parmi les principaux concurrents, on cite : le R. P. de la Croix, de la Compagnie de Jésus, qui a découvert les monuments de Sanxey, près Poitiers ; M. de Victor Gay, archiviste de la ville de Paris, pour son *Glossaire archéologique du moyen âge;* M. le colonel Pothiers, commandant l'École d'artillerie à Tarbes, pour les fouilles de tumulus préhistoriques sur le plateau de Gers, dans les Pyrénées ; M. Anatole de Barthélemy pour son travail sur *la comtesse de Maure;* et M. François Bonnardeau, pour ses deux volumes sur les décisions de ville de la Commune de Paris.

— M. le ministre de l'instruction publique vient de transmettre à l'Académie l'état des travaux des membres de l'École française à Rome :

M. de Nolhac : *Le Virgile du Vatican, son histoire et ses peintures ;*

M. Poisnel : *Études sur l'histoire du droit canonique au IXe siècle ;*

M. Grousset : *Le Catalogue descriptif des sarcophages chrétiens qui se trouvent à Rome, hors du musée Latran ;*

M. Fabre : *Mémoire sur les patrimoines de l'Église, depuis Constantin jusqu'à Charlemagne ;*

M. Digard : *Étude paléographique et diplomatique sur les registres de Boniface VII ;*

M. Langlois : *Le dépouillement de la première année des bulles de Nicolas IV.*

M. Lécrivain s'occupe du règne d'Aurélien et d'une notice se rattachant aux travaux de grande voirie que fit exécuter Théodoric en Italie.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 16 février.

Ouvrages présentés. — E. Bersier : *Coligny avant les guerres de religion.* — R. Boughi : Traductions du *Protagoras*, de l'*Euthydème* et des *Réfutations sophistiques d'Aristote.*

Lecture. — Duruy : Résumé général de son *Histoire des Romains.*

Séance du 23 février.

Ouvrages présentés. — R. de Crèvecœur : *Vie de saint John de Crèvecœur.* — Luchaire : *Histoire des institutions monarchiques de la France sous les Capétiens.* — Rossœuw Saint-Hilaire : *Études sur l'Ancien Testament.*

Lecture. — Duruy : Résumé général de son *Histoire des Romains.*

Séance du 1er mars.

Ouvrages présentés. — De Lettenhove : *Les Huguenots et les Gueux.* — Gachard : *Lettres de Philippe II à ses filles.*

Lecture. — Baudrillart : Mémoire sur les populations agricoles de l'Ille-et-Vilaine.

Dans cette séance, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre titulaire dans la section d'histoire, en remplacement de M. Henri Martin, décédé. M. Chéruel obtient 27 voix, M. Himly 8, M. Baschet, 1. M. Chéruel est élu.

Séance du 8 mars.

Ouvrages présentés. — De Kaufmann : *Les finances de la France.* — Le P. Didon : *Les Allemands.* — D'Arbois de Subainville : *Cycle des divinités irlandaises et la mythologie celtique.* — Bloch : *Les organes du Sénat romain.* — Machelard : *Dissertations de droit romain et de droit français.* — G. Bergeret : *Les ressources fiscales de la France.* — Baron : *Le Paupérisme, ses causes et ses remèdes.*

Lecture. — Havet : Pourquoi Cicéron a professé la philosophie académique.

Séance du 15 mars.

Ouvrages présentés. — L. Say : *Le socialisme d'État* — Duveyrier : *La confrérie musulmane de Sidi-Mohammed ben Ali ès-Senoussi et son domaine géographique.*

Lecture. — Baudrillart : Mémoire sur les populations agricoles de la Bretagne.

— L'Académie a mis au concours les sujets suivants : Prix Léon Faucher (3,000 fr.) : La vie, les travaux et les doctrines d'Adam Smith (terme : 31 décembre 1884). — Section d'histoire générale et de philosophie (2,500 fr.) : Les assemblées provinciales dans l'empire romain (terme : 31 déc. 1885). — Elle remet au concours les sujets suivants : Histoire de l'enseignement du droit avant 1789 (prix O. Barot ; 6,000 fr., terme : 31 déc. 1885). — De l'indigence depuis le XVIe siècle inclusivement jusqu'en 1789 (prix de Beaujour, 5,000 fr.; terme : 31 déc. 1885). — Examen critique des systèmes compris sous le nom général de philosophie de l'histoire (prix Bordin, 2,500 fr.; terme : 31 déc. 1884). — Elle rappelle qu'elle a propose pour l'année 1885 la question suivante : La politique du roi Charles V (terme : 31 déc. 1884).

— L'Académie a décerné le prix Audiffret de 3,000 francs à M. Félix Rocquain, pour l'ensemble de ses travaux sur l'histoire de France.

Un prix de 1,500 francs a été accordé à M. J. Darmesteter pour son livre intitulé : *le Français.*

Un prix de même valeur a été attribué pour son livre *le Patriote* à notre confrère Paul Bourde.

M. Paul Bourde était déjà lauréat de l'Académie française pour son livre *A travers l'Algérie.*

La délégation de l'Institut et de l'Université aux fêtes d'Édimbourg. — Plusieurs journaux parlent d'invitations récentes qui auraient été adressées en France, par l'Université d'Édimbourg, à l'occasion du troisième centenaire de sa fondation. La première de ces invitations date déjà de plus de deux mois. Elle était naturellement adressée à l'Université de Paris.

M. Mézières, tout désigné par ses travaux sur la littérature anglaise, fut alors prié par ses collègues de les représenter en cette circonstance. En apprenant le désir exprimé par la Sorbonne, M. le ministre de l'instruction publique prit, dans le courant du mois de janvier, un arrêté qui chargeait M. Mézières de représenter le ministère aux fêtes universitaires d'Édimbourg.

Aussitôt que l'Université d'Édimbourg fut informée de l'acceptation de M. Mézières, elle écrivit à l'honorable professeur pour lui annoncer que le grade honorifique de docteur lui serait conféré, le 17 avril, en séance solennelle de l'Université.

Cette invitation date de plusieurs semaines.

M. Mézières a déjà représenté l'Université de France, en 1864, à Strafford, au jubilé de Shakespeare, et, en 1865, à Florence, au jubilé de Dante.

L'Académie des inscriptions sera représentée par M. Georges Perrot et l'Académie des sciences morales et politiques par M. Gréard.

Collège de France. — M. Flach a été nommé à la chaire d'histoire des législations comparées, précédemment occupée au Collège de France par M. Laboulaye.

Faculté de médecine. — La faculte de médecine de Paris vient d'accorder les récompenses qui suivent pour les meilleures thèses soumises à son jugement :

Médailles d'argent.

M. Boucher : *La Salpêtrière de 1656 à 1790.*

M. Bouley : *Étude historique expérimentale et clinique sur la taille hypogastrique.*

M. Germon : *Contribution à l'étude des néphrites expérimentales.*

M. Leblond : *Étude physiologique et thérapeutique de la caféine.*

M. Leclerc : *Contusions et néoplasmes.*

M. A.-J. Martin : *L'administration sanitaire civile à l'étranger.*

M. Miguel : *Les organismes vivants dans l'atmosphère.*

M. Ramonat : *Étude chirurgicale.*

M. Ramonède : *La hernie étranglée.*

M. Roux : *Des nouvelles acquisitions sur la rage.*

Société des études historiques. — La Société des études historiques, fondée en 1833 par Michaud, de l'Académie française, a fêté, le 23 mars dernier, sous la présidence de M. Ferdinand de Lesseps, le cinquantième anniversaire de sa fondation.

Rappelons, à ce propos, que cette Société a mis au concours, pour l'année 1885, l'histoire de la musique dramatique en France, depuis le commencement du XVIIe siècle jusqu'en 1870.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

France : *Bibliothèques de la préfecture de la Seine.* — *Bibliothèque du ministère des postes.* — *Bibliothèque du dépôt de la Guerre.* — **Étranger** : *Bibliothèque de l'Université de Strasbourg.* — *Bibliothèque espagnole.* — *Bibliothèque royale de Wiesbaden.* — *Bibliothèques américaines.*

FRANCE

Les Bibliothèques administratives de la préfecture de la Seine. — Il existe, au pavillon de Flore, deux bibliothèques administratives : l'une française, l'autre étrangère, que le public ne connaît pas encore. Elles sont l'une et l'autre de formation toute récente.

La bibliothèque administrative française comprend 10,765 volumes, et l'autre 14,000 volumes. C'est surtout au moyen d'échanges que cette dernière a été formée. En 1883, la préfecture de la Seine a pu réunir, par ce moyen économique, plus de 2,000 volumes.

Les 14,000 volumes que renferme la bibliothèque administrative étrangère se répartissent, comme provenance, de la manière suivante : d'Allemagne, 3,000 volumes; d'Angleterre et des colonies, 2,500; des États-Unis, 1,690; d'Autriche-Hongrie, 1,300; d'Italie, 1,800; de Belgique, 1,200; de Russie, 600 volumes, etc.

Ces deux bibliothèques sont actuellement dans les combles du pavillon de Flore. Il est question de les transférer au nouvel Hôtel de Ville et de les y installer de façon que le public puisse être admis à les consulter.

Bibliothèque du ministère des postes. — La bibliothèque du ministère des postes et télégraphes, qui autrefois comptait à peine 900 volumes, a subi, grâce à M. Cochery, une transformation complete. Elle possède aujourd'hui cinq salles, dont la plus vaste est pourvue d'une table où douze lecteurs peuvent travailler à l'aise.

Le nombre des volumes s'elève actuellement à

8,000, méthodiquement classés : un catalogue, tenu constamment à jour, facilite les recherches. Les livres et les journaux du monde entier, traitant de la poste ou du télégraphe, y sont reçus et conservés. Les sommaires de ces publications, traduits s'il y a lieu, sont envoyés à tous les services du ministère, qui peuvent ainsi demander communication de tous les articles qui les intéressent. Les archives postales, qui contiennent des documents fort intéressants, dont quelques-uns remontent au xvi[e] siècle, sont soumises à un travail de revision.

Ajoutons que M. Cochery a donné les ordres nécessaires pour accorder aux agents placés sous ses ordres toute facilité de s'instruire. En conséquence, la bibliothèque est ouverte, tous les jours, de neuf heures du matin à dix heures du soir, sans en excepter les dimanches et les jours de fête.

Bibliothèque du dépôt de la guerre. — Par suite de l'importance toujours croissante qu'a prise en ces derniers temps la bibliothèque du dépôt de la guerre, le catalogue existant, qui remonte à l'année 1860, était, dit *le Journal officiel* du 13 janvier dernier, devenu insuffisant. L'impossibilité de le tenir à jour autrement que par des fiches mobiles, à cause des nombreuses acquisitions faites depuis 1870 (surtout en ouvrages étrangers), ne permettait plus de se rendre compte des richesses littéraires, historiques et scientifiques de cet établissement.

Une décision ministérielle du 24 décembre 1881 a reconnu la nécessité de fixer par l'impression la réfection d'un nouveau catalogue, lequel contiendra plus de 22,000 titres qui feront l'objet de 5 volumes in-8°, plus 1 volume pour la table alphabétique. Ce travail, résultat d'un collectionnement long et minutieux, sera constamment tenu au courant au moyen d'appendices.

Le premier volume a paru : il comprend en 500 pages plus de 4,000 articles relatifs à la tactique et à la stratégie, à la défense générale des États, à l'organisation des armées, à l'infanterie, à la cavalerie.

Le deuxième volume, actuellement sous presse, se rapportera à l'artillerie, au génie, à la legislation et à l'administration, au service de santé, aux uniformes, aux distinctions, enfin aux livres auxiliaires, tels que : annuaires, aide-mémoires, revues et journaux techniques.

Avec le troisième volume, en préparation, consacré à l'histoire des guerres, aux historiques des corps, aux biographies de guerriers célèbres et qui contiendra également tout ce qui est relatif à la marine, se terminera la première partie du catalogue exclusivement militaire.

Dans la deuxième partie se trouveront les ouvrages traitant des sciences positives et naturelles, de l'histoire, de la géographie, des sciences morales et politiques, et enfin de la bibliographie.

Le catalogue se terminera par un supplément comprenant tous les livres reçus depuis 1882 et suivi d'une table alphabétique des noms d'auteurs et des titres d'ouvrages anonymes.

ÉTRANGER

Bibliothèque de l'Université de Strasbourg. — La bibliothèque de l'Université de Strasbourg vient d'acquérir l'année 1612 du plus ancien journal (*Strasbourg, Carolus.*) Dans cette année, le numéro 48 manque; il est remplacé par des feuilles blanches.

Bibliothèques espagnoles. — Le *Börsenblatt* du 5 décembre 1883 contient un article intéressant sur les bibliothèques espagnoles et notamment sur la bibliothèque du duc d'Ossuna.

La Bibliothèque royale de Wiesbaden. — Dans *le Centralblatt für Bibliothekwesen* de février 1884, le docteur A.-V.-D. Linde publie un intéressant article sur la Bibliothèque royale de Wiesbaden.

Dans le même numéro, une liste de tous les employés de bibliothèques dans les diverses provinces de l'Allemagne.

Bibliothèques américaines. — La bibliothèque de la Société historique du Kansas, qui est la propriété de l'État, contient 4,760 volumes reliés, 8,332 brochés et 2,928 collections de journaux.

Cette collection, toute locale, est accessible au public.

PUBLICATIONS NOUVELLES

des ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

FRANCE

— M. J. Le Petit vient de faire paraître : *l'Art d'aimer les livres et de les connaitre; lettres à un jeune bibliophile.*

— M. Lucien Wiener, conservateur du musée lorrain de Nancy, vient de faire paraître dans cette ville, chez Rene Wiener, une brochure de 35 pages avec planches, intitulée : *Recherches sur l'industrie cartière en Lorraine*

— M. A. Babeau a donné à l'*Annuaire de l'Aube* de 1884 une excellente notice sur les imprimeurs, libraires et relieurs troyens.

— La Société des sciences et lettres de Loir-et-Cher vient de publier le tome X de ses *Mémoires* (Blois Marchand, in-8° de 380 pages). Voici l'indication des travaux contenus dans ce volume : *Les anciennes communautés d'arts et métiers à Blois*, par M. Louis Belton. — *Quelques mots sur l'architecture*, par M. Heude. — *Numismatique blésoise* (1re partie), par M. A. Badaire. — *A propos d'impôts*, par M. Arnould. — *Étude sur l'ancien château de Blois*, par M. Bournon. — *Psyché*, par M. Caron. — *La cure uvale et les vignes du département de Loir-et-Cher*, par M. le Dr Lutier. — *Étude médico-légale sur les intermissions, les intervalles lucides et les rémissions dans les maladies mentales*, par M. le Dr Doutrebente. — *La science et l'industrie dans la Grèce antique*, par M. le commandant de Rochas. — *Les gisements fossiles de Giez*, par M. le Dr Doutrebente. — Médailles romaines trouvées à *Soings* (Loir-et-Cher), rapport de M. A. Badaire. — *Poésies* de MM. Alfred et Paul Nancey, Caron, Sivaine, Huard.

Livres nouveaux.

Théologie. — Largent : *La vie de sainte Thérèse* (1 vol. in-16, Sauton). — Pitra : *Analecta sacra spicilegio solesmensi parata* ((1 vol. grand in-8°, Roger et Chernovitz). — Renan : *Nouvelles études d'histoire religieuse* (1 vol. in-8°, Calmann). — Havet : *Le Christianisme et ses origines*, t. IV (1 vol. in-8°, Calmann). — *La Compagnie de Jésus et son existence canonique dans l'Église* (1 vol. in-8°, de Bray et Rétaux). — Girodon : *Exposé de la doctrine catholique* (2 vol. in-8°, Plon).

Littérature. — Ch. Mérouvel : *Mademoiselle Jeanne* (1 vol. in-18, Dentu). — Mary Summer : *Aventure d'une femme galante au XVIIIe siècle* (1 vol. in-18, Dentu). — Olympe Audouard : *Voyage à travers nos souvenirs* (1 vol. in-18, Dentu). — Mgr Ricard : *Montalembert* (1 vol. in-18, Dentu). — L. Bloy : *Un révélateur du globe, Christophe Colomb et sa béatification future* (1 vol. in-8°, Sauton). — A. Theuriet : *Tante Aurélie* (1 vol. in-18, Charpentier). — Beau : *La Grèce poétique* (1 vol. in-18, Charpentier). — *Correspondance de G. Sand*, t. IV (1 vol. in-18, Calmann). — El. Bourges : *Le Crépuscule des Dieux* (1 vol. in-18, Giraud). — Ginisty : *L'amour à trois* (1 vol in-18, Baillière). — L.-V. Meunier : *Les Clameurs du pavé* (1 vol. in-18, Baillière). — Ouida : *Musa* (1 vol. in-16, Hachette). — Brunetière : *Histoire de la littérature* (1 vol. in-18, Calmann).

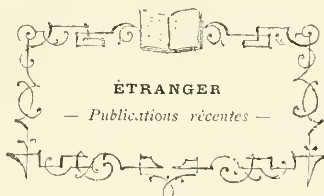
Théatre. — Les frères Coquelin : *L'Art de dire le monologue* (1 vol. in-18, Ollendorff). — Ohnet : *Le Maître de forges* (1 vol. in-18, Ollendorff).

Histoire, Géographie. — Dupin de Saint-André : *Le Mexique aujourd'hui* (1 vol. in-18, Plon). — De Mazade : *M. Thiers ; cinquante années d'histoire contemporaine* (1 vol. in-8°, Plon). — Reine Victoria : *Mon journal en Écosse, 1862-1882* ; traduction Dronsart (1 vol. in-8°, Rouveyre). — Neuville et Bréard : *Les voyages de Savorgnan de Brazza*, 1875-1882 (1 vol. in-8°, Berger-Levrault). — *La Lorraine illustrée*, première livraison (Berger-Levrault). — Forgues : *Mémoires du baron de Vitrolles*, t. II (1 vol. in-8°, Charpentier). — Sylvanecte : *La Cour impériale à Compiègne* (1 vol. in-18, Charpentier). — X. Marmier : *Lettres sur l'Adriatique et le Montenegro* (1 vol. in-18, Havard). — *La France par rapport à l'Allemagne, étude de géographie militaire* (1 vol. in-8°, Alcan). — *Correspondance de Rémusat*, t. III (1 vol. in-8°, Calmann). — Rothan : *L'Allemagne et l'Italie* (1 vol. in-8°, Calmann). — A. Michel : *Correspondance inédite de Mallet du Pan avec l'Empereur d'Autriche, 1794-1798* (2 vol. in-8°, Plon). — Roissard de Bellet : *La Sardaigne à vol d'oiseau en 1882* (1 vol. in-8°, Plon). — Jurien de la Gravière : *Les campagnes d'Alexandre* (2 vol. in-8°, Plon).

Beaux-arts. — Bouché : *Gallet et le Caveau, 1698-1757 ; Chansons et théâtre* (2 vol. petit in-8°, Dentu). — Weber : *La situation musicale et l'instruction populaire en France* (1 vol. petit in-8°, Durdilly). — Beauquies : *La Musique et le Drame* (1 vol. in-18, Fischbacher). — *Soixante planches d'orfèvrerie de la collection de P. Eudel pour faire suite aux éléments d'orfèvrerie composés par P. Germain* (Quantin).

Jurisprudence. — Saint-Girons : *Manuel de droit constitutionnel* (1 vol. in-8°, Larose). — Durand : *Essai de droit international privé* (1 vol. in-8°, Larose). — Moreau : *Effets internationaux des jugements en matière civile* (1 vol. in-8°, Larose).

Sciences. — Révérend : *Annuaire de l'électricité pour 1884* (1 vol. in-8°, Bernard-Tignol). — Liébert : *Traité pratique de photographie au charbon* (1 vol. in-12, Bernard-Tignol). — De Rible : *Le Play d'après sa correspondance* (1 vol. in-18, Firmin-Didot). — Léon Say : *Le socialisme d'État* (1 vol. in-18, Calmann).



ÉTRANGER

— *Publications récentes* —

— On annonce que Paul Lindau travaille en ce moment à une suite de *Monsieur et madame Berver*, le roman qui a été traduit en français et qui a paru chez Hinrichsen.

— Le docteur Frerichs corrige les épreuves de son livre sur *le Diabète*, qui paraîtra au mois d'avril.

— *Indiscretionen, aus den Erinnerungen eines patriotischen Reptils* (Indiscrétions — Souvenirs d'un reptile patriote). — Berlin, 1883, Hofmann et Cie.

L'auteur explique dans la préface ce que c'est qu'un reptile. Il a vécu à Berlin au temps de Varnhagen von Ense et de Humboldt, il a connu à Hambourg Hebbel, Gutskow, Henri Heine et Carl Topfer ; il a vu le grand incendie de Hambourg en 1842 ; puis il est venu à Paris et a été invité aux soirées de l'Élysée. Il raconte tout ce qu'il a vu, entendu. Il y a dans ce livre beaucoup d'anecdotes amusantes.

— *Karl August Alfred, freiherr von Wolzogen* ein biographisches Erinnerungsbild von Hans Paul frei-

herr von Wolzogen Rostock et Ludwigslust. — Carl Hinstorff, 1883. Une intéressante biographie d'un homme qui a fait beaucoup pour l'art allemand.

Souvenirs de l'ancien et du nouveau temps (*Erinnerungen aus alter und neuer Zeit*), par A.-L. Reyscher. — Fribourg et Tübingen, J.-C.-B. Mohr (Paul Siebeck). 1884.

Souvenirs intéressants surtout pour l'histoire du Wurtemberg. Il y a dans ce livre des documents curieux sur Uhland, sur Pfizer et Romer, deux hommes qui ont joué un rôle littéraire et politique dans l'histoire de leur pays.

Reyscher, né le 10 juillet 1802, est mort le 1er avril 1880. Dans les souvenirs d'enfance, on trouve des faits peu connus sur le séjour des Français en Allemagne.

Im Banne der dritten Abtheilung. — Zeitroman en deux volumes. Berlin, 1884, Otto Janke.

Si ce roman n'est pas de Samarow lui-même, il est de *l'école de Samarow*.

La troisième division, on le sait, est l'administration de la haute police en Russie. C'est un roman sur les nihilistes. L'auteur a du talent, de l'habileté.

— *Neue Indiskretionen* (Nouvelles indiscrétions). Souvenirs de la diplomatie secrète des trente dernières années, par Wollheim da Fonseca. — Première partie, Berlin, 1884, chez G. Hempel.

L'auteur est un écrivain et un journaliste bien connu, il a beaucoup écrit dans les journaux officieux de Vienne. Il était à Reims pendant la guerre de 1870. Il y a dans son livre de curieux détails sur le fonds des reptiles.

— Comtesse Eufemia Ballestrem. — Traduction allemande du *Nouveau Journal de la reine Victoria d'Angleterre* (chez Édouard Hallberger, à Stuttgart). Cette traduction a été autorisée par la reine Victoria.

Angleterre. — On annonce qu'un roman posthume d'Antony Trollope, le dernier écrit complet qu'il ait laissé, paraît chez MM. Blackwood en 2 volumes. Il est intitulé : *l'Amour d'un vieillard* (*An old man's love*).

— MM. Peacock, Mansfield et Britton viennent de publier une édition complète des œuvres de Tennysen, *le nouveau Pair*, en un volume qu'ils vendent dans des reliures élégantes et variées.

— La seconde édition de *The Millionaire* porte le nom de M. Louis J. Jennings, qu'on avait déjà donné comme l'auteur de ce roman à succès.

— M. Clark Russel a publié un volume intitulé *Sailor's Language* (La langue des marins), pour servir de glossaire à ses propres ouvrages.

— Un livre humoristique, plein d'esprit caustique et original, *The Barber's Shop* (La boutique du barbier), par R. Wright Proctor, qui fut barbier, bibliothécaire et écrivain, vient d'être réédité avec luxe chez MM. Abel Heywood et fils. Les illustrations consistent en gravures d'après certains tableaux célèbres et en dessins originaux de M. W. Gordon. M. W.-E.-A. Axon a revu et augmenté cette nouvelle édition.

— Un livre important pour l'histoire de la littérature anglaise vient de paraître chez Smith, Elder et Cie. Il a pour titre *Shakespeare's predecessors in the English drama* (Les auteurs dramatiques anglais avant Shakespeare).

— *High Life in France under the Republic* (La haute vie en France sous la République), œuvre satirique de feu M. E.-C. Grenville Murray, est en vente chez MM. Vizetelly et Cie.

Signalons :

— Chez MM. Ch. Scribner's sons, New-York : Airs d'Arcadie et d'autre part (*Airs from Arcady and elsewhere*), poésies par M. H.-C. Bunner.

La Création ou la cosmogonie de la Bible à la lumière de la science moderne (*Creation; or the Biblical Cosmogony in the light of modern science*), par le professeur Arnold Guyot.

La Question des navires marchands (*The Question of ships*), par le lieutenant J.-D.-J. Kelley, de la marine des États-Unis. C'est une étude du développement du commerce international américain.

— Chez MM. Sampson Low et Cie : *Fortunes made in Business* (Fortunes gagnées dans les affaires), 2 vol. On y trouve des anecdotes peu connues et piquantes sur les célébrités commerciales, les ingénieurs, les métallurgistes, les chimistes, les brasseurs, les armateurs, etc., du Royaume-Uni. Les familles Gladstone et Bright ont chacune un chapitre spécial.

— Chez MM. Cassell et Cie, *les Aventures et découvertes du capitaine John Smith, qui fut Président de la Virginie et amiral de la Nouvelle-Angleterre, mises dans un nouvel ordre par John Ashton.* C'est un joli volume, plein d'illustrations prises aux sources originales.

— Une nouvelle revue mensuelle illustrée, *The Glascow University Review*, paraît chez MM. Wilson and M'Cormick, de Glascow, depuis le 1er mars.

— Un nouveau journal consacré à la littérature dra-

matique et au théâtre vient de paraître à Londres. Il a pour titre *Topical Times* et est dirigé par M. H. Pottinger Stephens.

— Réapparition de *Art Age* (Le Siècle de l'art), interrompu pendant le voyage de son rédacteur en chef, M. Turnure, en Europe. C'est surtout de l'art de l'imprimerie que s'occupe cette publication.

Autriche. — Une souscription est ouverte pour éditer les œuvres de Ferdinand Kürnberger, mort il y a quatre ans. Kürnberger a travaillé pendant trente ans ; une partie de son œuvre est encore inédite. Ses amis ont l'intention de publier une édition complète de ses ouvrages. On publiera d'abord un grand roman, œuvre capitale.

On est prié de souscrire chez L. Rosner, libraire, Tuchlauben nº 22, à Vienne.

Les amis de Kürnberger qui ont pris l'initiative de la souscription sont MM. Ludwig Auzengruber, le docteur Josef Bayer, le docteur Karl Hoffer, le docteur Léopold Kompert, le docteur Josef Kopp, le docteur F. Leutner, Josef Lewinsky, Heinrich Reischauer, L. Rosner, V.-K. Schembera, Josef Schoffel, Karl Sitter, Rudolf Valdek et le comte Albrecht Wickenburg.

Italie. — *Raffaello Sanzio studiano come architetto*[1]. Aux nombreux ouvrages historiques et critiques publiés sur Raphaël et dont M. Müntz a donné récemment la liste, il faut joindre le *Raffaello* de M. le baron de Geymüller. M. de Geymüller s'est donné pour tâche d'étudier Raphaël en tant qu'architecte et d'établir de façon certaine quels sont les monuments, les palais qui ont été élevés sur ses plans. Beaucoup lui ont été attribués sans preuve; d'autre part, il en est un certain nombre inconnus jusqu'ici dont la conception doit être reportée à Raphaël que Léon X nomma, il est presque inutile de le rappeler, « premier architecte de Saint-Pierre » à la mort de Bramante en 1514. Il avait alors trente et un ans. M. de Geymuller a recherché tous les documents qui pouvaient l'aider dans son travail et si, parfois encore, il ne peut émettre que des probabilités, le plus souvent il est en mesure d'affirmer que l'œuvre dont il parle appartient à Raphaël. Cette étude spéciale, menée avec patience et une réelle intelligence de son sujet a été éditée, par Hœpli de Milan en grand format, sur papier fort. Elle contient huit planches gravées et soixante-dix dessins. Cette publication fait grand honneur à l'éditeur Hœpli.

— Nous citerons encore une étude de M. Ruggero Bonghi sur *Francesco d'Assisi*, travail très complet dans sa concision érudite. Des notes nombreuses sont jointes au texte, ainsi qu'une nomenclature des ouvrages précédemment consacrés à saint François d'Assise. Un second appendice est relatif à la statue de saint François d'Assise qui fut commandée en 1880 au sculpteur Dupré par Mgr Ulli, vicaire général du diocèse d'Assise. Elle devait être inaugurée le 4 octobre 1882 pour le sept centième anniversaire de la naissance du saint. Le sculpteur Dupré mourut au mois de mars de cette dernière année n'ayant achevé que le modèle en plâtre de la statue. C'est la fille du sculpteur qui en a exécuté le marbre. D'autres détails intéressants se rapportent à une image de saint François d'Assise par Luca della Robbia.

— Parmi les derniers ouvrages publiés par l'éditeur Lapi[1] nous trouvons une étude ingénieusement pensée sur la *Francesca di Dante*. Elle a pour auteur M. Luigi Morandi qui a écrit d'autre part la préface d'un ouvrage de M. Luigi Bonnazzi, *Gustavo Modena e l'arte sua*. Modena, qui est mort en 1861, fut tout à la fois acteur et auteur dramatique, et son réel talent lui a valu en Italie une réputation très méritée. Le rôle politique qu'il a joué, la part qu'il a prise à la lutte contre l'Autriche ont concouru à lui faire obtenir une véritable célébrité.

— M. Domenico Carutti dont les études historiques sont connues vient de publier des documents intéressants sur la célèbre Académie des *Lincei* qui, fondée en 1603, s'est maintenue jusqu'à nos jours au milieu des vicissitudes les plus diverses. Cette institution qui a compté parmi ses membres Galilée et Jean-Baptiste Porta contribua pour beaucoup à la renaissance des sciences. Surveillée dès son début pour ses tendances, persécutée, elle fut maintes fois suspendue. L'œuvre de M. Carutti, *Breve storia dell'Academia dei Lincei*[2] suit l'académie des Lincei, devenue l'académie la plus importante de l'Italie, dans toutes ses transformations. Le récit est curieux. Il s'y joint en outre des renseignements nouveaux dont l'histoire des sciences et des lettres peut faire son profit.

Lamenti de' secoli XIV e XV. — *La libreria Dante* de Florence a publié récemment dans sa série d'œuvres rares ou inédites des *Lamentations* des XIVe et XVe siècles, compositions poétiques qui comptent parmi les productions les plus intéressantes de poésie populaire. C'est un genre spécial de la littérature populaire dont M. Medin a étudié, dans la préface, l'importance et les transformations successives.

— Nous signalerons encore parmi les dernières publications parues un important ouvrage du professeur Mantegazza sur *l'Inde*[3]; *Le lettere e le arti alla corte di Savoia nel secolo XV, inventarii dei castelli di Chamberi, di Torino et di Ponte d'ain, 1497-1498*[4]; et sous le titre *Napoléon Bonaparte*[5] un manuscrit sur la *posi-*

1. Ulrico Hœpli, edit. Milano. 1884. Prix : 60 francs.

1. Lappi, edit. Citta di Castello.
2. Salviucci, edit. Rome.
3. Treves, edit. Milan, 1884.
4. Fratelli Bocca, edit. Torino, 1884.
5. id. id.

tion politique et militaire du département de Corse au 1er juin 1793. Cette édition a été revue sur le manuscrit original par M. le chevalier Promis.

M. Camillo Ravioli publie des documents nouveaux sur *La guerre dei sette anni sotto Clemente VII, l'assalto presa e sacco di Roma, l'assedio e la perdita di Firenze dall' anno MDXXIII al MDXXXI*[1].

— A Bologne, chez l'éditeur Zanichelli, vient de paraître la *Capitolazione di Ancona del 1831*, notes et documents rassemblés par M. César Facchini.

— Depuis le mois de décembre dernier paraît à Turin le 1er et le 16 de chaque mois un journal de philologie comparée sous le titre *La lingua francese nelle scule secondarie d'Italia.*

États-Unis. — Les éditeurs Putnam publient une belle édition en huit volumes in-8° des œuvres d'Edgar Poë. L'ouvrage tirée à 300 exemplaires, tous en grand papier, est orné d'eaux-fortes de Gifford, Church, Platt et autres.

Cette nouvelle édition sera désignée sous ce titre : *Edition Amontillado.*

— L'éditeur William R. Jenkins (New-York) continue la publication du *Théâtre contemporain.* Le dernier volume de la série est *Bertrand et Raton* de Scribe.

— Les éditeurs Lothrop et Cie, de Boston, publient les *Explorations américaines dans les zones glaciales.* L'auteur est le professeur J.-E. Nourse, de la marine des États-Unis.

— M. John Austin Stevens, ancien rédacteur du *Magazine of American history*, a écrit, pour la série d'ouvrages sur *les Hommes d'État américains*, une étude savante, en une forme irréprochable, sur Albert Gallatin (Houghton Mifflin et Co).

— L'auteur de *l'Oncle Rémus* (*Uncle Remus*) vient de publier, sous le titre de *Nights with uncle Remus* (Soirées passées avec l'oncle Rémus), la seconde série de ses intéressantes légendes nègres (Londres, Roatledge et fils).

— MM. Chain, Hardy et Cie, éditeurs à Denver, (Colorado), publient un livre qui intéressera tous les pêcheurs, intitulé *With rod and line in Colorado waters* (La pêche à la ligne dans les eaux du Colorado). Recommandé aux amateurs qui ornent les parapets et les berges de la Seine à Paris.

— Il vient de paraître chez l'éditeur D. Lothrop et Cie une *Histoire des États-Unis* en bouts rimés.

— La troisième édition du *College Fetich* de M. Adams vient de paraître.

M. Adams se plaint, dans cet ouvrage, de l'importance qu'on donne dans les universités aux langues mortes et cela au détriment des langues vivantes.

— B.-M. Crocker, l'auteur de *Proper Pride*, l'un des feuilletons les plus populaires du journal la *Tribune*, a publié chez Macmillan un roman intitulé : *Pretty miss Neville*, dont on dit beaucoup de bien.

— La septième édition de la spirituelle parodie du roman de M. Crawford, *M. Isaacs*, vient de paraître à Boston. Le titre parodié du volume est *M. Jacob's* et l'auteur M. Arlo Bates. Bien spirituelle aussi est la parodie du Dr Servier de Geo. W. Cable, Le roman de Cable paraît en feuilleton dans le *Century* et la parodie dans ce charmant petit journal : *Life.*

The Week (La Semaine), journal politique et littéraire de Toronto, Canada, rend compte d'un livre intitulé *Nouvelles soirées canadiennes*, publié sous la direction de Louis H. Taché (Québec ; L.-J. Demers et frères). C'est le second volume d'une série destinée à conserver les légendes françaises du Canada. Les Français du Canada gardent avec amour leurs traditions et leur culture, et ils se sont créé une littérature nationale, ce que n'ont pas su faire leurs compatriotes de race anglaise.

— M. Charles Peverelly a fait paraître le 1er numéro de son *American Aquatic Magazine*, revue spécialement consacrée au sport maritime et fluvial (New Yorh, Hearne et Cie.

— Nouveau journal d'art à New-York : *The Art Union*; rédacteur en chef, M. Charles M. Kurtz.

— *The beacon* (Le Phare), nouveau journal hebdomadaire consacré à la littérature, paraît à Boston. Rédacteur en chef, M. Howard M. Ticknor.

1. A cura della societa romana di storia patria.



FRANCE

— Mme Michelet adresse au *Temps* la lettre suivante :

« Paris, 8 mars 1884.

« Cher monsieur,

« Un vif succès accueille la publication du livre où j'ai raconté, pour ainsi dire, sous la dictée de M. Michelet, la première période de sa jeunesse. Ce succès m'encourage à me remettre au travail.

« Le second volume doit contenir, entre autres choses intéressantes, *l'École normale*, où mon mari, de 1827 à 1838, occupa la double chaire de philosophie et d'histoire.

« Dans les papiers de cette époque, j'ai retrouvé, parmi les notes qui sont des conseils à ses élèves, quelques leçons vraiment admirables qu'ils ont écrites visiblement sous ses yeux. Ces leçons témoignent de la haute portée et du profit durable que dut avoir un tel enseignement. Il serait donc infiniment précieux d'augmenter le nombre de ces rédactions.

« M. Michelet, ayant professé onze ans à l'École, le chiffre de ses auditeurs a été relativement considérable.

« Mais où sont-ils maintenant ? A la sortie de l'École, les normaliens vont d'abord, pour la plupart, enseigner dans les lycées de province ; plus tard, dans les chaires de faculté. Où donc les trouver ?

« Je dois avoir recours à votre obligeance, à celle de toute la presse française, pour correspondre avec eux ; faire appel à leurs souvenirs, les prier de me confier leurs *cahiers* d'élèves. Ils leur seront très fidèlement rendus.

« Ce n'est pas la seule demande que j'aie à faire dans l'intérêt de mes travaux. Tout en travaillant à la biographie de M. Michelet, je prépare la publication de sa correspondance. Pour cela encore, je dois m'adresser aux personnes qui ont dans leurs mains des lettres du maître ou de l'ami et les prier de m'en donner communication. Je les renverrai scrupuleusement à chaque détenteur dans un bref délai.

« Je suis certaine que ce double appel sera entendu ; que tous, élèves et correspondants, voudront s'associer à ma tâche, se faire, en quelque sorte, mes collaborateurs, afin qu'avec leur aide la grande mémoire de celui qu'ils aiment et honorent soit plus fidèlement servie.

« Veuillez agréer, cher monsieur, avec tous mes remerciements, mes meilleures amitiés.

« Mme J. Michelet, 76, rue d'Assas. »

— Un nouveau roman d'Alphonse Daudet.

D'après *le Matin*, l'auteur du *Petit Chose*, de *l'Arlésienne*, de *Jack*, de *Tartarin de Tarascon*, M. Alphonse Daudet, travaille en ce moment à un grand roman parisien : *les Ruptures*.

M. Daudet étudie la situation délicate d'un homme qui veut quitter sa maîtresse et qui n'a pas un reproche à lui adresser.

— M. Zola étudie en ce moment le fonctionnement des mines et les mineurs en vue de son prochain roman qui doit avoir pour titre : *Germinal*.

— M. Bardoux, ancien ministre de l'instruction publique, prépare en ce moment un ouvrage qui sera sans doute intitulé : *la Vie de la femme au couvent au* XVIIIe *siècle*.

— M. Tissot, membre de l'Institut, travaille en ce moment à un grand ouvrage sur *l'Afrique préconsulaire*.

— Annonçons comme devant prochainement être mis en vente un ouvrage posthume d'Édouard Fournier. Titre : *les Enseignes de Paris*.

L'ouvrage est annoté par le bibliophile Jacob.

— M. Clairin, professeur au lycée Louis-le-Grand, va faire paraître chez l'éditeur Vieweg une traduction française de la *Grammaire grecque* de Curtius.

— M. Babeau prépare en ce moment un ouvrage sur *les Voyageurs en France depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution*.

— On annonce la prochaine apparition de *la Revue poitevine et saintongeoise*, fondée à Niort par M. Lacuve, imprimeur, avec le concours de M. J. Berthelé, archiviste du département des Deux-Sèvres, et de M. Arnauldet, bibliothécaire de la ville de Niort.

— Jusqu'où irons-nous avec l'école naturaliste ? Voici qu'on nous annonce comme devant prochainement paraître un roman qui aura pour titre : *Madame la Viande!*

ÉTRANGER

Angleterre. — La nouvelle édition de *Memoirs of Libraries*, par M. Edward Edwards, que nous avons annoncée dans notre dernier numéro sur la foi de *The Bookseller*, va paraître peu avant l'écoulement complet de la première édition; et MM. Trübner font savoir qu'il leur en reste en magasin un grand nombre d'exemplaires.

— On annonce un volume de M. Tulloch, « Principal Tulloch », intitulé : *Modern Theories in philosophy and religion* (*Théories modernes sur la philosophie et la religion*).

— Le volume d'*Essais*, par George Eliot, qu'annoncent MM. Blackwood, était complètement revu et préparé pour l'impression par l'auteur lorsqu'elle est morte.

— L'Association pour l'avancement des beaux-arts en Écosse (*The Royal Association for the promotion of the fine arts in Scotland*) prépare un volume de gravures représentant des paysages de la Tweed, d'après des croquis de M. G. Reid. Ces croquis sont reproduits en fac-similé par M. Durand, de Paris. Le texte sera dû au professeur Veitch de Glascow, déjà connu non seulement par ses travaux philosophiques, mais aussi par un volume de poésies descriptives (*la Tweed et autres poèmes*), et par *The History and Poetry of the Scottish border* (*Histoire et Poésie de la frontière écossaise*).

— Une traduction anglaise de *la Vie publique en Angleterre*, par M. Philippe Daryl, va prochainement paraître chez MM. Rintledge et fils sous la surveillance de l'auteur.

— MM. Vizetelly, de Londres, annoncent une traduction de *Nana* illustrée par des artistes français.

— Le Catalogue des livres anglais antérieurs à 1641, que possède le British Museum, est sous presse. Il comprendra 3 volumes.

— Le libraire Bernard Quaritch, bien connu des bibliophiles, s'est rendu acquéreur de la majeure partie de la bibliothèque du docteur Arthur Coke-Burnell, l'orientaliste dont nous avons parlé. Il vient d'en publier le catalogue à prix marqués et le fait précéder d'une notice biographique de Burnell empruntée au *Times*.

— *John Bull's neighbour in her true light, la Voisine de John Bull sous son vrai jour : Réponse à quelques récentes critiques françaises, par un Saxon brutal* (*A Brutal Saxon*), chez MM. Wymann et fils. Nous souhaitons au petit livre du *Saxon brutal* le même succès qu'a trouvé partout *John Bull et son île.*

— Les éditeurs G. Bell et fils préparent une nouvelle édition du *Dictionnaire du costume*, de Fairholdt. Cette édition ne sera guère prête avant l'année prochaine. On annonce également un nouvel ouvrage sur le costume à un point de vue archéologique, par MM. H.-R. Haweis.

— On annonce une élégie en quatre chants sur la mort de lord Beaconsfield, mieux connu sous le nom de Disraeli. Le titre sera *Primroses*, et les éditeurs MM. Griffith et Farran.

— M. Quaritch va publier par souscription un ouvrage qui permet d'être d'un grand intérêt. Il sera intitulé : *Series of fac-similes of the works of Italian engravers of the fifteenth century*. (*Collection de fac-similés d'ouvrages des graveurs italiens du* xve *siècle*). M. G.-W. Reid, conservateur des estampes et dessins au British Museum, est chargé de cette publication.

— On annonce que le roman qui obtient un si vif succès en Amérique et à Londres, *The Bread-Winners*, a été traduit en français sous la direction du désormais fameux anonyme et va être prochainement publié.

— On annonce un nouveau livre signé Mark Twain. Ce sera une suite de *Tom Sawyer*, et il aura pour titre *The Adventures of Huckleberry Finn.*

— MM. J. et R. Maxwell annoncent un roman satirique, d'un caractère original, sous le titre de *Pericles Brun*, par Austen Pember.

— MM. G.-W. Carleton et Cie publieront incessamment *Thirty years of a detective* (*Trente ans de la vie d'un agent de police*), par le fameux *detective* Allan Pinkerton.

— M. Julian Marshall écrit un livre anecdotique sur le *tennis* et le *lawn-tennis*, qui paraîtra à Leadenhalle Presse.

Signalons :

— Chez Roberts frères, un nouveau livre de M. Robert-Louis Stevenson : *Treasure Island* (*l'Ile du Trésor*).

— Chez MM. Trübner et Cie, un ouvrage en deux volumes, par le capitaine Robert Grant Watson, sur la fondation et l'histoire des colonies espagnoles et portugaises en Amérique, jusqu'en 1807.

— Chez Sampson Low et C[ie], un ouvrage sur le Tonkin par le général Mesney, qui a été instructeur des troupes chinoises.

— *The House of Hanover* (*la Maison de Hanovre*), par M. B.-C. Skottowe, chez Sampson Low et C[ie].

— *L'Auvergne à pied* (*Through Auvergne on foot*), par M. Edward Barker, rédacteur du *Galignani's Messenger*.

— *Euphorion*, par Vernon Lee, chez T. Fisher Unwin. L'ouvrage se compose de deux volumes d'études sur l'influence de l'art antique et de l'art du moyen âge dans le mouvement de la Renaissance.

Allemagne. — La colonie française de Berlin fait rédiger, nous dit la *Revue historique*, pour le deuxième centenaire de la révocation de l'édit de Nantes, une histoire de la colonie, avec dessins, reproductions d'anciens journaux, etc. Cette histoire jettera un jour nouveau sur celle même de Berlin. La colonie tend à disparaître. Il y a une vingtaine d'années elle comptait encore un millier de familles; il n'en reste plus maintenant que deux cent cinquante.

Autriche. — On annonce de Vienne que le grand-duc Johann va bientôt publier un livre sur le spiritisme.

États-Unis. — La correspondance de James Nadison, publiée pour la première fois en 1865, à Philadelphie, par ordre du Congrès des États-Unis, va être réimprimée.

— Les éditeurs Scribner, de New-York, annoncent une nouvelle édition des *Lectures sur l'histoire de l'Église orientale* de Dean Stanley.

— Le Bulletin de Harvard University (États-Unis) nous apprend que M. W.-H. Tillinghast, un des bibliothécaires de l'Université, a entrepris la rédaction d'un index des cartes contenues dans les publications périodiques consacrées à la géographie, dans les collections de voyages, et dans les autres grands ouvrages géographiques que possèdent la bibliothèque de l'Université et les autres grandes bibliothèques de Boston. Le travail est déjà fait pour la plus grande partie du *Bulletin de la Société de géographie de Paris* et on a entamé *les Annales des voyages* et *les Nouvelles Annales*.

— Chez Dodd, Mead et C[ie], à New-York, une biographie de Keats, par M. John Gilmer Speed, petit-fils de George Keats, le frère du poète.

— L'influence de l'esprit français au Canada est loin d'avoir disparu. M. Francis A. Quinn, de Montréal, annonce une revue exclusivement consacrée à la littérature française, sous le titre de *Contemporary France*.

— T.-B. Peterson frères publient en Amérique la traduction du dernier roman de M. Zola sous le titre *The Joys of life*.

— La maison d'édition Charles Scribner's sons, de New-York, se propose de reprendre la publication du *Books Buyer* (*l'Acheteur de livres*), fondé en 1867 et interrompu il y a deux ans. La direction en sera confiée à M. F-N. Doubleday, et M. Charles Welfond y écrira comme autrefois une lettre de Londres.

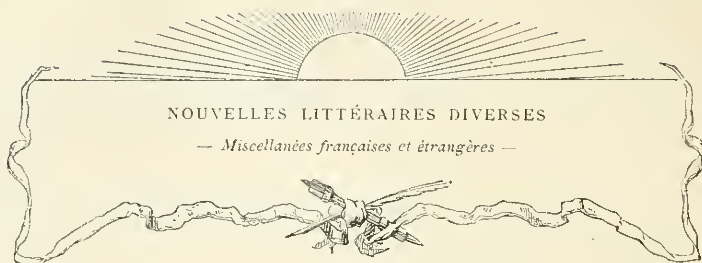
— Le roman *Sa Majesté Moi-même* (*His Majesty Myself*), du révérend N.-M. Baker, aura une suite, qu'impriment en ce moment les éditeurs Roberts.

— Sous presse, chez MM. Roberts frères, *Franklin in France*, par MM. Edward Everett Hale père et fils. La partie nouvelle du livre sera tirée des papiers relatifs à Franklin récemment acquis par le gouvernement des États-Unis.

— Chez Cupples, Upham et C[ie], à New-York : *Boating Trips on New England rivers* (*Excursions en bateau sur les fleuves de la Nouvelle-Angleterre*), par H. Parker Fellows.

— Pour ce printemps, chez Charles Scribner's sons (New-York), une édition complète des poésies de Sidney Lanier, sous la direction du D[r] W. Hayes Ward, rédacteur en chef du *The Independent*.





France : *La statue de J.-J. Rousseau. — Centenaire de Diderot. — Société des bibliophiles français. — Mémoires du général de Wimpffen. — Statues de Longfellow et de Victor de Laprade. — Victor Hugo. — André Chénier. — A. et P. de Musset. — Droits d'auteur. — La maison de Clément Marot. — Erreur des Écrivains.* — **Étranger.** Angleterre : *Les faux littéraires. — Lettre de M. Herbert Spencer. — Ch. Dickens.* — John Bull et son île. — *L'Association littéraire internationale. — Statistique de la presse. — La* Circulating Library. — *La* Pistligo Press. — *M. Hessels. — Bévues des catalogographes. — Le* Times. — Allemagne : *Une exposition internationale de librairie. — Supercherie littéraire : le nouveau livre de M. Busch. — Un manuscrit de Kant. — Le musée Korner à Dresde. — L'Exposition de Dresde.* — Autriche : *La collection de papyrus d'El-Faiyum.* — Espagne : *Le Congrès litteraire international.* — États-Unis : *Auteurs et éditeurs. — Les bibliophiles. — Société huguenote — Un projet de loi sur les journaux. — Les impressions officielles.* — Circulating Library. — *Le roman* Democracy. — *Un concours littéraire à la Louisiane.* — A travers les Revues anglaises, italiennes et américaines.

FRANCE

La statue de J.-J. Rousseau. — Un comité provisoire s'était constitué, il y a plusieurs mois, sous la présidence de M. Henri Martin, dans le but d'ériger, sur l'une des places publiques de Paris, le monument décrété à la gloire de Jean-Jacques Rousseau par la Constituante et la Convention.

Ce comité a recueilli les souscriptions (environ 12,000 francs) des conseils généraux et des conseils municipaux.

Il a reçu du ministère la promesse formelle du concours de la direction des beaux-arts, qui fournira le bronze et le marbre et payera la fonte de la statue et des bas-reliefs.

Ce comité a convoqué, le 12 mars, en une assemblée générale, tous les adhérents à l'œuvre du monument national de Jean-Jacques Rousseau, dans le but de compléter le bureau actuel et de nommer une commission des voies et moyens.

Cette commission, maintenant définitive, est ainsi composée :

Présidents d'honneur : MM. Berthelot, Carnot, Charton, sénateurs; About, Daudet, Lesseps; Morton, le ministre américain.

Président : M. Alexandre Dumas; vice-présidents : MM. Madier de Montjau, Songeon, Berteau, conseiller d'État; Claretie, Ph. Jourde, Steeg, député; secrétaire général : M. Castellant; trésorier : M. de Rouville.

Centenaire de Diderot. — On sait qu'un comité s'est formé pour la célébration du centenaire de Diderot; de plus, il y a quelque temps, le conseil municipal de Paris a voté une somme de 1,000 francs pour élever, à Langres, une statue à Diderot. Le sculpteur Truphème en a fait une qui figurera au prochain Salon.

L'artiste a représenté l'auteur du *Neveu de Rameau* en costume de ville, assis dans un fauteuil, la plume à la main, prenant des notes, au Louvre, pour écrire son premier Salon.

Société des bibliophiles français. — Par suite du décès de M. le comte de Chabrol, son doyen, la Société des bibliophiles français a procédé à l'élection d'un membre. C'est M. le prince de Metternich, présenté par M. le duc d'Aumale, président d'honneur, qui a été nommé. Il avait pour compétiteur M. le prince Victor de Broglie.

Les Mémoires du général de Wimpffen. — Le général de Wimpffen a laissé des Mémoires destinés à être publiés et qui, d'après les déclarations d'un colonel ami du défunt, jetteraient un nouveau jour sur le rôle qui lui échut pour la capitulation de Sedan et sur l'entretien qu'il a eu avec Bismarck, le général de Moltke et d'autres généraux allemands, avant de signer l'acte qui a attaché à son nom une si triste célébrité.

Les statues de Longfellow et de V. de Laprade. — On a inauguré le 1er mars, à Westminster, le buste du grand poète Longfellow.

Une Société archéologique du Forez a voté l'or-

ganisation d'une souscription pour élever une statue à Victor de Laprade.



Victor Hugo. — A l'occasion du quatre-vingt-deuxième anniversaire de Victor Hugo, le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts a fait frapper en médaille le portrait du grand poète.

Le graveur M. A. Borrel a rendu parfaitement le profil de l'auteur de la *Légende des siècles.*

Au revers, une branche de laurier et une palme nouées par un ruban et surmontées d'une étoile et de cette simple inscription :

NÉ A BESANÇON (DOUBS)
LE 26 FÉVRIER 1802



André Chénier — Une plaque commémorative vient d'être placée sur la façade d'une maison habitée par André Chénier, à l'angle des rues de Cléry et Beauregard.

Elle porte l'inscription suivante :

Le poète André Chénier
habitait cette maison en 1794.



Alfred et Paul de Musset. — Le conseil municipal vient d'accepter un legs fait par Mme Paul de Musset consistant en un médaillon représentant Alfred de Musset à l'âge de vingt-quatre ans et en un tableau dû au pinceau de Duflot, représentant Paul et Alfred de Musset enfants.

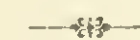


Droits d'auteur. — Une question intéressante et originale va être sous peu déférée à la Société des auteurs dramatiques.

« Les théâtres de fantoches, de marionnettes et d'automates doivent-ils être assujettis à payer un droit proportionnel sur les œuvres dramatiques représentées par eux ? »

A l'heure qu'il est, il existe, en France, quatre-vingt-sept de ces théâtres ambulants jouant un peu partout cinq ou six drames contemporains, notamment ceux de Joseph Bouchardy et d'Alexandre Dumas père.

Naturellement, les *impresarii* ne payent pas un centime, et il paraît que *le Sonneur de Saint-Paul* a été joué vingt-cinq mille fois par les acteurs de bois, et *la Tour de Nesle* soixante-quinze mille fois environ.



La maison de Clément Marot. — Le poète qui a écrit de si jolies choses et rimé de si charmantes épîtres pour demander de l'argent à François Ier, dont il était le valet de chambre honoraire, a reçu de son royal protecteur, non seulement des doublons et des pistoles, mais encore un bel et bon logis au faubourg Saint-Germain, logis que le comité des inscriptions parisiennes a l'intention de désigner aux passants, en y faisant apposer une plaque commémorative.

Le logis dont il est question se nommait, en 1523, « Maison du Cheval-d'Airain », parce qu'on y avait élevé un hangar pour servir à la fonte d'une statue équestre. On sait que ces sortes d'ouvrages ont toujours été désignés sous le nom de « Cheval de bronze » ; le Henri IV du Pont-Neuf, le Louis XIV de la place des Victoires n'ont jamais eu d'autre nom.

On ne sait pas au juste ce qu'était la statue équestre fondue par ordre de François Ier, et quelle en a été la destinée. Ce qu'il y a de certain, c'est que le travail était de grande importance, à en juger par l'extrait suivant des *Comptes royaux :* « 3,820 livres tournois... pour faire construire le cheval de fonte que le roy a ordonné estre faict par Jehan Francisque, maistre sculpteur fleurentin, lequel besongne ès-faulxbourg Saint-Germain des Prés, c'est assavoir pour l'achapt d'une maison à faire ledict cheval et loger icelluy Francisque et son train, plus pour le bastiment de la granche, plus pour dix milliers de cuyvre, duquel s'en pourra faire la statue qui sera sur ledict cheval. »

Cette œuvre de sculpture une fois terminée et la statue équestre enlevée du hangar où on l'avait exécutée, la maison du Cheval-d'Airain se trouvait libre. François Ier, sollicité sans doute par son poète ordinaire comme il l'avait été tant de fois, eut alors l'idée de lui en faire présent. Par lettres-patentes délivrées à Tournan-en-Brie, en juillet 1539, Clément Marot, « pour ses bons, continuels et agréables services », fut gratifié de la maison du Cheval-d'Airain, comprenant, dit le texte, « logis, granche et jardin, le tout encloz de murailles, auquel lieu a esté fondu ung grant cheval de cuivre ».

La rue où était située la maison du Cheval-d'Airain s'appelait alors rue du Clos-Bonneau ou Bruneau; elle longeait les murs de l'ancien hôtel de Gondi, devenu hôtel de Condé, qui y avait sa principale entrée. On sait que cette résidence princière fut démolie au siècle dernier, et qu'on perça sur son emplacement la rue de l'Odéon ainsi que la place sur laquelle s'élève le second théâtre français.

Quant à la maison donnée à Clément Marot, maison qu'il n'a peut-être jamais habitée, elle est représentée aujourd'hui par l'une de celles qui font suite au restaurant Foyot et à l'hôtel de l'Empereur Joseph II, sur le côté occidental de la rue de Condé, à quelques pas de la rue de Vaugirard, à peu près au débouché de la rue Regnard.



Les erreurs des écrivains. — Sous le titre de : *Dossier de la bêtise humaine,* un de nos confrères rappelle que dans la préface que M. Guy de Maupassant a écrite aux lettres de Gustave Flaubert à George Sand, il raconte que son maître et ami avait projeté, pour un des chapitres de *Bouvard et Pécuchet,* le dossier des sottises cueillies chez les grands hommes.

« Quand Bouvard et Pécuchet, dégoûtés de tout, se remettaient à copier, ils ouvraient naturellement les livres qu'ils avaient lus et, reprenant l'ordre naturel de leurs études, transcrivaient minutieusement des passages choisis par eux dans ces ouvrages où ils avaient puisé. Alors commençait une effrayante série d'inepties, d'ignorances, de contradictions flagrantes

et monstrueuses, d'erreurs énormes, d'affirmations honteuses, d'inconcevables défaillances des plus hauts esprits, des plus vastes intelligences. Quiconque a écrit sur un sujet quelconque a dit parfois une sottise. Cette sottise, Flaubert l'avait infailliblement trouvée et recueillie... »

C'est quelques-unes de ces sottises que M. Guy de Maupassant reproduit dans sa préface. On nous permettra d'y glaner.

Fénelon. — L'eau est faite pour contenir ces prodigieux édifices flottants que l'on appelle des vaisseaux.

Bernardin de Saint-Pierre. — Les chiens sont pour l'ordinaire de deux teintes opposées : l'une claire, et l'autre rembrunie, afin que, quelque part qu'ils soient dans la maison, ils puissent être aperçus sur les meubles, avec la couleur desquels on les confondrait.

Le même, dans les mêmes harmonies de la nature. — Les puces se jettent, partout où elles sont, sur les couleurs blanches. Cet instinct leur a été donné pour que nous puissions les attraper plus aisément.

Le même, dans les études de la nature. — Le melon a été divisé en tranches par la nature, afin d'être mangé en famille; la citrouille, plus grosse, peut être mangée avec les voisins.

La Harpe. — Shakespeare lui-même, tout grossier qu'il était, n'était pas sans lecture et sans connaissance.

Napoléon III. — La richesse d'un pays dépend de la prospérité générale.

Proudhon. — Les femmes, en Égypte, se prostituaient publiquement aux crocodiles.

Chateaubriand. — Les mouvements du serpent diffèrent de ceux de tous les animaux; on ne saurait dire où gît le principe de son déplacement, car il n'a ni nageoires, ni pieds, ni ailes, et cependant il fuit comme une ombre, il s'évanouit magiquement.

De Maistre. — Si on avait un dictionnaire de langues sauvages, on y trouverait des restes évidents d'une langue antérieure parlée par un peuple éclairé, et quand même nous ne les trouverions pas, il en résulterait seulement que la dégradation est arrivée au point d'effacer ses derniers restes.

Montesquieu. — J'ai ouï plusieurs fois déplorer l'aveuglement du conseil de François Ier (monté sur le trône en 1515) qui rebuta C. Colomb (mort en 1506) qui lui proposait les Indes.

De Maistre. — Saint Jean Chrysostome (né à Antioche, Asie), ce Bossuet africain...

Jules Janin. — La ville de Cannes doublement célèbre par la victoire remportée par Annibal sur les Romains et par le débarquement de Bonaparte.

Le même J. J. — Louis XI (né en 1423) persécuteur d'Abeillard (né en 1079).

Le même J. J. — Smyrne est une île qui...

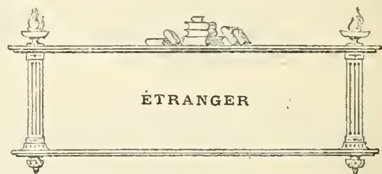
Lessing. — Qu'on me cite une pièce du grand Corneille que je ne me charge de refaire mieux que lui! Qui tient la gageure? Je n'aurais fait que ce dont tout homme est capable, pourvu qu'il croie aussi fermement en Aristote que moi.

Lamartine. — Rabelais, ce boueux de l'humanité...

Chateaubriand. — Bonaparte est en effet un grand gagneur de batailles; mais, hors de là, le moindre général est plus habile que lui.

Damiron. — Nul doute que les hommes extraordinaires, à quelque genre que ce soit, ne doivent une partie de leurs succès aux qualités supérieures dont leur organisation est douée.

Havin. — Sitôt qu'un Français a passé la frontière, il entre sur le territoire étranger.



Angleterre. — *Les faux littéraires.* — Nous lisons dans *la Bibliothèque universelle* : « La récente découverte de M. Shapira, avec son *Deutéronome* fabriqué, a fait revenir sur l'eau toutes les histoires célèbres de faux littéraires. Dans le nombre, il en est une que je relis toujours avec étonnement. Elle est véritablement terrible pour les érudits.

« D'ordinaire, la fraude ou l'erreur qui fait prendre pour authentique une œuvre qui ne l'est pas se découvre assez promptement lorsqu'il s'agit d'auteurs connus. Les poésies d'Ossian et celles de Clotilde de Surville ont pu faire fortune, parce qu'il n'existait pas de points de comparaison, puisqu'on ne connaissait, et pour cause, ni vers d'Ossian, ni vers de Clotilde de Surville avant Macpherson et avant le marquis Joseph de Surville. Au contraire, les prétendus manuscrits de Bossuet et de La Fontaine, découverts il n'y a pas longtemps par un érudit français, n'ont trompé personne, parce qu'il était trop facile de les comparer aux écrits authentiques de Bossuet et de La Fontaine. L'histoire à laquelle j'ai fait illusion tout à l'heure a ceci de remarquable, qu'il s'agit de faux Shakespeare et que l'Angleterre s'est laissé duper.

« Cette mystification surprenante a eu lieu à Londres dans les dernières années du XVIIIe siècle. Un gamin de dix-huit ans, William-Henry Ireland, en a été l'auteur. Ireland, qui avait beaucoup de gaieté et peu de scrupules, avait commencé par fabriquer, par amusement, quelques autographes qui furent tenus pour bons. Ce premier succès lui inspira une si piètre opinion des critiques qu'il résolut de tout se permettre, se permit tout et réussit d'une manière qui lui donnait continuellement des fous rires rentrés. Il s'était voué à la fabrication du Shakespeare. Ce furent d'abord des papiers d'affaires, heureusement rendus par le hasard à la lumière. Puis des lettres du grand homme, puis une profession de foi protestante. Chemin faisant, Ireland n'oublia pas sa famille et se gratifia d'un ancêtre qui avait sauvé la vie à Shakespeare sur la Tamise. Enfin, grisé par l'impunité,

il fabriqua un grand drame (toujours de Shakespeare), qu'il intitula : *Vortigerst et Rowena* et qu'il eut l'aplomb de laisser jouer solennellement à Drury-Lane, par les principaux acteurs du temps, John Kemble en tête. Son excuse est qu'il avait fait, volontairement ou non, sa pièce si inepte et si extravagante, qu'il fallait avoir la rage de l'inédit pour l'attribuer un seul instant à Shakespeare. Le soir de la première, le parterre de Drury-Lane se montra meilleur connaisseur que les critiques de profession. Il poussa des hou! hou! épouvantables, et ainsi finit la farce. Le jeune Ireland, fortement soupçonné, jugea prudent de faire le plongeon, et il écrivit, dans sa retraite, des *Confessions* où il raconte, avec un mélange d'humour et d'impudence, ses folles envies de rire en écoutant de savants *gentlemen* s'épuiser en commentaires ingénieux et en réflexions profondes sur les paperasses que le drôle venait de confectionner. »

— *Lettre de M. Herbert Spencer.* — Le célèbre philosophe M. Herbert Spencer, sollicité de se porter candidat au siège parlementaire du bourg de Leicester, a répondu négativement :

« Le soin de sa santé, écrit-il, lui impose de telles précautions qu'il s'est interdit depuis plus d'un an de dîner hors de chez lui à cause de l'excitation que cette sortie lui causerait. Il ne peut écrire ou plutôt dicter que pendant trois heures par jour. En outre, il estime qu'il aurait tort, à son âge, de changer de carrière. Il croit aussi que les lois aujourd'hui sont, en réalité, faites en dehors du parlement, qui les enregistre seulement. Enfin, ses opinions politiques sont trop différentes de celles des partis existants. Il craindrait d'être en perpétuel dissentiment avec ses mandants, attendu que sa conscience lui interdirait d'approuver bien des mesures qu'ils lui recommanderaient de voter et serait ainsi obligé de déposer son mandat aussitôt après avoir été élu. »

— *Charles Dickens.*— Afin de perpétuer la mémoire de Charles Dickens, on va construire, à Londres, un hospice pour les enfants malades, qui prendra le nom de *Tiny Tim Home.*

Tiny Tim est le petit héros d'un conte de Noël que Dickens écrivit pour appeler la sollicitude publique sur les pauvres enfants déshérités qui meurent, faute de soins, dans des taudis.

— D'après l'*Academy*, le traducteur anglais de *John Bull et son île* ne serait autre que l'auteur lui-même, lequel signe Max O'Rell. Sans compter l'Amérique, plus de 30,000 exemplaires s'en sont vendus rien qu'en Angleterre, et les éditeurs auraient spontanément adressé à M. Max O'Rell un chèque supplémentaire égal à la moitié de la somme primitivement convenue comme droits d'auteur.

— L'intéressante revue dirigée par M. Edward Walfard, *the Antiquarium Magazine and bibliographer* contient dans son numéro de février un essai de bibliographie des *ex-libris* ou *book-plates*, par M. Walter Hamilton, dont voici le résumé alphabétiquement disposé :

Advertiser (*The West Middlesex*), du 26 mars au 14 mai 1881. Articles de M. Walter Hamilton.

Antiquarian Magazine and bibliographer (*The*), depuis avril 1882.

Antiquary (*The*), 1880 et février 1881.

Antiquary (*the Western*), de Plymouth. Divers articles.

Armorial du bibliophile, par J. Guignard (imprimé Guigard). On y peut joindre les suppléments que l'auteur a publiés dans « le Livre ».

Art Journal (*The*), septembre 1876.

Athenæum (*The*), 9 octobre 1875.

Daily News (*The*), 29 avril 1881.

Étude sur l'Université de Pont-à-Mousson (*Nouvelle*), Nancy, 1880.

Ex-libris alsaciens (*Petite Revue d'*), par Auguste Stœber. Mulhouse, 1881.

Ex-libris (*les*), par A. Poulet-Malassis. Paris, 1875.

Gentleman's Magazine (*The*), juin 1866.

Globe (*The*), 3 novembre 1881.

Guide to the study of book-plates (*A*), par J.-L. Warren. London, J. Pearson, 1880.

Literary World (*The*), juillet et août 1881 (Boston).

Notes and Queries (*passim*).

Notice sur quelques graveurs nancéeins du XVIIIe *siècle*, Beaupré. Nancy, 1862.

Palatine note book (*The*) (*passim*).

Pall Mall Gazette (*The*), novembre et décembre 1877.

Paper and printing Trade's Journal (*The*), septembre 1881 et septembre 1882.

Printing Times and Lithographer (*The*), novembre et décembre 1882.

The Nineteenth Century de janvier contient un article intéressant du Rév. Dr Jessopp, sur la vie journalière dans un monastère du moyen âge (*Daily life in a mediæval monastery*).

— Le *Graphic* (12 janvier) nous apprend qu'un littérateur français du nom d'*Étienne de Senamaur* eut la fantaisie de se peindre lui-même sous le nom d'*Obermann.* — Ah! ce n'est pas la presse anglaise qui se trompe jamais quand elle cite des noms étrangers!

— La belle publication de MM. J.-S. Virtue et Cie, *The Art Journal*, est toujours intéressante. Dans le numéro de février, il y a à citer spécialement : une étude de J.-W. Singer sur les bijoux des paysannes de France (*Peasant Jewellery French*), un article intitulé *English art as seen through French spectacles* (L'art anglais vu à travers des lunettes françaises), par M. Lionel G. Robinson, où le livre récent de M. Chesneau est consciencieusement étudié et honnêtement apprécié, et des notes sur Hyères, Fréjus et Saint-Raphael, par le Rév. Dr Mamillan. Mais où l'écrivain

qui rédige les *Arts Notes* a-t-il vu que les gardiens des musées français s'amusent à signaler aux visiteurs et aux visiteuses les œuvres d'art qui peuvent paraître indécentes à des yeux puritains? C'est là une accusation grave et qui vaut la peine d'être prouvée, si l'auteur ne veut pas qu'on lui renvoie l'épithète du calomniateur dont il gratifie un des rédacteurs du journal français *l'Art*.

— Le *Saturday Review* du 2 février, au milieu d'un grand nombre d'articles remarquables, parmi lesquels nous citerons une étude sur Hoffmann, contient, sous le titre de *Japonese Art*, une revue de *l'Art japonais* de M. L. Gonse, où il est dit que ce livre est incomparablement le plus beau qui ait paru dans le courant de l'année et l'un des plus beaux de notre temps.

— Citons dans le *Gentleman's Magazine* pour février un article assez curieux à propos des récentes études publiées par l'acteur Salvini sur les drames de Shakespeare, et un amusant *essai* intitulé *Winter Shooting in the Highlands* (La Chasse en hiver dans les Highlands). Le premier est signé Helen Zimmern, et l'autre Edwin Lester Arnold.

— La *Quarterly Review* contient une étude très savante sur les dictionnaires biographiques depuis le moyen âge jusqu'à nos jours. Il semble que cet article ait été écrit à propos d'un projet de biographie nationale (*Dictionary of national biography*), dont M. Leslie Stephen a récemment publié un spécimen. Mais l'auteur qui, paraît-il, est M. Christie, se livre surtout à une comparaison fort instructive entre la Biographie Michaud et la Biographie Didot, et rappelle les détails d'un long procès, aujourd'hui à peu près oublié, dont l'issue fut la condamnation de la maison Didot pour contrefaçon.

— *The English illustrated Magazine*, de MM. Macmillan et C°, est vraiment une jolie et intéressante publication. Le numéro de février contient, entre autres articles, le commencement d'un « Voyage non sentimental dans les Cornouailles », une étude pittoresque sur l'hôtel des postes de Londres, et quelques pages spirituelles de M. Robert-L. Stevenson sur le « caractère des chiens ». Les illustrations sont nombreuses et presque toujours très bien réussies.

— L'*Atlantic Monthly* de janvier (Boston; Houghton, Mifflin et Cie) contient quelques pages de souvenirs personnels sur Ivan Tourguéneff, qui sont pleines de charme et d'esprit. L'auteur, M. Henry James, bien connu du public parisien, a vécu ici au milieu du monde des lettres et des arts; et les noms familiers de Flaubert, de Goncourt, de Zola reviennent, avec de piquantes anecdotes, constamment sous sa plume.

Il faut citer aussi l'étude de M. E.-P. Evans sur le poète de Shiraz, Hâfiz.

— Le journal américain *Science* (Cambridge, Massachusetts) publie, dans son numéro du 11 janvier, un article qui ne manquera pas d'intéresser ceux qui suivent le mouvement scientifique européen, sur le célèbre physicien et chimiste sir Charles William Siemens, mort à Londres le 20 novembre de l'année dernière. L'article, illustré d'un assez bon portrait, est signé par M. Robert H. Turston.

— La *Nation*, de New-York (10 janvier), a un article assez intéressant sur la propriété littéraire envisagée au point de vue américain.

— Dans le *Critic* du 5 janvier (New-York), un curieux article du fameux poète Walt Whitman, intitulé *A backward glance on my own road* (Regard en arrière sur mon chemin).

— *The Continent Weekly Magazine* (New-York) du 9 janvier contient un article intéressant sur la capitale du Canada, Ottawa, par J. Mardonald Oxley.

— M. J. Brander Mathews a donné il y a quelque temps (sept. 1883) à la *Princeton Review* (New-York) une étude sur le roman français contemporain (*Recent French Fiction*) qui mérite d'être lue. M. Zola y est traité sans pitié. L'auteur va jusqu'à déclarer qu'il n'est pas un « gentleman ». Mais, à part les exagérations et les violences où il tombe quand il parle de l'école naturaliste, ses vues sont presque toujours justes ou ingénieuses; et son travail prouve quelle influence notre littérature exerce au delà de l'Océan.

— A citer dans *Lippincott's Magazine* (Philadelphie), numéro de janvier : Des souvenirs sur Emerson, par Pendleton King, et un article de M. Norman Pearson sur la vie d'étudiant à Oxford (*Undergraduate life at Oxford*).

— Dans sa causerie mensuelle, la même revue, numéro de février (Philadelphie), parle de la vente du mobilier et des objets d'art d'Émile de Girardin. Il paraît que le grand journaliste possédait, en fait de tableaux, « des Court, des Courbet, des *Benjamin Constant*, des *Hubert-Robert* », etc. Il avait aussi des œuvres des sculpteurs « Falconet, *Carrier, Belleuse, Truphème*, etc.

Ce numéro contient, d'ailleurs, des articles remarquables, parmi lesquels il faut citer *French Château life, past and present* (la Vie de château en France, autrefois et aujourd'hui), par miss Brewster, principalement consacré à des réminiscences de Mme de Sévigné et à des descriptions de la Bretagne, et *A Pilgrinage to Sesenheim* (Pèlerinage à Sesenheim), dans lequel M. H. S. White raconte à nouveau les amours

de Gœthe et de Frederike. On y trouvera aussi avec plaisir la traduction, par M. E.-M. Latimers, d'un monologue d'Émile Guiard, *la Mouche* (The Fly).

— La *Revue internationale* promet la publication prochaine d'une série d'articles de M. Saintsbury sur le roman anglais moderne.

— Notons dans *l'Ateneo Veneto* une étude sur « les relations entre Tunis et Venise de 1792 à 1797 ». Les événements récents donnent un intérêt particulier à tous les renseignements, même de minime importance, sur l'histoire de Tunis.

— La livraison du 25 janvier de la *Revue internationale* contenait, sous le titre « La critique d'art depuis Diderot », le second chapitre de l'ouvrage de M. Tullo Massarani, sur *Charles Blanc et son œuvre* que nous avons annoncé comme devant paraître chez l'éditeur J. Rothschild, de Paris. Dans ce même numéro a paru un article de M. Émile Sigogne sur « Émile Zola », dont il ne semble guère admettre « les prétentions de savant et de philosophe ». Tout en rendant justice « au grand talent » de l'auteur de *la Faute de l'abbé Mouret* et de *l'Assommoir*, M. Sigogne lui reproche d' « avoir trop présumé de ses forces et trop cru dans la méthode. La méthode n'est rien sans l'idée qui la dirige... »

L'Association littéraire internationale. — Lord Granville a fait savoir à M. Blanchard Jerrold, président du comité anglais de l'Association littéraire internationale, que le ministre d'Angleterre à Berne, M. Adams, a des instructions pour assister au Congrès littéraire international en qualité de délégué du gouvernement britannique, mais sans pouvoir en aucune façon engager le gouvernement sur les questions qui y seront débattues et notamment sur la question de la propriété littéraire.

Statistique de la presse. — Il se publie actuellement dans le Royaume-Uni 2,015 journaux ou revues, dont 179 sont quotidiens. En 1846, il n'y en avait que 551 en tout, dont 14 quotidiens seulement. Sur les 1,260 *magazines* ou revues périodiques, 332 ont un caractère purement religieux.

La Circulating Library. — *Mudie Circulating Library*, le plus important cabinet de lecture de Londres, a acheté 1,500 exemplaires de l'autobiographie d'Anthony Trollope, ouvrage en 2 volumes et du prix de 26 fr. 25 (21 shillings).

La Pistligo Press. — La *Pistligo Press*, qui avait fondée par M. G.-H. Forbes et à ses frais, pour l'impression de livres rares ou d'ouvrages inédits relatifs à la théologie en grec, hébreu, arabe, syriaque, éthiopien et arménien, vient d'être transférée de Pistligo, domaine familial des Forbes, dans Burntisland, à Édimbourg par le Rév. Walter Bell, qui la rédige depuis la mort du fondateur (1875).

M. Hessels. — M. J.-H. Hessels, auteur de l'ouvrage anglais qui a pour titre la question : *Gutenberg a-t-il été véritablement l'inventeur de l'imprimerie?* a reçu de l'université de Cambridge, principalement pour cet ouvrage, *honoris causa*, le titre de maître ès arts. M. Hessels est natif de Harlem.

Bévues des catalogographes. — Cueilli dans le catalogue de MM. J.-W. Jarvis et fils, 28, King Williams Street, Londres, à deux pas de la maison Hachette. — SECOND (Jean). *Les Baisers précédés du mois de mai*, etc., etc. La Haye, 1770. Exemplaire de choix, rare : 4 livres 15 shillings.

Allemagne. — *Une exposition internationale de librairie.* — Le *Bookseller* du 5 mars annonce qu'il va s'ouvrir à Leipzig, sous les auspices de l'Union des libraires allemands, une exposition internationale de librairie. Les éditeurs anglais sont invités à y prendre part.

Un manuscrit de Kant. — Un pasteur de Hambourg, le docteur Krause, connu par une série d'ouvrages sur la philosophie (il a publié un commentaire de la *Critique de la raison pure* de Kant), vient d'acquérir un manuscrit d'Emmanuel Kant. Le manuscrit a 100 pages in-folio; il est parfaitement authentique. Le titre est : « Vom Ubergang von den metaphysischen aufangsgründen der Naturwissenschaft zur Physik. » Kant considérait cet ouvrage comme son œuvre principale. Le manuscrit était offert en même temps au docteur Krause et au British Museum. Le docteur Krause va faire photographier le manuscrit; il le publiera bientôt.

Le musée Korner, à Dresde. — On a ouvert à Dresde un nouveau musée, le musée Korner, contenant plus de 9,240 objets : souvenirs de l'époque de la guerre pour l'indépendance allemande, manuscrits, portraits, bibliothèque composée uniquement des œuvres de Gœthe, de Schiller et de Korner; objets, portraits et manuscrits de la famille Korner; manuscrits et portraits de Theodor Korner.

C'est le directeur du musée, le docteur Peschel, qui a fait le catalogue du musée.

L'Exposition de Dresde. — L'Association des libraires de Dresde, dit le *Courrier de l'Art*, vient d'organiser, sur la terrasse du Brühl, une très curieuse exposition de manuscrits et d'imprimés relatifs à l'histoire de l'Église.

Cette exposition comprend environ 800 volumes, dont le plus intéressant est la fameuse *Biblia sacra*

vulgata de Gutenberg (Mayence, 1450-1455). C'est le seul des huit exemplaires connus imprimés sur parchemin qui soit orné de miniatures du temps.



Autriche. — *La collection de papyrus d'El-Faiyum.* — La grande collection de papyrus d'El-Faiyum achetée par l'archiduc Regnier vient d'être triée au musée de Vienne. Les plus anciens manuscrits trouvés jusqu'à présent dans ce trésor litteraire sont deux papyrus démotiques datant de l'époque de la naissance du Christ. On a découvert dans la collection un fragment sur parchemin de Thucydide. Des fragments d'évangiles du IVe siècle ont une valeur inappréciable : la collection contient en outre un assez grand nombre de papyrus portant des formules magiques. Jusqu'à présent on a classé et determiné à peu près 1,500 manuscrits, dont la moitié sont parfaitement conservés. Ce n'est encore là qu'une minime partie de cette bibliothèque égyptienne.

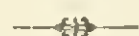


Espagne. — *Le Congrès littéraire international.* — Le Congrès littéraire international se tiendra cette année à Madrid, au mois de septembre.

Voici les questions qui seront soumises au Congrès : Du mouvement littéraire dans les divers pays. — Étude sur la littérature actuelle des différentes nations. — De l'utilité des conventions littéraires entre nations parlant la même langue. — Du droit de propriété sur les correspondances privées. — De la propriété artistique. — Du droit de reproduction des œuvres d'art et de son attribution légale à l'auteur. — Des droits de l'État acquéreur des œuvres d'art.



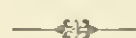
États-Unis. — *Auteurs et éditeurs.* — *The critic and good literature,* de New-York, a ouvert une enquête sur la question de savoir lequel est le préférable, tant au point de vue des auteurs qu'à celui des éditeurs, du système qui consiste à réserver pour l'auteur 10 pour 100 sur la vente de son livre, ou de celui qui lui enlève la propriété de son œuvre contre une certaine somme payée comptant. La majorité des auteurs américains semble être en faveur des 10 pour 100 que quelques-uns trouvent insuffisants et voudraient voir s'élever progressivement, suivant la vente du livre, jusqu'à 20 et 25 pour 100. Un correspondant, M. Maurice Thompson, donne des raisons très fortes en faveur du payement comptant.



Les bibliophiles. — Notre correspondant d'Amérique, nous envoie quelques notes sur les bibliophiles des États-Unis.

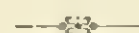
Voici d'abord M. Schneider, originaire d'Allemagne, mais qui habite l'Amérique depuis cinquante ans. Sa bibliothèque renferme quantité d'incunables et de livres allemands de toute rareté. Le docteur Joseph Toner collectionne les biographies des médecins qui prirent part à la révolution américaine. L'idée est originale et M. Toner la poursuit avec une persistance telle que sa bibliothèque, unique, est aujourd'hui presque complète M. Phillips, *solicitor general* des États-Unis, recherche les livres d'histoire et de biographie, les auteurs grecs et latins, les ouvrages illustrés.

Le juge Bartley préfère les auteurs anglais, les littérateurs anciens et les ouvrages de mathématiques et de droit; le quartier-maître général Samuel Holabird, les livres d'histoire américaine. M. Burrit collectionne les ouvrages qui ont trait à la guerre des États de l'Union. Ces ouvrages commencent à devenir rares. M. Harlan, juge à la cour suprême, s'occupe des livres d'histoire et de biographie. Le secrétaire Teller possède une belle collection d'*Americana* et plus particulièrement sur les États de l'ouest.



Société huguenote. — Dans une réunion, tenue le 5 février par la Société historique de New-York, M. le docteur Baird, bien connu par ses recherches relatives aux huguenots immigrés en Amérique, a fait une conférence sur *les huguenots à Boston,* conference d'un grand intérêt pour l'histoire américaine.

Une société de descendants de huguenots s'est, comme à Berlin, formée à New-York; elle recueille tous les documents relatifs à l'histoire des ancêtres expulsés par l'édit de Nantes.



Un projet de loi sur les journaux. — M. Henry Watterson va soumettre au Congrès un projet de loi réservant les droits des journaux quotidiens aux nouvelles inédites publiées par eux, pendant huit heures après leur publication. La raison est que certains journaux copient, au moment même de leur publication, les nouvelles que certains de leurs confrères se procurent souvent avec peine et à grands frais.



— Le bill Dorsheimer, destiné à consacrer la propriété littéraire des étrangers aux États-Unis, continue à être la grande préoccupation du moment en Amérique. On trouve généralement que les clauses restrictives qui y ont été introduites, comme celle qui limite le droit de propriété à la vie de l'auteur et celle qui exigerait que le livre soit matériellement fabriqué aux États-Unis, enlèvent au projet de loi une grande partie de son utilité. Le *Publisher's Weetsly* fait remarquer que le pire danger serait de faire passer une loi insuffisante sous prétexte que ce serait un pas vers le progrès; parce que le jour où l'on voudrait améliorer cette loi et aller plus en avant, le Congrès, en majorité composé de politiciens peu lettrés, dirait : Que demandez-vous encore? On vous a déjà donné.



Les impressions officielles. — *The Literary World,* de Boston, se plaint de la prodigalité du gouvernement en matières d'impressions officielles. L'imprimerie du gouvernement à Washington a coûté plus de deux millions huit cent soixante mille dollars l'année dernière; et la plupart des documents qui en

sortent sont immédiatement mis au panier par ceux auxquels on les adresse sans nécessité.

Circulating Library. — Sur 81,233 volumes prêtés à 11,501 lecteurs pendant le cours de l'année dernière, la *Free Circulating Library* de New-York n'en a que six de perdus ou de mis hors d'usage.

Le roman Democracy. — A Washington, on attribue à M. Henry Adams le roman *Democracy* qui a fait tant de bruit en Angleterre.

Un concours littéraire à la Louisiane. — M. John Dimitry, de la rédaction du journal *Mail and Express*, a remporté le prix de cinq cents dollars, au concours du journal périodique *Swinton's Story-Teller.* Le conte ainsi couronné porte le titre français : *le Tombeau blanc;* c'est l'histoire d'un lépreux d'une grande famille de la Louisiane.

A travers les revues.

Angleterre. — A propos de l'article récemment publié dans *le Livre* par M. Chantelauze, sur une lettre inédite de Rousseau, l'*Athenæum* fait remarquer qu'en 1770, l'armorial de la Grande-Bretagne (*peerage*) ne mentionne aucune femme dans la famille Hobart portant le nom de Cecily ou Cecilia. Il en conclut que la lettre n'est pas de J.-J. Rousseau, ou du moins n'a pas trait à un épisode réel de sa vie.

— Le *Journal of Education* (Londres) signale également cette découverte, mais sans manifester de doute sur l'authenticité de la lettre mise au jour par M. Chantelauze, qu'il appelle Chantelange.

— Miss Mamie Dickens a commencé, dans le numéro du 7 février du *Youth's Companion*, une série d'articles sur son père, Charles Dickens.

— D'après l'*Athenæum* (8 mars), qui consacre à la nouvelle œuvre du poète lauréat un long article, *The Cup and The Falcon* (*la Coupe et le Faucon*), par Alfred lord Tennyson, est un drame de grand mérite sans doute, mais qui n'ajoutera que peu de chose à la réputation de son auteur.

— A signaler dans l'*Academy* de février une série d'articles signés Walter W. Skeat, sur le précieux document intitulé : *The Epinal Glossary, Latin and old English of the eighth century*, qui a récemment paru chez Trübner, avec une traduction littérale, une introduction et des notes, par M. H. Sweet.

— A noter dans *Temple Bar* (février) un compte rendu du livre du professeur d'Édimbourg, John Stuart Blactire, sur la sagesse de Gœthe (*The Wisdow of Gœthe*). Le numéro de mars contient une étude historico-politique sur les ministres du second empire; un essai sur la nouvelle école de romanciers en Amérique, et un article de M. Ed. Pailleron, le nouvel académicien. L'auteur, qui est au courant de notre littérature, refuse nettement à M. Pailleron le mérite des créateurs; il ne lui reconnaît qu'un grand talent d'*arrangeur*.

— A lire depuis quelque temps, dans *Leisure Hours* (*les Heures de loisir, Londres*), une série d'articles sur les maisons et le mobilier du vieux temps en Angleterre (*English homes in the olden times*).

— La revue *London Society* de février contient un article d'un certain intérêt sur Shakespeare. L'auteur y veut prouver que le grand poète eut deux amours : Anne Hathawsy, sa femme, et la brune beauté chantée dans les sonnets.

— Un autre article sur Shakespeare, d'une valeur biographique bien plus grande, a paru dans *The English illustrated Magazine* de mars, intitulé *Shakespeare in the middle temple*, et signé Alfred Ainger. La même Revue contient une étude digne d'attention sur le peintre Joshua Reynolds, par M. J. Comyns Carr.

— *The Antiquarian Magazine and Bibliographer*, dirigé par M. Edward Walfond, donne un article court, mais intéressant sur les légendes de fée et les croyances superstitieuses de l'Irlande contemporaine. Il est signé Margaret Tyner.

— Parmi les articles intéressants qui composent le numéro de mars du *Gentleman's Magazine*, il faut citer particulièrement un article de M. E. Whitatser, sur les professions ou métiers, où l'origine d'un grand nombre de noms propres est ingénieusement rappelée, ainsi que quelques pages de M. Henry Trollope, intitulées : *Some French Quotations.* M. Trollope y montre qu'il est fort au courant de notre littérature.

— Le *Magazine of Art*, de MM. Cassell et Cie, de Londres, numéro de mars, est plein d'articles et d'illustrations d'un grand intérêt. Nous citerons, entre autres, la suite d'une étude pittoresque sur la Normandie, intitulée : *The Country of Millet* (*le Pays de Millet*), par M. Hugh de T. Glazebrook, et un compte rendu détaillé et élogieux, comme il devait l'être, du magnifique ouvrage de M. L. Gonse, *l'Art japonais*, dû au rédacteur en chef de *Magazine.*

— *The Century illustrated monthly Magazine* (mars) contient, sous le titre un peu décevant de *Notes on the exile of Dante* (*Notes sur l'exil de Dante*), des impressions de voyage en Italie qui, après tant d'autres, valent encore la peine d'être lues. — La

même revue insère une longue lettre, assez virulente et fort spirituelle, dans laquelle l'auteur du roman désormais célèbre, *The Bread-Wirmers*, repousse les accusations plus ou moins justes qu'il doit à son succès.

— On annonce que, par suite de la mauvaise santé de son propriétaire, le Dr George Harris, la revue *Modern Thought* (*Pensée moderne*), suspend sa publication.

Italie. — Dans sa livraison de février, *il Bibliofilo* termine la publication, ou nomenclature avec de courts extraits, d'une collection d'opuscules et de feuilles volantes (*opuscoli e fogli volante*), sur le siège de Vienne en 1683.

États-Unis. — A signaler dans le numéro de mars de la *North American Review* (New-York) un article de M. Charles T. Congdon, sur la manie de publier tout ce qui a été écrit, fait, dit ou pensé par un auteur célèbre aussitôt qu'il est mort. Bien que n'ayant en vue que Carlyle, Emerson, Trollope, Dickens, Hawthorne et les écrivains de sa langue, ce qu'il dit peut s'appliquer à plus d'une récente publication française.

— Le *Special Correspondent* qui envoie au *Literary World* de Boston des lettres de Paris sur la *France littéraire*, est fort intéressant pour des Français. Pour lui, les trois grands écrivains du siècle de Louis XIV sont Molière, La Fontaine et Scarron. Napoléon III encouragea les lettres en récompensant Sainte-Beuve et *Thiers*. Depuis la mort d'Henri Martin, Victor Hugo est le seul grand nom de la littérature française; et depuis que Victor Hugo a écrit son chef-d'œuvre, *les Misérables*, il n'a rien fait qui augmente ou soutienne sa réputation. Il y a à Paris vingt-cinq bibliothèques, presque autant que de théâtres, etc., etc. — Voilà les gens de Boston bien renseignés!

— *Shakespeariana*, la nouvelle revue américaine (*Leonard Scott publishing Company, New-York*), consacrée à Shakespeare, publie une étude détaillée et aussi intéressante pour la biographie que pour l'iconographie, des portraits du grand dramaturge anglais. Elle est due à M. J. Parker Norris.

— Nous recommandons aux gourmands la revue américaine *The Caterer*, tout entière consacrée aux méditations gastronomiques. La cuisine y est comprise à un point de vue tout à fait cosmopolite et international. Le numéro de février contient quelques critiques sur les banquets officiels et festins du corps français, dont nous pourrions faire notre profit.

— *The Manhattan*, élégante revue mensuelle qui se publie à New-York, donne, dans son numéro du 2 février, un article de M. Frank Beard, intitulé *Caricature*. Les illustrations, pour n'être pas nouvelles, n'en sont pas moins amusantes. Pour M. F. Beard, le type du caricaturiste est Gustave Doré.



France : *Mignet. — Andrieu. — Dupeuty. — Boucher. — Chenavard. — Ch. Lambert. — Laroque. — Mermet. De Mofras. — De Montgivet. — De Prangins. — Samuel. — Stœber. — Thomas. — Vignères. — Wimpffen.*
Étranger : *Behm. — Bernstein. — Doyle. — De Friesen. — Grube. — Müllenhoff. — Notter. — Steinbuchel. — Balfond. — Byles. — Calverly. — Chapman. — Corkran. — Horne. — Hullah. — Jerrold. — Leathley. — Maclaren. — North. — Osborne. — Todunther. — Scudamore. — De Vriès. — Shapira. — Guyot. — Cate. — Wels. — Davidson.*

FRANCE

— M. Mignet, le célèbre historien, membre de l'Académie française, est décédé le 24 mars.

Né à Aix le 8 mai 1796, François-Auguste-Marie Mignet commença dans cette ville ses études, qu'il alla terminer comme boursier au lycée d'Avignon et revint, en 1815, suivre les cours de droit dans sa ville natale. C'est alors qu'il rencontra M. Thiers, et de cette époque date leur longue amitié. Reçus avocats en même temps, en 1818, ils débutèrent ensemble et suivirent de concert, pendant un an et demi, la carrière du barreau. Ils se tournèrent ensemble vers la littérature.

Au moment où M. Thiers remportait les palmes de l'Académie d'Aix, M. Mignet était couronné par celle de Nîmes pour son *Éloge de Charles VII*. Mais, en 1821, il obtenait un triomphe plus sérieux : il partageait avec M. Arthur Beugnot le prix proposé par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, pour le meilleur mémoire sur cette question : « De l'état du gouvernement et de la législation en France à l'époque de l'avènement de saint Louis et des institutions de ce prince. » Encouragé par ce succès, il s'abandonna à sa vocation littéraire et partit pour Paris, où M. Thiers ne tarda pas à le rejoindre.

Les opinions libérales de M. Mignet le recommandèrent à Manuel, qui le fit entrer à la rédaction du *Courrier français*, dirigé par Châtelin. Il y resta plus de dix ans. Il commença en même temps à l'Athénée des cours qui eurent le plus grand éclat. En 1824, parut son *Histoire de la Révolution française* de 1789 à 1814 (2 vol. in-8°), si souvent réimprimée chez nous, qui passa bientôt dans toutes les langues, et qui compte, en Allemagne seulement, jusqu'à six traductions différentes. Ce n'était pas un récit complet et détaillé : c'était un tableau animé et rapide, un résumé brillant où l'art de condenser les faits ne servait qu'à mettre en relief les conclusions philosophiques. La popularité de l'historien ajouta à l'importance du journaliste, et les rancunes du gouvernement le jetèrent plus avant dans la lutte. Traduit devant les tribunaux pour avoir publié les discours prononcés sur la tombe de Manuel, il se vengea en faisant servir ses leçons de l'Athénée à la cause de l'opposition. Enfin, en 1830, il coopéra avec M. Thiers et Armand Carrel à la fondation du *National* et fut, le 27 juillet, un des signataires de la protestation des journalistes.

Après la révolution, M. Mignet n'accepta du roi, avec le titre de conseiller d'État, que la place de directeur des archives au ministère des affaires étrangères, si favorable aux travaux historiques dans lesquels il voulait désormais se renfermer. Pourtant, en 1833, il fut chargé d'une mission de confiance en Espagne, à l'occasion de l'avènement de la reine Isabelle. Ce fut la seule part qu'il prit à la politique, sous Louis-Philippe. La révolution de février lui fit perdre ses fonctions au ministère et au conseil d'État, et, après le 2 décembre 1851, il résigna son titre de président d'un des comités historiques.

Membre de l'Académie des sciences morales et politiques depuis sa réorganisation (1832), M. Mignet remplaça, à la fin de 1836, M. Raynouard, à l'Académie française. L'année suivante, il devint secrétaire perpétuel de la première de ces compagnies et eut ainsi l'occasion de prononcer ces *Éloges* qui sont restés des modèles du genre.

Commandeur de la Légion d'honneur le 5 mai 1840, grand officier le 29 juillet 1871, il devint membre du conseil de l'ordre en mai 1879.

Outre les ouvrages déjà cités, M. Mignet a publié : *Négociations relatives à la succession d'Espagne*, avec une *Introduction* tirée à part (1836-1842, 4 vol.), véritable histoire du règne de Louis XIV, sous la forme d'une simple publication de documents historiques; *Notices et Mémoires historiques lus à l'Académie des sciences morales et politiques*, de 1836 à 1843; *Antonio Perez et Philippe II* (1845), épisode historique ayant tout l'intérêt d'un roman; une *Vie de Franklin; Histoire de Marie Stuart* (1851, 2 vol.); *Charles-Quint, son abdication, son séjour et sa mort au monastère de Saint-Just, Rivalité de François Ier et de Charles-Quint; Éloges historiques*. Il a en outre fourni de nombreux et intéressants articles au *Journal des Savants*, à la *Revue des Deux Mondes*. M. Mignet a préparé, dit-on, pendant plus de trente ans une *Histoire de la Réformation*.

M. Mignet était doyen de l'Académie française, par l'âge et par l'ancienneté de l'élection. Victor Hugo devient, par suite de la mort de son confrère, le plus ancien élu de l'Académie française, à laquelle il appartient depuis 1841.

—— M. Andrieu, vice-consul de France à Jersey, est mort dans cette île.

Andrieu collabora sous l'Empire à presque tous les journaux de l'opposition. Exilé à la suite des événements de la Commune, il fonda à Londres, vers la fin de 1871, un petit journal, *le Qui-vive*, qui fut un des organes les plus curieux des revendications sociales. Andrieu s'occupait de chiromancie et tenta de rivaliser avec Desbarolles en popularisant cette science dans un ouvrage qui fait partie de la Bibliothèque à 25 centimes.

—— M. Nicolas Boucher, ancien employé de la bibliothèque des avocats à la Cour d'appel, a succombé le mois dernier à une maladie, dont il souffrait depuis longtemps. Il était âgé de soixante-treize ans, et il était attaché à la bibliothèque depuis quarante-deux ans.

Tous les avocats l'ont connu et ont pu apprécier sa complaisance et les services qu'il a rendus pendant les longues années où il a travaillé à l'organisation et à la mise en ordre des livres de la bibliothèque. Son fils est actuellement bibliothécaire de l'Ordre.

—— Le doyen des architectes français, M. Chenavard, est mort presque centenaire.

Antoine-Marie Chenavard était né à Lyon en 1787. Parmi ses travaux on cite surtout le Grand-Théâtre de Lyon. Outre ses travaux comme architecte, il a composé, pour de grandes publications, de nombreux dessins. Un voyage en Istrie, en Grèce, à Constantinople, en Asie Mineure, durant lequel il avait amassé de nombreux et riches documents, lui fournit la matière de plusieurs volumes in-folio d'un précieux enseignement.

M. Chenavard est l'auteur des ouvrages suivants : *Sur le goût dans les arts* (1831); — *Lyon antique, restauré d'après les recherches et documents de F.-M. Artaud* (1850); — *Tombeaux* (1851); *Voyage en Grèce*

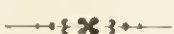
et dans le Levant, fait en 1843 *et* 1844 (1858); — *les Poètes, compositions* (1874).



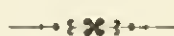
— On annonce la mort, à l'âge de cinquante-six ans, de M. Adolphe Dupeuty, journaliste et auteur dramatique.

M. Dupeuty avait débuté en 1856 au *Figaro* bi-hebdomadaire, dans le courrier des théâtres; plus tard il écrivit à l'*Événement* et dans d'autres journaux.

Les *Canotiers de la Seine,* vaudeville en cinq actes, et *En classe, mesdemoiselles,* ont obtenu un succès considérable.



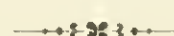
— Nous apprenons la mort de M. Charles Lambert, qui a succombé, à Cannes, à une maladie foudroyante. M. Charles Lambert était l'auteur de deux ouvrages de philosophie d'une haute valeur morale, intitulés le *Système du monde moral* et l'*Immortalité selon le Christ.*



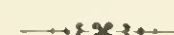
— Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Laroque, le libraire si connu des bibliophiles.



— Nous apprenons la mort subite de M. E. Mermet, directeur de l'*Annuaire de la presse française.* La publication fondée par lui en 1878 a acquis, grâce à son intelligente activité, une importance considérable. La mort est venue frapper M. Mermet au moment même où va paraître l'*Annuaire* de 1884, actuellement terminé. La publication de l'*Annuaire* de 1885 est aussi dès maintenant assurée.



— On nous annonce la mort, à Paris, de M. E. de Mofras, ministre plénipotentiaire, ancien sous-directeur au département des affaires étrangères. M. de Mofras avait publié, vers 1840, la relation d'un voyage d'exploration dans l'Amérique espagnole. Il avait donné en outre à divers journaux, et notamment au *Journal des Débats,* des correspondances et des articles où il étudiait, au point de vue diplomatique, la situation économique et la politique commerciale des pays étrangers.

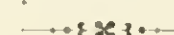


— L'ancien lieutenant-colonel aux chasseurs d'Afrique, Arthur-Amédée de Montgivet, est mort à Lille.

Écrivain militaire de grande valeur, il avait publié un traité sur le *Service de la cavalerie* et une *Histoire des campagnes d'Afrique.*

M. de Montgivet avait repris du service en 1870 avec le grade de général de brigade.

Il a succombé à l'âge de soixante-quinze ans, des suites d'une attaque de paralysie.

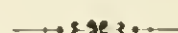


— Nous apprenons la mort de M. de Prangins, ancien avocat général et ancien député du Loiret, auteur de plusieurs ouvrages de droit. Il était âgé de soixante-seize ans.

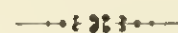
Le défunt appartenait à une très vieille famille de la Saintonge et était officier de la Légion d'honneur.



— On annonce la mort de M. Auguste Samuel, colonel d'artillerie en retraite. Ancien officier du corps d'état-major, M. Samuel avait succédé au colonel Vanson comme directeur de la *Revue militaire de l'étranger.* Au mois d'octobre dernier, M. Samuel fut désigné pour remplir les fonctions de chef d'état-major du 19e corps, à Alger; il refusa pour des raisons de santé et prit sa retraite.



— M. Auguste Stœber, bibliothécaire de la ville de Mulhouse, vient de mourir. Fils d'un poète alsacien bien connu, M. Stœber a consacré sa longue existence à l'étude de l'histoire de son pays. Ancien instituteur, puis professeur au collège de Mulhouse, il avait réuni et publié toute une série de documents précieux et, au moment même où la mort l'a frappé, il corrigeait les épreuves d'un travail sur le droit d'asile au XVIe siècle. M. Stœber était âgé de soixante-seize ans.

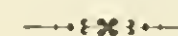


— M. André Thomas, qui vient de mourir à l'âge de soixante et un ans, était sous-chef au ministère de l'intérieur et frère de l'acteur Lafontaine; il était venu, en 1847, à Paris, pour s'adonner à la littérature. Ses débuts furent pénibles.

En 1856, il voulut aborder le théâtre et fit jouer à la Comédie-Française une pièce en trois actes, intitulée : *le Pamphlet.* Cet ouvrage, d'une allure aristophanesque, visait les scandaleuses biographies d'Eugène de Mirecourt, alors en pleine vogue; mais l'inexpérience s'y faisait trop sentir. *Le Pamphlet* n'eut qu'une représentation.



— M. Vignères, marchand d'estampes à Paris, est mort à Hyères au mois de février. Il est l'éditeur des portraits en bistre, reproduction de portraits rares ou trop grands de formats pour illustrer les livres; des portraits pour illustrer *l'Art au* XVIIIe *siècle,* de MM. de Goncourt; des *Dessinateurs d'illustrations;* des *Graveurs du* XVIIIe *siècle,* de MM. Portalis et Béraldi.



— Le général de Wimpffen, qui est mort le mois dernier à l'âge de soixante-treize ans, a publié dans les journaux plusieurs études sur des sujets militaires, et écrit deux volumes sur *Sedan* et sur *la Situation de la France et les réformes nécessaires.*



— M. le docteur Behm, rédacteur en chef des *Petermanns Mittheilungen* (la revue géographique

bien connue) et de l'*Almanach de Gotha*, est mort samedi dernier.

— Le docteur A. Bernstein, fondateur de la *Volkszeitung*, est mort le 12 février 1884. Bernstein était né à Dantzig en 1812, de parents juifs. Il a écrit deux nouvelles intitulées : *Mendel Gibbor* et *Vogele der Maggid*, qui sont des tableaux de mœurs juives.

— On annonce de Londres que Richard Doyle, caricaturiste anglais, à qui le *Punch* devait une grande partie de son succès, vient de mourir.

— Le comte de Friesen, dont les *Mémoires*, parus il y a quelques années, ont si vivement excité l'attention, vient de mourir.

— Auguste Wilhelm Grube est mort le 28 janvier, à Bregenz. Grube, né le 17 décembre 1816 à Wernigerode, avait été précepteur des fils du comte d'Arnim. Il a collaboré à la grande encyclopédie de Schmidt et a écrit beaucoup de livres pour les jeunes gens.

— Karl Müllenhoff, professeur à l'Université de Berlin, est mort le 19 février 1884. Il était né le 8 septembre 1818 à Marne. En 1845, il publia un livre très curieux sur les légendes, contes et chants populaires du Schleswig-Holstein, et, depuis, beaucoup d'études sur les poésies populaires, des éditions d'anciens textes, etc.

— Friedrich Notter, poète souabe, ami de Uhland, est mort à Stuttgart, le 15 février, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Notter a été de 1871 à 1873 membre du Reichstag allemand. Notter s'est surtout fait connaître par une traduction de Dante, en vers.

— Au mois de janvier dernier, est mort à Inspruck M. Anton von Steinbückel-Rheinwall, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. Il avait été professeur de numismatique et d'archéologie à l'Université de Vienne; il a publié entre autres une *Abriss der Altherthumskunde* (1829) et a donné un grand atlas de monuments antiques (1833).

— Mr. John Hutton Balfond, professeur émérite de botanique à l'Université d'Édimbourg, est mort le 11 février, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Il laisse de nombreuses publications scientifiques, mais son principal titre de gloire est l'impulsion qu'il sut donner à l'Université dont il était un des membres les plus distingués.

— Sir John Barnard Byles est mort le 3 février, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Magistrat distingué, il laisse plusieurs ouvrages dont deux : l'un sur les *Lettres de change*, et l'autre sur les *Sophismes du libre échange*, ont eu un grand succès à leur apparition.

— M. Charles Stuart Calverley, mort le 17 février, est l'auteur de nombreuses traductions en vers fort estimées. Son dernier volume : *Fly Leaves* (*Feuilles volantes*), composé en grande partie de pièces originales, eut un grand succès; et c'est par là qu'il est surtout connu du public. Il est mort jeune, car il était encore étudiant à Cambridge en 1854.

— On nous annonce la mort de miss M.-F. Chapman, auteur de deux romans remarquables : *A Scotch Wooing* (*un Amour en Écosse*), et *The Gift of Gods* (*le Don des Dieux*).

— On annonce la mort de M. J.-J. Frazer Corkran, qui fut le correspondant parisien du *Morning Herald* et de l'*Evening Standard*. Lié avec la plupart des hommes qui jouèrent un rôle en 1848, son ouvrage sur l'Assemblée constituante fut alors très remarqué. Il était né à Dublin, où il écrivait au *Dublin University Magazine*, et où il jouit d'une grande réputation d'auteur dramatique. La *Westminster Review*, la *Foreign Quarterly Review* et d'autres publications périodiques l'ont compté parmi leurs rédacteurs. Enfin, il est l'auteur d'un poème publié en 1858 par MM. Longmann et intitulé : *An Hour ago* (*Il y a une heure*).

— Le poète anglais Richard-Henry Horne vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Il eut une existence assez accidentée ; élève de l'école militaire de Sandhurst, il s'engagea dans la marine mexicaine lors de la guerre avec l'Espagne et assista au bombardement de Vera-Cruz.

En 1852, il alla chercher fortune dans les mines de l'Australie, ne réussit pas et fut obligé de servir dans la police. Plus tard, vérificateur des monnaies à Melbourne, il rentra en Angleterre en 1870 et obtint, comme poète, une pension sur la liste civile.

Les poèmes de M. Horne, qui se distinguent par le mouvement et la facilité, sont très nombreux, ainsi que ses drames historiques; mais c'est surtout par ses *Ballades et Romances* que M. Horne s'est acquis une grande réputation en Angleterre.

— M. John Pyke Hullah, né en 1812, est mort le 21 février. Il était connu en Angleterre, non seulement comme compositeur de talent, mais comme l'auteur de plusieurs écrits remarquables sur son art, dont les deux plus importants sont l'*Histoire de la musique moderne* (*The History et modern music*) et *la Musique chez soi* (*Music in the house*).

— Nous avons à déplorer la perte d'un homme qui avait su gagner les plus vives sympathies parmi nous, tout en étant une des physionomies littéraires

les plus aimées de son pays. M. William Blanchard Jerrold est mort dans sa maison de Londres, Victoria Street, le 10 mars dernier, à l'âge de cinquante-huit ans. Il souffrait depuis longtemps déjà d'une maladie très douloureuse, qu'il savait supporter avec une rare et charmante égalité d'humeur. La mort l'a emporté juste au moment où il semblait que le mal était enrayé et où ses amis se sentaient pleins d'espérance. Il était fils de Douglas Jerrold, qui a laissé en Angleterre la réputation d'un des hommes les plus spirituels de son temps. Il avait succédé à son père dans la direction du journal *Lloyd's Weekly News.* Il crut un instant qu'il serait peintre; mais le journalisme et la littérature l'absorbèrent bientôt tout entier. Le *Daily News*, l'*Illustrated London News*, le *Morning Post*, l'*Athenæum*, le comptèrent parmi leurs collaborateurs. Parisien autant que *Londoner*, il avait été un des familiers des Tuileries, et c'est à cette circontance que l'on doit son *Histoire de Napoléon III.* Il laisse en outre des romans, des pièces de théâtre, une biographie de son père, une vie du dessinateur Cruikshante, et plusieurs ouvrages sur l'Égypte. Il travaillait à une vie de G. Doré, dont il avait été l'ami, lorsqu'il nous a été enlevé. Il était membre du *Reform Club*, à Londres, et président de la branche anglaise de l'Association littéraire internationale, fondée par lui en 1878, à Paris.

Beaucoup l'ont connu, et tous ceux qui l'ont connu l'aimaient. C'est dire quels regrets il laisse parmi nous et avec quelle sympathie nous nous associons personnellement à la douleur de ses nombreux amis, desquels nous nous honorions d'être.

— Miss Emma Leathley, auteur de *A Memoir of the early life of the Right Hon. Sir W.-H. Maule* (*La première période de la vie du Très Hon. Sir W.-H. Maule*), est morte à Londres, le 26 janvier.

— Signalons aussi la mort d'Archibald Maclaren, un des promoteurs de l'éducation physique en Angleterre. Son traité intitulé *Training in theory and practice*, est populaire chez nos voisins.

— *Notes and Queries* annonce la mort de M. Thomas North, un de ses collaborateurs assidus, et l'auteur de *The Chronicle of Saint-Martin's Church, Leicester* (*Chronique de l'église Saint-Martin, à Leicester*.

— Le 12 février est mort à Paris, où il résidait, M. John D. Osborne, qui publia autrefois, dans le *Bookseller*, des études remarquées sur quelques ouvrages bibliographiques français (*Some French Bibliographies*).

— On annonce la mort du Dr I. Todhunter, bien connu en Angleterre pour ses *Traités de mathématiques* à l'usage des écoles.

— Un ancien correspondant du *Standard* à Constantinople, M. Franck Ives Scudamore, est récemment mort dans cette ville. Il contribua beaucoup à organiser en Angleterre le système postal télégraphique.

— M. A.-D. de Vries, conservateur adjoint du cabinet d'estampes d'Amsterdam, vient de mourir subitement dans cette ville.

Quoique très jeune encore, — il n'avait pas trente ans, — M. de Vries s'était conquis une place considérable parmi les iconographes, position qu'il devait de la manière la plus légitime à ses travaux.

M. de Vries avait fondé, conjointement avec M. de Rœver, archiviste d'Amsterdam, la revue *Oud-Holland*, exclusivement consacrée à l'étude artistique et littéraire des Pays-Bas.

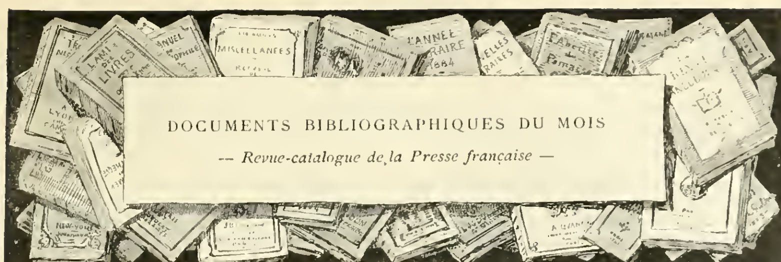
— On annonce la mort du docteur Shapira, qui offrit en vente en Angleterre le manuscrit d'une partie du Nouveau Testament dont il demandait un million de livres sterling. Le manuscrit avait été reconnu faux. — Le docteur Shapira s'est suicidé à Rotterdam.

— Arnold Guyot, né à Neuchâtel en 1807, est mort à Princeton le 8 février. Il avait suivi son ami Agassiz en Amérique, où il était devenu professeur de géographie physique et de géologie au collège de New Jersey Princeton. Il laisse un grand ouvrage, encore inédit, sur *l'Harmonie entre la cosmogonie mosaïque et les faits de la science.*

— Miss Eliza Jane Cate, auteur de quelques romans assez bien accueillis en Amérique, et notamment de *Susy L—'s Diary* (*Journal de Susy L****), est morte le 8 janvier à Poughkeepsie, New-York.

— Le sinologue S. Wells William est mort à Newhaven, Connecticut, le 16 février. Il était né en 1812. On a de lui, entre autres : *Easy lessons in Chinese* (*Leçons faciles de chinois*); un vocabulaire anglais-chinois; et son ouvrage le plus connu, *l'Empire du milieu* (*The Middle Kingdom*).

— Une femme auteur australienne, Harriet Millet Davidson, est morte dans sa quarante-cinquième année, le 23 décembre. Son mari, mort avant elle, était professeur de philosophie à l'Université d'Adélaïde. Son livre le plus connu est *Isobel Jardine's History*, récit à tendances religieuses et destiné à inspirer l'horreur de l'ivrognerie — *a temperance tale*, — en un mot.



Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (15 février). A. Hustin : Louis Leloir. — Milânesi : Maso Finiguerra et Matteo Dei. — Gehuzac : Les antiques de la collection Castellani.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (mars). Barine: Questions ouvrières : Le régime de la participation. — De Floriant : L'Amérique du Sud depuis Panama jusqu'au cap Horn. — L. Percy et G. Maugras : Mme d'Epinay à Genève. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (novembre). Epître de Pétrarque, traduction Develay. — De la Borderie : Un incunable nantais. — Ernouf : Iconographie numismatique de la Saint-Barthélemy. — Vente de la collection d'autographes de M. Grangier de la Marinière. — Vente des manuscrits du château de Towneley. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (16 février). Réflexions sur les chemins de fer français. — Matériel d'artillerie de siège, de place, de côte et de marine en 1882. — (23 février). Conférences sur les expéditions dans le nord de l'Afrique. — Fonctionnement du service d'alimentation en temps de guerre. — Les chemins de fer au point de vue militaire. — (1er mars). Notice sur l'armée hollandaise. — (8 mars). Les lois de la guerre. — (15 mars). L'étude du russe en Allemagne. — BULLETIN DE LA SOCIETE DE L'HISTOIRE DE PARIS (novembre-décembre). La Comédie-Française à la rue Mazarine. — Inventaire du mobilier de Me Guillaume as Feives. — Notes pour servir à la biographie de Guillaume du Breuil.

CONTEMPORAIN (15 février). Lecestre : Les pèlerinages en Terre Sainte au moyen âge. — De Gourmont : La littérature américaine; Nathaniel Hawthorne et le roman analytique; les successeurs de Hawthorne. — Sicard : L'éducation morale et civique pendant la Révolution; les fêtes publiques. — CORRESPONDANT (25 février). Lecointa : L'autorité paternelle et le temps présent. — De Chevigny : Un nouveau livre de la reine Victoria. — Hubert-Valleroux : La crise économique et l'enquête ouvrière. — Forneron : Le Cid de l'histoire. — Tavernier : La Renaissance provençale et Roumanille. — Mgr Perraud : *L'éducation morale et civique avant et pendant la Révolution.* — De Lescure : *Un précurseur de Bernardin de Saint-Pierre et de Chateaubriand : Saint-John de Crèvecœur.* — (10 mars). Thureau-Dangin : Etudes sur la diplomatie de la monarchie de Juillet. — Duquesnoy : Le général Gordon. — Bellaigue : Les poésies de Henri Heine. — Ingold : L'abbé Bautain, sa vie et ses œuvres. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (19 janvier). Renouvier : La doctrine de l'immortalité conditionnelle. — Pellavin : La sociologie de M. Herbert Spencer. — (26 janvier). Pillon : A propos de la notion de nombre. — (2 février). Pillon : La *Philosophie positive.* — (9 février). Schlœsing : Des bases de l'éducation religieuse. — (16 février). Dauriac : Déterminisme et prédéterminisme. — (23 février). Renouvier : L'immortalité conditionnelle au point de vue du pur criticisme. — (1er mars). *Leçons de morale,* par H. Marion. — (8 mars). Grindelle : L'électorat municipal. — CURIEUX (1er mars). Les débuts du second empire d'après les archives de la préfecture de police. — La conspiration de Cadoudal. — Michelet. — Prévost-Paradol. — (15 mars). Mme Jérôme David. — M. Legouvé. — Mme de Feuchères. — Canova.— Bertin l'aîné. — Saint-Simon. — Saint-Marc Girardin. — M. Cuvillier-Fleury. — M. Haussmann.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (16 février). Les finances de la ville de Paris : le budget de 1884 et l'octroi. — Y a-t-il une crise industrielle en France à l'heure actuelle? — Le commerce extérieur de la France pendant le premier mois de 1884. — (23 février). Le commerce général de la Suisse. — L'article 11 du traité de Francfort; le commerce franco-allemand. — (1er mars). La situation financière de la France. — L'éducation économique du peuple français. — Les arts décoratifs en Allemagne. — (8 mars). La colonisation française et les voies ferrées dans l'Afrique du Nord. — Le traité de Francfort.

GAZETTE ANECDOTIQUE (29 février). MM. Coppée et de Lesseps à l'Académie. — L'incident Meissonier-Mackay. — Me Tézenas et M. Alex. Dumas. — Les faux Louis XVII. — Le numérotage des rues de Paris. — *Le Roi des montagnes.* — La vraie Dame aux camélias. — Lettres inédites de V. de Laprade. — (15 mars). M. Rouher poète socialiste. — Une lettre de Louis Veuillot. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (mars). P. Mantz : Rubens. — Corroyer : Les arts décoratifs à l'Opéra. — A. Michel : L'exposition des dessins du siècle. — Frizzoni : La galerie nationale de Londres et la Vierge aux rochers. — Courajod : Les médaillons de cire du musée de Breslau.

INSTRUCTION PUBLIQUE (16 février). Levallois : *La Chanson de Roland.* — Pourquoi Richelieu s'est-il fait le chef et l'âme de la cabale dirigée contre le *Cid* de Corneille? — (23 février). De Rosny : Voltaire critique, d'après sa correspondance. — Mahaffy : La poésie avant Homère. — (1er mars). Ch. Huit : Le stoïcisme dans Manilius. — Mahaffy : Les poèmes homériques. — Le caractère du *Menteur* dans Corneille. — (8 mars). Le livre du père Didon. — De Grandvilliers : Edmond About. — INTERMEDIAIRE (25 février). L'Institut; les parrains du récipiendaire. — La marraine d'Alfred de Musset. — Alfred de Vigny. — Les testaments. —

Index inscriptionum de Seguier. — Le mois littéraire. — Peutinger. — Mme d'Aulnoy. — Millevoye chansonnier. — Mémoires inédits sur le XIXe siècle. — La *Revue des Deux Mondes.*

JEUNE FRANCE (janvier-février). Lafargue : Les idées de Werther. — Marchand : Petits souvenirs du coup d'Etat, de Hartman. — L'Homme : Mœurs exotiques; Siraudanes et Sampèques. — JOURNAL DES SAVANTS (février). Ch. Levêque : La poésie philosophique des Grecs. — Egger : Nouvelle édition des œuvres de Malherbe. — Daveste : Les anciens codes brahmaniques. — A. Dumont : Catalogue des figurines de terre cuite du musée du Louvre. — Weill : Aristoxène de Tarente. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (février). Le Soldat. — Instructions pour les marches de la cavalerie opérant seule. — Le corps du génie et le nouveau règlement sur le service en campagne. — Le dressage de la compagnie pour le combat. — JOURNAL DES ECONOMISTES (février). Blok : Etat actuel de l'économie politique en Allemagne. — Raffalovich : La misère à Londres. — Hoffmann : Le commerce allemand. — Rouxel : Revue critique des publications économiques en langue française.

MAGASIN PITTORESQUE (29 février). Imbault-Huart : Les peuples tributaires du Céleste Empire. — A Rhoné : Mariette bey; le musée de Boulaq. — (15 mars). Tagliapanni, tailleur du XVIe siècle. — Les anciens hôtels de Nantes. — Oustalet : Les Pétrels et les Albatros. — Molinier : Les inscriptions de la tour Beauchamp, à Londres. — MOLIERISTE (mars). Larroumet : *les Précieuses ridicules* à la scène. — Affaire Ménard.

NATURE (16 février). Hément : Les défauts de l'œil et de la vue. — Filhon : Explorations sous-marines; le voyage du *Talisman.* — De Nadaillac : L'art préhistorique en Amérique. — (23 février). L'expédition météorologique austro-hongroise à l'île Jan-Mayen. — (1er mars). Le nouveau poste central des télégraphes à Paris. — Un train de chemin de fer dans les flammes. — (8 mars). Tissandier : La photographie en ballon. — E. Vimont : Le gui de chêne. — (15 mars). Oustalet : Le renard bleu. — Tissandier : Le laboratoire de M. Pasteur. — De Nadaillac : L'art préhistorique en Amérique. — NOUVELLE REVUE (15 février). Mme Hoggan : La femme médecin aux Indes. — Malon : L'Internationale. — Psichari : La science et les destinées nouvelles de la poésie. — (1er mars). De Lesseps : L'Abyssinie. — Mugnier : Finance rurale: 1° le crédit agricole; 2° le warrant agricole. — G. Duplessis : La vie parisienne en 1780.

POLYBIBLION (février). Davranches : Poésie. — De la Croix : Ouvrages pour la jeunesse. — Comptes rendus dans les sections de théologie, beaux-arts, belles-lettres et histoire. — Bulletin. — Variétés : La bibliothèque de l'Université de Caen. — La nouvelle littérature chrétienne arabe. — Chronique.

REVOLUTION FRANÇAISE (février). Colfavru : Comment la Constituante et la Convention avaient résolu la question des incompatibilités. — Heywood : La maladie de Marat. — Charavay : Autographes et documents révolutionnaires; Condorcet, Barbaroux, Jourdan et Carnot. — REVUE D'ADMINISTRATION (février). Guillaume : Les tramways, législation et jurisprudence les concernant. — L'organisation municipale de la Nouvelle-Orléans. — REVUE ALSACIENNE (février). Seinguerlet : M. F. Schuler. — Rabany : Louis XIV et Strasbourg. — REVUE DES ARTS DECORATIFS (février). Rioux de Maillou : Les ustensiles de cuisine, XVIIe et XVIIIe siècles. — Bonnaffé : L'histoire des amateurs. — Passepont : L'étude des ornements. — Charvet : L'Exposition des arts décoratifs de Lyon. — REVUE BRITANNIQUE (février). Le Madhi, l'Egypte et l'Abyssinie. — Les chemins de fer russes en Asie. — Un chevalier errant au XVIIe siècle. — Cl. Popelin : La préface de Poliphile. — Les colonies françaises. — REVUE CRITIQUE (18 février). A. Bertrand : La Gaule avant les Gaulois. — Omont : Inventaire-sommaire des manuscrits du supplément grec de la Bibliothèque nationale. — De Maulde : Jeanne de France, duchesse d'Orléans et de Berry. — (25 février). Protap Chundra Roy : Traduction du Mahâbhârata. — De Ranke : L'Empire romain — De Puymaigre : Souvenirs sur l'émigration, l'Empire et la Restauration. — (3 mars). Duval : Les dialectes néo-araméens de Salamas. — Engel : Histoire de la littérature anglaise. — De Lettenhove : Les huguenots et les gueux. — (10 mars). Basset : Etude sur l'histoire d'Éthiopie. — Darmesteter : Essai de littérature anglaise. — Nève : Les époques littéraires de l'Inde. — Une correction dans le *Médecin volant.* — REVUE DES DEUX MONDES (15 février). De Broglie : Lutte de Frédéric II et de Marie-Thérèse. — Lavollée : Les sociétés ouvrières. — P. Janet : L'enseignement de la philosophie de 1830 à 1852. — Planchut : La Corée et les Coréens. — Langel : Don Juan d'Autriche, d'après une récente publication. — (1er mars). Maxime du Camp : La charité privée à Paris; les sœurs aveugles de Saint-Paul. — P. Janet : Victor Cousin et son œuvre philosophique. — A. Gigot : La démocratie autoritaire aux États-Unis. — Valbert : Le poète don Serafin Estebanez. — Brunetière : La tragédie de Racine à propos d'un livre récent. — REVUE DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE (15 février). Evellin : La philosophie au lycée; le vocabulaire. — Bonnier : La nouvelle agrégation des sciences naturelles. — La question des dictionnaires. — REVUE DE GEOGRAPHIE (février). Jametel : Le fleuve Bleu et le fleuve Jaune. — Mougeolle : Emplacement de la Rome antique. — Girard : Topographie comparée des côtes de l'Océan et de la Manche. — REVUE HISTORIQUE (mars-avril). Molinier : Étude sur la réunion de Montpellier à la France. — Michel : La correspondance de Mallet du Pan. — Stern : Documents inédits relatifs au premier Empire. — Reinach : Dépêches inédites adressées de Tours au gouvernement de la Défense nationale par M. Gambetta. — REVUE LIBÉRALE (10 mars). Maurice Valette : Essai sur Juvénal. — Georges Bernard : La mer intérieure du commandant Roudaire. — Henri Carnoy : Le monde des Génies. — Georges Escande, député : De la Réforme administrative. — Vinça : Souvenirs de Menton. — REVUE LITTÉRAIRE (janvier et février). A. Roussel : *Lettres de Philippe II,* par M. Gachard. — L. Aubineau : La marquise de Brinvilliers. — Rastoul : *Trente-deux ans à travers l'Islam,* par Roche. — La correspondance de Louis Veuillot et la presse. — Le père Denis Petau. — REVUE LYONNAISE (15 février). Regnaud : Les facteurs des formes du langage dans les langues indo-européennes. — De Charpin-Feugerolles : Souvenirs du comte de Saint-Priest. — REVUE MARITIME (mars). Parfait : Rapport sur la campagne scientifique du *Talisman.* — Extraits des rapports de la commission du ministère de la marine sur l'Exposition d'électricité à Vienne en 1883. — Les côtes de la Syrie et de l'Asie mineure. — REVUE PHILOSOPHIQUE (février). Reynaud : L'évolution de l'idée de *briller* en sanscrit, en grec et en latin. — Bonatelli : Remarques sur les sensations et les perceptions. — Guyau : L'esthétique du vers moderne — Weber : *Histoire de la philosophie européenne.* — Fouillée : *L'idée moderne du droit.* — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (16 février). Léo Quesnel : Poètes américains; Walt Whitman. — De-Pressensé : Lanfrey d'après ses *Chroniques* récemment publiées. — (23 février). P. Deschanel : M. P. Bourget. — Louis Ulbach : Grenade. — (1er mars). Montferrier : Origine des

malentendus entre l'Italie et la France. — Krantz : Caractères généraux de la poésie au XIXe siècle; Victor Hugo. — Dépêches inédites de Gambetta au gouvernement de la Défense nationale. — (8 mars). P. Deschanel : Pauline de Montmorin, comtesse de Beaumont, sa famille et ses amis, d'après M. A. Bardoux. — Darmesteter : Olivier Madox Brown. — REVUE SCIENTIFIQUE (16 février). Laboulbène: Davaine. — Thouar : A la recherche de la mission Crevaux. — Du Sède : La faune arctique. — (23 février). Faye : L'astronomie et la géographie. — L'exposition du *Travailleur* et du *Talisman*. — Hæckel : Le pic d'Adam à Ceylan. — (8 mars). Lapparent : L'écorce terrestre et son relief. — Myerson : Jean Rey et la loi de la conservation de la matière.

SCIENCE ET NATURE (16 février). Mangin : Le laboratoire de chimie au pic du Midi. — Nivoit : La digue du mont Saint-Michel. Lejanne : Les productions de la Nouvelle-Grenade. — (1er mars). Vallot : Herborisation dans les rues de Paris. — Roule : L'ostréiculture sur le littoral méditerranéen français. — Moreau : La mer intérieure africaine. — (8 mars). Gautier : Comment falsifie-t-on les vins? — (15 mars). Castellamare : L'électricité au théâtre. — Maximes de la vie, fragments inédits par Claude Bernard. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 février). Lehaucourt : Le volontariat d'un an et la prochaine loi sur le recrutement. — Les compagnies d'infanterie montées. — Saint-Aubin : L'Egypte du Mahdi. — (1er mars). Le règlement du 28 décembre 1883 sur le service intérieur. — Projets de création de smalas de chameaux dans le sud de l'Algérie. — Les ponts divisibles et portatifs.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 février au 15 mars 1884)

DEBATS. Février : 17. Mémoires d'Henri Heine sur sa jeunesse. 23. Egger : La société anglaise des Index et les Index en France. 27. E. Bertin : *Lucien Bonaparte et ses mémoires*. 29. Darmesteter : Chansons politiques de l'Irlande. — Mars : 4. Les derniers jours de Shelley. 5. A. Bardoux : *Rivarol et la société française*. 8. Franck : *Histoire des animaux d'Aristote*. 9. François Lenormant. 14. Marc-Monnier : Alice de Chambrier.

DEFENSE. Février : 17. *Les correspondants de la marquise de Balleroy*. 21. *Manuel biblique*, par l'abbé Vigouroux. — Mars : 9. La guerre des lettrés annamites contre la civilisation chrétienne.

DIX-NEUVIEME SIECLE. Février : 19. Le catalogue d'autographes Bovet. 25. *Les Allemands*, par le P. Didon. 26. Souvenirs de Mme de Caylus. — Mars : 4. Michelet, sa jeunesse. 10. Les mémoires de H. Heine.

DROIT. Mars : 12. Des prénoms dans les actes de l'état civil.

EVÉNEMENT. Février : 22. Champsaur : Guy de Maupassant.

FIGARO. Février : 17 et 27. Les mémoires de H. Heine. 27. L. Bloy : Le P. Didon.

FRANÇAIS. Février : 22. *Le général Chanzy*, par Chuquet. 29 et 7. Les romans de Tourguéneff. — Mars : 14. *L'éducation morale et civique avant et pendant la Révolution*, par l'abbé Picard.

GAZETTE DE FRANCE. Février : 16. *La Gerbe*, par J. Barbier. 19. Le P. Ch. de Montalembert, missionnaire dans les Indes au XVIIIe siècle. — Mars : 8. *Les Allemands*, par le P. Didon. 12. Une nouvelle jurisprudence touchant la collaboration : *Les Danicheff*.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Mars : 5. *L'Iliade*, traduite en vers français, par Barbier. 6. Champetier de Ribes : La propriété artistique.

GIL BLAS. Février : 20. Fouquier : Racine au Collège de France.

INTRANSIGEANT. Février : 26. De quelle maladie Molière est-il mort?

JUSTICE. Mars : 2 et 9. Les lettres de Flaubert. 10. Krapotkine : L'exil en Sibérie.

LIBERTE. Février : 18. Drumont : *La joie de vivre*. 25. Le P. Didon et *les Allemands*. — Mars : 3. Les leçons de l'histoire. 11. La brique assyrienne.

MONITEUR UNIVERSEL. Février : 27. *Les Allemands*, par le P. Didon. 28. *Ma jeunesse*, par Michelet.

MOT D'ORDRE. Mars : 14. *La joie de vivre*.

REVEIL. Février : 17. *La joie de vivre*. 19. L. Desprez : Critique rationnelle. 22. *L'Amant de cœur*, par Edm. Lepelletier. — Mars : 11. *Ma jeunesse*, par Michelet.

REPUBLIQUE FRANÇAISE. Février : 19. Biornstiern Biœrnson. 26. L'expression dans les beaux-arts, par M. Sully Prudhomme. — Mars : 11. Grucker : Histoire des doctrines littéraires et esthétiques en Allemagne.

SIECLE. Mars : 2. Perrier : La philosophie zoologique avant Darwin.

SOLEIL. Février : 18. *La vie d'un patricien de Venise au XVIe siècle*, par Ch. Yriarte. — Mars : 13. *La Save, le Danube et le Balkan*, par Leger.

TELÉGRAPHE. Février : 18. De la convenance en littérature.

TEMPS. Février : 19. Le nouveau livre de la reine d'Angleterre. 20. Les impressions du P. Didon en Allemagne. 24 et 28. Legouvé : Une éducation de jeune fille. — Mars : 2-9. Mantz : Les dessins de l'Ecole moderne. 5. Alex. Dumas : La Comédienne ; Mlle Delaporte ; Mlle Chaumont.

UNION. Février : 18. Vie de Mgr Dupanloup.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de mars 1884

1. *Journal des Écoles.* In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Bizot. Bureaux, 22, rue du Pont-Louis-Philippe. Abon. : ments : un an, 14 francs. Paraît les 1er, 10 et 20 du

Fantasio, journal parisien littéraire. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Quelquejeu. Bureaux, 33, rue Jacob. Abonnements : un an, 5 francs. Le numéro, 15 centimes. Bi-mensuel.

Revue de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur. In-8°, 48 p. Paris, imp. P. Dupont. Bureaux, 41, rue J.-J.-Rousseau. Bi-mensuel. Abonnements : un an, 15 francs; étranger, 18 francs.

2. *Don Quichotte*, par Sancho Pança (Emile Bergerat). In-32, 32 p. Paris, imp. Cusset. Bureaux, 16, rue du Croissant. Le numéro, 30 centimes. Paraît le samedi.

3. *L'Écho de la rive gauche*, organe des intérêts du Ve arrondissement et des quartiers limitrophes. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. boulevard Saint-Germain, 16. Bureaux, même adresse. Abonnements : un an, 6 francs. Le numéro, 10 centimes.

9. *La Lanterne des annexés*, par l'Anti-Prusco. In-12, 16 p. Paris, imp. Bady. Bureaux, rue de Clignancourt, 103. Abonnements : un an, 6 francs. Le numéro, 10 centimes. Hebd.

La Cote sportive; Le Derby. Petit in-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Dumont. Bureaux, 11, rue du Faubourg-Saint-Denis. Le numéro, 15 centimes. Quotidien.

10. *Le XIVe arrondissement*, journal politique, industriel et commercial. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Denolly. Bureaux, 46, rue Hallé. Abonnements : un an, 6 francs. Le numéro, 10 centimes. Paraît le dimanche.

Le Journal des fiancés. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Perreau. Paraît le dimanche.

Le Moniteur de la Corse, paraissant le dimanche. Petit in-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Nouvelle. Bureaux, 71, boulevard de Courcelles. Abonnements : un an, 10 francs. Spécimen.

•15. *Journal des applications électriques et électro-chimiques.* In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Alcan-Lévy. Bureaux, 72, rue de la Butte-Chaumont. Abonnements : un an, 6 francs. Le numéro, 50 centimes. Mensuel.

Le Moniteur judiciaire et administratif. In-18, 16 p. à 2 col. Paris, imp. Moegli. Bureaux, 31, rue de Seine. Abonnements : un an, 6 francs. Le numéro, 25 centimes. Bi-mensuel.

Journal de la vente à crédit, organe des courtiers pour le placement des valeurs mobilières. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 85, rue des Martyrs. Abonnements : un an, 1 fr. 50. Le numéro, 10 centimes. Mensuel.

Revue de l'enseignement libre. In-4°, 16 p. à 2 col. Paris, imp. Balitout. Bureaux, 4, carrefour de l'Odéon. Abonnements : un an, 6 fr. 50. Le numéro, 50 centimes. Paraît le 15 de chaque mois.

16. *La Démocratie française.* In-folio, 1 p. à 6 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 56, rue Basse-du-Rempart. Le numéro, 10 centimes. Spécimen.

17. *Le Génie.* In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Robert. Bureaux, 39, rue de Châteaudun. Le numéro, 15 centimes. Spécimen.

18. *Journal-Guide*, sommaire général des journaux, publications, livres. In-4°, 4 p. Paris, imp. Brenot. Bureaux, 27, rue Esquirol.

20. *Le Trotteur*, journal de courses. Petit in-4°, 4 p. Paris, imp. Dumont. Bureaux, 11, rue du Faubourg-Saint-Denis. Le numéro, 15 centimes. Quotidien.

22. *Bulletin hebdomadaire des travaux de la maçonnerie en France*, paraissant le vendredi. In-4°, 8 p. Paris, imp. Nelson. Abonnements : un mois, 20 centimes. La vente au numéro est interdite.

25. *Le Réveil typographique*, organe du Cercle d'études sociales, paraissant les 10 et 25 du mois. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Bélon. Bureaux, 56, rue Polonceau. Abonnements : un an, 3 francs. Le numéro, 10 centimes.

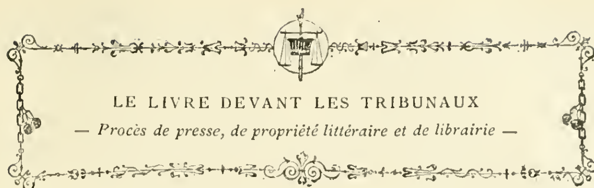
26. *Le Matin.* In-folio, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Malabouche. Bureaux, 15, rue Daunou. Le numéro, 10 centimes.

L'Anti-Berlin; l'Anti-Prussien. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 8, rue Hérold. Abonnements : un an, 12 francs. Le numéro, 5 centimes. Paraissent les mardis, jeudis et samedis.

Sans date. *Le Progrès.* In-12, 16 p. Paris, imp. Larguier. Bureaux, 21, rue Germain-Pilon. Bi-hebdomadaire. Abonnements : 10 francs par an. Le numéro, 35 centimes.

Le Journal parlé, organe officiel de tous ceux qui parlent du nez. In-4°, 4 p. à 3 col. fig. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. Le numéro, 15 centimes.

La Lanterne des curés. In-16, 16 p. fig. Abonnements : un an, 6 francs. Le numéro, 10 centimes. Paraît le samedi.



France : *L'*Histoire des Papes, *de M. l'abbé Pallard.* — *L'*Illustration *contre l'*Illustration pour tous. — *Un* Molière *illustré; M. Leman contre M. Lemonnyer.* — *Outrages aux bonnes mœurs;* Souvenirs du cloître. — *La revue* la Jeune France. — Les cent curés paillards. — Charlot s'amuse. — **Étranger** : La Société de Berlin. — *Contrefaçon : MM. Macniven et Wallace contre MM. Cameron et Cᵒ.*

FRANCE

L' « Histoire des Papes » de M. l'abbé Pallard.

On plaidait hier devant la première chambre du tribunal civil une question assez intéressante.

La voici en substance :

« Dans quelle mesure un écrivain peut-il contraindre un éditeur à publier un ouvrage dont les lignes générales répondent à un plan arrêté d'accord, mais qui n'était pas encore fait au moment où le traité est intervenu ? »

M. l'abbé Pallard avait obtenu de la cour de Rome l'autorisation de reproduire la galerie des deux cent soixante-trois portraits de papes, y compris celui de Léon XIII, qui se trouvent dans la basilique de Saint-Pierre hors des murs.

Il fit un traité avec M. Champenois, éditeur lithographe, pour la publication d'une édition de luxe de ces portraits qui devaient être accompagnés d'une notice biographique.

M. l'abbé Pallard envoya à M. Champenois les notices qui devaient accompagner les trois premiers portraits et lui demanda de publier un numéro spécimen tiré à trois mille exemplaires.

A la réception du manuscrit, M. Champenois pria M. l'abbé Pallard de remanier son manuscrit, prétendant que le style n'était pas correct.

M. l'abbé Pallard remania à trois reprises différentes

M. Champenois se refusa quand même à publier l'ouvrage.

M. l'abbé Pallard assigne donc l'éditeur en 10,000 francs de dommages et intérêts et il demande qu'il soit forcé de faire paraître l'*Histoire des papes,* à peine de 300 francs de dommages-intérêts par chaque jour de retard.

Voici le dispositif du jugement :

« Le tribunal,

« Attendu que, par lettres échangées les 30 septembre et 1er octobre 1881, lesquelles seront enregistrées avec le présent, il est intervenu entre l'abbé Pallard et Champenois et Cie un traité concernant la publication d'un livre de luxe devant comprendre la reproduction des deux cent soixante-trois portraits des papes, d'après les médaillons de Saint-Paul hors des murs, à Rome, et la vie abrégée de chacun de ces papes; que ledit traité contient des stipulations réciproques et successives par lesquelles, d'une part, l'abbé Pallard s'est engagé à fournir à son éditeur, en outre des portraits, un titre provisoire, une première préface devant servir de prospectus pour lancer l'ouvrage, une vie abrégée de chacun des papes devant exciter l'intérêt et donner une idée suffisante des principaux événements liés à chaque règne; en outre, comme complément de l'ouvrage, un titre définitif et une préface signée par un écrivain en renom, et au moins, comme minimum reconnu nécessaire, une approbation du texte et du plan par un personnage d'une haute et incontestable autorité ; enfin l'acceptation de la dédicace par un cardinal;

« Qu'il était déclaré qu'il ne suffisait pas que ces approbations, encouragements et concours fussent assurés pour l'époque où la publication serait près d'être achevée ;

« Qu'il était indispensable que l'abbé Pallard les fournît le plus tôt possible, en tout cas dans le délai de six mois;

« Que, d'autre part, les éditeurs se sont obligés à se charger entièrement de l'impression et de la vente de l'ouvrage, et que, pour permettre à l'abbé Pallard d'obtenir plus facilement les encouragements et concours promis par lui, ils se sont engagés à entreprendre immédiatement la mise sur pierres de huit portraits ainsi que l'impression de huit biographies correspondantes et de la préface provisoire devant servir de prospectus, afin de bien faire comprendre aux personnages dont l'auteur aurait à solliciter l'appui, le plan, l'idée et l'exécution de son œuvre dont le premier tirage, par livraisons, était fixé à trois mille exemplaires;

« Attendu que l'abbé Pallard a fourni à son éditeur le titre et la préface provisoire, ainsi que les huit biographies devant être insérées dans la première livraison qui servait de prospectus ;

« Que néanmoins Champenois et Cie se refusent à exécuter le traité, prétendant que le texte qui leur a été livré est d'une rédaction insuffisante, qui ne leur permet en aucune façon de s'en servir; qu'en outre l'abbé Pallard ne leur a pas fourni les acceptations et approbation de ses projets;

« Attendu que les éditeurs ont renoncé à se faire juges de l'œuvre de l'abbé Pallard, d'après les termes mêmes du contrat qui stipule, à cet égard, que l'approbation du texte et du plan de l'ouvrage sera donnée par un tiers, que le traité indique comme devant être un personnage d'une haute et incontestable autorité;

« Que la correspondance échangée entre les parties à l'occasion du texte et les retouches consenties par l'auteur n'ont aucunement modifié cette convention à laquelle il n'a pas été dérogé;

« Attendu qu'aux termes du traité, Champenois et Cie se sont obligés, préalablement à l'approbation du manuscrit complet de l'ouvrage, à entreprendre l'impression d'une livraison devant servir de prospectus, qui contiendrait la préface provisoire ainsi que les biographies et les portraits de huit papes;

« Que cette livraison avait, entre autres objets, de faciliter à l'abbé Pallard le moyen d'obtenir l'approbation de son texte et l'acceptation de la dédicace de son livre;

« Attendu que, pour lui servir à cet effet, ce numéro spécimen devait être édité en forme et en quantités suffisantes

pour faire apprécier, comme il était dit au traité, non seulement le texte, mais encore l'exécution matérielle de l'œuvre;

« Que dès lors il ne suffisait pas que ce premier numéro fût livré à l'abbé Pallard à l'état d'épreuves; qu'il était indispensable que la composition en fût parfaite et définitive;

« Que dans cette mesure restreinte et conforme à l'interprétation du contrat, l'abbé Pallard n'est pas en droit de demander un tirage à trois mille exemplaires, ainsi qu'il y conclut; qu'il est seulement fondé à exiger la publication d'un certain nombre de numéros spécimens;

« Que le tribunal possède les éléments d'appréciation qui lui permettent de fixer ce nombre à deux cents;

« Attendu que le refus fait par Champenois et Cie de satisfaire à cette obligation a causé au demandeur un préjudice dont la réparation doit être portée à 500 francs;

« Attendu que l'abbé Pallard n'a pas encore pu fournir à ses éditeurs les approbations et encouragements convenus:

« Que les mesures ci-dessus prescrites sont de nature à lui permettre de les solliciter et de les obtenir;

« Que, bien que son retard provienne du fait de Champenois et Cie, sa demande relative à la publication complète et immédiate de son ouvrage est, en l'état, prématurée;

« Attendu que l'abbé Pallard ayant été empêché d'exécuter ses obligations par le fait même de ses éditeurs, ne saurait être tenu de dommages-intérêts à leur profit;

« Par ces motifs,

« Ordonne que dans le mois de la signification du présent jugement, Champenois et Cie seront tenus, sur le vu du bon à tirer donné par l'abbé Pallard, de publier, au nombre de deux cents exemplaires, un numéro prospectus de son ouvrage, contenant la préface provisoire, les huit portraits déjà exécutés et les huit biographies qui les accompagnent;

« Dit que, faute par eux de ce faire, ils devront payer à l'abbé Pallard dix francs par jour de retard, pendant le mois suivant, passé lequel délai il sera statué ce qu'il appartiendra;

« Les condamne, à titre de dommages-intérêts, à payer au demandeur la somme de 500 francs, et en outre les droits d'enregistrement des lettres du 30 septembre et du 1er octobre, ainsi que du présent jugement;

« Déclare prématurée la demande de l'abbé Pallard, relative à la publication immédiate de son ouvrage;

« Déclare Champenois et Cie mal fondés dans leurs conclusions à fin de dommages-intérêts, les en déboute et les condamne aux dépens. »

L'« Illustration » contre l'« Illustration » pour tous. — Demande en suppression de titre de journal.

(Le fait d'avoir donné à une publication périodique un titre, même emprunté au vocabulaire, assure un droit privatif à celui qui l'a le premier employé.)

M. Marc, directeur de l'*Illustration*, a formé contre M. de Bezancenet, représenté depuis par la Société de librairie catholique, une demande tendant à la suppression du titre de l'*Illustration pour tous* prise par M. de Bezancenet pour la dénomination d'une nouvelle publication illustrée.

Le 25 janvier 1882, le tribunal civil de la Seine rendit le jugement suivant :

« Le tribunal,

« Donne acte à la Société de librairie catholique de ce qu'elle a déclaré reprendre l'instance engagée contre de Bezancenet ès noms par Marc, comme gérant de la Société Marc et Cie;

« Et statuant au fond :

« Attendu que le titre l'*Illustration*, appliqué à un journal, n'est pas une dénomination générale, nécessaire pour désigner une catégorie de publications périodiques;

« Qu'au contraire, à l'époque déjà ancienne où ce titre a été pris par le journal qui l'a constamment porté depuis, il constituait une dénomination spéciale qui pouvait être l'objet d'un droit privatif;

« Que dès lors, par lui-même, par la consécration que le temps lui a donnée, par l'usage exclusif que Marc et Cie en ont fait jusqu'à ce jour, il est devenu une propriété qui doit être sauvegardée contre toute atteinte, directe ou indirecte;

« Attendu qu'il n'importe que la Société de librairie catholique ait pris certaines précautions pour différencier sa publication de celle qui appartient à Marc et Cie;

« Qu'en dénommant cette publication l'*Illustration pour tous*, elle a usurpé un titre qui appartient en propre aux demandeurs, et porté atteinte au droit privatif de ces derniers;

« Qu'il échet donc d'ordonner qu'elle supprimera du titre de son journal le mot l'*Illustration;*

« Attendu qu'il n'y a lieu d'autoriser l'insertion du présent jugement dans un ou plusieurs journaux aux frais de la société défenderesse, la suppression qui va être prescrite sous une sanction pénale suffisant à protéger le droit de Marc et Cie;

« Qu'il n'y a lieu non plus d'allouer à Marc et Cie des dommages-intérêts pour le préjudice qu'ils auraient antérieurement éprouvé, et qu'il n'est pas suffisamment justifié;

« Par ces motifs,

« Ordonne que, dans le mois de la signification du présent jugement, la Société de librairie catholique supprimera le mot l'*Illustration* du titre de son journal l'*Illustration pour tous*, à peine de 25 francs par chaque contravention régulièrement constatée;

« Déclare Marc et Cie mal fondés dans le surplus de leurs fins et conclusions et les en déboute;

« Et condamne la Société de librairie catholique aux dépens. »

Appel a été interjeté du jugement par M. Palmé, directeur de la Librairie catholique.

Dans sa plaidoirie, Me Nicolaï, avocat de M. Palmé, a soutenu que le titre d'un journal n'est pas une propriété exclusive.

Contrairement aux conclusions de M. l'avocat général, la Cour, adoptant les motifs des premiers juges, a confirmé le jugement.

(Cour d'appel de Paris, 2e chambre, audience du 7 janvier 1884.)

Un « Molière » illustré. — M. Leman contre M. Lemonnyer.

M. le président Aubépin était appelé, dans son audience des référés, il y a quelques jours, à s'occuper d'une question qui intéresse au plus haut point le monde des lettres.

M. Jacques Leman, peintre et graveur, prépare depuis quinze ans, avec une patience de savant amoureux de son travail, une série complète d'illustrations pour une édition des œuvres de Molière qui restera unique.

Au mois d'octobre 1882, M. Leman avait mené à fin son œuvre et passait avec M. Lemonnyer, éditeur, un traité pour la publication.

Il s'agissait d'une édition ornée de plus de sept cents compositions inédites, format in-4° raisin, imprimée en caractères elzéviriens du XVIIe siècle, réimpression textuelle sur les éditions originales, avec notices par Anatole de Montaiglon.

Aux termes des conventions, M. Leman s'était engagé à faire, au fur et à mesure de la publication, une suite de trente-deux grandes compositions au lavis et environ 700 des-

sins à la plume que M. Lemonnyer devait reproduire, la publication se faisant entièrement aux frais de l'éditeur.

Un prospectus illustré annonçant cette bonne nouvelle au public bibliophile fut lancé; il y était dit qu'il s'agissait d'une édition artistique tirée à mille exemplaires, tous numérotés à la presse, comprenant cent vingt-cinq exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon; soixante-quinze exemplaires sur papier de Chine; deux cents exemplaires sur papier de Hollande et six cents exemplaires sur papier vergé de van Golder, et en second lieu d'une édition sur papier vélin, tirée à sept cent cinquante exemplaires non numérotés.

Les souscriptions à l'édition artistique en grand papier ne devaient être reçues que contre un engagement écrit de prendre l'œuvre complète au fur et à mesure de sa publication.

Il était entendu que M. Lemonnyer considérerait, dans ses comptes avec M. Leman, comme vendu tout exemplaire souscrit ou sorti de sa maison, et lui en tiendrait compte dans les trois mois qui suivraient la publication de chaque pièce, sans que M. Leman ait aucunement à se préoccuper des dépôts ou ventes conditionnelles qui restaient à la charge de M. Lemonnyer.

Les bénéfices nets résultant de l'exploitation des deux éditions du Molière, des suites de gravures ou illustrations vendues à part, et autres produits de la publication devaient être partagés par moitié et le compte arrêté tous les trois mois.

Tel est ce traité. Six pièces ont déjà été publiées. Les bibliophiles se réjouissaient quand la guerre est survenue.

M. Leman accuse formellement M. Lemonnyer d'avoir tiré, sur papier de luxe, un plus grand nombre d'exemplaires qu'il n'était convenu; de n'avoir pas fait numéroter à la presse les exemplaires des cinq pièces qui ont paru depuis l'*Estourdy*; enfin, de ne lui avoir pas rendu de comptes depuis le commencement de l'opération.

Aussi M. Leman n'a-t-il pas hésité à introduire une instance en référé afin de faire nommer un séquestre et un expert.

Le séquestre garderait le dépôt des exemplaires en magasin ou en cours de publication, l'expert vérifierait la comptabilité et établirait le compte d'entre les parties.

M. le président Aubépin a continué la cause à huitaine en l'état, sous le bénéfice de la promesse faite à l'éditeur de donner à M. Leman pleine satisfaction.

La publication ne sera donc pas interrompue. Elle restera digne de Molière : on peut compter pour cela sur l'énergie, la probité et le talent de l'artiste.

Outrages aux bonnes mœurs. — Souvenirs du cloître.

L'article déféré à la justice a été publié dans le journal *la Revue critique*, dont M. Brulaton est le gérant. L'auteur est un jeune homme nommé Boyer, récemment sorti du séminaire; l'imprimeur est M. Clavel.

Tous les trois ont été renvoyés devant la police correctionnelle.

Me Albert Petrot a plaidé pour le gérant, Me Lecesne pour l'imprimeur et Me Malot pour l'auteur de l'article.

Me Lecesne a fait connaître au tribunal qu'à sa sortie du séminaire, son client a été envoyé à Rome pour y achever sa théologie. Là, il aurait renoncé à la carrière ecclésiastique et s'est occupé de traductions grecques qu'il a apportées à Paris où il espérait les faire agréer d'un éditeur. On lui aurait dit alors qu'il se leurrait, s'il espérait vivre de semblables travaux. C'est ainsi qu'il a été amené à écrire l'article poursuivi.

Le tribunal, sur les réquisitions de M. le substitut de Mardigny, a rendu le jugement suivant :

« Le tribunal,

« En ce qui touche Clavel,

« Attendu que la prévention n'est pas suffisamment établie, le renvoie purement et simplement sans dépens;

« Mais attendu que Brulaton, gérant du journal *la Revue critique*, a, le 30 décembre 1883, à Paris, publiquement mis en vente et vendu le n° 102 du susdit journal, lequel contient un article intitulé : « Souvenirs du cloître. » Mme d'Ouest-Ange;

« Attendu que cet article, qui a pour unique objet le récit de la passion coupable d'une femme pour les autres femmes et, en particulier, pour une jeune religieuse, présente, dans son ensemble, un caractère évident d'obscénité; que ce caractère résulte particulièrement des passages suivants : « Moi, « j'ai toujours eu le dégoût de l'homme... » et finissant par ceux-ci : « J'ai satisfait mes naturels épanchements. » — « Vous êtes belle, » et finissant par ceux-ci : « Plus près, plus « près encore. » — « Et la bouche sur la bouche... » et finissant par ceux-ci : « Elles s'écoutèrent respirer longuement. » — « La d'Ouest-Ange sut toute seule... » et finissant ainsi : « Elle se laissa faire jusqu'au bout. »;

« Que dans ces divers passages, en effet, l'auteur se complaît au récit des séductions employées par une femme ayant, suivant l'expression qu'il emploie, « le dégoût de l'homme », pour exciter les sens d'une jeune novice et l'amener à satisfaire ses passions en se livrant entre elles à des pratiques contre nature;

« Qu'ainsi Brulaton a commis le délit d'outrages aux bonnes mœurs;

« Attendu que Boyer, en fournissant ledit article à Brulaton, sachant qu'il devait être imprimé, mis en vente et vendu, s'est rendu complice du délit susqualifié;

« Leur faisant, en conséquence, application des articles 1 et 2 de la loi du 2 avril 1882, ainsi que des articles 59 et 60 du Code pénal;

« Vu toutefois l'article 463 du Code pénal à cause des circonstances atténuantes admises en faveur des deux inculpés;

« Les condamne, savoir Brulaton à six jours d'emprisonnement et 100 francs d'amende, Boyer à huit jours d'emprisonnement et 200 francs d'amende;

« Les condamne solidairement aux dépens. »

(Tribunal correctionnel de Paris, 9e chambre, audience du 7 février 1884. — Compte rendu de la *Gazette des Tribunaux*.)

La revue « la Jeune France ». — Demande de nomination d'un administrateur provisoire. — Référé.

Au mois d'avril 1878, il a été créé à Paris, avec le concours de littérateurs et d'hommes politiques, une revue mensuelle ayant pour titre *la Jeune France*.

Le fondateur, M. Albert Allenet, homme de lettres, voulant lui donner de l'extension et la faire paraître tous les quinze jours, avait jugé utile de créer, pour l'exploitation, au mois de septembre 1879, une société en commandite par actions.

M. Chamerot, éditeur, se prétendant créancier de la Société la Jeune France, avait fait assigner pour aujourd'hui en référé MM. Decaux, Hector Martin, Delafontaine, le général Pitié et Laurent Pichat, membres du conseil de surveillance de la Société en commandite, à l'effet de faire nommer un administrateur provisoire qui ferait paraître le numéro de la revue *la Jeune France* du mois de février, continuerait le service aux abonnés, ou convoquerait l'assemblée générale des actionnaires dans les formes de droit pour qu'elle délibérât sur différentes questions de sa compétence.

M. Chamerot, à l'appui de sa demande, a fait exposer par

M. Paul Mercier, son avoué, que M. Albert Allenet, gérant de la société, était décédé; or, aux termes de l'article 3, paragraphe 1er des statuts, en cas de décès ou d'empêchement prolongé du gérant, le conseil de surveillance doit pourvoir provisoirement à son remplacement jusqu'à la première assemblée générale, chargée de nommer définitivement le successeur, et les membres du conseil de surveillance se seraient refusés à remplir leur mission et même à se réunir, soit pour continuer le service de la revue aux abonnés, soit pour convoquer l'assemblée générale des actionnaires, ce qui, d'après M. Chamerot, préjudicierait à ses intérêts et motiverait sa demande.

Me Popelin, avoué, s'est présenté pour M. Laurent Pichat; Me Jacob, avoué, pour M. le général Pittié, les autres défendeurs ont fait défaut.

M. le président a nommé M. Lebrun, administrateur provisoire.

(Tribunal civil de la Seine. — Audience des référés du mardi 12 février 1884. — Présidence de M. Aubépin.)

(Compte rendu du journal *le Droit.*)

« Les cent curés paillards. » — Outrages à la morale publique.

Le 20 novembre dernier, le tribunal correctionnel condamnait les sieurs Coutant, dessinateur, et Oriol, éditeur, le premier à 1,000 francs d'amende, le second à quinze jours de prison, à raison de la publication d'un opuscule illustré ayant pour titre : *Les cent curés paillards. Litanies en gras-double.* Des poursuites étaient également dirigées contre un troisième prévenu, M. Hector France, dont l'affaire fut disjointe pour cause de maladie.

M. Hector France, après la Commune, s'était réfugié en Angleterre et y devint professeur à l'Académie royale de Woolwich; c'est lui qui est l'auteur des contes illustrés par Coutant; le procès, en ce qui le concernait, revenait le mois dernier devant la 9e chambre, qui l'a condamné à six jours de prison et 500 francs d'amende.

Charlot s'amuse.

Nous apprenons que M. Paul Bonnetain, l'auteur de *Charlot s'amuse,* un livre dont la publication fit un certain bruit, est l'objet de poursuites de la part du parquet. L'auteur de la préface mise en tête de ce volume, M. Céard, est également poursuivi.

C'est M. Lallement, juge d'instruction, qui instruit l'affaire.

ÉTRANGER

La Société de Berlin.

Le livre *la Société de Berlin,* par le comte Vassili, a été saisi, sur l'ordre du parquet, pour outrages à l'empereur, aux membres de la famille impériale, au chancelier et aux ministres.

— Le tribunal d'arrondissement de Buda-Pest vient de confirmer le jugement prononcé contre l'éditeur Grimm, pour avoir publié, sans y être autorisé, une traduction de l'ouvrage en question.

Mme Adam ayant assigné M. Grimm pour ce fait, tous les exemplaires de la traduction dont il s'agit avaient été saisis, l'éditeur a demandé la mainlevée; elle lui a été refusée.

Ce jugement est motivé sur la convention littéraire passée, le 11 décembre 1866, entre la France et l'Autriche.

Contrefaçon. — MM. Macniven et Wallace contre MM. Cameron et Cie.

Les éditeurs Macniven et Wallace, d'Edimbourg, poursuivent MM. J.-A. Cameron et Cie en contrefaçon d'un almanach publié par eux sous le titre de *Scottish Church and University Almanach* (« Almanach universitaire et ecclésiastique écossais »). MM. Cameron reconnaissent avoir fait de larges emprunts à cette publication pour leur *Grant's Church Almanach and Presbyterian Yearbook* (« Almanach ecclésiastique de Grant et Annuaire presbytérien »), mais ils soutiennent qu'ils en avaient le droit, l'enregistrement du premier almanach n'ayant pas été fait en temps voulu. Le journal *The Bookseller* fait remarquer que cette doctrine n'est pas soutenable, l'enregistrement n'étant qu'une formalité légale, mais de laquelle ne dépend en aucune façon le droit de propriété littéraire.



L'imprimeur-éditeur-gérant : A. Quantin.

Supplément au Numéro du 10 Avril 1884 du « LIVRE »

OPINION DE LA PRESSE

SUR

L'ART JAPONAIS

PAR M. LOUIS GONSE

Directeur de la *Gazette des Beaux-Arts*

Cet ouvrage forme deux magnifiques volumes in-4° d'aigle, comprenant plus de 700 pages de texte et plus de 1,000 gravures, dont 64 planches hors texte.

Gravures dans le texte. — Les procédés nouveaux ont permis de reproduire directement, et avec la plus grande exactitude, un grand nombre d'albums et d'objets japonais; les autres objets ont été dessinés par des artistes de premier ordre et gravés avec le plus grand soin. Les illustrations dans le texte représentent un ensemble de plus de **800** reproductions.

Gravures hors texte. — Elles comportent **64** grandes planches, donnant la représentation de **300** objets et ainsi subdivisées :

13 Eaux-fortes imprimées sur papier à la cuve et dans des tons variés; quelques-unes même sont polychromes.

21 Planches en héliogravure directe, imprimées sur papier vélin de choix et avec des couleurs spéciales pour les laques, les ivoires, les tableaux, etc.

2 Planches en grisaille et en or imprimées sur bristol verni.

10 Chromolithographies exécutées d'après des dessins spéciaux et ne comportant pas moins d'une vingtaine de tirages chacune.

18 Aquarelles typographiques en couleurs, or et reliefs, imprimées sur papier du Japon avec les procédés les plus nouveaux et d'un genre aussi inédit que parfait.

Couverture. — Les deux volumes sont contenus dans un cartonnage en **soie japonaise** avec fers spéciaux. Ils peuvent être conservés tels quels dans les bibliothèques ou reliés ultérieurement au choix des amateurs.

TIRAGE ET PRIX

L'ouvrage a été imprimé strictement à 1,400 exemplaires numérotés. Il n'en sera pas fait de réimpression dans le but de conserver à cette édition une valeur exceptionnelle.

Les exemplaires numérotés **1** à **100** sont imprimés entièrement sur papier de la manufacture impériale du Japon. Ils contiennent deux états, avant la lettre et avec la lettre, des eaux-fortes et des planches en héliogravure. Le prix de chacun de ces **100** exemplaires est de **400** francs pour les 2 volumes.

Les exemplaires numérotés **101** à **1,400** sont imprimés sur papier fabriqué spécialement et de la teinte japonaise. Le prix de chacun de ces exemplaires est de **200** francs pour les 2 volumes.

FRANCE

LE *FIGARO*

..... Puisque nous parlons de chefs-d'œuvre d'éditions, il faut tout de suite citer les deux merveilleux volumes de l'*Art japonais*, que M. Louis Gonse vient de publier chez Quantin.

L'ouvrage de M. Gonse embrasse, avec plus ou moins de développements, toutes les manifestations de l'art japonais : la Peinture, l'Architecture, la Sculpture en bronze, en ivoire et en bois, les Laques, les Travaux de métal, les Armes, les Étoffes, les Broderies, la Gravure en noir et en couleurs, la Céramique. Ces différentes sections sont précédées d'un coup d'œil d'ensemble sur l'histoire politique du Japon, sur le pays et la race.

Plusieurs centaines d'images de toute nature y jettent la lumière d'une démonstration parlante. Au point de vue matériel, l'ouvrage de M. Louis Gonse sera un des plus riches et des plus intéressants qu'aura produits la librairie française.

Les reproductions en couleurs ont été faites par MM. Lemercier et Gillot qui se sont acquittés de leur tâche avec une habileté au-dessus de tout éloge. Quant aux héliogravures de M. Dujardin, elles sont l'expression la plus parfaite de ce genre de reproduction. MM. Gillot, Guillaume, Michelet et Petit ont mis tous leurs soins et utilisé les derniers perfectionnements de leurs procédés dans l'exécution des gravures typographiques. Les gravures en couleurs de M. Gillot, toutes tirées sur papier du Japon, reproduisent des broderies, des tapisseries et de précieuses estampes japonaises; elles attirent l'attention des amateurs, aussi bien que celle des gens du métier, par leur nouveauté et leur étonnante réussite de fac-similé.

PH. GILLE.

LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

..... Ce livre vient, après l'exposition de la rue de Sèze, qui a été la joie d'un instant, réveiller et fixer le souvenir de l'observateur, expliquer les œuvres dont la physionomie l'a inquiété et substituer à ce qui fut un spectacle éphémère la permanence d'un musée toujours accessible, le charme prolongé d'une fête qui ne finit pas.

L'*Art japonais* est un livre superbe. La grande librairie française nous a, en ces dernières années, habitués à tous les luxes de la typographie ; mais, cette fois, M. Quantin et ses collaborateurs se sont surpassés : pour la beauté du papier, la netteté du caractère, la perfection du tirage, les deux volumes de M. Gonse deviendront l'honneur des bibliothèques heureuses.

L'*Art japonais* est l'œuvre d'un enthousiaste. Vainement M. Gonse aurait voulu atténuer sa pensée, sa passion éclate à chaque page. Son état mental est facile à décrire : notre ami a étudié le Japon, il a été conquis et il l'avoue. Rien n'est plus loyal et, au point de vue du livre, rien n'est plus heureux, car une conviction sincère est volontiers persuasive...

Nous avons dit que les questions d'art ne se séparent pas des questions d'histoire, et que, pour apprécier les créations de la fantaisie, l'expression d'un sentiment douloureux ou enjoué, il faut, autant que possible, replacer l'artiste dans son milieu social et l'interroger sur ses ancêtres. Le caractère d'une école demeure inexpliqué et flottant s'il n'est pas fixé par les solides points d'attache de la chronologie. Cette nécessité paraît avoir été la préoccupation constante de M. Gonse. Je remarque avec joie que, du commencement à la fin, il s'est montré attentif à placer les hommes et les œuvres dans leur cadre historique. C'est même là l'originalité particulière de l'*Art japonais*, qui, séduisant à feuilleter pour des mains distraites, demeure absolument instructif pour ceux qui considèrent l'ignorance comme la calamité suprême.

... L'auteur, on le sait de reste, est un esprit bien moderne, un lettré à qui sa science rend les comparaisons faciles, dont la foi est communicative et qui va cherchant la lumière d'après les bonnes méthodes de la critique nouvelle. On peut être assuré qu'il n'a négligé aucune source d'informations. Bien des points, restés jusqu'ici des plus obscurs, lui devront d'être subitement éclairés. Grâce à son livre, l'art japonais entre définitivement dans le concert de l'art universel. On va pouvoir s'instruire, discuter, fouiller les questions de détail, pousser plus avant l'enquête sur tel artiste ou telle industrie. Dès aujourd'hui, le cadre est tracé ; nous avons un fil conducteur pour pénétrer dans le labyrinthe dont on supposait les complications inextricables. Nous ne croyons donc pas nous tromper beaucoup en attribuant au travail de M. Gonse une véritable importance. Après ce que nous avons déjà dit, il serait puéril de répéter que l'œuvre a été accomplie avec une passion intelligente, avec des soins religieux. Pour composer ce livre et pour l'écrire, notre ami s'est procuré une âme japonaise, il a pris les qualités des artistes dont il célèbre les merveilles ; il a fait voir à tous les chapitres, à toutes les pages, la main patiente d'un laqueur, l'infatigable conscience d'un sculpteur de netzkés. PAUL MANTZ.

L'*ILLUSTRATION*

L'exposition qui a eu lieu, l'hiver dernier, dans la salle de la rue de Sèze a été pour la plupart des Parisiens une véritable révélation ; beaucoup de personnes, trop portées à s'en tenir aux bibelots des magasins de l'avenue de l'Opéra, ont du reconnaître qu'il y avait réellement un art japonais, dont les produits méritaient d'être étudiés et admirés, à côté des chefs-d'œuvre de l'art classique ancien et moderne ; une seule chose manquait au profane arrivant pour la première fois au milieu de toutes ces merveilles, le fil conducteur nécessaire pour circuler au travers de ce labyrinthe de noms, d'objets et d'époques, en comprendre l'esprit et la suite, en apprécier l'étonnante diversité.

Ce guide qui nous manquait, M. Gonse vient de nous le donner sous la forme de deux superbes volumes, édités avec cette profusion d'illustrations, ce goût délicat et ce luxe inouï qui caractérisent la maison Quantin et lui ont si vite conquis une place à part entre les plus anciennes et les plus illustres...

J. COMTE.

LE *MONITEUR UNIVERSEL*

Si parmi les plus beaux livres qu'a vus éclore la fin de l'année 1883, il s'agissait de choisir, comme en un concours, le plus parfait, c'est sans conteste, et de l'aveu de tous les bibliophiles, aux deux volumes de M. Louis Gonse sur l'Art japonais, édités somptueusement par M. A. Quantin, que reviendrait la palme. Ils sont le triomphe de la librairie française; il n'y a absolument rien d'outré dans ce jugement, et il est certain que l'*Art japonais* de la librairie Quantin a d'ores et déjà sa place à part parmi les chefs-d'œuvre reconnus de la typographie. Les moindres détails d'exécution portent la marque du goût le plus exquis, le plus subtil. M. Quantin est parvenu à se surpasser..... VICTOR CHAMPIER.

LA *RÉPUBLIQUE FRANÇAISE*

Deux somptueux volumes viennent d'être publiés, avec l'aide typographique de M. A. Quantin, sous ce titre *l'Art japonais*, par le directeur de la *Gazette des Beaux-Arts*, M. Louis Gonse..... Nous les avons ouverts et lus avec un vif sentiment de satisfaction. Ils apportent des raisons considérables de charme et de fond dans le débat qui s'est ouvert pour nous dès 1866, et où nous avons été suivis par maintes personnes de goût et d'expérience.

.. M. Bing s'est chargé, par exception, du chapitre de la Céramique. On sait que M. Bing s'est rendu au Japon; qu'il y a conversé avec les experts les plus érudits ; qu'il y a acquis, pour ses propres collections d'amateur, et non pour son commerce, une collection de tasses, de vases, d'objets de culte ou de palais, des plus précieux par la rareté, par la beauté du dessin ou des émaux, par le cachet des maîtres. Il avait donc toute autorité pour traiter ces pages. On y trouvera un détail, s'étendant jusqu'à nos jours, de ce qu'ont produit de plus caractéristique les fabriques commerçantes ou les fours de famille.

.... M. Guérard a été chargé de la presque totalité de l'illustration, avec M. E. Montefiore qui a fourni aussi quelques excellents dessins à la plume d'après des objets de sa précieuse collection. M. Guérard a usé tour à tour, avec une liberté singulière, une entente de l'effet qui n'a d'égal que le sentiment spécial du dessin, de la plume, du pinceau et de la pointe d'aquafortiste...

Je ne crois pas être irrévérencieux envers la mémoire de Jules Jacquemart en écrivant que ce rare artiste ne donnait point autant de couleur à ses reproductions. M. Guérard, bien connu d'ailleurs pour ses spirituelles fantaisies, conquiert, par sa collaboration à ce livre d'élite, une place tout à part.

..... Les presses de M. A. Quantin n'ont peut-être jamais résolu de tirage plus franc et plus régulier. Les quelques exemplaires sur papier du Japon assurent les médailles supérieures à la France dans toutes les Expositions universelles futures.

Ph. Burty.

LA *REVUE DES ARTS DÉCORATIFS*

J'ai déjà parlé ici même du livre de M. Louis Gonse, alors qu'il y travaillait encore et que, lui faisant une ingénieuse préface, il exposait, rue de Sèze, les merveilles de sa collection et des collections des plus fins amateurs japonisants ; c'était une excellente façon de commencer par les yeux l'éducation de l'esprit et de charmer avant d'instruire.

Le livre a paru ; il est somptueusement illustré. — L'éditeur doit être, autant que l'auteur, un fanatique de l'art japonais pour avoir si généreusement contribué à son luxe, et ce n'est pas seulement par la beauté de l'édition, la qualité exceptionnelle des papiers, la netteté des caractères, c'est encore par l'abondance des images. Les unes tirées de l'imagerie japonaise elle-même — feuillets d'albums originaux ou imprimés — ont permis, par de faciles reports en gillotage, de rendre de la façon la plus sincère et la plus vraie, l'esprit du crayon, de la pointe et du pinceau japonais. La matité du papier étonne un peu, d'abord, des yeux accoutumés à la grise transparence des feuillets doubles des cahiers du Japon, — mais le dessin gagne en netteté ce qu'il perd en fondu, et cette traduction n'est pas désagréable. M. Gillot a surmonté de plus réelles difficultés dans ses reports et ses impressions en couleur — dont quelques-uns avec gaufrage. — C'est un progrès, c'est un art tout nouveau qui donne l'illusion de l'aquarelle, et c'est pour l'imprimerie Quantin un honneur que d'en avoir osé faire le coûteux essai. — Les délicieuses héliogravures de M. Dujardin sont encore plus fines et plus vraies que celles que nous connaissions de lui. Enfin, un artiste d'un grand talent a fait ce qu'on eût jadis demandé à Jacquemart, — il a, d'un crayon noir, gras et vigoureux, rendu tout le caractère des objets de collections : bronzes, ivoires, laques, bois, porcelaines, etc. Il fallait tout le tempérament d'un dessinateur de race pour donner l'illusion souhaitable à ces dessins, à ces gravures où la forme n'est rien, comparée à l'esprit du détail, à la patine du métal, au poli de l'ivoire, au grenu du bois. — Dessins et eaux-fortes ont classé M. Guérard parmi les maîtres, et s'il ne parvient pas à faire oublier Jacquemart, il a conquis, du moins, une belle place, une réputation bien personnelle, — il a sa très grande part du succès du livre.

Et pour terminer, que dire du but atteint par l'auteur ? Est-ce de convertir à l'expression japonaise ceux qui s'y montraient rebelles ? — Non ; mais en s'associant à M. Quantin pour élever à l'art japonais ce monument de la curiosité délicate et savante, M. Gonse a fait œuvre utile ; il a regagné l'avance qu'avaient sur nous les savants étrangers dans l'histoire de l'art au Japon ; il a posé les règles de cet art dans tous ses développements, il a fourni à tous nos collectionneurs et à nos artistes des éléments indispensables pour l'intelligence des œuvres qu'ils possèdent ou qu'ils étudient ; il a enfin fait le premier essai d'une grammaire que viendront peut-être corriger et augmenter d'autres chercheurs.

L. Falize.

LE *SIÈCLE*

Voici l'un des plus beaux livres, des plus riches, des plus somptueux que notre librairie contemporaine ait produits. Tous les arts de l'imprimerie se sont donné la main pour faire une œuvre exceptionnelle. La taille-douce et l'héliogravure, la chromolithographie et la chromotypographie semblent avoir dit là leur dernier mot. On pourra faire aussi bien, la chose est certaine ; faire mieux nous semble bien difficile, du moins avec les moyens dont nous disposons.

Commençons donc par payer un juste tribut à l'habile éditeur qui n'a reculé devant aucun sacrifice pour rendre son œuvre parfaite, aux héliograveurs Dujardin et Gillot qui ont réalisé de véritables tours de force, au chromolithographe Lemercier qui s'est souvenu de sa vieille réputation, et surtout à M. Henri Guérard, l'étourdissant graveur de ces masques japonais, de ces céramiques étranges, de ces bronzes inimitables, qui du coup s'est taillé une place à part parmi nos aquafortistes.....

Henry Havard.

LE *SOLEIL*

..... Le beau travail de M. Gonse vient tout à fait à son heure, à la limite juste qui sépare deux époques, et pendant une des transformations sociales les plus promptes dont l'histoire ait jamais été le témoin. Il montre avec un grand luxe d'érudition ce que fut ce grand art japonais dans la peinture, la ciselure, l'ornementation, la céramique et même l'architecture, quoique inférieure et quelque peu délaissée. Il y a là toute une genèse artistique qui a logiquement marché vers son épanouissement complet.....

Charles Canivet.

LE *TEMPS*

En sortant, au printemps dernier, des salons de la rue de Sèze, où M. Gonse avait organisé cette magnifique exposition rétrospective de l'art japonais : « Quel dommage, nous disions-nous, nous ne reverrons plus tout cela ! Ces ivoires, ces étoffes, ces porcelaines et ces laques vont rentrer chez les amateurs ! Ces netzkés, ces gardes de sabre, vont revenir à leurs vitrines intimes ! C'est fini. »

Eh bien! toutes ces merveilles dispersées, voici que nous les retrouvons réunies dans un livre que vient de publier M. Quantin, un des plus beaux ouvrages, à coup sûr, de la librairie française, et l'auteur de ce maître livre est précisément M. Louis Gonse, qui avait organisé l'exhibition du printemps dernier et lui avait fourni, tirés de sa précieuse collection d'art, les plus beaux spécimens qu'on y pût voir et admirer.

L'œuvre de M. Louis Gonse, à la fois savante et pittoresque, s'adresse à tous, aux érudits, aux collectionneurs, aux mondains. En ouvrant un large crédit au directeur de la *Gazette des Beaux-Arts* et en lui laissant, comme on dit, la bride sur le cou pour la confection d'un tel ouvrage, M. A. Quantin savait bien à qui il s'adressait, mais le risque n'en était pas moins gros : un tel livre est une lourde affaire. Et si M. Gonse était tout indiqué pour l'écrire, quel artiste était donc capable de l'illustrer?

On peut dire que les illustrations de l'*Art japonais* par M. H. Guérard, sont une révélation... Depuis Jules Jacquemart, personne n'a réussi à rendre ainsi le grain même, la lumière spéciale d'un bronze ou d'un jade. M. Guérard a rendu avec une vérité rare et les choses du goût le plus pur et les fantaisies les plus curieuses...

... Au point de vue artistique et typographique c'est un livre de premier ordre que ce tableau et cette critique de l'art du Japon. Au point de vue historique et littéraire, c'est un livre considérable.

J. Claretie.

ÉTRANGER

L'*ART JOURNAL*, de Londres

Il est accordé que les œuvres d'art ont été aussi abondantes au Japon que les oranges en Espagne ; tout le monde en a voulu faire l'acquisition, mais on s'est montré parfaitement insouciant de connaître ceux à qui nous devions ces chefs-d'œuvre.

Nous devons dire que plusieurs critiques ou écrivains anglais, français et allemands, avaient déjà publié sur ce sujet quelques ouvrages, mais une histoire complète, authentique et vraie de l'art japonais n'avait pas encore été entreprise et nous étions restés aussi ignorants que par le passé sur les origines et le développement des arts au Japon.

Cet intéressant sujet est actuellement élucidé et une pleine lumière s'est faite à l'apparition du magnifique ouvrage de M. Louis Gonse, que vient de publier, en deux splendides volumes, M. Quantin, l'éditeur parisien bien connu...

... Presque tout le premier volume est consacré à la peinture. L'auteur en donne ainsi la raison : « L'histoire de la peinture est, au Japon plus qu'ailleurs, l'histoire de l'art lui-même. L'étude de ses progrès, de ses développements et de ses transformations peut seule jeter quelque lumière sur l'histoire de ces arts secondaires que nous appelons à tort les arts décoratifs et nous donner une connaissance précise du goût japonais. »

Tandis qu'il admet que l'art japonais et l'art chinois peuvent avoir la même origine, M. Gonse proteste contre l'assertion souvent répétée que le premier est complètement emprunté au second. Il revendique pour les artistes japonais une originalité propre et complètement distincte des productions des artistes chinois dont il ne reconnaît l'influence qu'à partir du XIVe siècle ; suivant lui, l'art japonais est plus indien que chinois.

... Un grand nombre de dessins, d'une importance capitale, montrant les diverses phases de l'histoire de la peinture japonaise et de ses modifications successives, donnent une valeur exceptionnelle au texte de l'auteur, qui ne s'est épargné aucune peine pour rendre son œuvre aussi attrayante qu'instructive.

La beauté des nombreuses gravures sur bois, des eaux-fortes et des planches coloriées — si admirablement reproduites d'après des originaux japonais authentiques qu'on peut les confondre avec les modèles — est tout à fait remarquable et leur ensemble forme une délicieuse série d'illustrations.

... Nous serions heureux d'apprendre qu'une édition anglaise de cet ouvrage se prépare pour le profit de ceux qui ne peuvent le lire que dans leur propre langue.

L'*ART MODERNE*, de Bruxelles

M. A. Quantin, l'éditeur des publications de luxe, imprimées sur vélin, hollande ou japon, merveilleuses, ornées de gravures, de phototypies ou de lithochromies, vient de mettre en vente un splendide ouvrage *l'Art japonais*, dans lequel il épuise, il épure, il raffine les procédés d'impression qui l'ont mis au premier rang des éditeurs.

C'est l'histoire de l'art japonais, soigneusement reconstituée d'après les riches documents qu'il a laissés à sa suite, comme un sillage lumineux, qu'a entreprise M. Gonse. Du IXe au XIXe siècle, c'est-à-dire pendant toute l'époque pure et vierge de l'art au Japon, il passe en revue la peinture, la sculpture, la gravure, les travaux de métal, les étoffes, les armes, les broderies, la céramique, les laques. Et merveilleusement se déroule à nos yeux, avec un texte élégant et précis, le panorama mouvant des gravures en couleurs, des eaux-fortes, des planches sur vélin, des aquarelles rehaussées d'or, des lithochromies, reproduisant les chefs-d'œuvre de l'ivoire, du bronze et de la laque.

L'*INDÉPENDANCE BELGE*

Sous ce titre *l'Art japonais*, M. Louis Gonse, directeur de la *Gazette des Beaux-Arts*, à l'initiative duquel nous avons dû déjà, l'an dernier, la merveilleuse exposition de la rue de Sèze, vient de publier, chez M. Quantin, deux magnifiques volumes qui, parmi les travaux multiples entrepris sur ce sujet si vivant et si neuf, constituent dans leur ensemble un des monuments les plus curieux et les plus complets élevés à l'honneur d'un art qui depuis quelques années a exercé sur nous l'influence d'une vraie révélation.

..... La première partie du travail de M. Gonse est, à notre sens, la plus intéressante et la plus neuve. Elle nous offre un coup d'œil d'ensemble sur une partie de l'art japonais, qui est la base de tous les autres, et dont nous n'avions encore trouvé nulle part les manifestations coordonnées avec cette abondance et cette lucidité.....

LE *MAGAZINE OF ART*, de New-York

Les deux magnifiques volumes in-4° qui forment une histoire complète de l'art japonais (et dont le tirage est limité à 1,400 exemplaires) sont un chef-d'œuvre d'habileté et de bon goût; c'est peut-être l'ouvrage le plus charmant et le plus riche qu'ait jamais publié M. Quantin, et M. Quantin est célèbre parmi les éditeurs modernes de volumes riches et gracieux. Son exquise élégance est réellement sans rivale; l'ouvrage, splendidement imprimé sur papier de premier choix et avec de belles marges, est relié avec des fers spéciaux.

A l'intérieur, il est encore plus séduisant : c'est un petit monde d'illustrations d'après tous les procédés connus ; il y en a plus de 60 sur papier spécial : vélin, « papier à la cuve », bristol verni, etc., et le tout protégé par une feuille de papier du Japon. Le plus intéressant de tout et peut-être ce qui produit le plus d'effet, ce sont les dix-huit aquarelles typographiques de M. Gillot. Quant aux chromolithographies, et aux impressions typographiques en couleur, on ne saurait les surpasser.

... Bien des livres ont été écrits, de nombreux spécimens ont été réunis et publiés sur le Japon, mais le docteur Anderson — qui pouvait parler avec quelque autorité — est resté muet et il a été impossible jusqu'ici de donner même une analyse synthétique des influences prépondérantes de l'art japonais.

Pendant ce temps, M. Louis Gonse travaillait activement, avec tous les avantages imaginables. Possédant toutes sortes de précieux matériaux, il collectionnait pour lui-même et poursuivait ses recherches avec soin. Il s'apprit à lui-même la langue japonaise et fut assez heureux pour rencontrer deux hommes du pays : MM. Wakai et Hayashi, qui l'aidèrent à corriger les traductions des textes antiques et qui lui facilitèrent la lecture de ces caractères indéchiffrables pour ceux qui n'ont pas une connaissance complète de la langue. Le livre de M. Gonse a excité l'enthousiasme ; c'est la première histoire de l'art japonais qui semble basée sur des documents originaux; j'ajouterai que c'est plutôt un récit qu'une critique. M. Gonse n'a pas essayé d'analyser et d'établir des principes sur la théorie esthétique du Japon, absolument opposée à celle des Européens, il parle seulement de l'amour des Japonais pour la nature et du parfait développement de leur goût décoratif. Il raconte, peut-être un peu timidement et d'une façon peu concluante, mais avec justesse et esprit, comment l'art japonais a puisé dans l'art chinois ; il fait tous ses efforts pour remonter à la source des choses au point de vue ethnologique, pour faire de la question une question de race et pour montrer dans l'œuvre artistique du Japon une corrélation persistante, non pas avec l'œuvre de l'empire du Milieu, mais avec celle de Java et des Indes.

M. Gonse a confié la Céramique à M. S. Bing, qui a traité ce sujet avec goût et discernement dans toute son étendue, depuis son origine et pendant la période de l'influence coréenne jusqu'à son apparition et à son développement comme art indigène. Il en explique la décadence et l'anéantissement à notre époque, à l'aide de documents spéciaux sur ses particularités, sur les éléments qui l'ont composée.

Dans le dernier chapitre, consacré au découpage du bois et qui contient un excellent compte-rendu de Hokusaï avec un catalogue aussi complet que possible des trois mille dessins posthumes qu'on lui attribue, M. Gonse résume sa tâche et conclut. Rien n'est omis, rien n'est laissé inachevé. Chacun des arts dans lesquels le génie japonais a trouvé à s'exercer est discuté et expliqué dans tous ses développements...

LA *NOUVELLE PRESSE LIBRE*, de Vienne

M. le professeur Lützow inaugure dans le journal si estimé *OEsterreichische monatsschrift für den Orient*, dirigé par A. de Scala, une série d'études avec preuves à l'appui relatives à l'*Art japonais*, l'ouvrage du directeur de la *Gazette des Beaux-Arts* de Paris, magnifiquement édité par A. Quantin, et qui mérite d'attirer de nombreux souscripteurs. L'analyse en est très étendue; elle passe en revue tous les chapitres de la façon la plus claire. M. Lützow intéresse le lecteur, par de nombreuses reproductions, aux magnifiques illustrations contenues dans le texte.

L'ouvrage comprend deux volumes; il est présenté par le critique comme l'œuvre d'un enthousiaste. L'auteur nous démontre la vitalité artistique des Japonais par des manifestations diverses où la peinture occupe le plus haut rang : Au xve siècle, à l'aurore de la Renaissance, apparaît au Nipon une première éclosion suivie au xviie d'une nouvelle floraison ; au xviiie, les Japonais arrivent à la plus haute perfection de leur art et, au xixe, à sa plus large diffusion.

A la suite de la peinture, M. Gonse retrace l'histoire de l'architecture et de la sculpture des Japonais et fait la description de leurs admirables arts manuels, qu'il divise en quatre chapitres : métallurgie, laque, tissus et céramique...

L'*ŒSTERREICHISCHE MONATSSCHRIFT FÜR DEN ORIENT*, de Vienne

Aux publications sur le Japon de Dickson, Reed, Reclus, etc., vient de s'ajouter un livre magnifique de M. Louis Gonse. C'est l'œuvre d'un enthousiaste déclaré. « Les Japonais, s'écrie l'auteur dès les premières lignes de son introduction, sont les premiers décorateurs du monde! » Et, en vertu de cette maxime, il s'est efforcé de rendre son œuvre digne d'eux pour le fond et la forme.

En Autriche, comme en Allemagne, on a fait, pendant ces dernières années, de notables progrès dans l'ornementation des livres. Le savant le plus endurci de l'ancienne école commence à comprendre qu'un livre n'est pas plus mauvais pour être imprimé sur un beau papier. Mais pour ces œuvres que j'appellerai « hors concours », pour ces ouvrages d'amateurs où le fond et la forme, le papier, l'impression, la décoration artistique atteignent le sommet de la perfection, les Français continuent encore à nous être considérablement supérieurs. Ils ne sont pas obligés, comme nous, hélas! de faire un livre qui s'adresse à la fois à trois catégories de lecteurs : les gens riches, la classe moyenne et le peuple. Ils s'adressent exclusivement aux plus riches et aux plus instruits et, comme à l'étranger la suprématie de leur langue n'est pas encore

ébranlée, ils recrutent leur clientèle dans la haute société de tous les pays du monde. M. A. Quantin, l'éditeur de Paris, d'une activité sans égale, a lancé sur le marché des chefs-d'œuvre de ce genre en exploitant toutes les régions abordables de cet immense domaine qui s'appelle la littérature d'art, mais pas un ne pourrait disputer le premier rang à cet ouvrage sur le Japon. Chacun le feuillettera avec ravissement, personne ne déposera ce volume, après lecture sérieuse, sans en retenir un grand fonds de connaissances...

Les illustrations de cet ouvrage, qui s'y chiffrent par centaines, sont non seulement choisies avec tact et avec goût, mais encore exécutées par des artistes ayant une vocation spéciale pour ce genre. Au premier coup d'œil on éprouve un sentiment de satisfaction et de confiance; c'est bien le vrai Japon, en chair et en os, dans toute son originalité caractéristique, que nous sommes certains d'avoir sous les yeux...

... Les plus belles illustrations, qui sont comme l'âme de cet ouvrage, sont dues au burin de M. Henri Guérard. Cet artiste hors ligne a enrichi ces deux volumes d'une douzaine de splendides eaux-fortes et exécuté la plupart des plus remarquables dessins intercalés dans le texte. Les Français, dans les arts de reproductions, inventent; ils ne se contentent pas de perfectionner les inventions. Aucune nation ne saurait rivaliser avec eux pour la variété, le mouvement et l'habileté avec lesquels ils savent tirer de leur crayon ou de leur burin des tons toujours nouveaux et produire des effets qui se renouvellent sans cesse. Les travaux des Jacquemart, des Waltner, des Gaillard en fournissent les preuves étincelantes. H. Guérard s'élève, dans cet ouvrage, à leur niveau; c'est, avant tout, un consciencieux, un fidèle dessinateur; il ajoute à ce talent la plus grande dextérité à rendre les étoffes et les effets de la couleur. C'est le fini de Jacquemart dans ces superbes eaux-fortes qui reproduisent les cristaux et les objets d'orfèvrerie du Musée du Louvre. L'éclat mat du bronze, les veines de la laque, le brillant de l'émail, toutes les variétés de coloris des étoffes et des ornementations, le degré de solidité des tissus, M. Guérard saisit tout dans son originalité, malgré les ressources si vite épuisées en apparence de son art, sans faire violence aux règles du burin et sans y introduire un seul effet tiré d'un autre procédé artistique. Grâce à cette facilité vraiment française d'assimilation, les ravissantes illustrations de Guérard sont la perle des arts de reproductions.

L'ouvrage de M. Gonse est digne d'une si noble et si précieuse enveloppe. C'est une œuvre historique dans la plus haute acception du mot, empreinte de cet amour profond et intime du sujet qui communique au style sa chaleur et sa couleur.

L'auteur reconnaît d'abord dans les créations de l'art japonais ce sentiment instinctif de la nature qu'une recherche excessive de style a presque entièrement fait perdre aux artistes de nos jours et il y découvre cette *religion du travail* qui prend à cœur la perfection absolue de l'œuvre artistique...

Fort d'une étude très attentive des sources et aidé, pour la partie philologique, des lumières d'un érudit japonais résidant à Paris, Tadamasa Hayaschi, et de M. Wakaï, M. Gonse commence par nous donner un court aperçu de l'histoire du Japon, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours; puis, après une description très pittoresque du pays et de ses habitants, l'auteur entre dans le vif de son sujet : l'histoire de l'art au Japon....

SATURDAY REVIEW, de Londres

M. Quantin, si célèbre entre les éditeurs vivants, a su produire, dans ses ateliers de la rue Saint-Benoît, quelques-uns des plus beaux livres contemporains; il possède le sens des exemplaires numérotés, le goût des impressions d'élite, le culte du wathmann, du papier de Hollande et du vélin, le sentiment juste des gravures hors texte. Dans sa récente publication sur l'art japonais, deux magnifiques volumes in-4° de M. L. Gonse, M. Quantin s'est littéralement surpassé. A l'exception de la reliure, — où le vermillon cru de la lettre, le grand cercle rouge et l'oiseau noir ne se marient pas absolument avec la soie jaune de la couverture, l'ouvrage entier ne mérite que des éloges. Les papiers sont de premier choix, les caractères originaux, le tirage excellent, la mise en pages parfaitement ordonnée, les marges d'une bonne largeur et l'ensemble d'un effet irréprochable.

Il y a plus de 800 bois ou clichés, et environ 64 eaux-fortes, dont chacune est un chef-d'œuvre. C'est, sans nul doute, le plus magnifique ouvrage de l'année et l'une des plus belles productions de la génération actuelle.

Il n'existe aucun traité aussi complet sur un sujet si utile. Bien des auteurs ont écrit sur la perfection enchanteresse de l'art japonais; aucun n'a su s'élever à la hauteur de M. Gonse.

Quand le docteur Anderson aura fait le classement définitif, pour le *British Museum*, de sa collection sans rivale et achevé le catalogue auquel il travaille depuis si longtemps, nous posséderons de sérieux documents à consulter et dont profiteront amplement les japonistes anglais et étrangers. Toutefois, nous ne saurions faire mieux que M. Gonse, dont l'ouvrage, fruit de longues années de patience, est le produit d'une étude incessante et passionnée, entreprise dans des conditions louables au plus haut point, car le sujet se présente hérissé de difficultés complexes; il est même, à certains points de vue, un des moins abordables en art.....

LE *TIMES*

Depuis quelque temps les livres sur le Japon, son peuple, ses produits et son art se sont multipliés à l'infini.

Les très intéressantes relations de voyage de miss Bird ; les œuvres plus approfondies et plus complètes de sir Edward Reed ; les habiles compilations du Dr Dresser sur les arts industriels du pays ; en dernier lieu, et principalement, le splendide ouvrage de MM. Audsley et Bowes sur « l'art céramique du Japon » nous ont bien fait connaitre cette contrée éloignée. Mais il n'y a jamais eu d'ouvrage aussi largement conçu que celui de M. L. Gonse, édité par M. Quantin...

Les eaux-fortes de M. Guérard, dont quelques-unes sont imprimées en couleur par des procédés jusqu'ici inconnus, sont d'admirables reproductions artistiques, et les chromolithographies atteignent toute la perfection possible.

Avec les illustrations de l'ouvrage de MM. Audsley et Bowes et de notre compatriote M. Griggs, ce sont incontestablement les plus belles productions de l'impression en couleur obtenues de nos jours...

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. Quantin.

L'imprimeur-éditeur-gérant . A. QUANTIN.